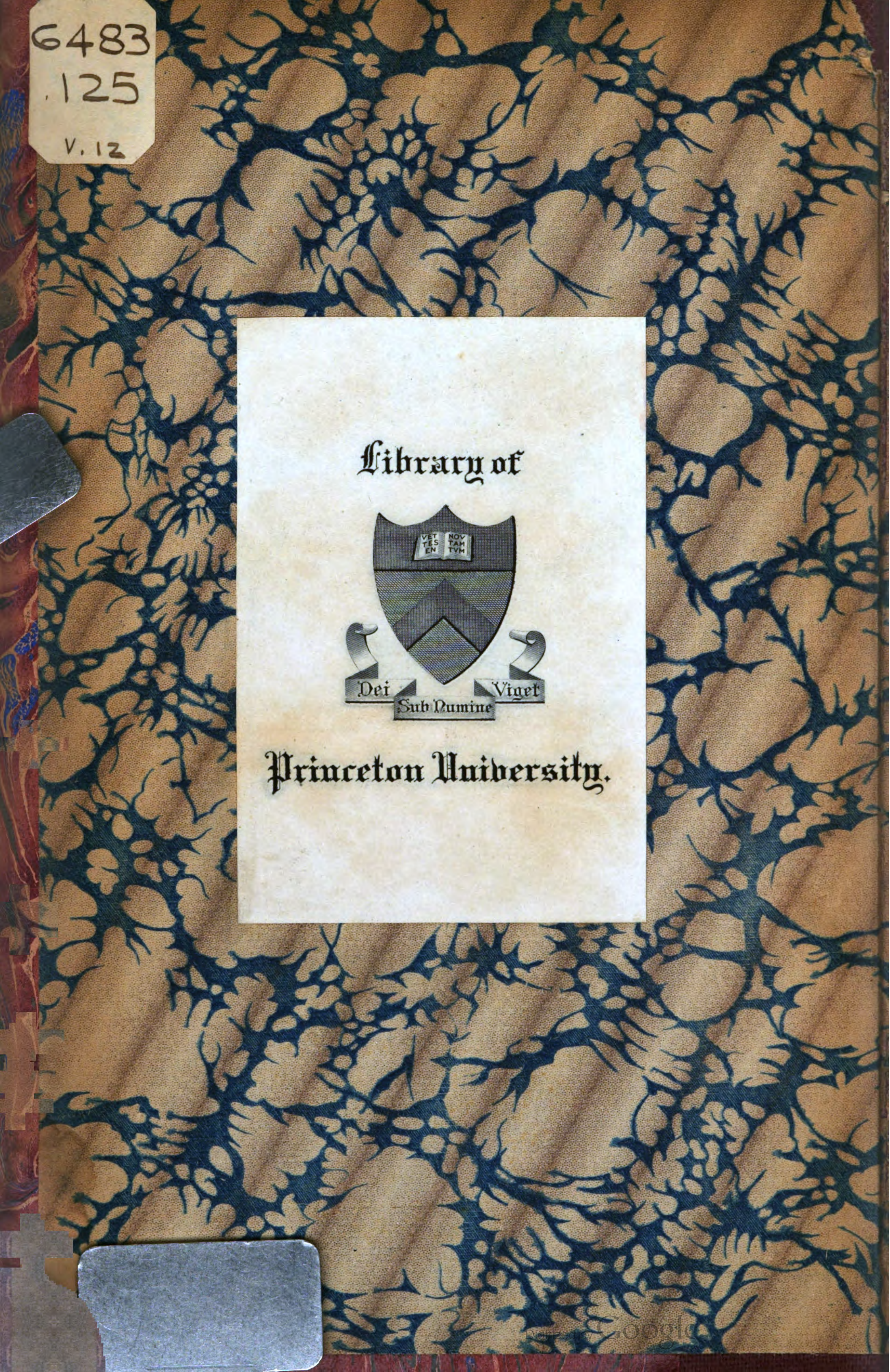


Annales des sciences psychiques

Société universelle d'études psychiques


6483
.125
v.12
Library of
VET TES NOV TAM EN TVM
Dei Sub Numine Viget
Princeton University.



ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

DOUZIÈME ANNÉE. — 1902

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1902

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : **M. le Dr DARIEX**

DOUZIÈME ANNÉE. — 1902

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1902

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

DE LA MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE Dr PAUL JOIRE

Président de la Société d'Études psychiques.

EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ

L'extériorisation de la sensibilité est un phénomène que l'on observe dans un état profond d'hypnose. Nous pensons que c'est dans l'état médianique actif seul qu'il se présente, mais les auteurs ne sont pas tous d'accord à ce sujet; peut-être cela tient-il à ce que l'état médianique actif, comme l'état somnambulique, présente plusieurs degrés différents et par suite n'a pas toujours été reconnu.

L'extériorisation de la sensibilité est un phénomène assez



rare. Chez certains sujets il se développe spontanément, c'est-à-dire que, le sujet étant placé dans l'état d'hypnose nécessaire, c'est-à-dire dans une des premières phases de l'état médianique actif, on constate, en même temps que l'anesthésie cutanée, le développement de couches sensibles extérieures. Le plus souvent, dans ces conditions, le phénomène est peu accentué, il reste plus ou moins vague et, en tous les cas, peu accessible à des expériences rigoureuses de contrôle.

Pour bien soumettre l'extériorisation de la sensibilité à l'expérimentation scientifique, il faut transférer la sensibilité du sujet dans un objet; le verre d'eau est celui qui se prête le mieux aux différentes épreuves par lesquelles on peut avoir à contrôler le phénomène.

On place donc un verre d'eau entre les deux mains du sujet préalablement endormi, et l'on fait des passes qui partent de la tête et des épaules du sujet, descendent le long de ses bras et vont aboutir au verre d'eau qu'il tient entre les mains. L'expérience montre qu'il est quelquefois nécessaire de prolonger ces passes pendant un certain temps, cinq minutes et même plus. De temps en temps, on contrôlera l'état de la sensibilité cutanée du sujet, et c'est seulement quand on aura constaté une anesthésie absolue qu'il y aura lieu de rechercher la sensibilité extériorisée.

Chez certains sujets, le plus grand nombre même très probablement, il est nécessaire, outre les passes, de faire des suggestions verbales tendant à produire, d'abord l'anesthésie cutanée, et, en second lieu, le transfert de la sensibiliié dans l'objet choisi pour l'expérience. Il ne faudrait pas croire que des suggestions ainsi faites diminuent en rien la valeur de l'expérience. En effet, les suggestions, faites à ce moment, ont uniquement pour but et pour effet de provoquer la réalisation du phénomène. Une fois le transfert de la sensibilité opéré, toutes les précautions seront prises, comme nous le verrons tout à l'heure dans la marche de l'expérience, pour qu'aucune suggestion nouvelle ne puisse plus se produire. A ce moment, tout l'intérêt de l'expérience consiste dans la constatation même du fait de l'extériorisation de la sensibi-

L'AUTOMATISME PSYCHOLOGIQUE

ESSAI DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE SUR LES FORMES INFÉRIEURES DE L'ACTIVITÉ HUMAINE

Par le Dr Pierre JANET

Chargé du cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne, professeur suppléant au Collège de France, directeur du laboratoire de psychologie de la Salpêtrière.

3e édition, 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

Ce livre est un *essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*. Il comprend un grand nombre d'observations et d'expériences sur le développement automatique des sensations, des émotions, de la mémoire, des perceptions, soit que ces phénomènes appartiennent à la conscience normale de l'homme, soit qu'ils se présentent avec l'apparence de faits psychologiques inconscients. Les résultats de cette analyse ont permis à l'auteur de proposer des interprétations de la plupart des phénomènes du *somnambulisme* et d'une maladie bien connue aujourd'hui, celle de l'hystérie. Il a pu rattacher aux observations et aux lois précédentes, un grand nombre de faits qui ont donné lieu aux croyances du *spiritisme*. Ces phénomènes en effet ne sont considérés ni comme des mystifications ni comme des manifestations surnaturelles, mais comme des phénomènes psychologiques naturels qui sont la connaissance d'un automatisme inconscient exagéré.

LES HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES

Par GURNEY, MYERS, PODMORE

TRADUIT DES “ PHANTASMS OF THE LIVING ”

Par L. MARILLIER. Préface de M. Ch. RICHET.

3e édition, 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

Dans cet ouvrage, étude des hallucinations véridiques, les auteurs ont tenté de concilier ce qui est en apparence inconciliable, d'une part une précision rigoureuse dans la démonstration, d'autre part une audace extraordinaire dans l'hypothèse. C'est pourquoi l'ouvrage est vraiment scientifique, si extraordinaire que puisse paraître la conclusion aux yeux de ceux qui s'attribuent le monopole de l'esprit scientifique.

La conviction de la plupart des récits que contient le livre est sincère; les précautions multiples, nécessaires pour assurer par des témoignages exacts l'authencité du fait, ont été prises; et c'est en cela qu'a consisté le long travail de MM. Gurney, Myers et Podmore; ils ont collectionné les témoignages, vérifié les faits allégués, constaté les dates, les heures, les lieux par des documents officiels.

C'est la première fois que l'on ose étudier le lendemain de la mort; il s'agit là d'une grande chose; c'est un premier pas dans une voie absolument nouvelle. C'est le premier fondement d'une science métaphysique positive qui, au lieu de s'appuyer sur de vagues et nuageuses dissertations, s'appuiera sur des faits, des phénomènes et des expériences.

ŒUVRES DU BARON DU POTET

Traité complet de magnétisme, cours complet en 12 leçons. 5e édit., 1 vol. in-8. . . . . 8 fr.

Manuel de l'étudiant magnétiseur, ou *Nouvelle instruction pratique sur le magnétisme, fondée sur trente années d'expériences et d'observations.* 6e édit., 1 vol. gr. in-18 avec figures. . . . . 3 fr. 50

Le magnétisme opposé à la médecine, *Histoire du magnétisme en France et en Angleterre.* 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

ŒUVRES DE CH. LAFONTAINE

L'art de magnétiser, ou *le Magnétisme animal considéré sous le point de vue théorique et thérapeutique.* 7e édit., 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

Mémoires d'un magnétiseur. 2 vol. gr. in-18. . . . . 7 fr.

ŒUVRES D'ÉLIPHAS LÉVI

Les travaux d'Éliphas Lévi sur la science des anciens mages forment un cours complet divisé en trois parties :

La première partie contient le *Dogme* et le *Rituel de la haute magie*; la seconde, l'*Histoire de la magie*; la troisième, la *Clef des grands mystères.*

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE, SANS AUGMENTATION

Chacune de ces parties, étudiée séparément, donne un enseignement complet et semble contenir toute la science; mais pour avoir une intelligence pleine et entière de l'une, il sera indispensable d'étudier avec soin les deux autres.

Dogme et rituel de la haute magie. 3e édit., augmentée d'un *Discours préliminaire sur les tendances religieuses, philosophiques et morales des livres de M. Eliphas Lévi sur la magie*, et d'un article sur la *Magie des campagnes* et la *Sorcellerie des bergers*. 2 vol. in-8 avec 24 figures.................... 18 fr.

Histoire de la magie, avec une exposition claire et précise de ses procédés, de ses rites et de ses mystères. Nouvelle édit., 1 vol. in-8 avec 90 figures. 12 fr.

La clef des grands mystères, *suivant Hénoch, Abraham, Hermès, Trismégiste et Salomon.* 1 vol. in-8 avec 22 planches.................................. 12 fr.

La science des esprits, *révélations du dogme secret des kabbalistes, esprit occulte des évangiles, appréciations des doctrines et des phénomènes spirites.* 1 vol. in-8, nouvelle édit.. 7 fr.

OUVRAGES DIVERS

AZAM (Dr). **Hypnotisme et double conscience.** *Origine de leur étude et divers travaux sur des sujets analogues.* Préface et lettres de MM. Paul Bert, Charcot et Ribot. 1 vol. gr. in-8.. 9 fr.

BINET (A.). **La psychologie du raisonnement.** Recherches expérimentales par l'hypnotisme. 1 vol. in-18.. 2 fr. 50

— **Les altérations de la personnalité.** 1 vol. in-8, cart. à l'angl.......... 6 fr.

BONJEAN. **L'hypnotisme,** ses rapports avec le droit, la thérapeutique, la suggestion mentale. 1 vol. in-8.. 3 fr.

DELBŒUF. **Le magnétisme animal,** à propos d'une visite à l'École de Nancy. 1 br. in-8.. 2 fr. 50

DELBŒUF et LEPLAT. **De l'étendue de l'action curative de l'hypnotisme,** 1 br. in-8.. 1 fr. 50

DURAND (de Gros). **Le merveilleux scientifique.** *Mesmérisme, Braidisme, Fariogrimisme.* 1 vol. in-8.. 6 fr.

FRANCK (Ad.) (de l'Institut). **La philosophie mystique en France** au XVIIIe siècle: Saint-Martin et don Pascalis. 1 vol. in-18.......................... 2 fr. 50

GYEL. **L'être subconscient.** 1 vol. in-8.......................... 4 fr. 50

KINGSFORD (Anna) et ED. MAITLAND. **La voie parfaite ou le Christ ésotérique.** 1 fort volume grand in-8, préface d'Ed. Schuré.......................... 6 fr.

MESMER. **Mémoires et aphorismes,** suivi des procédés de D'ESLON. Nouvelle édit. avec des notes par J.-J.-A. Ricard, in-18.......................... 2 fr. 50

NIZET (H.). **L'hypnotisme,** étude critique. 1 vol. in-18................ 2 fr. 50

PHILIPS (J.-P.). **Cours théorique et pratique de braidisme** ou hypnotisme nerveux, considéré dans ses rapports avec la psychologie, la physiologie et la pathologie, et dans ses applications à la médecine, à la chirurgie, à la physiologie expérimentale, à la médecine légale et à l'éducation. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

SERGUEYEFF. **Psychologie de la veille et du sommeil.** 2 forts vol. in-8. 20 fr.

THOMAS. **La suggestion,** *son rôle dans l'éducation intellectuelle.* 1 vol. in-12. 2 fr. 50

TISSIÉ. **Les rêves,** psychologie et pathologie, contribution à l'hypnotisme. 1 vol. in-12.. 2 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DIABOLIQUE

I. **Le sabbat des sorciers,** par Bourneville et Teinturier. — Papier vélin, in-8. 3 fr.

II. **Françoise Fontaine.** — Procès-verbal fait pour délivrer une fille possédée par le malin esprit à Louviers, par Bénet.......................... 3 fr. 50

III. **Jean Wier.** — Histoires, Disputes et Discours des illusions et impostures des Diables, etc., par Jean Wier. 2 vol. in-8.......................... 15 fr.

IV. **La possession de Jeanne Féry**.......................... 3 fr.

V. **Sœur Jeanne des Anges,** supérieure des Ursulines à Loudun, par Legué et Gilles de la Tourette.......................... 6 fr.

VI. **Procès de la dernière sorcière** brûlée à Genève en 1652, par Ladame. 2 fr. 50

VII. **Barbe Buvée et la prétendue possession des Ursulines d'Auxonne,** par le Dr G. Garnier.......................... 3 fr.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE, SANS AUGMENTATION

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1020-1901.

lité, peu importe le mécanisme par lequel le phénomène se soit produit, et nous avons alors des moyens de contrôle suffisants pour constater si l'extériorisation de la sensibilité existe réellement, en dehors de toute suggestion volontaire ou involontaire, ou de toute auto-suggestion.

Le sujet étant ainsi préparé, il faut prendre la précaution de lui bander les yeux. Il faut, pour cela, employer un bandeau spécial, ou plutôt un masque qui doit remplir les conditions suivantes : 1° Couvrir les yeux sans les comprimer, et les couvrir d'une étoffe noire de tissu très serré et plusieurs fois double ; 2° Combler exactement le creux situé entre les pommettes et l'os du nez, et s'appliquer hermétiquement sur les joues pour ne laisser aucun rayon de lumière pénétrer pardessous. Ces conditions peuvent être facilement réalisées. Pour les personnes qui ont quelque notion de l'hypnotisme, le bandeau n'est qu'une condition accessoire, car on constate en même temps des signes cliniques irrécusahles de l'état hypnotique du sujet ; mais il ne faut, sous aucun prétexte, bander les yeux du sujet avec un mouchoir ou une serviette, ces bandeaux, permettant quelquefois de voir dans un certain rayon, amèneraient des discussions absolument inutiles et stériles pour l'expérience ; il vaudrait mieux, dans ce cas, opérer sans aucun bandeau et en prenant d'autres précautions.

On peut alors commencer l'expérience, et tout d'abord il ne faut pas perdre de vue quel en est le but et la portée. Il s'agit de démontrer que la sensibilité du sujet est extériorisée et transférée à l'eau du verre qu'on lui a mis entre les mains, c'est-à-dire que, si une action quelconque est exercée sur l'eau de ce verre, le sujet éprouvera des sensations correspondantes à l'action exercée. L'on sait très bien que, si l'on suggère à un sujet en état de somnambulisme une sensation quelconque, le sujet éprouvera cette sensation ; on peut suggérer une douleur à un sujet, comme on peut la lui enlever par suggestion ; on peut suggérer à un sujet une sensation de piqûre ou de brûlure, comme on peut lui suggérer le chaud ou le froid, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Nous insistons sur ce point, parce que, d'une part, certains

expérimentateurs sont tombés dans l'erreur de faire des suggestions, et, d'autre part, la suggestion, volontaire ou involontaire, est la grande objection que soulèvent ceux qui veulent nier la réalité des phénomènes d'extériorisation de la sensibilité.

Pour bien conduire l'expérience, on évitera donc d'abord toute suggestion directe; pour cela on exigera le silence et l'immobilité des témoins de l'expérience, qui devront seulement être attentifs à constater tout ce qui se passera sous leurs yeux. L'expérimentateur devra placer lui-même les témoins à la place qu'ils doivent occuper, c'est-à-dire, de façon qu'ils puissent voir très facilement les moindres mouvements du sujet, ainsi que tout ce que fait l'opérateur; mais il ne faut pas les placer trop près du sujet ni leur permettre de s'en rapprocher, car ici, comme dans toutes les expériences faites dans les états hypnotiques, le sujet subit, du voisinage d'une autre personne, des influences, qui peuvent modifier son état et compromettre le succès des expériences.

L'opérateur fera alors lui-même les expériences dans le plus grand silence. Il est facile d'abord de reconnaître l'anesthésie cutanée du sujet en pinçant ou piquant la peau avec une épingle en différents points. Il ne faut pas oublier que certains sujets présentent en tout temps, même à l'état de veille, des zones d'anesthésie cutanée plus ou moins étendues. Il faudra donc éprouver la sensibilité du sujet sur différents points du corps, assez nombreux et assez éloignés les uns des autres, si l'on n'a pas, avant l'expérience, contrôlé sa sensibilité cutanée à l'état de veille et constaté les points où elle est intacte. Pendant toutes ces épreuves, comme pendant celles qui vont suivre, on observera attentivement la physionomie du sujet, car il est bon de constater le moment exact de la sensation perçue, par une légère contraction des traits, avant même qu'il ait pu l'accuser par la parole.

Outre la suggestion, qui aurait pu provenir de ce que l'expérimentateur ou les assistants aient annoncé d'avance et inconsidérément devant le sujet l'épreuve qui allait être tentée, il pourrait encore se produire chez le sujet des auto-suggestions qui lui feraient éprouver des sensations analogues à

celles qui font l'objet de l'expérience, mais sans l'intervention réelle de l'extériorisation de la sensibilité.

Pour éviter ces auto-suggestions, il faut avoir soin de ne pas parler devant le sujet, soit à l'état de veille, soit endormi, de la nature des expériences auxquelles on va se livrer. Il faut avoir obtenu simplement son consentement à une expérience pendant l'état d'hypnose, et le sujet, qui doit avoir entière confiance dans l'expérimentateur, ne demandera pas de plus amples explications, sachant lui-même qu'elles pourraient nuire au succès.

C'est dans le verre d'eau que nous avons supposé, dans cette expérience, que l'on avait transféré la sensibilité du sujet; par conséquent, le point capital et le plus intéressant de l'expérience, c'est de constater si le phénomène s'est réalisé. Pour cela on enfonce légèrement la pointe de l'épingle à la surface du liquide, si l'extériorisation existe réellement, la physionomie du sujet exprime immédiatement une sensation douloureuse, quelquefois on observe en même temps un mouvement de retrait des bras, mouvement spontané et naturel quand on ressent une piqûre. Parfois le sujet accuse verbalement cette sensation, soit spontanément, soit si on l'interroge.

Si le phénomène se passe ainsi, on pourra nous objecter qu'il peut y avoir de la part du sujet, ou simulation, ou auto-suggestion; nous allons voir par quelles expériences nous pourrons répondre à ces deux objections.

L'objection de simulation, d'abord, ne pourra être faite que dans deux cas : 1° si nous avons négligé de faire le diagnostic précis de l'état hypnotique dans lequel se trouve le sujet et de contater, devant les témoins de l'expérience, les signes irrécusables, impossibles à simuler, qui caractérisent cet état; 2° ou bien si nous avons affaire à des gens qui n'ont pas les notions les plus élémentaires de l'hypnologie.

Il ne tient qu'à nous de ne pas nous mettre dans le premier cas, et c'est un devoir élémentaire pour l'expérimentateur de faire le diagnostic de l'état de son sujet. Dans la seconde hypothèse, il faut engager ceux qui veulent se mêler de contrôler des phénomènes psychiques à commencer par apprendre l'hypnologie.

L'objection de simulation n'aura donc pas de valeur, et, du reste, nous allons voir qu'elle serait aussi réduite à néant par les moyens de contrôle qui éliminent l'auto-suggestion.

D'abord le sujet tient le verre d'eau entre les mains, et l'on constate qu'il éprouve la sensation de piqûre quand on enfonce la pointe de l'épingle dans l'eau.

Comme l'on sait qu'il y a souvent une hyperesthésie considérable des organes des sens chez les sujets en état d'hypnose, on pourrait dire que le sujet entend le mouvement de la main qui s'élève et qui s'abaisse pour enfoncer l'épingle dans l'eau. Il y a un moyen bien simple de le constater.

On fait exactement le même geste, avec l'épingle à la main, autour du verre d'eau ; si l'on constate que le sujet exprime la sensation, seulement quand on enfonce l'épingle dans l'eau, on ne peut plus accuser une auto-suggestion due à ce qu'il entend le mouvement, celui-ci étant exactement le même dans les deux cas. Mais on pourra dire maintenant que le sujet voit à travers les paupières et le bandeau le mouvement de la main.

On répondra à cette objection de la manière suivante : Dès que le sujet a subi quelques épreuves avec le verre d'eau, si la sensibilité est bien extériorisée, il n'est plus nécessaire qu'il tienne constamment le verre entre les mains, on peut le lui prendre, une autre personne peut le tenir, on peut le placer sur une table, pourvu qu'on ne l'éloigne pas trop, le phénomène se produit de la même façon. On posera donc le verre sur une table, placée derrière le fauteuil dans lequel se trouve assis le sujet ; là l'opérateur fera encore le geste de piquer, soit autour du verre, soit au-dessus, mais sans atteindre la surface de l'eau, et de temps en temps, par le même mouvement, il fera descendre l'épingle jusque dans l'eau.

Si, dans ces conditions, le sujet exprime encore une sensation lorsque l'épingle touche l'eau, et absolument rien dans les autres cas, il faudra nécessairement en conclure qu'il y a une relation entre le contact de l'eau avec l'épingle et la sensation perçue. Il est absolument impossible au sujet de voir, dans la disposition prise, ce qui se passe derrière lui ;

il lui est impossible aussi d'entendre une différence de mouvement lorsque la main qui tient l'épingle s'élève ou s'abaisse autour du verre, soit que l'épingle pénètre dans l'eau, soit qu'elle reste à quelques millimètres de sa surface.

Il y a enfin l'objection qui consiste à expliquer le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité par la suggestion mentale, que nous devons examiner. Cet objection semble, il est vrai, capable d'expliquer tous les phénomènes et devoir beaucoup nous embarrasser. Toutefois, il n'est pas impossible d'y répondre, et, comme cette objection ne peut venir que de personnes ayant une certaine connaissance des phénomènes hypnotiques et psychiques, nous la discuterons beaucoup plus aisément, car il est bien plus facile de répondre par quelques faits décisifs à des gens qui savent quelque chose qu'à des ignorants. Quand l'expérimentateur pique l'eau avec une épingle, que ce soit devant ou derrière le sujet, il y a possibilité d'une suggestion mentale involontaire de sa part; si la même action est accomplie par un aide ou une personne quelconque, autre que l'expérimentateur lui-même, il y a encore possibilité d'une transmission mentale, car le sujet peut recevoir une suggestion de toute personne qui a connaissance de l'acte qui doit l'influencer.

Nous avons deux moyens d'éviter cette objection. Le premier consiste à employer, pour enfoncer l'épingle dans l'eau, un petit appareil automatique qui met en mouvement un levier qui supporte la pointe, sans que ni l'expérimentateur, ni aucun assistant puisse être prévenu de l'instant où cela a lieu. L'expérimentateur, d'autre part, se borne à enregistrer avec le même appareil l'instant précis où le sujet a témoigné la sensation. Il suffit alors de constater si les deux faits ont eu lieu simultanément.

On pourrait encore utiliser le phénomène des retards de la sensation chez le sujet, qui se produit quand cette sensation lui arrive à travers plusieurs organismes. Pour cela, on forme une chaîne de trois, quatre ou cinq personnes ; l'une de celles qui se trouve à l'extrémité tient la main du sujet, la personne qui est à l'autre extrémité tient le verre d'eau. Les personnes qui forment la chaîne ne doivent voir ni le

moment où l'on enfonce l'épingle dans l'eau, ni le moment où le sujet exprime la sensation. Un des expérimentateurs pique l'eau, un autre note le moment ou la sensation arrive au sujet. On constate un retard dans la sensation, qui est proportionnel au nombre de personnes qui forment la chaîne. La suggestion mentale, si elle était la cause du phénomène, serait aussi rapide dans ce cas-ci que lorsque le sujet tient lui-même le verre d'eau.

Quand on a fait toutes ces expériences avec les précautions que nous venons d'indiquer, on a démontré la réalité du phénomène d'extériorisation de la sensibilité. On peut alors varier l'expérience de bien des manières différentes : chercher, par exemple, si la sensibilité des différents points du corps du sujet s'extériorise au même degré, transférer cette sensibilité à d'autres personnes ou à différents objets, et noter les substances qui paraissent les plus favorables au phénomène. Tout cela peut être fait en se conformant d'une manière générale aux mêmes règles.

Il nous reste maintenant à voir les précautions spéciales à prendre, pour que le sujet n'ait rien à souffrir ni aucun désagrément des expériences auquelles il se prête.

L'état hypnotique du sujet exige des précautions particulières qui feront l'objet d'une étude spéciale dans le chapitre suivant ; nous ne parlerons donc pas maintenant des règles générales qui sont communes à tous les états profonds de l'hypnose.

Nous ne savons pas exactement ce qui se passe dans les sensations éprouvées par le sujet extériorisé, mais nous devons agir comme si les sensations qu'il éprouve par l'intermédiaire de l'objet sensibilité étaient aussi vives que celles qu'il éprouverait si l'action était directement portée sur lui-même, et comme si cette sensibilité extériorisée pouvait produire les mêmes réactions générales que l'excitation directe de son organisme. Il ne faut donc jamais faire d'épreuves trop violentes ; c'est pourquoi aussi l'expérimentateur doit toujours faire les épreuves lui-même ; parmi ceux qui assistent à l'expérience il y a toujours des sceptiques, et des sceptiques si peu logiques avec eux-mêmes qu'ils voudraient

toujours forcer l'expérience, sous prétexte de voir ce que fera le sujet. La prudence est donc indispensable, surtout quand on veut se livrer à une épreuve nouvelle.

Outre les épreuves trop violentes, que l'on devra éviter, il y en a encore qui ont une action spéciale sur le sujet, à cause même de l'état hypnotique dans lequel il se trouve. L'on sait en effet, que certaines actions, insignifiantes chez un sujet à l'état de veille, provoquent des réactions violentes chez un sujet hypnotisé. Dans le cas actuel, l'expérience a montré que, si, après avoir transféré la sensibilité du sujet dans un vase qui contient une solution saline saturée, on provoque la cristallisation du liquide, on peut amener chez le sujet un état de catalepsie. On prendra donc des précautions particulières, en vue de la possibilité de ce phénomène, quand on fera des expériences de ce genre.

Lorsqu'on a transféré la sensibilité d'un sujet dans un verre d'eau, si l'on fait absorber une partie de cette eau par une éponge, l'expérience démontre que le sujet semble éprouver de très vives souffrances. Cette expérience devra donc toujours être conduite avec beaucoup de précautions : il faudra avoir soin, pendant toute sa durée, de surveiller attentivement le sujet, enfin il convient de ne pas la prolonger trop longtemps. De plus, l'observation nous permet de croire que certains mouvements brusques ou transformations, apportées au liquide auquel on a transféré la sensibilité du sujet, comme serait le renversement de ce liquide, certaines combinaisons chimiques, l'ébullition, etc., pourraient produire chez le sujet des sensations violentes ou des crises plus ou moins dangereuses. La conclusion sera donc d'apporter beaucoup de prudence à ce genre d'épreuve.

Après les expériences, le danger pourrait consister en ce que: ou bien certains objets aient conservé des rapports avec la sensibilité du sujet, et que, par suite, celle-ci soit exposée à des atteintes fortuites et plus ou moins violentes; ou bien, que le sujet ait conservé en lui-même, et indépendamment des objets, des troubles dans sa sensibilité normale. Pour éviter ces deux inconvénients, il faut d'abord, après chaque épreuve partielle, bien dégager la sensibilité du sujet

de tout objet qui aura pu la recevoir; et, en second lieu, avant de terminer la séance, rendre au sujet d'une façon complète sa sensibilité normale. Ces deux résultats s'obtiennent sûrement et facilement par le moyen de suggestions, et il est bon d'y ajouter la suggestion de l'oubli de toutes les modifications de la sensibilité qui se sont produites pendant le sommeil.

EXTÉRIORISATION DE LA FORCE

Nous arrivons ici à des phénomènes psychiques plus rares, dont les conditions sont encore mal connues et par conséquent difficiles à réaliser.

Tout d'abord, il faut diviser ces expériences en deux groupes qui ont des buts absolument différents : les unes auront pour objectif simplement de démontrer l'existence de la force psychique ; les autres chercheront à déterminer quels sont les différents phénomènes que peut produire cette force, et quelles sont les conditions dans lesquelles elle peut donner lieu à ces phénomènes avec le plus d'intensité.

Les expériences de la première catégorie sont assez faciles à réaliser, elles sont simples, mais elles sont aussi très limitées. Pour démontrer, l'existence de la force psychique, il faut simplement un biomètre. Pour que ces expériences aient quelque valeur, il faut seulement que cet instrument ne contienne ni aiguille aimantée, ni bobine d'induction ou solénoïde de quelque sorte que ce soit, enfin aucune partie qui puisse recevoir un courant électrique, ou contenant elle-même un courant qui puisse être modifié par l'électricité qui se développe dans tout organisme vivant. Quand on a ainsi un instrument qui ne peut être influencé ni par l'électricité, ni par la lumière, ni par la chaleur, il suffit de le mettre à l'abri de l'air et des trépidations qui pourraient lui être communiquées.

Pour les expériences de la seconde catégorie, les difficultés sont bien autrement considérables. Il s'agit ici d'étudier les phénomènes qui peuvent être produits par certains sujets doués de facultés absolument anormales, soit qu'il s'agisse

d'une force psychique d'une intensité plus considérable, soit simplement d'une facilité plus grande d'extérioriser et de diriger ces forces.

Les conditions de ces phénomènes sont d'autant plus difficiles à préciser que, si parfois ils ont été observés avec méthode, dans le plus grand nombre des cas, au contraire, ils se sont présentés d'une manière fortuite et dans des milieux peu favorables à une observation scientifique. Nous en sommes donc réduits à agir d'une façon à peu près empirique, et à reproduire, aussi exactement que possible, les conditions dans lesquelles ces phénomènes se sont montrés.

Nous savons, tout d'abord, qu'il faut la présence d'un médium, c'est-à-dire, à notre point de vue, un sujet capable d'être placé dans l'état médianique actif. Quelquefois, il est vrai, on se livre à ces expériences sans avoir fait choix d'un médium connu à l'avance. Si l'on obtient quelque résultat dans ces conditions, c'est que, en réalité, il se trouve un médium parmi les expérimentateurs.

Il est nécessaire que les expérimentateurs ne soient pas en trop grand nombre, quatre ou cinq personnes semblent être la meilleure condition, on pourrait aller jusqu'à huit au maximum. Ce chiffre maximum doit comprendre toutes les personnes qui assistent à l'expérience, soit qu'elles y prennent part directement, soit qu'elles restent comme de simples spectateurs. Il est évident qu'il faut éliminer rigoureusement toute personne qui ne voudrait pas se livrer sérieusement à l'observation scientifique des phénomènes, ou qui refuserait de se soumettre aux conditions de l'expérience, celles par exemple qui n'y verraient qu'un jeu et seraient disposées à les tourner en plaisanterie.

Les expérimentateurs doivent, autant que possible, se tenir dans une chambre peu encombrée et fermée, éclairée modérément. Ils se placent alors autour d'une petite table qu'ils puissent facilement entourer; et, ou bien ils appliquent les mains ouvertes et à plat sur le bord de la table ; ou bien ils forment une chaîne, en se tenant mutuellement par la main et sans prendre aucun point de contact avec la table placée au milieu d'eux.

On pourrait nous demander pourquoi cette table, qui fait ressembler l'expérience à un jeu ou à tout autre chose qu'une observation scientifique.

Nous répondrons à cela que nous nous bornons à décrire le dispositif dans lequel, le plus souvent, les phénomènes se sont manifestés; que, voulant reproduire ces phénomènes, nous ne pouvons mieux faire, pour avoir toutes les chances de réussir, que de nous placer dans les mêmes conditions; que c'est précisément parce que nous nous plaçons au-dessus de tous les préjugés, que nous acceptons indifféremment tous les objets, quels qu'ils soient, qu'on peut nous présenter comme favorables au but poursuivi; que, jusqu'ici, on ne nous a rien présenté de mieux que la table, mais que nous serions prêts à y substituer tout autre objet qui nous serait prouvé avoir contribué à la manifestation des phénomènes. Du reste, puisque la plupart des médiums, que nous sommes bien obligés de prendre tels qu'ils sont, ont l'habitude de se servir d'une table, la table peut être utile pour fixer et maintenir leur attention, et pour les mettre ainsi dans la disposition d'esprit la plus favorable à la manifestation de leurs facultés. Bien que les phénomènes se produisent autour du médium, d'une manière le plus souvent inattendue, et aux dépens de toute sorte d'objets, il arrive très fréquemment que c'est au moyen de la table que se manifestent d'abord les premiers effets de la force psychique.

Ces raisons sont suffisantes pour que, jusqu'à ce que nous soyons mieux fixés sur les lois qui régissent ces phénomènes, nous adoptions les règles suivies antérieuremeut par d'autres expérimentateurs. Une partie de la force psychique, employée pour la manifestation des phénomènes, semble émaner de l'ensemble des expérimentateurs; cette force aurait besoin d'être, autant que possible, équilibrée, c'est pourquoi l'on conseille, dans la disposition des places des expérimentateurs, d'alterner les personnes de différent sexe, ou plutôt les sensitifs avec ceux qui le sont moins.

Il peut se faire que le médium, quand il est connu, donne lui-même des indications sur les dispositions à prendre pour l'expérience, ou demande des modifications aux dispositions

déjà prises. Il faut, autant que possible, tenir compte de ces indications, pourvu qu'elles ne nuisent pas à l'observation scientifique et quelles ne mettent pas obstacle au contrôle.

En dehors du médium, la séance doit être dirigée par une personne qui est choisie comme celle qui a le plus d'autorité et de compétence dans ce genre d'expériences. Ce directeur doit organiser entièrement l'ordre et la nature des expériences, ainsi que tous les moyens de contrôle qui devront être employés; c'est en effet de la sûreté et de la rigueur de son observation scientifique que dépendra la valeur des résultats qui seront obtenus. Les autres expérimentateurs doivent donc se soumettre à toutes les dispositions jugées utiles par le directeur, dont l'autorité doit s'étendre aux moindres détails de l'expérience.

Il est bon habituellement d'exiger le silence pendant les expériences; toutefois, comme la période d'attente peut être assez longue, on peut, dans certains cas, tolérer une conversation sérieuse et calme entre les expérimentateurs; mais il faut éviter surtout de préjuger ou d'interpréter, d'une façon quelconque, les phénomènes dont on attend la réalisation, il est donc indiqué de porter la conversation sur un tout autre sujet. C'est surtout dans ce genre d'expériences que la patience est absolument indispensable aux expérimentateurs, les phénomènes sont quelquefois très longtemps avant de se manifester; aussi celui qui dirige la séance doit-il soutenir l'attention des expérimentateurs et les encourager à une attente patiente.

Il peut se faire que l'on opère avec un médium choisi à l'avance; ou que l'on ait simplement réuni un groupe d'expérimentateurs, dans l'espoir de trouver parmi eux le médium nécessaire.

Dans ce dernier cas, celui qui dirige la séance, en observant attentivement tous les expérimentateurs, cherchera les symptômes qui peuvent lui indiquer un médium.

Quand il l'aura découvert, il s'efforcera de l'étudier, sans toutefois le faire connaître aux autres expérimentateurs, car il est souvent utile, au moins au début, que le sujet lui-

même ignore le plus longtemps possible l'influence qu'il exerce sur les phénomènes obtenus.

Il vaut mieux n'utiliser qu'un seul médium à la fois, afin de ne pas entremêler ou contrarier les phénomènes qu'ils produisent ou les forces qu'ils mettent en jeu. Aussi, quand on découvre plusieurs médiums parmi les expérimentateurs, il faut prendre un prétexte pour diviser les expériences, et n'admettre dans chaque séance qu'un seul d'entre eux à la fois.

Quand on a découvert le sujet qui doit servir de médium, il ne faut pas s'obstiner à chercher à obtenir un genre particulier de phénomènes. Il faut, tout d'abord, ne rien lui demander, et laisser faire le sujet en se contentant d'observer et d'attendre les phénomènes qui peuvent se manifester. Si le sujet témoigne une tendance à se livrer à certains genres d'expériences, ou le désir de voir se produire certaines manifestations, il ne faut pas le contrarier, car, le plus souvent, il montrera ainsi lui-même les facultés spéciales qu'il possède.

Après la découverte du médium, ce qu'il importe le plus de connaître c'est le genre de phénomènes qu'il est capable de produire. Une fois que l'on est fixé sur les capacités du sujet, on peut lui insinuer indirectement les divers phénomènes que l'on désire observer dans cette catégorie.

Il faut s'efforcer avant tout d'obtenir des faits nets et précis; puis, par le contrôle auquel on soumettra ces phénomènes, on s'assurera s'ils sont bien produits par une force psychique, c'est-à-dire par une force autre que les forces physiques connues; puis, s'ils ne peuvent être attribués à aucune supercherie de la part du sujet.

Nous avons étudié, dans un chapitre précédent, les différents genres de fraudes auxquels on peut avoir affaire de la part des sujets, nous n'avons donc pas à revenir ici sur les mêmes points. Il faut seulement rappeler que si l'on croit s'apercevoir d'une supercherie quelconque, il ne faut pas s'empresser de la dévoiler, et vouloir confondre immédiatement le sujet, comme le ferait un observateur peu expérimenté, et ignorant de ce qu'est un sujet et de ce que sont les

phénomènes psychiques. Il faut seulement observer avec plus de soin le médium ; et, si l'on constate que la fraude est volontaire et qu'elle est constante, on abandonnera ce sujet comme ne pouvant servir à des expériences sérieuses et l'on en cherchera un autre ; si l'on constate au contraire que la fraude est involontaire et seulement passagère, il n'y a aucune raison pour se séparer du médium, il suffit d'apporter plus d'attention et de patience dans l'observation des phénomènes. C'est dans ce cas surtout que l'on trouvera grande utilité à se servir d'appareils enregistreurs et d'instruments de précision, avec lesquels on discernera facilement les résultats douteux et ceux qui peuvent être concluants.

Enfin, il faut savoir limiter bien nettement la portée des expériences que nous entreprenons. Dans l'état actuel de nos connaissances, ce que nous devons scientifiquement constater c'est :

1° Si tel médium est capable, dans certaines conditions, de donner lieu à des phénomènes psychiques authentiques ;

2° Quels sont les phénomènes que peut produire ce médium ;

3° Quelles sont les conditions dans lesquelles on peut constater ces phénomènes.

En conduisant les expériences de cette façon, et en nous bornant à en tirer ces conclusions, elles auront une valeur scientifique indiscutable et une utilité certaine pour le progrès de nos connaissances.

CE QU'EST LA VIE APRÈS LA MORT

PAR JAMES H. HYSLOP

C'est un phénomène psychologique très intéressant que les espérances fondées par beaucoup de personnes, par peut-être presque tout le monde, sur les études psychiques dans le cas où elles nous apporteraient la preuve d'une vie future. On avoue son incrédulité relativement à celle-ci *sous le prétexte que les résultats ne révèlent pas les conditions de cette seconde existence*, ce qu'elle est, si c'est une existence de félicité oui ou non, quelles en sont les occupations, etc. J'ai vu beaucoup d'articles où l'on demandait des renseignements sur ces points avant même que l'existence de cet autre monde pût être regardée comme croyable. J'ai eu aussi des conversations avec beaucoup de personnes qui se mettent à ce même point de vue. De ce que nous ne pouvons pas leur raconter quelque histoire idyllique du monde transcendantal, elles sont sceptiques sur les seuls faits qui peuvent en prouver l'existence et, pour peu que nous les encouragions, elles nous feront comprendre qu'au fond elles croient tout cela impossible. Je crois donc utile, en voyant combien est générale cette curiosité relative aux conditions de notre existence dans l'autre monde, de montrer combien elle est irrationnelle au double point de vue scientifique et moral.

En premier lieu, devant la fréquence de la fraude et de l'illusion d'un côté, et de l'autre les phénomènes de la seconde personnalité, toute personne d'une intelligence ordinaire devrait reconnaître, sans qu'on ait besoin de le lui dire, que

le premier problème est celui de l'identité personnelle après la mort, du moment que l'on admet quelque forme transcendantale d'existence. L'erreur fondamentale, c'est que la plupart du temps on prend l'autre monde comme une conclusion déjà établie et cela sans la plus petite apparence de preuve...

Il nous faut absolument commencer par prouver la véracité des esprits qui prétendent se révéler à nous. Pour cela ceux-ci doivent avant tout nous prouver leur identité, leurs existences *présente* et précédente, et nous pourrons ensuite examiner ce qu'ils nous diront de leur mode d'existence...

Je ne vois ni l'intelligence, ni la moralité de la curiosité relative au genre d'existence dans l'autre monde. Des considérations religieuses, unies à une morale bien pauvre et au désir de ne pas être responsable de sa conduite, voilà ce qui doit produire surtout cet état d'esprit. La révélation, l'influence de Dante et de Milton, un désir instinctif indéracinable d'immortalité et de bonheur ont contribué à fonder la croyance à l'autre vie. Mais le scepticisme matérialiste et les progrès de la science, depuis la Renaissance, ont miné cette croyance, du moins parmi les classes instruites et ont affaibli les ressorts de l'espérance et de la moralité ou bien ont offert à ceux dont la moralité était profonde les occasions de montrer une vertu stoïque...

Si quelque connaissance des conditions de l'autre vie est possible, ce ne sera qu'après les recherches les plus longues, après la réunion la plus considérable de documents, après les théories scientifiques d'une élévation et d'une complexité bien supérieures à tout ce que nous a appris l'astronomie de Copernic, la gravitation de Newton, l'évolution de Darwin. Personnellement, je n'éprouve aucun intérêt scientifique ou moral dans la question, je suis trop convaincu des difficultés qui barrent la route à toute conception intelligible, à toute preuve de ces conditions. Je me demande même s'il est moral de s'y intéresser. Nous devons avoir pleine conscience de nos mérites, ou bien alors nous avons bien peu de foi dans l'ordre de la nature, bien peu de force de caractère pour résister aux assauts du sort, si nous nous enquérons des

conséquences de notre vie présente ou si nous sommes curieux de sujets qui n'ont aucune relation importante avec notre milieu et nos devoirs actuels...

La connaissance la plus élémentaire de la psychologie ou même la simple observation de la vie de chaque jour, devrait suffire pour montrer les difficultés qui nous empêcheront de comprendre ce qu'on nous dirait d'une autre vie. Si l'on se sert de termes ressemblant à ceux de notre monde, nous les repousserons naturellement comme absurdes. Il ne serait ni autre, ni transcendantal, ce monde ainsi décrit. Et d'un autre côté, s'il est décrit comme différent, on ne pourra ni le concevoir ni le prouver en termes intelligibles. Dans les deux cas les descriptions sont sans aucune valeur. Nous sommes limités dans notre connaissance par nos sens... Notre langage représente des expériences de vision, d'ouïe, de toucher, et des autres sens à un moindre degré. Quand nous parlons d'un fait, c'est de nos sensations qu'il s'agit et les expériences de nos sens ne peuvent se changer l'une avec l'autre. Elles sont seulement associables, capables d'être reliées simultanément dans la même conscience...

A moins que nous n'admettions que le monde transcendantal existe dans des relations d'espace pareilles aux nôtres, et que la doctrine théosophique du « corps astral » décrit comme un fac-simile du corps physique, représente la vérité, et qu'il y a un univers spirituel analogue à l'univers physique, à moins que nous n'admettions cela, ce monde ne peut avoir aucune ressemblance avec celui-ci et ne peut être décrit dans notre langage. Mais il n'y a aucune preuve d'une doctrine du corps astral, et nous ne pouvons pas plus espérer une description intelligible de l'autre monde que nous ne pouvons attendre d'une personne privée du sens du toucher et douée seulement de celui de la vision, qu'elle puisse expliquer clairement ses expériences visuelles à une autre personne douée du sens du toucher et privée de la vue.

Nous savons combien est difficile à établir notre communication avec les sourds-muets, même malgré tous les points que nous avons en commun avec eux et combien de difficultés viennent encore s'ajouter après que la communication

est établie pour leur faire comprendre certaines expériences. Dans le fait, il est impossible de leur donner une idée du monde des sons, et seulement les plus obscures analogies tirées des sentiments ou des émotions peuvent leur donner une idée vague en ce sens, et cette idée ne s'exprimera pas en termes de sensation, mais seulement en termes de la catégorie des émotions communes à tous les sens. Rappelez-vous les cas de Laura Bridgeman et d'Hélène Keller.

Quelles que soient les analogies de l'autre monde avec celui-ci, elles sont trop peu nombreuses et trop faibles pour nous aider. Les liens qui les rattachent ne sont même pas aussi utiles que ceux qui existent entre l'homme normal et les sourds, les muets et les aveugles. Ils manquent en chaque point, excepté pour les relations dans l'espace et même là il y a encore d'importantes lacunes. Aussi tout ce que nous pourrons apprendre sur l'autre monde, s'il existe, ce sera là-bas et non ici que nous l'apprendrons.

Un esprit qui voudrait établir son identité se référera à son passé et non à son présent. Sans mémoire notre sens de l'identité personnelle n'existerait pas, sans mémoire l'identité ne peut être prouvée ni dans ce monde ni dans l'autre. Le désincarné ne se fera pas comprendre en parlant des conditions où il se trouve, mais il le fera en se reportant à son passé que nous connaissons. Dans les essais faits suivant diverses personnes pour donner des descriptions de l'autre monde, il est à remarquer que les termes employés ne sont pas ceux qui nous seraient le plus naturel avec les expériences que nous avons faites par nos sens ou notre raison.

Naturellement nous trouvons le même phénomène dans la personnalité seconde, et si ce fait ne détruisait la supposition que nous avons vraiment affaire à des communications spirites, nous pourrions voir dans les absurdes associations d'idées qui nous sont données comme spiritiques, de très bons exemples de l'impossibilité de rendre un monde transcendantal intelligible à notre esprit, mais nous n'avons pas besoin de ces communications pour le prouver. C'est une conséquence nécessaire de notre nature psychologique, et si l'espèce humaine était suffisamment familiarisée avec la phi-

losophie depuis Locke et Kant, elle regarderait cette impossibilité comme un axiome. Nous pourrions, après une centaine d'années de recherches et de documents accumulés, former quelques idées très abstraites de l'autre monde, mais ces idées ne seraient pas comprises de l'espèce humaine en général.

Quand on en arrive aux preuves empiriques, il n'est pas facile, si même il est possible, de répondre aux exigences des sceptiques. Les preuves empiriques, ce sont des faits se présentant comme des communications actuelles, mais l'extrême difficulté, c'est de montrer qu'elles sont bien, en effet, ce comme quoi elles sont présentées. Ce que nous pouvons invoquer se trouve dans le cas de Mme Piper : c'est là que nos demandes de preuves d'identité personnelle sont probablement satisfaites.

Quant à moi, cependant, dans mes propres expériences, il n'y a rien que je puisse citer en cette occasion.

Il y a une autre raison très importante pour ne pas accepter comme intelligibles les descriptions de l'autre vie. C'est la confusion mentate qui se produit dans les communications données comme venant des esprits. Elle se manifeste avec évidence dans le contenu du message.

Il est bien à remarquer que les prétendus esprits affirment eux-mêmes l'existence de cette particularité. Ils constatent qu'ils sont éblouis, troublés quand ils communiquent. Supposons réel cet état de confusion ; on comprend très bien que le sujet soit sérieusement embarrassé pour décrire sa vie et un monde transcendantal...

M. Hislop résume alors ce que nous savons sur le dédoublement de la personnalité. Il rappelle les expériences bien connues qui ont montré, par exemple, que la conscience A ignore ce qui est arrivé à la conscience B. Ceci est peut-être une règle presque générale et dans les cas d'états de trance profonds, la séparation des mémoires semble absolue. D'un autre côté, la personnalité seconde, si elle s'approprie les expériences de la conscience primaire et quelques-uns de ses souvenirs (quelquefois elle semble tout ignorer), ne montre aucune connaissance consciente de leur origine, elle se

rappelle par fragments et par automatisme, et met entre eux de grandes séparations. Il y a des exceptions, mais elles ne changent pas la règle générale. Ainsi un homme hypnotisé peut oublier son nom et la plupart des faits de sa vie et de ses souvenirs. Il peut se souvenir seulement d'incidents égarés dans sa vie passée, et, ne représentant nullement son caractère et il peut combiner avec ses récits toutes sortes de choses, comme on en dit quand on rêve, n'indiquant que la confusion de ses idées.

J'ai hypnotisé dernièrement un homme qui, dans sa condition seconde, avait complètement oublié son nom et son âge, mais il se rappelait deux faits que je découvris comme ayant appartenu à son état normal. Il ne pouvait se rappeler que les noms de quelques-uns de ses compagnons, et ceux-ci avaient été associés avec son état de trouble mental après un accident qui lui avait fait perdre sa conscience normale. Cependant il pouvait parler de choses qu'il disait avoir eu lieu, mille ans plus tôt, et qui certainement n'avaient pas eu lieu à cette époque, mais auxquelles il pouvait avoir assisté dans son état normal. La séparation [1] entre les deux personnalités dans ce cas était presque aussi grande qu'entre deux personnes différentes dont les courants de conscience individuels ne se mélangent jamais, même quand on serait tenté de supposer qu'ils se mélangent par la télépathie.

Maintenant, si nous supposons qu'un esprit désincarné est dans un état anormal et secondaire comme celui de l'hypnose, du somnambule ou de la mentalité subliminale, nous pouvons facilement comprendre les deux effets qui peuvent probablement se produire. Ce sont : 1° la confusion et la trivialité des messages obtenus, et cela tout à fait indépendamment de l'influence troublante des conditions extérieures à l'esprit qui communique et qu'on peut supposer existant entre le monde terrestre et l'autre ; 2° la cessation de la clarté dans la connaissance de la vie normale et dans la conscience, quand l'esprit est « de l'autre côté ». La condition nécessaire pour toute communication est peut-être cet état rare entre l'inconscience

1. Mot à mot le clivage.

totale qui empêche la production de tout message et l'état normal qui l'empêche également. Le sujet serait alors tout à fait inconscient de sa vie normale d'au delà et conscient seulement de son passé et même de celui-ci par fragments seulement. Ou bien cela peut être un état où le sujet serait en partie conscient de sa vie normale d'au delà et aussi en partie conscient de son passé. Dans l'un des cas nous n'apprendrions rien sur la vie « de l'autre côté » et dans l'autre, nous en apprendrions trop peu pour pouvoir comprendre. Il est aussi non seulement possible, mais très naturel au point de vue psychologique, que le contact avec des conditions terrestres suggère des souvenirs terrestres. Ceci pourtant serait plus vrai dans les premiers temps que plus tard. Mais la nécessité d'être dans un état secondaire pour communiquer aurait des analogues avec ce que nous connaissons, si le communicateur est plus ou moins séparé de sa vie transcendantale et de ce qu'il y éprouve. Voilà pour les possibilités !

Avons-nous quelques preuves de cet état secondaire ou de confusion? Oui, j'en trouve d'abord dans le caractère interne des communications, et ensuite dans les faits eux-mêmes cités par les communicateurs. L'exemple le plus important dupremier type est cet état de choses qui semble exiger que les communicateurs alternent. Un communicateur ne peut pas rester longtemps. Nous ignorons la cause exacte de ce fait. Mais c'est un fait invariable et le caractère de la communication, à la fin d'une de ces périodes, est souvent une grande confusion, des absurdités de rêve, le radotage d'une personnalité secondaire : On le vit très bien dans une de mes séances, quand le communicateur s'écria deux fois (« s'écria » est une manière de parler puisque le message était écrit) : « Donnez-moi mon chapeau, » juste au moment où il cessait de communiquer. Cette phrase ne se rattachait en rien avec le reste des communications; mais, chose assez étrange, mes recherches m'amenèrent par hasard à apprendre que le communicateur, sa vie durant, se servait habituellement de cette expression dans des situations semblables, quand il était appelé tout d'un coup dehors.

Il semble bien ici que nons ayons un état secondaire s'appro-

chant tout d'un coup de la syncope, pour ainsi dire, et la situation psychologique fait jaillir automatiquement, par association habituelle, la phrase même que la personne prononçait ordinairement dans des circonstances à peu près semblables, sa vie durant.

Une autre fois le même communicateur me raconta une histoire sur un incendie qui lui avait causé autrefois de l'effroi, et décrivit l'événement d'une façon si extravagante que je le considérai comme faux. C'était au commencement de mes expériences. Beaucoup plus tard, il revint spontanément sur le même incident, et m'en parla en termes beaucoup plus mesurés, remarquant qu'il était souvent troublé quand il essayait de me raconter des faits.

Dans l'essai tenté pour obtenir le nom exact de ma belle-mère, un singulier incident se produisit. Son nom avait été mal donné dans toutes les communications la concernant, jusqu'à ce que je découvris ce qu'on voulait probablement dire et demandai le vrai nom. Il avait été confondu avec celui de ma tante Nannie, le vrai nom étant Maggie. On donna d'abord Mannie et ensuite Nannie. Dans l'effort pour le donner correctement, après que je l'eus demandé, le communicateur reconnut très catégoriquement les difficultés qu'il éprouvait et sa confusion et il dit : « Aidez-moi. Oh ! aidez-moi à me rappeler ce que je désire tant dire. Ma propre mère. Nannie. Je — Attendez. Je m'en vais pour un moment. » Le nom de sa mère n'était pas Nannie. C'était Marguerite, le même que celui de ma belle-mère. Mais Nannie était le nom de sa sœur et le nom avec lequel il avait confondu celui de ma belle-mère, comme je viens de le dire. Un peu plus tard, le communicateur expliqua que dans son effort pour sortir de la confusion, il pensait à sa mère et à sa sœur en même temps. Cette confusion est un exemple intéressant et une preuve de difficultés contre lesquelles semblent lutter les esprits désincarnés quand ils essaient de se rendre intelligibles. Il est possible cependant que quelquefois la confusion soit due à la rapidité de la pensée relativement à la grande lenteur de l'écriture. Nous savons que nos pensées vont plus vite que nous ne pouvons les écrire, et que nous

avons à faire un effort pour contrôler leur marche dans l'intérêt de notre écriture. Je suis certain que parfois les erreurs sont dues à cela ou à un phénomène analogue. Mais très souvent il y a en même temps un état mental différent.

Une fois, par exemple, j'eus cette preuve d'un trouble dans la conscience : mon oncle, en essayant de communiquer, perdit complètement le sens de l'identité personnelle et allait s'arrêter, quand mon père (j'emploie ici le jargon spirite pour plus de clarté) apparut tout à coup avec cette remarque à demi humoristique: « Oui, Hyslop, je sais qui je suis et Annie aussi. » Ce dernier nom étant celui de ma sœur morte.

Prenons un autre exemple. Mon père dit, après avoir paru parler de ma belle-mère : « Et cependant je pense à F*** (les astérisques signifient que le reste du nom ne put être déchiffré dans l'écriture automatique) et à la visite que je lui fis : Je veux dire votre frère... (une pause) frère... Entendez cela ? Annie... Je veux aider père à se rappeler tout, parce que je suis venue ici d'abord et il y a longtemps. »

Or, ma sœur était morte en 1864, mon père en 1876. F est l'initiale de mon frère Frank. Mon père ne lui fit jamais de visite, mais, ainsi que ma belle-mère, il fit une visite à des amis en Pennsylvanie *avec* mon frère Frank en 1873.

Un cas où l'on peut voir la rapidité de la pensée comme influence troublante, est celui où, après avoir cité le nom d'un vieux cheval que l'on aimait bien dans ma famille, mon père passa tout d'un coup à autre chose, n'ayant aucun rapport avec ce dont on parlait, et il dit : « Je pense à cela maintenant, et à tout ce que j'ai jamais su, je crois, parce que mon esprit voyage si vite, et j'essaie de sortir du repos autant que possible. Je pense à vingt choses à la fois. » Puis, après quelques allusions confuses, il ajouta : « Ah! James, ne crois pas, mon fils, que je sois dégénéré parce que je suis troublé quand je pense à ma vie terrestre. Mais si vous voulez attendre, je me rappellerai tout, tout ce que je savais. » Encore et encore il affirme que ses idées sont confuses quand il essaie de communiquer, et plusieurs fois il remarque que quand il ne communique pas sa mémoire est claire. Ce qui le prouve, c'est que souvent des messages clairs sont

donnés juste au moment où Mme Piper revient à sa conscience normale, comme si un moment opportun était celui précédant justement la disparition des conditions qui rendent la communication possible, et lorsque le communicateur est assez loin des conditions ordinaires de l'état de trance pour maintenir un meilleur équilibre mental.

Encore un exemple. Faisant allusion à des communications obtenues à des séances anciennes, mon père dit : « Je suis ici, et je pense à des choses que j'ai dites quand mes idées étaient confuses. Vous rappelez-vous que je disais que je croyais possible une autre vie? Mon parler était douteux, très... Ah! oui, nous parlons, quoique parfois vaguement. Ah! mais nous... au mieux... nous... Ce que j'ai dans l'esprit maintenant, ce sont les conditions qui m'aideront à revenir. » Ceci est un petit incident parmi beaucoup d'autres plus probants et se rattachant à plusieurs conversations avec mon père sur le sujet du retour de l'esprit, et où je doutais de la possibilité de communication. Le lecteur peut voir en même temps la confusion dans les idées du communicateur et l'ennui qu'il en éprouve.

Il en trouvera de nombreux exemples dans le rapport du docteur Hodgson. C'est ainsi que Georges Pelham dit au docteur : « Ne parlez pas trop vite, parce que j'éprouve une sorte d'éblouissement, pour ainsi dire. » Une autre fois il explique avec détails l'état d'esprit où il doit être pour communiquer.

« Rappelez-vous que nous prenons part[1] et toujours nous aurons nos amis, dans la vie de rêve, c'est-à-dire votre vie — qui nous attireront toujours et toujours aussi longtemps que nous aurons des amis *dormant* dans le monde matériel; vous êtes plutôt pour nous comme des gens endormis, vous paraissez enfermés en prison, et pour que nous puissions communiquer avec vous il nous faut entrer dans votre sphère, être endormis comme vous-même. Voilà justement pourquoi nous faisons des erreurs, comme vous appelez cela, ou nous devenons confus et troublés... Vous voyez que je suis plus

1. Sans doute à ce qui se passe ici-bas.

éveillé qu'endormi, pourtant je ne peux venir ici juste comme je suis en réalité, indépendamment de la lumière du médium. »

Le lecteur remarquera l'emploi du mot « sommeil » dans ce passage, indiquant apparemment que le communicateur ne savait comment décrire l'état de son esprit pendant qu'il communiquait. Nous savons que l'hypnose ressemble jusqu'à un certain point au sommeil et que celui-ci est un état souvent peut-être plus favorable que l'hypnose à l'établissement d'un rapport avec la conscience normale. Mais laissant là toute comparaison entre les deux états, nous avons dans cette communication de G. Pelham la reconnaissance d'un fait que le contenu de beaucoup d'autres communications pouvait déjà nous faire connaître. Le témoignage direct donné dans cet exemple coïncide avec ce que nous pouvions très naturellement inférer du caractère des communications.

Un autre communicateur dit au Dr Hodgson : « J'ai une certaine lourdeur dans la tête, H. » Et une autre fois, parlant d'un porte-cigares dans le but de prouver son identité, il ajouta brusquement : « Est-ce que je rêve ? » comme s'il s'apercevait de la confusion de ses idées flottant comme dans un rêve.

Mais un des témoignages les plus intéressants en faveur de ce que j'avance ici est plutôt indirect et en même temps vient appuyer la théorie spirite. Ce que j'ai cité jusqu'à présent n'a pas absolument ce caractère. Un ami de ce Georges Pelham, mort et prétendant se manifester par l'intermédiaire de Mme Piper, était l'interlocuteur. Il s'appelle M. Hart dans le rapport. Il fut très démonté devant la confusion des communications et les apparences de dégénérescence de la personnalité s'il fallait admettre que c'était bien à son ami Georges Pelham qu'il avait affaire. Mais peu de temps après ses séances, ce M. Hart lui-même mourut à Paris, et bientôt essaya de se manifester et trouva qu'il réussissait à communiquer aussi bien que son ami G. Pelham, et une fois il exprima son chagrin de n'avoir pas l'occasion de communiquer aussi souvent qu'il le désirait. Il dit : « Pour quelle raison, mon Dieu ! ne m'appelez-vous jamais ? Je ne dors pas. Je désire vous aider à établir mon identité. Je suis bien

mieux maintenant. » — (Dr Hodgson : « Vous étiez embarrassé d'abord). — Tout à fait, mais je ne me rendais pas compte à quel point je l'étais. Je l'étais plus, je le suis plus quand c'est à vous que j'essaye de parler. Je comprends maintenant pourquoi Georges m'épelait ses mots. »

M. Hart a pu apprendre de « l'autre côté » les raisons de la première confusion de G. Pelham et l'incident nous apparaît comme une intéressante preuve d'identité personnelle, en même temps qu'il montre le fait de la confusion mentale pendant la communication.

On pourrait multiplier presque indéfiniment les preuves de cette sorte, mais ce que j'ai donné suffit pour éclaircir ce point. Maintenant, si la séparation (le clivage) entre la conscience normale d'un désincarné et l'état qui lui est nécessaire pour communiquer est semblable à la séparation entre la personnalité primaire et la secondaire, même si elle n'est pas toujours aussi grande, nous pouvons comprendre notre pauvreté en documents sur les conditions de la vie dans le monde transcendantal et le retour de la conscience du sujet à ses souvenirs terrestres et la tendance à se rappeler des choses triviales, puisque ce dernier trait est caractéristique de toute conscience troublée.

James Hyslop.

Réponse à ce qui précède.

Bien qu'il ne paraisse pas du tout en être ainsi au premier abord, on conviendra, j'espère, tout à l'heure, que l'intéressante étude de M. Hyslop qu'on vient de lire est une confirmation des idées que j'avais émises à l'occasion : 1° du rapport de M. Hodgson sur Mme Piper (*Annales*, année 1898); 2° du livre de M. Flournoy, *Des Indes à la planète Mars* (*Annales*, année 1900).

Pour le montrer je suivrai pas à pas M. Hyslop dans la marche de son raisonnement.

Le but de M. Hyslop est d'écarter cette grave objection faite à la théorie spirite : Comment les esprits sont-ils muets sur les conditions où ils se trouvent dans l'autre monde ? Ou,

quand ils essaient d'en parler, comment se fait-il qu'ils disent tant de bêtises ? M. Hyslop commence par reprocher à ces questions un certain caractère de curiosité malsaine et presque d'immoralité. Ce reproche n'est pas applicable à celui qui nie l'autre vie, et a toujours vécu guidé par une morale indépendante sans espoir de récompense. Il n'est pas curieux de connaître les conditions d'une existence à laquelle il ne croit pas. Il se contente de dire : Vos soi-disant esprits ne peuvent être des esprits, puisqu'ils sont généralement muets sur leur genre d'existence et que quand ils essaient d'en parler ils feraient mieux de se taire. Et même un spiritualiste ou un croyant aurait le droit de protester et d'affirmer à M. Hyslop qu'on peut être un homme tout à fait irréprochable, mener une vie de dévouement et de sacrifices et pourtant avoir la plus vive curiosité au sujet de l'avenir qui nous attend de l'autre côté de la tombe. Bien loin de voir, comme M. Hyslop, dans cette curiosité, la preuve d'une faiblesse de caractère, j'y vois au contraire la marque d'un esprit au-dessus de l'ordinaire, capable de recherches désintéressées, capable de s'élever plus haut que le traintrain de la vie quotidienne, matérielle, terre à terre, de rêver d'autre chose que du perfectionnement du bien-être et des jouissances matérialistes.

Lorsque, ensuite, M. Hyslop nous dit que, même si l'on essayait de nous parler de l'autre monde, nous n'y comprendrions rien du tout, ne suppose-t-il pas sans aucune espèce de preuve que ce monde est totalement différent du nôtre ? mais supposer cela n'est-ce pas nier la persistance de la personnalité. Sans sortir de cette terre, ici-bas êtes-vous bien sûr que votre personnalité persiste ? Suis-je la même personne que le petit garçon que j'étais à 3 ans ? Ai-je encore à l'heure qu'il est un seul des éléments qui constituaient ma personnalité d'alors? Quel rapport M. X., le vieillard tombé en enfance, que voici, a-t-il avec M. X., l'homme sain, vigoureux, rempli d'intelligence d'il y a trente ans ? Et pourtant il se trouve dans un milieu qui n'a pas énormément changé. Maintenant vous imaginez qu'il est transporté dans un monde totalement dissemblable. Comment un seul élément de sa

personnalité pourra-t-il subsister? Direz-vous que le temps, cette fois, n'a pu faire son œuvre. Soit! Alors il arrive, il débarque, avec encore toutes ces acquisitions terrestres. Il se souvient des sens qu'il avait, puisque pour prouver son identité il nous parle notre langage. Les a-t-il encore ces sens? Peuvent-ils lui servir? Voit-il? Entend-il? Sent-il? S'il n'a plus les sens terrestres, en a-t-il d'autres? En a-t-il un pour l'électricité. Que deviennent les mathématiques de « l'autre côté »; deux et deux font-ils toujours quatre? Le théorème du carré de l'hypoténuse est-il toujours vrai? M. Hyslop trouvera-t-il immoral de poser ces questions? « Nous sommes dit-il, limités dans notre connaissance par nos sens. » C'est vrai. Et pourtant toute la science n'est que l'effort de l'homme pour connaître plus que ses sens ne lui apprennent. Dans la chimie, la physique, l'astronomie, l'histoire naturelle, partout, l'homme est entré en rapport avec les phénomènes d'une façon prodigieusement plus étendue que ses sens ne le lui permettent. Il se rend compte de ce qu'est une *hallucination*. Il construit des appareils qui ne sont pas hallucinés, des chambres noires, des graphophones, des cinématographes, des balances qui le renseignent indiscutablement sur le monde extérieur. La spectroscopie lui a fait connaître les éléments des mondes les plus éloignés. S'il sait ce qui brûle dans le soleil, ce n'est pas pour y avoir touché. S'il connaît assez bien les montagnes de la lune, ce n'est pas pour s'y être promené. S'il sait que dans une seconde il peut se produire un milliard de vibrations, ce n'est pas pour les avoir comptées.

« A moins, dit M. Hyslop, d'admettre la théorie du « corps « astral », la théorie d'un univers spirituel analogue à l'univers physique, l'autre monde ne peut avoir aucune ressemblance avec celui-ci. » Comment M. Hyslop le sait-il? Il n'est pas plus avancé là-dessus que les théosophes. Et il est tout à fait oiseux d'émettre quelque supposition que ce soit sur ce sujet. Ce sont les esprits qui m'intéressent, moi, puisqu'il y en a, puisqu'ils nous parlent... suivant M. Hyslop. Je n'admets pas qu'il me soit défendu de les questionner sur leurs sensations. Seulement ce que je reconnais très volontiers, c'est

que, parmi les esprits, il faudrait choisir. Rien ne nous serait plus précieux par exemple, que si M. Hodgson ou M. Lodge obtenait de s'entretenir avec M. Myers. Sans doute « nous ne pouvons donner à un sourd aucune idée de ce qu'est le son », mais cette comparaison est tout à fait insuffisante pour me faire croire que si un Myers désincarné essayait, par exemple, de faire comprendre à un Lodge incarné ce que c'est que le sixième sens des somnambules lucides, il n'y arriverait pas, au moins jusqu'à un certain point. A la place de M. Lodge je serais, moi, d'une indiscrétion sans bornes si je croyais avoir M. Myers « de l'autre côté ». Je lui demanderais l'explication des lévitations, des mouvements d'objet sans contact, des apports, des matérialisations, etc. Et s'il me refusait ces explications, je lui dirais : « Retirez-vous, je ne crois plus à votre identité. » La première chose qu'un Myers ferait en mettant le pied dans l'autre monde serait de s'informer de ces questions.

M. Hyslop, en décidant qu'il existe une séparation absolue entre les deux mondes, nous prive du droit de poser des questions aux soi-disant esprits. Mais nous qui commençons par nier l'existence d'un autre monde et affirmons qu'il n'y en a qu'un, celui que la science étudie, nous demandons aux esprits, pour nous prouver leur existence, non pas seulement de nous raconter leur existence terrestre, mais de nous expliquer les phénomènes dont ils prétendent être les auteurs. Peut-être ne comprendrions-nous pas, mais M. Crookes comprendrait et nous l'expliquerait ensuite. Je suppose que M. Hyslop est sceptique sur les phénomènes physiques du spiritisme. On sait qu'il en est ainsi de M. Hodgson qui nie la médiumnité d'Eusapia et a été converti par les communications de Mme Piper.

Arrivons maintenant au côté vraiment psychologique de l'étude de M. Hyslop. En examinant un grand nombre de communications des soi-disant esprits, M. Hyslop a été frappé de voir combien il arrivait souvent qu'elles soient confuses. « Les esprits en conviennent très bien eux-mêmes de cette confusion, ils disent qu'ils sont éblouis, troublés... On comprend parfaitement qu'ils soient embarrassés... » En

effet! cet embarras est très compréhensible. Mais c'est pour nous, cela va sans dire, tout simplement l'embarras du médium. De toute antiquité les oracles ont été émis par les sibylles ou par les somnambules extra-lucides d'une façon obscure, ambiguë. Le consultant y démêlait la vérité comme il pouvait ou comme il voulait. La lucidité de Mme Piper est indéniable, je dirai même qu'elle est parfois absolument stupéfiante, mais il y a des taches même au soleil, il peut bien y avoir des erreurs, des confusions dans les divinations de Mme Piper.

M. Hyslop, en psychologue du XXe siècle, est fort au courant, cela va sans dire, des découvertes récentes sur le dédoublement de la personnalité. Mais il s'en sert pour attribuer les confusions des communications à un état « secondaire » de l'esprit désincarné! tout à fait analogue à ce que nous connaissons de l'état « secondaire » des sujets hypnotisés, des somnambules, ou même des sujets normaux endormis du sommeil naturel. Eh bien! c'est ici que nous allons trouver la conformation, comme je le disais en commençant, des idées que j'avais émises dans de précédents numéros des *Annales*. L'analogie que M. Hyslop constate entre le contenu des messages automatiques et les phénomènes de la conscience subliminale est tellement grande qu'elle va jusqu'à l'identité. Oui! c'est bien un « état secondaire » qui se manifeste et cet état doit être presque toujours le *sommeil*. Le sommeil du soi-disant désincarné alors qu'il vivait. Prenons, par exemple, la plus merveilleuse « incarnation » connue jusqu'à ce jour, celle de Georges Pelham. Eh bien! l'origine des messages qu'il a soi-disant dictés une fois désincarné se trouve dans les pensées qu'il a eues les dernières années de sa vie pendant son sommeil, soit que ces pensées aient été communiquées télépathiquement à Mme Piper directement pendant son sommeil entre 1888 et 1892 [1], soit qu'elles l'aient été à quelque autre personne (très probablement M. Hodgson),

1. On se rappelle que, le 7 mars 1888, il assistait à une séance de Mme Piper, et que dans les toutes dernières années de sa vie, M. Hodgson avait avec lui de longues causeries sur les questions psychiques.

dans le cerveau duquel Mme Piper les a retrouvées, pendant son sommeil naturel ou les retrouve pendant la séance à l'état de trance. De même pour Mlle Smith (Voir les *Annales* sur le livre de M. Flournoy : *Des Indes à la Planète Mars*), dont toutes les connaissances supernormales doivent, suivant moi, avoir été puisées dans des impressions télépathiques restées latentes depuis l'époque où son père vivait et *rêvait* à côté d'elle.

Nous commençons à comprendre que c'est *entre deux consciences subliminales* que la transmission de pensée a lieu le plus facilement et le plus fréquemment. C'est dans ce sens que les expériences doivent être tentées. C'est à Ermacora[1] que revient la gloire de les avoir faites le premier. Et les succès qu'il avait déjà obtenus auraient dû avoir un énorme retentissement. Il faut aussi — mais alors comme exemples de phénomènes spontanés — relire le chapitre d'Aksakoff, page 476 et suivantes, où se trouvent rassemblés plusieurs cas d'intercommunications pendant le sommeil. Il y a là entre autres un véritable dialogue à distance, à tournure absolument spiritique, écrit par un médium causant avec l'esprit endormi d'une jeune fille, la priant de lui dicter une lettre que plus tard elle reconnaîtra comme venant d'elle, en effet, c'est-à-dire concordant bien avec des pensées qu'elle a pu avoir en rêve. On remarquera surtout ce qu'il y a de plus probant, si tout cela est absolument authentique, la dernière phrase; « mais il est temps de terminer notre colloque. J'entends, comme dans un demi-songe, les enfants crier et faire du tapage dans la chambre voisine et je sens que mes idées s'égarent. Adieu. Envoie-moi une lettre et ton portrait... (fin de la séance à 4 heures). » A la même heure à Vienne, Sophie Swoboda était réveillée par les cris des enfants, ses neveux et nièces qui se trouvaient dans la chambre voisine.

Que l'on fasse beaucoup d'expériences de ce genre entre deux médiums endormis et je ne vois pas comment l'on pourra se refuser à admettre que les messages de Mme Piper ont une origine télépathique.

1. Voir les *Annales*, année 1896.

Nous nous trouvons donc ici tout à fait d'accord avec M. Hystop quand il fait remarquer combien les communications ont par leur confusion, leurs lacunes, leurs erreurs même, le même aspect que les idées d'un esprit dans l'état « secondaire » (trance, ou sommeil ordinaire). Seulement, lui, suppose qu'un esprit peut se désincarner et être dans cet état, tandis que nous, nous supposons que c'est dans la mémoire subliminale du médium que sont venues s'imprimer les rêves de la personne morte depuis et que ces impressions paraissent à la lumière pendant la séance, ou bien qu'elles existent dans d'autres cerveaux et que c'est de là qu'elles se sont transmises au médium.

L'hypothèse de M. Hyslop lui a été inspirée par le besoin d'expliquer le mutisme du défunt sur sa seconde vie. Ce mutisme n'a pas besoin d'explication. Comment parlerait-on de ce qui n'existe pas? Surtout quand soi-même on n'existe pas, quand on n'est qu'un reflet de choses passées.

M. Hyslop est frappé de l'habitude que les communicateurs ont de se remplacer les uns les autres. Je ne vois pas du tout en quoi cela vient appuyer son hypothèse. C'est tout simplement une particularité propre à Mme Piper. Combien d'autres médiums ne la présentent pas! Combien interminables et assommants sont souvent les messages avec d'autres médiums! Quand une communication devient confuse, absurde, le médium (Mme Piper) s'en aperçoit et fait dire à l'esprit : « Je m'en vais, on m'appelle, je cède la place à un tel, » espérant que cet autre sera plus lucide. Le trait cité, attribué à M. Hyslop père : « Donnez-moi mon chapeau » est la reproduction amusante d'une espèce de tic, d'une phrase que prononçait automatiquement M. Hyslop père, quand il voulait s'en aller, et qu'il devait prononcer souvent en rêve. Il paraîtra singulier que M. Hyslop ait été obligé de faire une enquête pour apprendre que son père avait cette habitude. Mais c'est peut-être une chose beaucoup plus fréquente qu'on le croit : il y a quelque temps le père d'un petit garçon de trois ans me disait qu'il avait été surpris d'entendre une expression nouvelle dans la bouche de son enfant et qu'en cherchant où il avait pu la prendre il avait été encore bien

plus surpris de découvrir que c'était lui-même qui s'en servait constamment sans s'en apercevoir. Il est pourtant bien naturel de ne pas s'apercevoir de ce que l'on fait automatiquement et, par la même raison, il est compréhensible que l'on ne s'aperçoive pas des tics des gens avec qui l'on a toujours vécu.

Il faut vraiment de la bonne volonté pour voir des preuves d'identité dans les confusions que fait M. Hyslop père, quand son fils lui demande le nom de sa belle-mère. « Oh! aidez-moi! aidez-moi à me rappeler ce que je désire tant dire. » Et le nom qu'il finit par donner est celui de sa sœur et non pas de sa femme. Il est difficile de citer une preuve moins convaincante.

Dans l'hypothèse télépathique, au contraire, ce phénomène est, comme je l'ai fait remarquer plusieurs fois (*Annales*, 1898, p. 237, 247), très naturel. On remplirait un volume avec les cas où le sujet, ou médium, ou hypnotisé, ou somnambule, devine *à côté*. Il y a là presque une sorte de loi : la pensée en demi-lumière est mieux vue que celle en pleine lumière.

A noter encore, comme bon exemple de lecture de pensée, le nom du frère indiqué seulement par son initiale. Comme cela est bien humain! Qui ne connaît pas ce phénomène de la mémoire? Qui de nous, quand il cherche un nom oublié, n'a commencé par ne se rappeler que la première lettre?

Comment expliquer qu'un moment très favorable à la justesse des messages, c'est celui où Mme Piper est sur le point de revenir à l'état normal. Ce fait est, suivant moi, tout à fait analogue à ce que nous connaissons même dans notre propre expérience, dans la conduite de notre conscience normale. C'est quand nous nous arrêtons de chercher un nom que nous le trouvons. Quand Mme Piper se sentant fatiguée a décidé de lever la séance, il y a une détente dans les efforts que faisait la conscience subliminale pour satisfaire les assistants. Cette cessation de l'effort volontaire favorise de nouveau l'automatisme et la lucidité jette un dernier éclair. Ou bien serait-ce que le mono-idéisme, comme le dit Ochorowicz, est l'état le plus favorable à la transmission mentale et qu'il se produit à

ce moment de transition entre l'état de trance et l'état normal.

Je suppose que l'on sera frappé en relisant maintenant la communication de Georges Pelham : « Rappelez-vous que nous prenons part, etc... » de toutes ces expressions se rapportant au sommeil : « Vous êtes pour nous comme des gens endormis... pour que nous puissions communiquer avec vous, il nous faut être endormis comme vous-mêmes... » et j'espère que l'on y verra, ainsi que dans les deux autres citations : « J'ai une certaine lourdeur dans la tête » ou « Est-ce que je rêve » venues d'autres communicateurs, la confirmation de l'explication que je propose.

Marcel Mangin.

LA BIOLOGIE ET LA PSYCHOLOGIE[1]

Par M. le Professeur GRASSET

On a fait de grands efforts dans ces derniers temps pour supprimer l'individualité de la psychologie et la noyer dans la physiologie, et par suite dans la biologie.

C'est avec les appareils enregistreurs dans les laboratoires de physiologie et à la Salpêtrière ou dans les asiles que l'on étudie aujourd'hui la psychologie.

Alfred Giard proclame « que la biologie et la psychologie sont destinées à se fondre prochainement » ; et, pour Hæckel, « la psychologie scientifique est une partie de la physiologie, la théorie des fonctions ou de l'activité vitale des organismes ».

Sergi déclare avoir démontré, dans son ouvrage sur l'origine des phénomènes psychiques et leur signification biologique, « que les phénomènes psychologiques sont des phénomènes vitaux, comme ceux de nutrition et de reproduction, et que leur fonction n'est autre chose que la protection de l'individu et de la descendance ».

Il est certain que, les diverses parties de notre humanité étant étroitement unies et solidaires dans la vie, il y a des chapitres frontières que le psychologue ne peut étudier qu'en connaissant la physiologie, notamment du système nerveux.

J'ai demandé, et je crois fort désirable, qu'il y ait, dans les

1. Extrait de l'ouvrage: *Limites de la Biologie*, qui paraîtra incessamment chez l'éditeur Félix Alcan.

Facultés des lettres un enseignement de tout ce qu'un philosophe doit savoir de la physiologie et de la pathologie du système nerveux et, dans les Facultés de médecine, un enseignement de tout ce qu'un médecin doit savoir en philosophie.

On réaliserait ainsi la *pénétration* souhaitée des diverses Facultés de la même université et on éviterait certainement beaucoup d'erreurs d'appréciation et des conclusions trop hâtives.

En tout cas, il existe une science de ces zones neutres entre la physiologie et la psychologie : c'est la *psycho-physiologie*, science récente, qui a déjà produit de beaux travaux et provoqué d'utiles recherches, et qui est loin d'avoir dit son dernier mot.

Cette science, qui est, elle, une partie de la biologie, existe; il faut qu'on la connaisse, qu'on la creuse, qu'on la développe. Et ce que je dis n'est certes pas pour décourager les pionniers de cette science, tout au contraire.

Mais la psycho-physiologie, même largement comprise, même avec les progrès les plus étendus que l'avenir lui fera réaliser, ne peut pas remplacer la psychologie, pas plus d'ailleurs qu'elle ne peut remplacer la physiologie tout entière.

Pour Fechner, qui en est le fondateur, la psycho-physiologie est « une science exacte des rapports de l'âme et du corps, ces rapports étant envisagés au point de vue phénoméniste »; elle étudie les rapports des phénomènes psychologiques soit avec les phénomènes physiologiques, soit avec les phénomènes physiques.

En fait, la mesure des phénomènes psychologiques, étant le problème premier, devient l'objet capital de la psychophysiologie pour Fechner, qui étudie surtout la mesure des sensations et de la sensibilité (Weber, Vierordt, Fechner). Puis on étudie la durée des actes psychiques (Helmholtz, Wundt) et la psycho-physique a en somme « pour objet l'analyse quantitative des perceptions », sa méthode générale consistant « à étudier les phénomènes psychologiques à travers les phénomènes physiques et en particulier à atteindre et à exprimer les quantités psychologiques par le moyen des quantités physiques ».

On voit l'importance de cette science.

Rien de plus légitime que sa constitution sur le terrain suivant : *Étude de l'élément physiologique dans les phénomènes psychologiques.*

Mais elle sort de son domaine et exagère sa portée, quand, oubliant qu'elle n'est au fond qu'un chapitre de la physiologie, elle veut envahir, conquérir entièrement et remplacer absolument la psychologie elle-même.

La psychologie est et reste une science à part, qui a ses modes et procédés d'étude et son objet, spéciaux et distincts de ceux de la biologie.

Son mode spécial de connaissance est ce que l'on appelait autrefois la *conscience :* c'est l'*observation intérieure,* l'auto-observation.

N'est-il pas curieux de voir la facilité avec laquelle tous les savants font un acte de foi dans la véracité de leurs sens, c'est-à-dire de leurs organes d'expérience extérieure, et la difficulté avec laquelle ils admettent la légitimité de l'expérience intérieure.

L'expérience intérieure existe parfaitement. Elle s'impose à notre esprit avec la même force que l'expérience extérieure.

Il est même facile de voir qu'on commence par elle.

Car c'est par là que nous avons la notion de notre propre existence et cette notion doit nécessairement précéder celle des existences autres que la nôtre.

Zachelier, Fouillée ont largement développé cette pensée.

Le *ergo sum* de Descartes est notre première affirmation scientifique ; elle est la condition de toutes les autres.

C'est l'aperception de Leibniz et de Kant.

« La pensée, à qui tout devient visible, est immédiatement visible pour elle-même ; dans cette conscience de soi toutes les sciences ont leur point de départ et elles doivent y avoir aussi sans doute leur point d'arrivée (Fouillée). »

Certes, il ne faut pas exagérer cette pensée, n'admettre que l'observation psychique et tomber dans le psychomonisme. Mais il est absolument anti-scientifique de nier l'observation intérieure.

C'est la doctrine de Cousin : « Les faits de conscience forment, en un mot, un monde à part, et la science de ces faits doit être distincte de toutes les autres sciences, y compris la physiologie (Zachelier). »

Renouvier a très énergiquement soutenu et développé la thèse que je défends ici.

Il cite, en la qualifiant d' « étonnante proposition », cette phrase d'Herbert Spencer : « La personnalité dont chacun est conscient et dont l'existence est pour chacun un fait plus certain de beaucoup que tous les autres faits, est cependant une chose qui ne peut vraiment point être connue. La connaissance en est interdite par la nature de la pensée. »

Pourquoi? Elle est interdite par la nature de la pensée de Spencer ? J'en doute. Car la pensée de Spencer est singulièrement pénétrante. Pourtant, serait-elle interdite par la nature de la pensée humaine ?

Voici la raison que donne Spencer.

« L'acte mental dans lequel le soi est perçu implique un sujet percevant et un objet perçu. Si donc l'objet perçu est le soi, quel est le sujet qui perçoit ? Ou si, c'est le vrai soi qui pense, quel est l'autre soi qui est pensé ? Évidemment, une vraie connaissance de soi implique un état dans lequel le sujet et l'objet sont identifiés et cet état, c'est l'anéantissement du sujet et de l'objet. »

Voilà un raisonnement étrange pour étayer une « étonnante proposition ».

Renouvier, après avoir cité le passage de Spencer, poursuit excellemment : « C'est nous qui soulignons, parce que ce mot *évidemment*, cet état qui est l'état d'on ne sait quoi, ce soi qui n'a plus ni sujet, ni objet, et dès lors énonce un pur néant, nous offrent le curieux spécimen d'un réalisme prodigieusement naïf en son absurdité. Le sophisme repose sur la supposition que l'objet et le sujet sont deux choses...»

Donc, on le voit, la négation dogmatique de l'auto-observation ainsi formulée par Spencer est, comme dit Renouvier, une « étonnante proposition », un *a priori*, une « supposition », un « curieux spécimen d'un réalisme prodigieusement naïf en son absurdité ».

Développant encore cette pensée, Renouvier dit encore ceci : « La donnée empirique de la conscience du moi, avec une représentation objective, quel que puisse être ou paraître l'objet représenté, est un fait antérieur et supérieur à toute autre affirmation possible, et en est la condition. »

Il est donc impossible, en science positive, de nier l'auto-observation, l'observation intérieure, la conscience et, par l'existence démontrée de cette méthode spéciale d'observation et de connaissance, on peut dire que non seulement la psychologie existe en dehors de la biologie, mais encore qu'elle la précède logiquement et en est la condition.

Cette science distincte de la biologie par ses méthodes et ses moyens d'investigation a aussi, par là même, un objet particulier, spécial, distinct de l'objet de la biologie.

Tandis que la biologie étudie les lois des phénomènes communs à tous les êtres vivants, la psychologie étudie les phénomènes propres à l'homme, n'ayant pas leur analogue chez les autres êtres vivants, et leurs lois.

Nous connaissons déjà une de ces notions propres à l'homme que la psychologie devra étudier : c'est la notion du bien, de l'obligation et du libre arbitre.

Voilà un premier objet de la science psychologique, nous en trouverons d'autres dans les chapitres suivants, quand nous étudierons l'esthétique, la logique, les mathématiques, la métaphysique...

D'une manière plus générale, l'objet de la psychologie est l'étude des phénomènes psychiques supérieurs, propres à l'homme.

Ce mot « psychiques » a eu des fortunes successives et des sens variés. On a même voulu, dans ces derniers temps, en faire un synonyme d'occultes, de suprascientifiques...

Nous laisserons au mot son ancien sens. Sont psychiques tous les phénomènes d'intelligence, sans idée préconçue ni nécessaire du principe de cette intelligence.

Ainsi compris, les phénomènes psychiques se divisent en deux catégories bien différentes : le psychisme inférieur, automatisme psychologique ou supérieur, d'une part, et d'autre part, le psychisme supérieur.

Le premier, celui que nous avons appelé polygonal, est commun (au degré près) à l'homme et aux animaux ; il garde chez l'homme des centres corticaux spéciaux, distincts de ceux du psychisme supérieur.

Le second, psychisme supérieur, est propre à l'homme et, par suite, il ne peut être étudié que chez l'homme, par la psychologie.

Ce qui caractérise le psychisme supérieur, propre à l'homme, c'est la conscience synthétique du bien et du beau ; c'est le raisonnement appliquant consciemment les idées universelles, abstrayant, déduisant et sachant pourquoi ; c'est la décision libre, raisonnée et responsable, entraînant le mérite ou le démérite.

Complétant la phrase, citée plus haut, de Fouillée, je dirai : la psychologie est la science de la volonté et de la conscience.

Ainsi définie par sa méthode et son objet, la psychologie est bien une science propre à l'homme. Les animaux présentent aussi des phénomènes psychiques ; mais nous ne pouvons pas les étudier en eux-mêmes, dans la conscience des sujets. Nous ne pouvons les étudier que dans leurs manifestations physiologiques.

La psychologie animale est donc un chapitre de la biologie, tandis que la psychologie de l'homme ou psychologie proprement dite est une science spéciale, distincte de la biologie.

Toute une école, composée d'hommes extrêmement distingués, a combattu, dans ces derniers temps, cette manière de voir, en soutenant que la psychologie de l'homme devait se faire comme la psychologie des animaux, par la seule étude des phénomènes physiologiques qui accompagnent les phénomènes psychiques, c'est-à-dire par la seule étude de ce que l'on a appelé les phénomènes psycho-physiologiques. Et, en fondant et en développant la psycho-physiologie (qui n'est qu'un chapitre de la physiologie et de la biologie), on a voulu la substituer entièrement à l'ancienne psychologie, qui a disparu comme science distincte, non biologique.

« En un mot, disait Ribot, résumant la doctrine de Fechner, Wundt et Delbœuf, à tout phénomène ou groupe de

phénomènes d'ordre psychologique correspond un fait ou groupe de faits d'ordre physiologique et l'explication scientifique des premiers doit être cherchée dans la connaissance des seconds. »

Et alors, sur ce principe, est créée la psychologie physiologique qui est l'introduction en psychologie des principes, des méthodes et des hommes de la physiologie.

Il y a vingt-cinq ans, j'ai essayé de montrer l'inanité de cette tentative d'inféodation complète de la psychologie à la physiologie, et j'ai discuté le *logarithme des sensations*, qui a été une des premières et plus importantes lois de la psychophysiologie.

Je rappelle cette loi capitale, dont Ribot a dit : « Par elle, la mesure exacte est appliquée, pour la première fois, aux phénomènes psychiques. »

On peut l'énoncer ainsi : « Les sensations croissent comme les logarithmes quand les excitations croissent comme les nombres ordinaires » ; ou, plus brièvement : « la sensation croît comme le logarithme de l'excitation » ; ou, en langage plus clair, « quand les excitations augmentent suivant une progression arithmétique, les sensations augmentent suivant une progression géométrique. »

A mon sens, disais-je en discutant cette loi, en 1876, l'objection capitale à faire à la loi psycho-physique, c'est que la sensation n'est pas une grandeur mesurable comme les grandeurs ordinaires, et alors on ne peut pas dire que la sensation croît comme le logarithme des excitations.

Nous distinguons bien deux sensations semblables et deux sensations dissemblables, mais il nous est impossible de dire si une sensation est le double ou le triple d'une autre. Nous ne pouvons faire abstraction de la qualité d'une sensation pour n'en apprécier que la quantité.

Dans les expériences des psycho-physiologistes, il m'est impossible de dire que les petites sensations éprouvées à chaque augmentation minimum d'excitant sont égales entre elles. Et alors on ne peut plus les poser en série arithmétique quand les excitations croissent en série géométrique, et par suile tout l'édifice de la loi est ruiné.

« On saisit un moment où la sensation change : il n'y a là ni quantité ni continuité. » Il est impossible de traiter mathématiquement une notion de cette espèce.

Le raisonnement des psycho-physiologistes n'a donc qu'une apparence de rigueur.

Rien, absolument rien ne me prouve l'égalité des divers minimums de sensation. De ce qu'une sensation est provoquée par le minimum d'excitation perçue, je ne peux pas conclure que cette sensation soit elle-même minimum absolue et par suite toujours égale à elle-même. Ce n'est que par définition que l'on peut poser cela et la loi cesse d'être une loi pour devenir elle-même une définition.

En somme, les expériences des psycho-physiologistes ont un grand intérêt et une grande portée, mais au seul point de vue physiologique.

Pour rester dans la vérité des faits démontrés par l'expérience, il faut dire : pour que des excitations successives agissent efficacement sur les extrémités périphériques des nerfs sensitifs, il faut qu'elles croissent en progression géométrique. Voilà le fait incontestable.

Il n'y a absolument rien de physique là dedans. Les sensations ne pourraient entrer dans la loi trouvée que si, par d'autres expériences, on les avait mesurées et si on avait trouvé leurs rapports avec l'excitation nerveuse.

Car il faut bien se garder de confondre la sensation et l'excitation nerveuse qui lui donne naissance. Rien n'autorise à conclure de l'excitation nerveuse à la sensation perçue.

Donc, la loi des logarithmes est une loi purement physiologique et nullement psychologique.

Cette argumentation de 1876 me paraît toujours valable.

Récemment encore, Bergson a repris, avec beaucoup de soin, cette étude de l'intensité des états psychologiques, et il a montré que cette notion « se réduit ici à une certaine qualité ou nuance dont se colore une masse plus ou moins considérable d'états psychiques ». Il montre qu'il y a « là un changement de qualité plutôt que de grandeur ». Les éléments qui semblent accroître la grandeur d'une sensation se bornent à en modifier la nature. De même, « les intensités

successives du sentiment esthétique correspondent à des changements d'états survenus en nous... Il n'y a rien de commun entre des grandeurs superposables telles que des amplitudes de vibrations, par exemple, et des sensations qui n'occupent point d'espace ».

Parlant ensuite de la loi de Fechner et appliquant les mêmes principes : « Mais comment passer, dit-il, d'une relation entre l'excitation et son accroissement minimum à une équation qui lie la quantité de la sensation à l'excitation correspondante ? Toute la psycho-physique est dans ce passage... »

Et Bergson conclut : « Considérés en eux-mêmes, les états de conscience profonds n'ont aucun rapport avec la quantité ; ils sont qualité pure... »

Plus récemment encore, Foucault a repris avec beaucoup de force la discussion de la loi de Fechner qui est, dit-il, la base expérimentale de toute la psycho-physique.

Il ne faut pas confondre la sensation et la perception. La sensation est un phénomène « de conscience faible et obscure » ; un travail automatique en fait une perception, qui est « un composé de sensations et d'images associées ».

Ce sont des perceptions que Fechner étudie et qu'il a la prétention d'analyser.

Or « la perception est en partie l'œuvre propre de chacun de nous, nos images reflètent notre passé, peut-être même notre caractère, car elles se sont modifiées à notre insu depuis le jour où elles ont été formées ; bref, nous marquons chacune de nos perceptions d'un trait qui nous est personnel et, par suite, il ne peut pas exister une relation fonctionnelle générale entre l'excitation et la perception qu'elle détermine. L'interprétation que Fechner a donnée de ses expériences est donc insoutenable ; car il est évident que, quand nous comparons des intensités lumineuses ou sonores, des poids ou des longueurs, ce n'est pas la sensation qui est le fait psychologique en jeu, mais la perception ».

Et Foucault conclut nettement : « Les tentatives faites par Fechner et beaucoup d'autres pour mesurer, directement ou indirectement, l'intensité des sensations, sont donc stériles, parce que cette prétendue intensité n'existe pas, et que par

suite la sensation ne grandit en intensité ni d'une manière continue ni d'une manière discontinue; » et ailleurs: « Le système psycho-physique de Fechner est inacceptable parce que l'idée qui lui sert de base est fausse: il est faux que, lorsque nous portons le jugement psycho-physique, lorsque nous déclarons, par exemple, une intensité lumineuse plus forte qu'une autre ou égale à une autre, notre jugement soit déterminé par une comparaison quantitative des sensations ou des perceptions; la prétendue intensité des sensations, qui grandirait et diminuerait à mesure que les intensités physiques correspondantes grandissent et diminuent, n'existe pas »... « la recherche d'une loi mathématique reliant les phénomènes psychologiques à leurs concomitants physiologiques et à leurs antécédents physiques était chimérique » (484).

Voilà donc une première tentative, déjà ancienne, pour faire rentrer la psychologie dans la biologie, qui me paraît vaine. On a réussi à réunir les faits les plus intéressants, on a trouvé une loi nouvelle et créé un chapitre nouveau. Mais c'est une loi et un chapitre de physiologie et nullement de psychologie.

Voici maintenant une autre tentative du même genre, celle-ci très récente, qui ne me paraît pas aboutir davantage à l'inféodation de la psychologie à la biologie.

C'est l'étude contemporaine des émotions et la théorie de James et de Sergi.

Lange, de Copenhague, puis William James, de Harvard, et surtout Sergi, de Rome, ont voulu démontrer « que les phénomènes psychologiques sont des phénomènes vitaux comme ceux de nutrition et de reproduction, et que leur fonction n'est autre chose que la protection de l'individu et de la descendance ».

Dans la douleur, le plaisir, toutes les émotions, il y a des troubles physiologiques, tels que « arrêt ou accélération du cœur, arrêt de la respiration, sensation de suffocation, difficulté de la respiration profonde, sécrétions abondantes ou excessives dans les intestins, larmes, pâleur, rougeur, tremblement, mouvements violents ou convulsifs ».

Ces phénomènes physiologiques sont la partie essentielle de l'émotion, constituent l'émotion.

« La théorie que je soutiens, dit Sergi, est que les émotions sont les sentiments des changements plus ou moins profonds des fonctions de la vie organique depuis les plus vitaux jusqu'aux moins vitaux, du mouvement du cœur et de la respiration aux sécrétions, au déséquilibre sanguin par action vasomotrice, par dilatation ou restriction des vaisseaux en quelque lieu de la circulation que ce soit, jusqu'à l'augmentation ou la diminution de l'énergie neuro-musculaire, au relâchement ou à la contraction musculaire, depuis tous les phénomènes de l'agonie jusqu'à l'excès d'action de l'énergie vitale. »

Le centre des émotions n'est plus le cerveau (les centres cervicaux perçoivent simplement l'émotion, la rendent consciente; d'autres fois, ils la provoquent), mais le vrai et seul centre des émotions est la moelle allongée.

Cela s'applique aux émotions même les plus élevées, comme les émotions altruistes.

Et voilà tout un gros et important chapitre de l'ancienne psychologie réuni à la physiologie, fondu dans la biologie.

La chose ne me paraît pas aussi claire que cela.

Sergi reconnaît bien la nécessité d'intervention du cerveau pour rendre l'émotion consciente. Mais c'est un élément secondaire, quasi insignifiant.

James, constatant bien cet élément cérébral, lui accorde peu d'importance dans les émotions grossières (*coarser*), mais lui reconnaît un grand rôle dans les émotions délicates (*subtler*).

Sergi s'élève contre cette distinction : il n'y a pas deux catégories d'émotions, et avec Baldwin, il accuse James de détruire lui-même son ancienne théorie et de revenir à l'orthodoxie.

Eh bien ! je suis de l'avis de James et je vais même plus loin que lui : dans les émotions et en général dans les phénomènes psychologiques, il y a deux éléments, l'élément physiologique et l'élément psychologique. Sergi a, à mon sens, le tort de subordonner le second au premier au point

de l'annihiler. Je crois qu'il faudrait au moins les mettre sur le même pied; ou, si on tient à les hiérarchiser, c'est l'élément psychologique qui est le plus important, le plus essentiel.

La meilleure des preuves en est que l'on conçoit très bien et l'on observe des phénomènes psychologiques et des émotions sans phénomènes physiologiques, tandis que l'émotion n'existe plus dès qu'il n'y a pas conscience, phénomène psychique proprement dit.

De plus, quand les phénomènes physiologiques accompagnent les émotions, il n'y a nullement parallélisme entre les deux ordres de phénomènes : ce qui devrait être dans la théorie de Sergi.

En même temps, il n'y a aucune spécificité dans les réactions physiologiques. A des émotions très diverses correspondent des syndromes physiologiques identiques.

« Dinet et Coutier ne voient qu'un seul fait de caractère physiologique dans les émotions provoquées, quelle que soit leur qualité : elles provoquent des vaso-constrictions et accélèrent la respiration et le cœur (Sergi). »

Sergi reconnaît l'importance de l'objection.

« La difficulté, dit-il, est d'expliquer pourquoi les phénomènes dans le plaisir et la joie sont fondamentalement identiques à ceux de la colère ou de la fureur... Nous ne pouvons trouver d'autre origine à cette identité fondamentale que le principe de défense et de protection considéré comme fonction primaire de la psychologie. »

C'est parfait. Mais alors il faut bien reconnaître dans les émotions deux éléments : l'un physiologique, commun, qui a son centre à la base de l'encéphale. que le biologiste doit étudier, que Sergi a très bien analysé ; — l'autre psychologique, spécial, qui a son centre dans l'écorce, que le psychologue peut seul analyser et étudier par l'observation intérieure.

Les éléments de la première catégorie (physiologiques) sont communs aux animaux et à l'homme et constituent des phénomènes biologiques de défense et de protection.

Mais, comme le reconnaît très bien Sergi, « nous employons

aussi notre puissance intellectuelle à des usages différents de ceux de la défense ou de la protection psychique : nous nous occupons de recherches scientifiques, littéraires, artistiques ». C'est là, dit le même auteur, « une quantité d'énergie exubérante que nous employons, comme un luxe d'activité, à des usages n'ayant pas trait à l'utilité biologique ».

Ces usages ont trait à la vie psychologique de l'homme, ce qui est une partie capitale de son existence. Les émotions ne sont donc pas seulement des phénomènes de défense biologique ; ce sont aussi des phénomènes de haut psychisme, qui vont jusqu'à l'émotion esthétique et à l'émotion morale.

Voilà le second élément de l'émotion, qui est du ressort exclusif de la psychologie.

Sergi cite même une expérience de François Franck qui prouve précisément l'indépendance des phénomènes physiologiques (cavités de la base) et des phénomènes psychologiques (écorce) dans l'émotion et par suite la nécessité d'une étude double et séparée (biologique et psychologique) de ces phénomènes.

Ribot reconnaît très bien l'existence de ces deux éléments. « Chaque espèce d'émotion, dit-il, doit être étudiée de cette manière : ce que les mouvements de la face et du corps, les troubles vasomoteurs, respiratoires, secrétoires, expriment objectivement, les états de conscience corrélatifs que l'observation intérieure classe suivant leurs qualités l'expriment subjectivement : c'est un seul et même événement traduit en deux langues (Sergi). »

Goblot ne veut pas non plus voir dans le phénomène psychologique une simple doublure contingente des phénomènes physiologiques, un « éclairage de luxe » du mécanisme, comme a dit Fouillée.

Pour lui, le point de vue mental et le point de vue physique s'adressent à la même chose, « qui, pouvant être connue par deux voies différentes, les sens et la conscience, se présente sous deux aspects irréductibles ».

Il me paraît difficile, après cela, d'admettre l'identité des deux ordres de phénomènes, qui sont connus par des voies

différentes et se présentent sous des aspects irréductibles. En tous cas, retenons qu'ils doivent être l'objet de deux sciences différentes, la biologie et la psychologie.

Bergson, lui aussi, ne peut pas admettre que l'émotion de la fureur « se réduise à la somme de ces sensations organiques : il entrera toujours dans la colère un élément psychique irréductible ».

Voilà donc une seconde tentative, qui a échoué, de faire rentrer la psychologie dans la biologie.

Comme Fechner, Sergi étudie la zone frontière entre ces deux sciences ; mais cette étude même n'aboutit qu'à mieux démontrer l'existence de limites entre la biologie et la psychologie.

Donc, la psycho-physiologie est une étude intéressante, le plus souvent purement physiologique, des zones frontières entre la psychologie et la physiologie ; mais elle ne peut pas remplacer toute la psychologie pour en faire ainsi un simple chapitre de biologie.

On trouve même, non sans étonnement, parmi les défenseurs de notre doctrine, des hommes comme Stuart Mill et Spencer.

« Je regarde, dit le premier (B. Blum), comme une erreur tout aussi grande en principe, et plus sérieuse encore en pratique, le parti pris de s'interdire les ressources de l'analyse psychologique, et d'édifier la théorie de l'esprit sur les seules données que la physiologie peut actuellement fournir. »

Quant à Herbert Spencer il démontre que « la distinction entre la biologie et la psychologie se justifie de la même manière que la distinction entre les autres science concrètes », et établit contre Auguste Comte que « la psychologie est une science complètement unique, indépendante de toutes les autres sciences, quelles qu'elles soient, qui s'oppose à elles comme une antithèse ».

Un autre argument vient encore à l'appui de cette idée que la psychologie et la biologie sont bien distinctes l'une de l'autre, chacune avec sa méthode et son objet propres.

C'est que beaucoup de biologistes reconnaissent très bien



aujourd'hui que la conscience (mode de connaissance éminemment psychologique) est impossible à analyser chez les animaux et par suite échappe à la biologie.

Ainsi M. Claparède s'est récemment posé cette question : les animaux sont-ils conscients ? et il demande combien cette question est au-dessus du biologiste.

Il n'y a pas, dit-il, de « critérium objectif de la conscience »... « le subjectif et l'objectif sont hétérogènes ». « Et voilà pourquoi nos biologistes, lorsque, étant donné un système nerveux d'animal, ils cherchent à en inférer le degré de conscience correspondant, se conduisent comme un physicien qui prétendrait déduire immédiatement de ses observations thermométriques le nombre et la nature des crimes qui se commettent au même instant. » Et il conclut « à la question : les animaux sont-ils conscients ? la physiologie — et même la psychologie en tant que cette science est explicative — doivent donc répondre non seulement : je l'ignore, mais encore : peu m'importe ! »

De même, Sergi trouve « artificieuse » et « pas scientifique » la distinction en biologie de la sensibilité consciente et de la sensibilité inconsciente. Il élimine donc du domaine de la biologie l'étude des phénomènes de conscience.

Donc, les phénomènes de conscience restent l'objet distinct d'une science spéciale : la psychologie.

Seulement comme ces phénomènes de conscience ne peuvent être bien étudiés que par l'observation intérieure et par suite exclusivement chez l'homme, l'objection surgit immédiatement que nous faisons ainsi de l'anthropocentrisme. Or, c'est là un mot redoutable avec lequel on supprime certaines assertions aussi sûrement que, pour d'autres, avec le mot « anthropomorphisme ».

J'accepte d'ailleurs le reproche. Si on fait de l'anthropocentrisme en séparant nettement l'homme des animaux, en proclamant qu'il y a des sciences humaines distinctes des sciences biologiques (communes aux animaux et à l'homme), je fais de l'anthropocentrisme et je ne m'en cache pas : car c'est le principal but du présent livre.

Et ce genre d'anthropocentrisme me paraît parfaitement acceptable et scientifique.

Halleux a très bien développé tous les arguments en faveur de la séparation de l'homme et des animaux.

On ne peut pas nier « la conquête progressive de la nature par l'homme, et cela dès les temps les plus reculés ».

« Seul, parmi les êtres innombrables qui l'entourent, 'homme est capable de s'assimiler l'œuvre de ses devanciers, de profiter des efforts qu'ils ont faits, des connaissances qu'ils ont acquises, de comprendre le passé, et par le passé de prévoir l'avenir, de progresser, en un mot, par la comparaison des choses » (de Nadaillac-Halleux).

« Quelle longue patience, quel génie il a fallu à l'homme nu, désarmé, inhabile, des temps préhistoriques, pour faire peu à peu la conquête du monde, des choses et des êtres ambiants, tous ennemis nés du futur roi de la nature. Qui aurait pu deviner, en présence des gigantesques mammouths, des énormes mastodontes, des titanesques dinotériums, des forêts de fougères arborescentes qui devaient devenir la houille, que l'être débile, velu, informe, qui, audacieux, au lieu de se courber vers le sol, osait lever les yeux vers la voûte étoilée, dompterait un jour tout cela? » (Foveau.)

« L'uniformité et la stabilité caractérisent donc la conduite de l'animal, le changement et le progrès celle de l'homme. » (Halleux.)

On a voulu cependant soutenir la thèse précisément inverse et M. Maréchal a consacré un livre, d'ailleurs intéressant, à soutenir la « supériorité des animaux sur l'homme. »

Acceptons cette démonstration d'allure paradoxale, nous y trouverons des arguments en faveur de notre propre thèse.

Toutes ces preuves de la supériorité des animaux sur l'homme, rapprochées de ce fait que l'homme est devenu le « roi de la création », qu'il a asservi les animaux, qu'il les a domptés, qu'il s'en sert, lui si inférieur, alors que les animaux n'ont organisé nulle part une lutte victorieuse contre l'homme, prouvent que l'homme et les animaux sont différents.

Car, de deux êtres identiques, de même nature, de même

constitution, il est illogique d'admettre que c'est l'inférieur qui a toujours et partout vaincu le supérieur.

En quoi consiste donc la supériorité des animaux ? dans la force exclusive du déterminisme et de l'automatisme, dans la faiblesse ou l'absence de la spontanéité.

Les minéraux (les planètes, la terre) atteignent leur but encore plus sûrement que les animaux. C'est la supériorité, dans le règne humain, du sauvage sur Victor Hugo.

On trouvera dans le livre, déjà souvent cité, de Halleux, de nombreux exemples (à opposer à ceux de Maréchal) qui établissent nettement le genre de psychisme de l'animal comparé à celui de l'homme.

Nous conclurons avec cet auteur : « Il y a lieu, dès lors, d'attribuer à l'homme une nature spéciale, caractérisée par le pouvoir d'abstraire et de raisonner d'après des principes généraux. Ce pouvoir crée entre lui et l'animal, non une simple différence de degré, mais une différence d'essence. »

Puisqu'il y a chez l'homme des phénomènes propres, spéciaux, ne se retrouvant pas chez les autres êtres vivants, la question doit scientifiquement se poser de savoir si l'homme n'aurait pas une âme correspondant à ces phénomènes spéciaux et, s'il en est ainsi, d'où vient et où va cette âme ?

Notez que je ne prétends trancher ni même aborder ici la grave question de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme. Je dis simplement que la question se pose, qu'il y a lieu de l'étudier, de la résoudre si possible, et que ce n'est pas l'affaire du biologiste.

Fouillée a bien montré l'insuffisance des réponses des biologistes qui ont, comme Marselli, voulu aborder ces questions : que sommes-nous? d'où venons-nous ?

Il s'agit, bien entendu, ici, de l'« immortalité personnelle » que Haeckel déclare « tout à fait insoutenable » et qu'il ne faut pas confondre avec l'immortalité générale considérée comme « la conservation de la substance », c'est-à-dire la conservation de l'énergie physique et de la matière chimique, celle dont parle le même Haeckel, quand il dit : « l'univers, dans son ensemble, est immortel. »

A la psychologie aussi, et encore plus peut-être à la théo-

logie, en tous cas pas du tout à la biologie, appartiendrait la question de savoir si, comme le veut Renaudier, Dieu, « en prévision de la chute, avait déposé au plus profond des organismes primitifs certaines compositions monadiques, étrangères aux fonctions vitales, mais liées à l'unité psychique des sujets et indestructibles », s' « il est possible qu'après cette vie certains êtres humains soient anéantis » et si seuls ne revivent pas « dans des corps nouveaux, adaptés à un milieu nouveau »... « ceux qui n'auront pas détruit en eux la liberté » par le mauvais usage.

Guyau, qui ne pense certes pas comme nous sur toutes ces grandes questions, dit dans l'*Irréligion de l'avenir* : « Devant la science moderne, l'immortalité demeure; si le problème n'a pas reçu de solution positive, il n'a pas reçu davantage, comme on le prétend parfois, de solution négative. »

Rien de plus vrai.

Le biologiste ne peut qu'ignorer ces questions qui intéressent tellement l'homme.

La biologie ne doit en rien intervenir dans leur solution qui regarde exclusivement cette autre science, la psychologie, dont nous venons d'indiquer les limites par rapport à la biologie.

C'est ce qu'exprime Fouillée quand il dit : « La science proprement dite, la science objective et explicative, a aussi une seconde limite, et celle-là tout immanente, du côté du sujet conscient, à savoir la conscience même. »

GRASSET.

BIBLIOGRAPHIE

La mort, l'au-delà et la vie dans l'au-delà, par M. le baron Karl du Prel, Iéna, chez Connestable, 2e édition, 1901.

L'éminent philosophe qui a su unir dans ses œuvres la logique française à l'érudition allemande, empruntant ainsi à son origine et à son éducation ce qu'elles pouvaient lui donner de meilleur, avait publié, à la fin de 1898, sous le titre que nous venons de citer, un livre dont l'importance capitale nécessita bientôt une seconde édition, celle qui a paru, il y a quelques mois.

En 1896 je terminais ainsi mon étude sur l'*Extériorisation de la motricité.*

« N'est-elle point la Science par excellence, la science vers laquelle tendent tous ceux qui, osant porter leurs investigations sur des forces de plus en plus subtiles, commencent à entrevoir le moment où l'homme, assuré par des preuves expérimentales que, de son corps peut se détacher, pendant la vie, quelque chose qui pense et qui sent, en conclura que ce quelque chose peut survivre à la destruction de sa chair, et remplacera alors par une conviction inébranlable l'acte de foi chancelant que lui demandent toutes les religions pour régler sa vie présente en vue d'une vie future. »

C'est ce vœu, simplement formulé par nous, que Karl dn Prel a cherché à remplir avec sa haute compétence ; et voici ce qu'il dit dans la préface du livre que nous annonçons :

« ...L'Église érige l'immortalité en dogme sans toutefois la prouver ; la Science physique la nie ; et, dans la Philoso-

phie, nous trouvons les deux opinions représentées. Puisque, depuis des milliers d'années, on a fait tant d'efforts intellectuels pour parvenir à la solution de cette question capitale de l'humanité, sans toutefois arriver à une conclusion définitive sur ce débat, il est évident que la décision ne peut venir que par une voie toute nouvelle.

« Il s'agit de prouver que nous possédons une âme et que celle-ci peut se détacher du corps sans porter préjudice à ses capacités essentielles. Mais, pour que ces preuves puissent être généralement admises et pour que la foi en l'immortalité devienne un bien commun de l'humanité au point d'exercer une influence sensible sur le bien-être général, il faudra maintenant — après que toutes les autres preuves ont failli — *démontrer par l'expérience que l'âme peut se détacher du corps, même du vivant de l'homme.*

« Si, en outre, on peut démontrer que cette même âme, ainsi détachée du corps, agissant et jugeant d'une manière différente du corps, peut être dégagée du vivant de l'homme et fonctionner d'une manière indépendante, alors la divergence des opinions cessera pour toujours. Et, par cette démonstration, nous aurons en même temps trouvé la solution du problème de notre vie future, un problème pour lequel l'*Ignorabimus* était considéré comme tellement certain qu'on ne se donnait même pas la peine d'essayer de soulever le voile... »

Le Conseil d'organisation de l'Institut psychologique international vient de décider la formation d'un groupe d'études des *phénomènes psychiques;* mais les savants distingués qui le composent, absorbés par les travaux spéciaux qui ont fait leur gloire, semblent ignorer que le terrain, sur lequel ils se proposent de porter la lumière, a déjà été reconnu, au moins sommairement, par d'autres hommes non sans valeur, et que, de leurs vues générales est résultée l'indication de méthodes appropriées aux phénomènes si délicats qu'ils avaient étudiés.

De même que pour dresser la carte géologique d'une région inconnue, il faut se faire une idée de son ensemble avant de consacrer son temps à analyser minutieusement, avec toutes

les ressources d'un laboratoire, les premiers cailloux que l'on rencontre sur sa route, de même pour les manifestations psychiques, on ne saurait faire œuvre utile sans s'être, au préalable, rendu compte des diverses faces du problème.

Tous ceux qui s'intéressent à ces recherches seraient donc certainement reconnaissants à l'Institut psychologique, s'il voulait bien consacrer une partie des ressources considérables dont il dispose, pour faire connaître au public français les principaux ouvrages étrangers qui s'y rapportent. Une science ne se fait pas en un jour; elle se constitue peu à peu par des observations accumulées permettant de bâtir des hypothèses successives qui, comme les asymptotes, se rapprochent indéfiniment de la vérité sans pouvoir jamais l'atteindre et il serait outrecuidant de ne vouloir tenir aucun compte de celles de ses devanciers.

A. de Rochas.

Influence astrale (Essai d'astrologie expérimentale), par M. Paul Flambart, ancien élève de l'École polytechnique, Société des Journaux spiritualistes réunis, 3, rue Rodier, Paris, 3 francs.

Le livre de M. Flambart répond à une préoccupation vieille comme le monde et qui renaît après plus d'un siècle d'oubli : les astres nous influencent-ils ?

Comme il est loin d'être prouvé que la raison humaine vient seulement de naître et que ses limites sont définitivement connues, l'auteur de cet ouvrage s'est demandé si l'on pouvait trouver expérimentalement des preuves de l'influence astrale sur l'homme.

Il s'est proposé un double but :

1° Établir par voie expérimentale une sorte de *raison d'être* scientifique de l'influence astrale sur l'homme ;

2° Faire pressentir la *portée philosophique* d'une telle étude.

Comme preuves expérimentales, M. Flambart en avance trois principales :

1° Possibilité de résoudre le problème inverse de l'astrologie; autrement dit, de retrouver l'heure de naissance d'une personne que l'on connaît par le secours seul des lois à

contrôler. Si l'on peut réussir, la fin ici doit justifier les moyens ;

2° Atavisme astral des figures de nativité, montrant les ressemblances des positions des planètes à la naissance des membres d'une même famille, preuve qu'on ne naît pas à n'importe quel moment ;

3° Distinction aisée des cas bien tranchés. relatifs aux facultés innées (physiques et morales) aussi bien qu'à l'ensemble de destinées bonnes ou mauvaises.

L'auteur d' « Influence astrale », après avoir cité les observations multiples que l'on peut faire pour vérifier la valeur de ces trois points d'appui, entreprend un mode d'explication absolument conforme à la théorie dynamique des vibrations qui est toute la physique contemporaine.

Le son, l'électricité, la chaleur, la lumière, les rayons chimiques, les rayons Rœntgen et bien d'autres agents encore indéterminés probablement, ou non perçus par nos sens ordinaires, ne sont en réalité que des modes vibratoires différents. La comparaison des notes basses et aiguës de la musique donne l'idée la plus juste de leurs caractères distinctifs ; et le nombre de vibrations à la seconde permet de les classer physiquement. Ces vibrations diverses sont transmises sous forme d'ondulations à nos organes des sens par l'intermédiaire d'un fluide impondérable, l'éther; elles nous rendent ainsi perceptibles les phénomènes qui nous entourent et offrent toutes une même parenté. C'est ainsi qu'on démontre que la lumière bleue qui a environ 630 millions de vibrations simples à la seconde, est à la 42e octave au delà de l'*ut* grave du violoncelle.

On conçoit ainsi l'enchaînement de tous les agents de la nature dont une note quelconque, si elle a assez d'intensité, peut engendrer, par des lois physiques connues, toutes ses harmoniques dans les autres systèmes vibratoires : d'où la dépendance de tous les agents de la nature.

Comme les astres nous envoient tous de la lumière, ils nous envoient par conséquent des vibrations d'un ensemble plus ou moins compliqué. L'explication scientifique de l'influence astrale paraît être là. Elle donne à la nativité un

orientement aussi bien qu'une caractéristique des facultés innées. Le magnétisme astral ambiant, à ce moment-là, sert en quelque sorte de tonique au magnétisme humain en formation d'individualité chez le nouveau-né.

Les lois astrales et musicales, qui peuvent avoir des représentations graphiques analogues, forment un chapitre plein d'intérêt, du livre de M. Paul Flambart. Celui-ci fait remarquer d'ailleurs que ces correspondances si importantes entre la musique et l'astrologie ont inspiré à Képler son traité des *Harmonies du Monde*, qui paraît généralement avoir fort mal été compris.

M. Flambart rappelle encore, au courant du livre, que les génies les plus complets des temps anciens et pas mal de savants d'avant-garde des temps modernes, ont admis l'influence astrale avec leur raison, en la dépouillant, cela s'entend, de toutes les charlataneries du passé.

Il pense que cette considération est, à elle seule, de nature à encourager les recherches expérimentales exposées dans son ouvrage, recherches qui l'ont conduit aux conclusions très importantes qu'il résume au dernier chapitre du livre de l'*Influence astrale*.

Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques, par M. SAGE, préface de CAMILLE FLAMMARION. Librairie des Sciences psychiques, Paris, prix : 3 fr. 50.

En France, le psychisme n'est pas encore devenu une science exacte et positive ; ou, du moins, les hommes qui étudient les faits troublants du psychisme avec toute la rigueur scientifique sont rares et éparpillés. Il n'en est pas de même en Angleterre. La Société anglo-américaine pour les Recherches psychiques a fait du psychisme une science aussi exacte que les autres, et les résultats obtenus sont déjà surprenants.

Dans *Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les Recherches psychiques*, M. Sage nous fait, dans un style facile et remarquablement clair, l'exposé des expériences poursuivies pendant quinze ans par cette Société avec le médium améri-

cain Mme Piper. Ces expériences, où toute fraude a été rendue impossible, sont certainement au nombre des travaux les plus étonnants et les plus importants de la science contemporaioe: d'immenses horizons s'ouvrent devant nous.

C'est un livre passionnant et du plus haut intérêt que l'on ne saurait trop lire et relire. Nous comptons avoir l'occasion d'en parler plus longuement; aujourd'hui nous nous bornerons à citer une partie de la belle préface de M. Camille Flammarion :

« La Société des Recherches psychiques, fondée en 1882, a placé l'expérimentation spirite sur son véritable terrain, le terrain scientifique. Il y a tant d'illusions, tant d'erreurs — et encore plus de fraudes — dans ces sortes d'expériences. que l'on ne saurait apporter trop d'esprit critique dans la discussion des phénomènes observés. Ici plus que partout ailleurs peut-être, la méthode expérimentale s'impose. Or, c'est précisément cette méthode qui a été rigoureusement suivie par les observateurs de la médiumnité de Mme Piper, les professeurs Hodgson et Hyslop.

« M. Hyslop, professeur de logique à l'Université de New-York, a réuni dans un volume compact de 649 pages les procès-verbaux détaillés de seize séances de Mme Piper. tenues entre le 23 décembre 1898 et le 8 juin 1899, volume formant le tome XVI des *Proceedings* de la Société psychique, dont déjà quatre tomes avaient été consacrés en partie à la même étude et contenaient un nombre considérable de séances antérieures. C'est là un travail immense, qui n'a guère d'analogue en France que les recherches si consciencieuses faites par mon savant ami A. de Rochas sur les forces non définies, l'extériorisation de la motricité et les divers états de l'hypnose. Ces publications techniques anglaises sont peu connues en France et, d'ailleurs, d'une lecture assez difficile.

« Nous devons féliciter M. Sage d'avoir extrait de ces longues et persévérantes études psychiques faites sur Mme Piper les relations si curieuses qui composent ce volume, d'une lecture facile et approprié aux habitudes françaises. Nous devons le féliciter aussi d'y avoir conservé la méthode scientifique, sans laquelle ces relations perdraient la plus grande partie

de leur valeur. Nous ne devons être ni incrédules, ni crédules.

« La fraude paraît éliminée des hypothèses explicatives, en ce qui concerne Mme Piper. Les précautions ont été prises. Les faits rapportés peuvent être considérés comme réels.

« Quant à les expliquer, nous ne sommes pas encore en état de le faire. Toutes les facultés nouvelles attribuées à la subconscience et toutes les visions à distance de la télépathie restent insuffisantes.

« L'hypothèse spirite d'une communication avec des âmes désincarnées est celle qui s'approche le plus des théories explicatives réclamées par nos esprits peut-être un peu impatients. Mais ce n'est qu'une hypothèse, non démontrée encore et grosse de difficultés dans un grand nombre de cas.

« La voix et la main du médium ne sont certainement ici que des intermédiaires. Intermédiaires de quoi, de qui?

« De morts? N'allons pas si vite. Ce brave Phinuit, que vous rencontrerez souvent dans les pages suivantes, ne peut pas seulement nous dire exactement qui il était sur la terre, comment il s'appelait, où et quand il a vécu. Il ne serait pourtant pas difficile à la subconscience de Mme Piper ou à un esprit quelconque d'inventer une histoire plausible. Et, en général, on ne s'en prive pas.

« Peut-être M. Phinuit n'a-t-il pas encore fait partie de notre espèce humaine terrestre?...

« Mais je m'arrête. Ce n'est pas ici le lieu d'ouvrir une longue discussion. J'ai seulement voulu présenter cet ouvrage de M. Sage aux lecteurs que ces questions intéressent, et je souhaite que ces études expérimentales positives soient continuées partout où ces mystérieux phénomènes pourront être observés. La connaissance de l'âme humaine, comme entité psychique et physique, sera la science de demain.

« Camille Flammarion. »

A travers la matière et l'énergie, par le Dr F.-E. Blaise.

L'économie et la perfection des actes vitaux qui s'accom-

plissent au sein des êtres vivants et que l'auteur de ce livre avait pensé pouvoir être ramenés à des phénomènes électriques, si même ils ne leur étaient identiques, l'avaient incité à tenter d'obtenir l'énergie sous la forme électrique au moyen de réactions similaires.

Ce fut au cours de recherches entreprises avec cet objectif que les lois élémentaires de la chimie et certaines lois physiques et mécaniques le confirmèrent dans l'opinion qu'un même élément premier, qu'il désigna du nom de « Particule de Primether », avait dû préexister à l'atome des corps simples et le former. Cet élément fut donc choisi comme unité première ainsi que toutes ses propriétés et dimensions, masse, énergie, équivalents chimique et électrochimique, etc.

Le lien qui devait permettre de ramener toutes les formules ou toutes les lois connues les unes aux autres, et à l'extrême limite à la loi de conservation de la matière et de l'énergie, fidèle expression elle-même de la formule fondamentale de la mécanique, était dès lors trouvé.

La matière apparaissait tributaire de l'énergie tant pour ses formes de manifestation, que pour sa densité, son volume, ses états d'être, etc.; et la tension superficielle chez les êtres vivants, l'attraction ou la répulsion entre les masses en mouvement, de même que l'identité des phénomènes et des lois de l'électricité avec ceux de la mécanique devenaient d'une interprétation simple, facile et claire.

Un nouveau système philosophique venait de naître qui était en accord parfait avec la science, mais qui ne l'était plus qu'en partie avec les définitions jusque-là reçues de la matière, parce que celles-ci n'étaient qu'approchées et que la matière n'est pas véritablement une entité.

La formation des corps en l'espace, au moyen des particules de primether et conformément aux lois de la mécanique devenait certaine; mais on ne pouvait exclure quand même la nécessité de l'intervention, au moins à un instant donné, d'un agent premier de mouvement, étranger à la matière et à l'énergie en rapport immédiat avec elle, et la per-

fection des grandes lois naturelles autant que l'organisation, l'évolution, etc., des êtres vivants obligeaient à reconnaître à cette énergie libre une intelligence, une volonté, une imagination.

On a établi ensuite l'indispensable utilité des facteurs et des formules de transformation qui régissent les rapports entre la matière et l'énergie sous ses formes diverses de manifestation, puis la démonstration de la nature des phénomènes électriques et lumineux, tous deux mouvements de l'élément premier de la matière, mais en des états d'êtres différents.

L'auteur, après avoir montré l'identité des causes qui régissent les actions attractives ou répulsives en mécanique et en électricité, s'est attaché à la démonstration du mécanisme intime et des conditions qui président à la naissance des courants électriques d'induction. A l'aide d'intéressants parallèles entre les phénomènes électriques, mécaniques et acoustiques, et surtout de toute une série d'expériences fort ingénieuses sur les fantômes magnétiques et dynamiques reproduites en 30 photogravures, il établit que l'induction naît de la propagation à distance, sous forme d'un mouvement ondulatoire, d'un trouble apporté par l'action d'une force en l'équilibre des éléments d'un milieu déformable et résistant. Puis, il fait comprendre comment et pourquoi ce mouvement est transmis par les particules de primether, collecté par les éléments du conducteur induit. et en vertu de quelles lois il se propage en lui. Toute cette partie est d'une incomparable richesse, et ce qui la suit d'une portée sans limites, quant aux conséquences que l'on en pourrait déduire.

C'est d'abord la remarque qu'un mouvement étant chose relative, une variation de flux de force et une puissance de mouvement sont équivalentes ; puis c'est l'explication *de ce que sont* les lignes jusqu'alors si improprement appelées *lignes de force* des fantômes ou des champs magnétiques, et que suivant les conditions qui ont présidé à leur apparition il désigne sous les noms de « lignes magnétiques ou de lignes

dynamiques ». C'est ensuite la démonstration : de ce que sont *les phénomènes d'aimantation, les pôles des aimants et des courants, des conditions toutes mécaniques* qui président à la rotation et à la réversibilité des machines dynamo et magnéto-électriques, et enfin à l'aide de deux grands tableaux schématiques, *l'interprétation excessivement simple et facile de tous les phénomènes qui peuvent y être rattachés.*

Mais s'il n'y a en l'univers (abstraction faite de la puissance d'énergie libre dont on a constaté l'existence) que la matière et l'énergie, états d'être ou propriété de la particule de primether dont les rapports sont régis par les lois de la mécanique, tout doit obéir à ces lois, et leur empreinte se retrouver partout.

C'est effectivement ce qui se vérifie.

Le Darwinisme s'écroule, l'énergie apparaît immatérielle en son essence, l'on constate ses trois modalités d'être ou de manifestations principales, et l'application des lois de la mécanique permet aussitôt d'interpréter ou de résoudre simplement tous les problèmes sociaux, moraux, physiologiques, biologiques ou thérapeutiques qui se présentent, leur intervention se poursuivant en nos raisonnements et jusqu'en nos pensées les plus intimes.

Tous ces résultats s'imposant jusqu'à l'évidence, se contrôlant les uns par les autres, ce système philosophique capable de tout ramener à l'unité en fonction des lois de la mécanique, paraissait reposer sur une base inébranlable. L'occasion était donc unique de vérifier si, d'accord avec les enseignements les plus récents de la science, il le demeurerait encore avec ceux qu'offre à considérer le dogme religieux ?

C'est ce que l'auteur a tenté en établissant un parallèle entre les vérités fondamentales que tous deux reconnaissent. Et chose étrange! ces vérités se sont trouvées à ce point conformes et adéquates, que n'était la nécessité où l'on s'est trouvé d'admettre l'existence d'une énergie libre et douée de facultés intellectuelles, l'on se pourrait demander si le

dogme religieux n'a point été et n'est point demeuré comme l'expression symbolique de vérités scientifiques autrefois entrevues ou perçues par des Esprits d'élite ?

Nous signalons encore :

La Magie moderne ou l'hypnotisme de nos jours, par le Dr R.-P. Pie-Michel Rolfi, O. F. M., professeur de philosophie, Miss. apost., traduit de l'italien sur la troisième édition, par l'abbé H. Dorangeon, du diocèse de Bourges, avec une introduction de Mgr E. Méric, P. Tequi, éditeur, 29, rue de Tournon, Paris, prix : 3 fr. 50.

La Puberté chez l'homme et chez la femme, étudiée dans ses rapports avec l'anthropologie, la pédagogie, la psychiatrie, la pédagogie et la sociologie, par Antoine Marro, traduit sur la deuxième édition italienne par le Dr J.-P. Médici, médecin assistant de la colonie familiale d'aliénés de la Seine, sous la direction du Dr A. Marie, médecin en chef des asiles d'aliénés de la Seine, préface du Dr Magnan, membre de l'Académie de médecine, médecin en chef de l'asile clinique (Sainte-Anne), avec 4 planches et 4 figures dans le texte. Librairie C. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris, prix 10 fr.

Aèrolocomotion et Aèrautomobiles, par le Dr A. Mora, in-8 de 48 pages, prix : 8 francs. En vente : chez MM. Bonchy et Cie, 11, rue Hélène, Paris.

Cette étude expose, avec beaucoup de clarté et de méthod scientifique, les conditions de la locomotion aérienne : elle permet de bien juger les deux systèmes « plus léger, ou plus lourd que l'air » qui se disputent l'honneur de pouvoir, le premier, transporter l'homme avec sécurité au travers des airs, là où il veut aller ou revenir.

L'auteur y étudie particulièrement les ballons Santos-Dumont et l'aviateur Roze et pose les conditions que doit remplir l'aérautomobile de l'avenir.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

LES LONGS JEUNES

Par M. A. DE ROCHAS

I

Un des obstacles qui s'opposent à l'étude suivie des phénomènes psychiques est la tendance de notre esprit à considérer comme impossibles tous les faits auxquels il n'est pas habitué par une répétition fréquente — j'ai donc pensé faire œuvre utile en montrant que, dans la plupart des branches des connaissances humaines, il y a des régions brumeuses où les théories officielles ne suffisent pas à porter la lumière.

Pour les recherches de ce genre, il importe de réunir le plus grand nombre possible d'observations, sans trop se préoccuper de leur qualité, car les phénomènes étant rares et les expériences très difficiles, ce n'est que par un coup d'œil d'ensemble qu'on pourra essayer d'entrevoir la vérité.

Dans cet article je me suis occupé d'une propriété singulière qui a joué un grand rôle dans toutes les religions, et qui a été étudiée scientifiquement dans ces derniers temps.

II

Les exemples de jeûnes prolongés fourmillent dans les annales du mysticisme.

Voici d'abord ce qu'en dit l'abbé Ribet, professeur de

théologie au Grand Séminaire de Lyon, dans le tome II de sa *Mystique*.

Par deux fois Moïse demeure quarante jours dans la montagne, sans autre aliment que la loi du Seigneur, qu'il devait transmettre à son peuple. Après avoir goûté du pain mystérieux que l'Ange lui présente, Elie marche pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'au mont Horeb. Le Sauveur devait consacrer par son exemple ce jeûne de quarante jours.

Saint Siméon Stylite, sainte Élisabeth, qualifiée de thaumaturge par les Grecs, sainte Colette et plusieurs autres ont renouvelé cette abstinence absolue pendant la quarantaine liturgique. Saint Siméon Salus jeûnait tout le Carême, jusqu'au Jeudi-Saint. Saint Dalmace passa également tout un Carême sans prendre de nourriture, jusqu'au jeudi de la grande semaine, où, après les Offices sacrés, il prit son repas avec les Frères. Le soir de ce même jour, il s'assit sur un escabeau et demeura encore quarante-trois jours, c'est-à-dire jusqu'à la solennité de l'Ascension, dans l'immobilité de l'extase. Enfin son supérieur Isace le rappelle, et le saint raconte alors une vision qui fournit à tous la preuve que l'illumination dont son âme avait joui venait véritablement du Seigneur.

Hors même des temps consacrés par la piété chrétienne, ces faits se sont multipliés à l'infini. Saint Pierre d'Alcantara avouait à sainte Thérèse qu'il ne donnait d'aliment à son corps que de trois en trois jours, et ses historiens racontent que, parfois, il prolongeait son abstinence pendant des semaines entières. L'abbé saint Elpide vécut vingt-cinq ans dans une grotte, ne prenant de nourriture que le dimanche et le jeudi. Saint Euthyme, surnommé le Grand, ne mangeait que le samedi ou le dimanche. La vénérable Marie d'Oignies était huit, onze et quelquefois trente jours sans boire ni manger, absorbée dans une douce contemplation et n'éprouvant de faim que pour l'Eucharistie, qui était alors sa seule nourriture...

Sainte Catherine de Sienne, en qui la vie contemplative a rayonné d'un si vif éclat, passait tout le Carême et le temps pascal sans autre réfection que l'Eucharistie [1].

Le bienheureux Nicolas de Flue obtint de sa femme, dont il avait eu dix enfants, de se consacrer à Dieu dans une solitude profonde. Il y passa le reste de ses jours, depuis l'âge de cinquante ans jusqu'à celui de soixante-dix ans, sans user d'aucun aliment. Après les six premiers mois, sur l'ordre de ses supérieurs, il essaie de manger; il parvient avec peine à introduire dans son estomac quelques miettes et quelques gouttes de vin qu'il rejeta aussitôt.

1. La vénérable mère Agnès de Langeac vécut ainsi plus de six mois de suite.

Interrogé comment il pouvait vivre ainsi, il répond que c'est l'Eucharistie qui est sa vie. Une attestation inscrite aux archives de la paroisse de Saxlen, du vivant de cet ermite célèbre, et citée par son biographe est ainsi conçue : « Qu'il soit fait savoir à tous et à chacun que, l'an du Seigneur 1487, vivait un excellent homme du nom de Nicolas de Flue, né et élevé dans la paroisse de Saxlen, à la Montagne, lequel, abandonnant père et frère, sa pauvre épouse et ses enfants, cinq fils et cinq filles, s'en est allé dans le désert de Raust, où Dien l'a soutenu sans nourriture et boisson pendant longtemps, c'est-à-dire dix ans. Au moment où l'on écrivait ceci, il était plein de sens et menant une sainte vie, ce que nous avons vu et savons en vérité. »

Un autre auteur célèbre qui a écrit sur *la Mystique*, le professeur allemand Gœrres, donne à ce sujet quelques détails plus précis (tome I, ch. V) :

Pendant un mois, dit-il, les habitants d'Underwald occupèrent tous les passages qui conduisaient à la cabane de Nicolas de Flue et furent convaincus que non seulement on ne lui avait porté aucune nourriture pendant ce temps, mais qu'aucun homme n'avait pu arriver jusqu'à lui. Cependant l'évêque de Constance, ne se trouvant pas encore satisfait, envoya près du solitaire son évêque suffragant. Celui-ci, étonné de le trouver si vigoureux après une si longue abstinence, lui ayant demandé quelle vertu il préférait à toutes les autres, Nicolas lui répondit que c'était l'obéissance ; sur quoi, l'évêque lui ordonna aussitôt de manger un pain qu'il lui présenta. Le solitaire obéit; mais, à peine avait-il mangé la première bouchée, qu'il éprouva des vomissements très violents, et il lui fut impossible de continuer à manger. L'évêque de Constance, ne croyant pas encore au récit de son suffragant, voulut s'assurer par lui-même de la vérité des faits. Il se rendit donc auprès de Nicolas, et il lui demanda comment il pouvait vivre ainsi sans manger. Le frère lui répondit que, lorsqu'il assistait à la messe ou qu'il prenait la sainte Eucharistie, il sentait une force et une douceur qui le rassasiaient et lui tenaient lieu de nourriture...

Gœrres rappelle, à ce propos, qu'en 1225 Hugues, évêque de Lincoln, apprit qu'il y avait à Leicester une religieuse n'ayant pris aucune nourriture depuis sept ans et vivant seulement de l'Eucharistie, qu'elle recevait tous les dimanches. N'ajoutant aucune foi à ce récit, il envoya d'abord à cette femme quinze clercs qui devaient l'observer attentivement pendant quinze jours, sans la perdre de vue un seul

instant; et comme, pendant tout ce temps, elle conserva ses forces et sa santé, quoiqu'elle n'eût pris aucune nourriture, il se déclara convaincu.

Voici encore quelques autres exemples se rapportant à des saints et également empruntés à Gœrres :

Sainte Rose de Lima s'était interdit, dès la plus tendre enfance, tous les fruits dont la saveur est, on le sait, si agréable au Pérou. A l'âge de 6 ans, trois fois par semaine, elle ne prenait que du pain et de l'eau, et depuis l'âge de 15 ans elle renonça entièrement à l'usage de la chair. Elle s'était tellement accoutumée à ce genre de vie que, lorsque dans ses maladies on lui donnait quelque nourriture recherchée pour la soutenir, son état empirait, au contraire, d'une manière très grave, tandis qu'un morceau de pain trempé dans l'eau lui rendait quelquefois subitement la santé. Plus tard, à partir de l'Exaltation de la Sainte Croix jusqu'à Pâques, elle ne prenait qu'une fois le jour un peu de pain et d'eau; encore, pendant tout le Carême, renonçait-elle au pain, pour ne vivre que de pépins d'orange. Le vendredi, elle n'en mangeait que cinq, et le reste du temps elle en prenait si peu que ce qu'elle consommait en huit jours paraissait à peine suffisant pour un seul. Une fois, un petit pain et une bouteille d'eau lui suffirent pendant cinquante jours; une autre fois, elle passa tout ce temps sans boire une goutte d'eau. Dans les derniers temps de sa vie, elle avait coutume de s'enfermer le jeudi dans son oratoire et d'y rester jusqu'au dimanche, sans boire ni dormir, mais continuellement occupée à prier.

Lidvine de Schiedam tomba malade en 1395 et resta en cet état pendant trente-trois ans, jusqu'à sa mort. Pendant les dix-neuf premières années, elle ne mangeait dans le jour qu'une petite tranche de pomme, grosse comme une hostie, ou un peu de pain, avec une petite gorgée de bière, ou quelquefois un peu de lait doux. Plus tard, ne pouvant digérer ni la bière, ni le lait, elle prit un peu de vin mêlé avec de l'eau. Plus tard encore, elle fut obligée de se réduire à l'eau comme breuvage et nourriture. Elle en prenait et en buvait le quart d'une mesure par semaine et la faisait prendre à la Meuse. Son goût avait acquis une telle délicatesse qu'elle sentait les moindres altérations de ce fleuve, dont l'eau, du reste, lui paraissait plus savoureuse que le meilleur vin. Mais, au bout de dix-neuf ans, elle ne prit plus rien, et elle avoua même, en 1422, à quelques frères qui la visitaient que, depuis dix-huit ans, elle n'avait pris aucune nourriture, et que, depuis vingt ans, à cause de ses infirmités, elle n'avait vu ni le soleil, ni la lune, et n'avait pas foulé la terre de son pied.

Saint Joseph de Cupertino, étant devenu prêtre, resta cinq ans sans manger de pain, et dix ans sans boire du vin, se contentant

d'herbes, de fruits secs et de fèves... Ses jeûnes étaient à peu près continuels; car, à l'exemple de saint François, il faisait sept carêmes de quarante jours dans l'année, et, pendant tout ce temps, il ne prenait rien, si ce n'est le dimanche et le jeudi.

Sainte Angèle de Foligno trouva, pendant douze ans, dans l'Eucharistie, des forces suffisantes pour pouvoir se passer de toute autre nourriture. Il en fut ainsi de sainte Colombe de Riéti, qui ne prenait rien autre chose pendant tout le Carême; de l'évêque saint Mocdoc, qui, une fois, pendant quarante jours, vécut seulement de la sainte Eucharistie et qui, après ce temps, parut à ses disciples plus fort qu'auparavant. A Norfolk, dans le nord de l'Angleterre, vivait une sainte fille que le peuple avait nommée Jeanne Maltes, c'est-à-dire *sans nourriture*, parce que, pendant quinze ans, elle n'avait pris que l'Eucharistie. La sœur Louise de la Résurrection, en Espagne, vécut ainsi plusieurs années. Il en fut de même de sainte Colette, d'Hélène Encelmine, qui rendait par le nez toute autre nourriture, des abbés Ebrulpt et Faustin, de Pierre d'Alcantara et de beaucoup d'autres, particulièrement chez les Pères du Désert.

III

Si l'on a recours à l'histoire profane, les exemples sont moins nombreux, il est vrai, mais beaucoup plus concluants pour certaines personnes qui se défient des exagérations propres aux légendes.

Le travail le plus ancien que je connaisse sur ce sujet est un livre pet. in-8° publié à Mayence en 1542 sous le titre :

De Puella quæ sine cibo et potu vitam transigit brevis narratio, teste et autore Gerardo Bucoldiano physico regio. — Moguntiæ, apud Divum Victorem; excudebat Franciscus Behem.

Il relate le cas d'une jeune paysanne, Marguerite Weiss, de Roth près Spire, qui, depuis l'âge de dix ans, ne mangeait ni ne buvait, sans en être autrement incommodée. L'auteur cite comme précédent le cas d'une jeune fille de Commercy, en Lorraine, qui, après sa première communion, à l'âge de 12 ans, en 1328, cessa de prendre aucune nourriture et resta dans cet état trois ans, terme après lequel elle mangea et but comme tout le monde; c'est ce qu'il espère voir arriver pour Marguerite, sa cliente.

L'auteur aurait pu citer également le cas suivant rapporté

dans le *Chambers Book of Days* (vol. 1, p. 551). En l'an 1357, le 25 avril, Édouard III, roi d'Angleterre accorda sa grâce à la femme Cécilia, épouse de John de Rygeveway, qui avait été enfermée dans la prison de Nottingham pour le meurtre de son mari. La grâce était motivée sur ce que cette femme s'était volontairement abstenue de nourriture et de boisson, ce qui fut rapporté au roi par des témoignages dignes de foi et considéré comme un miracle.

Une brochure de 28 pages, publiée à Paris, par de Roigny, en 1586, contient l'*Histoire admirable et véritable d'une fille champestre du pays d'Anjou*, qui a été quatre ans sans user d'autre nourriture que d'un peu d'eau.

En 1604, parut à Berne un petit in-8° intitulé : *Historia admiranda de prodigiosâ Appolloniæ Schreiræ virginis in agro Bernensi inediâ, a Paullo Lentulo, med. doct.*, etc. « Le texte de Lentulus, dit M. Charles Richet, est accompagné d'une planche où la jeune Apollonie, une hystérique assurément, est étendue sur son lit de jeûne, presque sans voiles ; malgré l'absence d'alimentation, elle ne paraît pas trop décharnée. Il paraît qu'on a fait une sorte d'enquête pour s'assurer qu'il n'y avait pas, dans la prolongation de son abstinence, quelque supercherie, et on a essayé de constater la réalité du jeûne. Ce qui prouve qu'il s'agissait bien là de phénomènes hystériformes, c'est l'état de semi-aliénation où était Apollonie et l'absence complète de sommeil. A quelque heure de la nuit ou du jour qu'on arrivât pour la voir, on la trouvait éveillée. Après ce récit merveilleux, il y en a d'autres : *De puella Spirensi, De puella Heidelbergensi, De Puella Coloniensi, De episcopo Spirensi, De puero œstatico Aldenburgensi.* — Ces histoires sont fort amusantes ; mais ceux qui les rapportent sont tellement dénués de critique scientifique qu'on ne peut vraiment ajouter grande foi à ce qu'ils disent. »

Dix ans après, Licetus faisait imprimer à Padoue une dissertation analogue sous le titre : *De his qui diù vivent sine alimento.*

Les docteurs La Provanchère et Montsainet ont écrit avec détails, en 1616, l'histoire d'un enfant de dix ans, né à Vauprofonde, près de Sens, et qui est resté cinq années consécutives sans boire ni manger, avaler ou sucer quoi que ce soit. (Sens, 1616.)

En 1618, un gentilhomme provençal, nommé Jean de Puget, qui paraît avoir été à moitié fou, vint à Blois et demanda à voir la reine mère pour lui confier des secrets d'une haute importance qui lui étaient inspirés par Dieu; comme preuve de sa mission, il affirmait qu'il pouvait vivre sans manger ni boire autre chose qu'un peu d'eau sucrée qu'il prenait dans sa bouche et qu'il rejetait aussitôt. Il y eut à ce sujet une enquête, peu intéressante du reste, dont les originaux se trouvent en partie dans les archives du département le Loir-et-Cher et qui ont fait le sujet d'une brochure imprimée, en cette même année 1618, chez Abraham Saugram sous le titre : *Histoire prodigieuse d'un Provençal présenté à la Reyne-Mère à Blois et qui vivait sans boire ni manger.*

En 1684, un fou qui croyait être le Messie, voulant surpasser le jeûne de Jésus-Christ, s'abstint pendant soixante-douze jours de tout aliment; il ne but même pas d'eau; il ne fit que fumer et se rincer la bouche. Pendant cette longue abstinence, sa santé ne sembla éprouver aucune altération; il ne rendit aucun excrément. (*Dictionnaire des Sciences médicales*, t. IV, au mot *Abstinence*.)

En 1689, le libraire Jean Coste mit en vente, à Lyon, un volume, in-8°, intitulé : *Traité de Primerose sur les erreurs vulgères de la médecine*, avec des additions de M. de Rostagny. Le chapitre III traite « de ceux qui peuvent vivre plusieurs mois et plusieurs années sans manger » ; voici ce qu'on lit à la page 339 :

Albert le Grand assure avoir observé un homme mélancolique, qui véquit sept semaines en ne buvant qu'un peu d'eau, de deux jours l'un. Quelques graves auteurs raportent avoir vu, en Espaigne, une fille qui était parvenue à l'âge de vingt-deux ans sans

prendre aucune nourriture que de l'eau pure. D'autres assurent la même chose d'une fille débauchée, en Languedoc, qui demeura trois ans sans manger. Selon des auteurs dignes de foi, il y en eut une autre dans Spire, en Allemagne, qui véquit aussi trois ans en assez bonne santé, ne vivant que de l'air qu'elle respirait. Le célèbre Conciliateur fait le récit d'une femme de Normandie qui demeura dix-huit ans sans manger, et d'une autre qui véquit trente-six ans de la même manière. Mais, ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'au rapport d'Hermalao Barbaro, le pape Léon X et plusieurs princes firent observer, sous bonne et fidèle garde, un prêtre dans Rome qu'on disait ny manger ny boire. Et, en effet, on le garda à veüe d'œil durant plusieurs années sans lui avoir vu rien avaler quoi que ce fût et qu'il passa de la sorte quarante ans.

Et à la page 351 :

On fait le récit d'une jeune fille allemande qui, par un jeûne assidu de trois ans, se guérit d'une grande maladie causée par une extrême cacochymie, dont l'humeur était douce, bénigne et lente, aimant l'oisiveté et *presque toujours endormie.*

Les Mémoires de l'Académie des sciences rapportent un cas intéressant.

En 1751, une fille des environs de Beaune, âgée de dix ans et demi, fut atteinte d'une fièvre dans laquelle elle refusa tous les remèdes et ne voulut ou ne put avaler que de l'eau fraîche; à cette fièvre succéda un mal de tête qui l'obligeait à sortir de son lit et à se rouler par terre. Dans un de ces accès, elle fut prise d'une syncope si longue qu'on la crut morte. Revenue à elle-même, elle perdit peu à peu l'usage de ses membres et de la parole, mais il lui resta les sens de l'ouïe, de la vue et du toucher. Sa raison demeura intacte, et elle en faisait usage pour faire connaître ses désirs au moyen de sons inarticulés. Ces sons furent d'abord au nombre de deux, un qui approuvait, l'autre qui désapprouvait. Elle parvint par la suite à en augmenter le nombre; successivement, elle put y joindre quelque mouvements de mains qui se multipliaient avec les sons. Elle ne vivait que d'eau en petite quantité; son ventre était affaissé; en y portant la main, on touchait les vertèbres; cette partie et les extrémités inférieures conservaient la sensibilité, sans jouir de la contractilité. L'œil était vif, les lèvres vermeilles, le teint assez coloré; le pouls avait de la force et battait avec assez de régularité. Peu à peu, le malade avala une plus grande quantité d'eau. Un médecin ayant essayé de lui faire avaler de l'eau de veau à son insu, elle la rejeta avec de violentes convulsions. Trois

ans environ après le début de sa maladie, elle éprouva un jour une soif extrême et fit de grands efforts pour demander de l'eau; la parole lui revint dès cet instant. Elle en conserva l'usage qui augmenta sensiblement. Les évacuations alvines étaient totalement supprimées. La malade commença à reprendre l'usage de ses bras; elle fila, s'habilla, se servit de deux béquilles avec lesquelles elle s'agenouillait, ne pouvant encore faire usage de ses jambes. Vers l'âge de quinze ans, l'appétit revint à la malade et tous les accidents disparurent les uns après les autres. Elle marcha sans béquilles et mangea comme une personne en bonne santé, « après avoir été pendant quatre ans sans pouvoir prendre autre chose que de l'eau ».

De 1760 à 1764, on vit à Châteauroux, près d'Embrun, un enfant qui passa quatre ans et quelques jours sans manger ni boire. Ce jeune homme s'appelait Guillaume Gay; il était âgé de dix ou onze ans lorsqu'il cessa tout à coup de prendre aucune nourriture; son corps devint comme un squelette, mais lorsque, après quatre ans, il recommença à se nourrir, il se trouva en peu de temps aussi développé et aussi robuste que les autres jeunes gens de son âge. Parmi les innombrables personnes qui ont attesté ce fait extraordinaire, on compte Mgr Fouquet, archevêque d'Embrun et l'intendant du Dauphiné. L'intendant, soupçonnant quelque supercherie de la part des parents, fit même garder l'enfant à vue pendant plusieurs jours. — Ce fait est rapporté par la plupart des chroniqueurs dauphinois.

Le 21 octobre 1767, un médecin écossais, le docteur Mackinsie, visita une fille âgée de trente-trois ans, nommée Janet Macléod, au sujet de qui il rédigea les rapports suivants qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques :*

A quinze ans, cette fille avait eu une forte attaque d'épilepsie; quatre ans après, elle éprouva une seconde attaque, fut tourmentée par une fièvre qui dura plusieurs mois. Pendant cet intervalle, elle perdit l'usage des paupières et se trouva réduite à soulever ces parties avec les doigts pour faire quelque usage de sa vue. L'évacuation périodique fut remplacée par un crachement de sang et un saignement de nez.

Il y a environ cinq ans, Janet Macléod eu une nouvelle attaque fébrile; depuis lors, couchée, réduite à une sorte de végétation

très peu active, elle parla très rarement et ne demanda plus de nourriture.

Pendant quatre ans on ne lui a vu avaler qu'une cuillerée d'eau médicamenteuse et une pinte d'eau simple; elle n'a eu aucune évacuation par les selles ou par les urines; la transpiration a été presque nulle. Le pouls, que j'ai eu quelque peine à trouver, est distinct et régulier, lent et excessivement faible; le teint est bon et assez frais; les traits ne sont ni défigurés ni flétris; la peau est naturelle ainsi que la température; et, à mon grand étonnement, lorsque j'ai examiné le corps, que je présumais devoir être une espèce de squelette, j'ai trouvé la gorge proéminente comme celle d'une jeune femme bien portante, les bras, les cuisses et les jambes nullement amaigris, l'abdomen un peu enflé et les muscles tendus. Les genoux sont pliés, les talons touchent presque le derrière; lorsqu'on lutte avec la malade pour mettre un peu d'eau dans sa bouche, on observe quelquefois de la moiteur et un peu de sueur sur sa peau. Elle dort beaucoup et fort tranquillement; mais, lorsqu'elle est réveillée, on l'entend se plaindre continuellement comme le fait un enfant nouveau-né, et elle essaie quelquefois de tousser. Aucune force ne peut maintenant séparer les mâchoires. J'ai passé le petit doigt par l'ouverture de ses dents et j'ai trouvé la pointe de sa langue molle et humide; il en est de même de la partie interne de ses joues. Elle ne peut rester un moment sur son dos et tombe toujours d'un côté ou de l'autre. Sa tête est courbée en avant comme dans l'affection nerveuse appelée *Emprosthonos;* on ne peut la relever.

Cinq ans après, en octobre 1772, le docteur visita de nouveau la malade. Il apprit qu'elle avait commencé à manger et à boire. Voici les nouveaux détails qu'il donne :

Environ une année avant cette dernière date, les parents, revenant un jour de leurs travaux des champs, furent extrêmement surpris de trouver leur fille, qu'ils avaient laissée au lit dans la position où elle était couchée depuis plusieurs années, assise à terre et filant avec la quenouille de sa mère. Je demandai si elle mangeait ou buvait, si elle avait quelquefois des évacuations naturelles. On me répondit qu'elle émiettait de temps en temps dans la paume de sa main un morceau de pain d'orge, comme on le fait pour donner aux petits poussins, et qu'elle introduisait une des miettes dans sa bouche où elle la promenait avec sa langue; qu'elle suçait ensuite un peu de lait ou d'eau dans le creux de sa main; qu'elle faisait cela une ou deux fois par jour, et même seulement lorsqu'on l'y obligeait; que ses évacuations étaient proportionnées à ce qu'elle avalait; qu'elle n'essayait jamais de parler; que ses

mâchoires étaient encore serrées, ses jarrets aussi tendus qu'auparavant et ses yeux toujours fermés. En soulevant ses paupières je trouvai que l'iris était tourné en haut vers le bord de l'os frontal. Son teint était pâle, sa peau ridée et sèche et tout son corps amaigri.

On ne trouvait son pouls qu'avec la plus extrême difficulté. Elle paraissait sensée et traitable sur tous les articles, excepté sur celui de la nourriture; car, à ma demande, elle fit ses divers exercices ; elle fila, elle se traîna sur son derrière autour des murs de la chambre en s'aidant de ses mains ; mais lorsqu'on la priait de manger, elle témoignait la plus grande répugnance ; elle pleurait même avant de céder et, lorsqu'elle obéissait enfin, elle ne prenait qu'une miette de pain et une demi-cuillerée de lait, comme on l'a dit tout à l'heure. A tout prendre, son existence ne paraissait guère moins extraordinaire cette fois que dans ma première visite à l'époque où, pendant plusieurs années, elle n'avait pas avalé la moindre particule. J'attribuai son amaigrissement et son teint hâve, en un mot le changement de son apparence, à ce qu'elle dépensait trop de salive en filant du lin, et je recommandai en conséquence qu'on la bornât à filer de la laine, qu'elle filait avec autant de dextérité que le lin.

Diderot a rapporté le cas d'un alchimiste, nommé Duchanteau, qui pensait qu'après quarante jours de privation de nourriture, en ne buvant que son urine, il produirait la pierre philosophale « par cohobation du supérieur et de l'inférieur ». Duchanteau supporta ce régime pendant vingt-six jours et ne mourut pas. La dernière urine, d'odeur balsamique, fut conservée par la Loge des Amis réunis jusqu'à la Révolution.

En 1790, plusieurs savants de Genève étudièrent une jeune fille des environs, nommée Joséphine Durand, qui, à la suite de plusieurs infirmités et maladies, était arrivée à vivre à peu près sans boire et sans manger; du moins, elle avait été pendant quatre mois sans prendre aucune nourriture, ni liquide, ni solide. Ses mâchoires étaient convulsivement serrées et s'opposaient à l'introduction de toute espèce d'aliment ; l'arrachement d'une dent avait ouvert seul une voie à une petite quantité de liquide qu'on faisait pénétrer avec peine, et à des époques très éloignées les unes des autres. L'action du système digestif s'était éteinte graduellement ;

l'aveuglement était survenu, et une double paralysie avait privé de toute sensibilité et de tout mouvement les parties inférieures du corps depuis le diaphragme, à l'exception du gros orteil, qui jouissait encore d'une faible contractilité.

Voici quelques extraits du rapport que ces savants firent insérer dans la *Bibliothèque britannique.*

Notre première visite eut lieu le 29 juin de cette année 1790. Nous nous rendîmes avec M. Albert, au village de Lamothe, situé à une petite lieue au sud de celui de Viri, dans la pente méridionale du mont de Sion.

Personne dans la maison qu'habite Joséphine Durand ne s'attendait à nous voir, et cette surprise était dans nos intentions; nous entrâmes de suite dans la chambre qu'elle occupe et nous nous assîmes auprès du lit de misère sur lequel elle est depuis plus de quatre ans, couchée sur le dos, dans la même attitude. Elle reconnut à l'instant son chirurgien au son de sa voix et parut lui savoir beaucoup de gré de sa visite.

Là, nous commençâmes une suite d'observations et de questions auxquelles elle répondait avec beaucoup de justesse et de complaisance. Elle parle assez distinctement quoique sa mâchoire soit serrée depuis longtemps; mais elle parle toujours à voix basse, c'est-à-dire des lèvres et de la langue seulement, sans que la glotte fasse aucune vibration ni que le larynx entre pour rien dans la production des sons.

Nous nous attendions à contempler en quelque sorte un squelette en considérant cet être infortuné. et nous fûmes très surpris de trouver à son visage un embonpoint à peu près ordinaire. Nous le fûmes davantage lorsqu'en considérant ses extrémités inférieures frappées depuis longtemps de la double paralysie du sentiment et du mouvement et que nous croyions atrophiées, nous leur trouvâmes une consistance musculeuse et une chaleur naturelle; et quoiqu'elle n'ait aucun sentiment à la surface de la peau depuis les côtes jusqu'aux pieds, elle se plaint souvent de la sensation de froid dans ses extrémités inférieures. Sa peau était moite; son pouls était égal et plus élevé qu'on aurait pu le présumer d'après son état; il faisait 88 à 90 pulsations dans la minute. Elle tient ses bras hors du lit et n'en a point perdu l'usage; nous la priâmes de nous serrer la main pour juger de sa force, qui nous parut peu considérable.

Son teint n'est ni livide ni d'une pâleur extraordinaire; la peau de son abdomen est fortement déprimée et se rapproche beaucoup de la colonne vertébrale...

Ses paupières sont paralysées... elle a l'odorat très fin... elle a l'ouïe très fine...

Quoiqu'elle ne fasse depuis longtemps que peu ou point d'usage de l'organe du goût, il paraît que cet organe s'est conservé chez elle. Chaque fois qu'elle a essayé d'introduire quelque aliment par l'ouverture que forme sa dent arrachée, elle a toujours éprouvé la sensation des saveurs dans sa perfection. Ses dents sont d'ailleurs très blanches et sans tuf; son haleine est sans odeur et l'intérieur de ses lèvres est légèrement humecté.

Son tact s'est singulièrement perfectionné depuis qu'elle a perdu l'usage de la vue; elle reconnaît fort bien au toucher diverses pièces de monnaie en cuivre et en argent.

Ses facultés intellectuelles n'ont pas souffert la moindre altération, malgré celle de ses organes : sa mémoire en particulier est extrêmement fidèle... elle dort quelquefois et son sommeil est souvent accompagné de songes.

Le caractère moral de cette créature malheureuse inspire un vif intérêt et une véritable admiration. Sa patience et sa résignation sont extrêmes, comme ses maux l'ont été.

Gisante depuis quatre ans, couchée sur le dos dans la même attitude, tourmentée de douleurs et quelquefois de la faim et de la soif pendant des intervalles qui durent souvent plus d'un mois, réunissant en quelque sorte dans sa personne l'abrégé de toutes les misères, elle ne voulait pas que nous la plaignissions; elle cherchait à nous prouver qu'il y avait beaucoup de gens peut-être encore plus malheureux qu'elle.

Elle fit, à notre demande, l'essai d'avaler environ une demi-cuillerée d'eau pure; expérience qui la fatigue et l'incommode toujours plus ou moins. On fit couler le liquide par l'ouverture de la dent; la déglutition en parut difficile et douloureuse et sa présence dans l'estomac occasionna dans l'instant une convulsion qui repoussa toute l'eau au dehors. Cette expérience fut suivie d'une sorte d'angoisse qui dura plus d'un quart d'heure en diminuant par degré.

Le père, la mère, l'oncle et une sœur cadette de la malade étaient dans la chambre, y allaient et venaient pendant notre visite. Ce sont de bons paysans qui paraissent à leur aise et qui n'acceptent jamais rien des personnes que la curiosité conduit chez eux. Nous leur fîmes diverses questions sur son état habituel; voici les informations que nous reçûmes.

Ils affirment tous qu'elle vit sans boire ni manger et qu'elle n'est sujette à aucune espèce d'évacuation. Lorsqu'elle a longtemps lutté contre la soif, elle se résout enfin à avaler une demi-cuillerée d'eau qui ressort à l'instant, mais dont le contact passant dans l'œsophage apaise jusqu'à un certain point le besoin qui la tourmente.

A l'époque de notre visite, il y avait environ quinze jours, nous dit-on, qu'elle n'avait avalé d'eau et elle ne se plaignait pas de la soif. Elle est quelquefois deux ou trois mois sans ressentir ce besoin.

Nous avons appris que, rigoureusement attachée aux pratiques de la foi catholique, elle communie assez fréquemment, environ une fois le mois. Elle reçoit alors un fragment d'hostie tel qu'il peut passer par l'ouverture de sa dent arrachée, et la présence de cette petite quantité de solide dans l'œsophage ne paraît pas y exciter les mêmes convulsions que produit l'action du liquide.

On nous dit qu'il y avait trois ans et demi qu'on n'avait fait son lit, changé sa chemise. On change seulement son drap supérieur tous les deux mois... On n'éprouve cependant pas, ni dans la chambre qui est très petite, ni auprès de son lit, aucune mauvaise odeur. Elle répugne à changer de linge parce que la dernière fois qu'on fit cette opération, son dos était écorché et qu'une partie de sa peau resta attachée à sa chemise, ce qui accrut beaucoup les douleurs de la situation. Elle demeure constamment couchée sur le dos, et ses parents craignent de la remuer, de peur, disent-ils, de la casser en deux parce qu'il paraît que ses vertèbres sont ankylosées.

Autrefois, on soumettait les fiévreux à une diète absolue, ce qui amenait quelquefois des accidents très graves sur certaines parties de l'organisme. Velpeau raconte [1] avoir vu se produire la perforation de la cornée sur un militaire privé de tout aliment pendant six semaines, pour une fièvre typhoïde à Tours, en 1818. Il en observa un second cas au Val-de-Grâce, en 1820, chez un soldat arrivé au quarantième jour d'une fièvre typhoïde et tenu à l'abstinence complète.

En 1829, en Amérique, un illuminé nommé Reuben Kelsey, âgé de quatre-vingt-sept ans, déclara un jour qu'il ne voulait plus prendre de nourriture. Son jeûne commença le 2 juillet. Pendant les six premières semaines, il se rendait tous les matins à la fontaine, se lavait la figure et la tête et prenait quelques gorgées d'eau. Le onzième jour de son jeûne, il déclara ne s'être jamais trouvé aussi bien, ni aussi fort depuis longtemps. Pendant les quarante-deux premiers jours, il faisait quotidiennement une promenade à pied et passait une partie de la journée dans les bois. A partir de ce moment, ses forces commencèrent à décliner et il mourut, le 24 août, après avoir

1. *Dictionnaire de Médecine*, t. IX, article *Cornée*.

passé cinquante-trois jours sans prendre de nourriture. Sa peau était toute noire et son aspect horrible.

En 1831, Guillaume Granié se laissa mourir de faim dans les prisons de Toulouse. Il vécut jusqu'au soixante-troisième jour sans avoir pris autre chose que de l'eau. A sa mort, il ne pesait plus que vingt-six kilogrammmes.

Le docteur Fournier dit, dans son *Dictionnaire des Sciences médicales*, qu'il a connu à Paris un écrivain distingué restant parfois des mois entiers sans prendre autre chose que des boissons émollientes, tout en vivant comme tout le monde [1].

Il y a quelques années, un aliéné du service du Dr Simons, dans un asile d'Allemagne, est resté douze jours sans prendre aucun aliment, pas même de l'eau. Le douzième jour, il commençait à être affaibli et à avoir des syncopes. Son état de faiblesse l'empêchant de faire beaucoup de résistance, on lui ingurgita, par la sonde, du lait et des œufs crus. Le lendemain, il se remit à manger. Les organes n'avaient été nullement altérés par une si longue inanition. Il avait perdu quatorze kilogrammes de son poids, ce qui fait un kilogramme et un seizième par jour. Dans les cas analogues, mais le sujet n'étant pas privé d'eau, la perte est ordinairement d'un demi-kilogramme par jour.

En 1896, les journaux scientifiques parlèrent beaucoup d'une femme de quarante-cinq ans, Zélie Bouriou, veuve

1. J'ai trouvé encore relaté, sans date, dans des ouvrages de médecine, les deux cas suivants :

Une jeune fille de seize ans, ayant avalé une certaine quantité d'acide sulfurique, eut une oblitération complète de l'œsophage, sept mois après l'accident, et vécut encore seize jours, se plaignant, non de la faim, mais de la soif.

Huit mineurs restèrent ensevelis dans les houillères de Bois-Monzil, pendant cent trente-cinq heures, soit plus de cinq jours, n'ayant pour toute nourriture que deux verres de vin et une demi-livre de pain qu'ils partagèrent. Ils purent trouver de l'eau qui apaisa leur soif, et, quand on les retira de leur tombeau, ils déclarèrent que cette longue abstinence leur avait été peu pénible.

Gassou, qui, à cette époque, n'avait, dit-on, pris aucune nourriture depuis neuf ans.

Cette femme, originaire de la Verrerie, petit hameau d'une centaine d'habitants de la commune de Paussac-et-Saint-Vivien, avait perdu, en quelques années, son mari et ses quatre enfants. A la suite de ses malheurs, elle prit une maladie nerveuse et cessa de boire et de manger ; elle avait alors trente-cinq ans. Le docteur Lafont la décida à entrer à l'hôpital de Bourdeilles, le 9 mars, et elle en sortit le 12 juillet. Pendant cette période de cent vingt-cinq jours, où elle fut soumise à une étroite surveillance, on constata qu'elle n'avait pris, à de longs intervalles, d'autres aliments qu'un peu d'eau panée qu'elle rejetait immédiatement.

Un journaliste, qui était allé la voir à l'hôpital, donnait les détails suivants :

C'est une grande femme brune, maigre, sèche, aux yeux noirs très brillants, à la voix forte, un peu criarde.

Je l'ai vue dans la chambre où le Dr Lafont l'a placée en observation sous la surveillance des religieuses ; cette pièce, dépendance de l'hôpital, est très sommairement meublée : un lit de fer, une table de nuit, une chaise et une grande table. Dans un tiroir de cette table, on a placé quelques morceaux de sucre et une épaisse tranche de pain renouvelée chaque jour. Les morceaux de sucre sont comptés, le pain pesé minutieusement matin et soir. Depuis le 9 mars, jour de l'entrée à l'hôpital de Zélie Bouriou, il n'a pas manqué une miette de l'un, pas une parcelle des autres.

Quoique notre héroïne ait, comme on dit, la langue bien pendue, je n'ai pas pu en tirer grands renseignements ; elle ne parle, en effet, que le patois périgourdin et comprend à peine le français.

Les détails ne m'ont pas manqué cependant sur cette singulière femme, dont tout le pays connaît l'histoire et dont le jeûne, vrai ou simulé, défraie depuis plus de huit ans toutes les conversations. Voici ce qu'on m'a raconté sur Zélie Bouriou :

Mariée à un petit cultivateur, Guillaume Gassou, qui était sacristain de sa paroisse, elle avait eu quatre enfants, tous morts aujourd'hui. Il y a quelques années, elle donna des signes évidents d'aliénation mentale, fut en proie à de fréquentes hallucinations.

Elle raconta, entre autres visions, que Dieu lui était apparu et lui avait montré Guillaume Gassou mêlant du poison aux aliments de sa femme et de son beau-père. Peu de temps après, le père Bouriou mourut ; sa fille fut convaincue qu'il avait été empoisonné par



Fig. 1. — Zélie Bouriou.

son mari. C'est à peu près à cette époque que remonte le commencement de son jeûne.

Elle revint à la raison, perdit son mari, mais continua à ne prendre aucun aliment; c'est, du moins, la conviction de tous ceux qui l'ont connue depuis bientôt neuf ans. Il n'est pas un boulanger, pas un boucher, pas une fermière qui lui ait fourni, depuis cette époque, la moindre quantité de pain, de viande ou de lait. Elle allait fréquemment en journée pour aider aux travaux des champs ou pour laver du linge. A l'heure des repas, quand les autres femmes se mettaient à table, elle se reposait, refusant obstinément toute nourriture.

Zélie Bouriou a, dans son village et dans les environs, des parents, des amis, des ennemis même; personne n'a pu la prendre en flagrant délit de mensonge : tout le monde est convaincu qu'elle jeûne réellement! De là, deux légendes contradictoires : l'une mise en circulation par un curé du pays, qui voyait dans la veuve Gassou une bienheureuse, une sainte choisie par Dieu pour un miracle; l'autre qui représentait la jeûneuse comme possédée du diable. Quelques sceptiques se contentaient de nier, sans preuves du reste, ce jeûne invraisemblable, mais ils étaient en infime minorité.

Le séjour de Zélie Bouriou à l'hôpital de Bourdeilles s'est passé sans incidents. Malade pendant quelques jours de l'influenza, elle est à présent complètement remise. Elle a repris toute son animation, toute sa vivacité. L'attention dont elle est l'objet ne paraît pas l'importuner, il s'en faut. Elle parle (toujours en patois) de son jeûne avec une certaine fierté et répète, lorsqu'on lui demande les motifs de son abstinence : « Je ne pourrais pas avaler seulement gros comme cela d'aliments » et elle montre la tête d'une épingle.

Pendant que j'étais près d'elle, une marchande de gâteaux est venue se mêler aux curieux et a fait passer sous les yeux de la jeûneuse ses croquets les plus appétissants, ses pains d'épices, et lui a demandé si elle n'en désirait pas.

— Non! a répondu Zélie. Ah! si j'avais encore mes pauvres enfants, je vous en prendrais pour eux.

Et les larmes lui sont venues aux yeux, à ce souvenir. Presque aussitôt après, du reste, avec une surprenante mobilité, elle redevenait gaie et se remettait à jaser avec les visiteurs.

A voir bavarder cette femmes aux pommettes roses, aux lèvres colorées, on ne croirait pas se trouver en présence d'un être privé de toute nourriture depuis plusieurs années peut-être, en tout cas depuis deux semaines sûrement, jeûne suffisant d'ordinaire pour anémier les plus robustes.

A l'en croire, d'ailleurs, ce n'est pas le sang qui manque à Zélie Bourion; elle ne trouve, en effet, rien de mieux pour dissiper les

maux de tête dont elle est parfois atteinte que de se faire aux gencives de fortes piqûres avec des aiguilles. A la suite de ces saignées, elle se déclare complètement soulagée. Tout cela est bien étrange !

La même année, on signalait une autre femme à Belle-Isle-en-Mer, Mlle Marie-Josèphe Seveno, qui, elle, n'aurait rien pu avaler depuis vingt ans. Elle préparait les repas de sa famille; mais, au moment où l'on se mettait à table, elle se bornait à regarder manger les siens.

En 1900, M. Gaston Méry écrivait, à propos d'un article paru sur la dormeuse de Thenelles, dont nous parlerons plus tard :

Je connais une autre femme, dont on ne parle jamais, et dont le « cas », qui dure également depuis dix-sept ans, ne me paraît pas moins extraordinaire que celui de la dormeuse de Thenelles.

On pourrait l'appeler « la jeûneuse d'Hottot », du nom du joli village normand où elle habite à deux pas de Caen. Marguerite Bouyenval dort toujours, mais elle mange. Rose Savary, au contraire, ne dort jamais, mais elle ne mange pas.

Rien n'effacera en moi le souvenir de l'entretien que j'eus avec cette jeûneuse — qui est, en même temps, une sainte...

La voiture qui m'amena s'arrêta devant une forge qui, parmi les façades des maisons blanches et toutes luisantes de soleil, faisait un trou noir au fond duquel on apercevait des ombres qui s'agitaient dans des lueurs.

Un des forgerons vint à ma rencontre et me conduisit au fond d'une cour, entourée d'une haie fleurie. Là, debout sur le seuil d'une petite chaumière tout habillée de fleurs grimpantes, une paysanne en bonnet m'accueillit. Elle me fit traverser une pièce carrelée, dans laquelle une petite vieille, près de la cheminée, faisait marcher un rouet.

Puis elle ouvrit une porte, et je me trouvai dans une chambre étroite, éclairée seulement par une petite fenêtre aux rideaux demi-clos.

Dans une sorte d'alcôve, Rose Savary, étendue sur son lit, me salua d'un sourire de ses yeux.

Ce fut comme une vision dont je garde une impression d'une douceur infinie, l'impression d'un visage blanc, blanc d'ivoire, blanc de lis, blanc de neige, plus blanc encore sous le bandeau noir des cheveux, mais non pâle... La pâleur peut avoir sa grâce, mais c'est une grâce toute physique. Le visage de Rose Savary

n'est pas pâle ; il est blanc. Il est le reflet, à travers la chair diaphane, d'une âme absolument pure...

Les mains longues et fines, presque transparentes, étaient croisées sur la poitrine. Et toujours les yeux souriaient, des yeux expressifs, voilés de longs cils, au fond desquels scintillait une petite flamme lointaine.

Oppressée, la jeûneuse, d'une voix éteinte, me disait sa vie.

Elle a quarante-deux ans. Je ne lui en supposais pas plus de vingt-huit. Depuis 1883, elle est couchée. C'est à se demander si le temps, pour elle, n'a pas cessé de couler depuis cette époque, et si, lorsqu'elle guérira, elle ne reprendra pas son existence à l'âge qu'elle avait quand elle tomba malade.

De quoi souffre-t-elle ? C'est une sorte d'arrêt des fonctions de l'estomac. Elle ne peut rien digérer.

Ce qui est horrible, c'est que, parfois, elle éprouve la sensation de la faim.

— Ces jours-là, me disait la paysanne en bonnet, nous sommes au désespoir. Car, que faire ? Si nous cédons à ses prières, à peine a-t-elle avalé ce que nous lui avons donné, que ses souffrances augmentent et la torturent affreusement.

Une fois, cette sensation de faim devint si intense et les supplications de la malade furent si instantes, qu'on n'eut pas le courage de résister. On lui donna une fraise dans un peu d'eau sucrée. Deux jours plus tard, après une recrudescence de douleur, Rose rendit la fraise absolument intacte.

Dans les premières années de sa maladie, la jeûneuse fut conduite à Paris, où de grands médecins l'examinèrent et tentèrent de la guérir. Leurs efforts restèrent sans résultat. On la ramena alors à Hottot, et, depuis ce temps, elle n'a pas bougé du lit aux rideaux blancs, moins blancs que son visage...

Rappelons encore que dans beaucoup de maladies, notamment dans l'anorexie nerveuse, qui survient surtout chez les jeunes filles, les malades sont absolument sans appétit et restent quelquefois plusieurs mois sans manger ou en ne mangeant presque rien.

Le docteur Bonheur a soigné, pour des vomissements incoercibles, une jeune fille qui avait de l'appétit, mangeait et buvait, mais vomissait instantanément tout ce qu'elle prenait. Pendant plus d'un an, on ne pouvait dire de quoi elle vivait ; cependant, malgré sa maigreur, elle avait continué de mener la vie ordinaire, conservant des apparences hors de proportion avec son jeûne involontaire, et elle finit par guérir, à la suite d'un voyage prolongé.

Le bureau de statistique du gouvernement de Pskov, en Russie, signale, dans son rapport de l'année 1898, un procédé qu'emploient les paysans de cette contrée pour résister aux disettes fréquentes dont ils sont les victimes.

Ce procédé s'appelle la *lëjka* ou le couchage (du verbe *lëja* être couché) et est ainsi décrit :

A peine le chef de famille s'aperçoit-il, vers la fin de l'automne, qu'une consommation normale de sa provision de blé ne le mènera pas jusqu'à la fin de l'année agriculturale, qu'il prend des dispositions pour en diminuer fortement la ration. Mais, sachant par expérience que, dans ce cas, il lui sera difficile de conserver à leur hauteur normale sa santé et surtout la force physique nécessaire pour les travaux du printemps, il se plonge, lui et sa famille, dans la lëjka, c'est-à-dire que, tout simplement, tout le monde va rester couché sur le poêle pendant quatre ou cinq mois, se levant seulement pour chauffer la hutte ou pour manger un morceau de pain trempé dans de l'eau ; il tâche de remuer le moins possible et de dormir le plus qu'il peut. Allongé sur son poêle, conservant la plus complète immobilité, cet homme n'a qu'un seul souci, celui de dépenser le moins possible de sa chaleur animale ; pour cela il tâche de moins manger, de moins boire, de moins remuer, en un mot, de moins *vivre*. Chaque mouvement superflu doit fatalement se répercuter dans son organisme par une dépense superflue de chaleur animale, ce qui, à son tour, appellera nécessairement une recrudescence d'appétit qui l'obligera à dépasser le minimum de consommation de son pain, minimum qui seul lui permettra de conserver sa provision de blé jusqu'à la récolte nouvelle. L'instinct lui commande de dormir, dormir et encore dormir. L'obscurité et le silence règnent dans la hutte où, dans les coins les plus chauds, hivernent, seuls ou entassés, les autres membres de la famille.

La *lëjka* n'est pas un fait temporaire, passager ou accidentel, mais tout un système élaboré par une série de générations de paysans et parfaitement rationnel comme on va le voir.

IV

Malgré les nombreux faits de ce genre observés depuis des siècles et dont nous venons de rappeler les principaux, la

science orthodoxe refusa longtemps d'accepter la possibilité d'un jeûne de quelques jours.

Longet, qui professa pendant bien des années la physiologie à la Faculté de médecine de Paris, disait encore, dans la troisième édition de son cours, publiée en 1869 :

Nous n'avons pas rapporté les cas d'abstinence prolongée pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, plusieurs années. Nous croyons que, si l'on fait la part de l'exagération, *ces cas rares se réduisent à néant*. La faim est une fonction tout animale dans laquelle l'esprit ne joue aucun rôle; or, comme chez les animaux, la mort arrive fatalement en assez peu de jours dans les cas d'inanition [1], il nous paraît impossible qu'il en soit autrement chez l'homme.

Il fallut, non plus des observations, mais des expériences, pour vaincre cette résistance de l'enseignement officiel.

La première fut faite, en 1880, par un médecin anglais domicilié à New-York, le docteur Tanner.

Il prit l'engagement de s'abstenir de toute nourriture pendant quarante jours et de ne boire que de l'eau pendant ce laps de temps.

L'expérience commença le 28 février, Pendant les quatorze premiers jours, le docteur ne prit rien, pas même de l'eau ;

1. Cela dépend des animaux. M. Henri Bruyère rapporte, dans *La Nature* du 24 août 1901, que les serpents peuvent supporter de très longs jeûnes sans paraître en souffrir et qu'il a observé lui-même des Pélopholes de Madagascar qui restaient deux, trois, et même quatre ans, sans manger. L'un d'eux, mesurant 2 mètres et pesant 4 kilogrammes, mourut au bout de *quatre ans et un mois de jeûne absolu* sans avoir perdu beaucoup de son poids.

On admet généralement que le chien peut résister 35 jours; le chat, le cheval et l'homme, une vingtaine de jours; une souris de 2 à 3 jours seulement.

Les animaux à sang-froid qui ont la température du milieu ambiant ou ne présentant que quelques degrés au-dessus de cette température résistent mieux que les animaux à sang chaud à température constante variant entre 35 et 40°.

Les animaux hibernants tels que l'écureuil, la marmotte et la chauve-souris sont alternativement à sang chaud et à sang froid. Pendant l'hibernation, les combustions sont très faibles, les tissus se consument très peu, très lentement; car, en dehors du travail du cœur et des poumons, ces animaux ne dépensent rien pendant leur engourdissement qui dure des mois entiers. C'est pour cela que leur température s'abaisse.

il avait perdu douze kilogrammes de son poids. Il se mit alors à boire de l'eau et, après quatre jours de libations aqueuses, il regagna deux kilogrammes, qu'il reperdit bientôt.

Tous les jours, il dormait de seize à dix-huit heures.

Le samedi 7 août, à midi, les quarante jours de jeûne étaient terminés; il avait conservé toute son intelligence et son activité. Il se mit à manger du lait, du melon, du vin, un beefsteak, et les digéra facilement.

Le poids total qu'il avait perdu était de dix-huit kilogrammes, et il avait absorbé vingt et un kilogrammes d'eau pendant la durée de son expérience [1].

Le docteur Tanner avait parié 5000 dollars (25 000 francs) qu'il sortirait victorieux de l'épreuve. Il les gagna, et son succès fit surgir immédiatement de nombreux imitateurs. Battandier à Vesoul, Savonay à Alger, Alex. Jacques à Londres, Simon à Bruxelles, jeûnèrent plus ou moins longtemps et admirent, moyennant payement, le public à les contempler; mais les recettes furent maigres, et c'est à peine si l'on parla d'eux. Il en fut de même pour un Italien, Alberto Montazzo, qui avait offert de se soumettre à une expérience de six mois.

Deux autres Italiens, Succi et Merlatti, furent plus heureux et, s'ils ne s'enrichirent pas, ils devinrent au moins célèbres et eurent la satisfaction de se voir étudiés par des savants.

Succi était alors âgé de trente-cinq ans. C'était un homme un peu maigre, de taille moyenne, le squelette et les muscles bien développés; tous les organes des sens fonctionnaient normalement, et sa sensibilité générale, examinée avec l'esthésiomètre de Weber, ne présentait rien d'anormal. Dans sa famille, on n'avait jamais constaté de maladie nerveuse; ceux qui le connaissaient depuis son enfance déclaraient l'avoir toujours tenu pour un homme d'un cerveau bien équilibré. Cependant, comme il était d'un caractère vif et irritable et qu'il professait des théories peu d'accord avec les opinions

1. Figuier, *Année scientifique*, 1880.

vulgaires, il fut deux fois enfermé dans un asile d'aliénés, à Rome, et deux fois relâché au bout de peu de temps.

Il avait beaucoup voyagé, surtout en Afrique, et c'est dans un de ces voyages qu'il a commencé, en 1877, la série de ses jeûnes. Il eut les fièvres d'Afrique et s'aperçut, à ce moment, que certains sucs végétaux qu'il prenait pour combattre ces fièvres lui permettaient de s'abstenir de toute nourriture, tout en poursuivant ses excursions. (Je reviendrai plus tard sur ce remède, qu'il appelait sa liqueur de Zanzibar.)

Il se soumit ainsi successivement à une vingtaine de jeûnes de plus en plus prolongés jusqu'en 1885, époque où il en fit un qui, dit-on, dura trente jours.

Il proposa alors, à Milan, de rester trente jours sans boire ni manger, en se faisant contrôler par des hommes de science. L'expérience eut lieu et le docteur Luigi Bufalini, membre de la commission de contrôle, a publié son rapport, dont nous extrayons les passages suivants :

On a nettement constaté qu'il n'y avait eu aucune supercherie.

Contrairement à ce qui se passe ordinairement dans les jeûnes prolongés, l'intelligence de Succi est restée lucide, son aptitude aux diverses occupations très complète et sa force musculaire égale à celle d'un homme qui se nourrit bien.

Succi a pris son dernier repas le 18 août 1886, à midi, et le soir avant de se coucher, il avala une certaine quantité de sa liqueur.

A partir de ce moment, il ne mangea plus rien, mais but en moyenne 850 grammes environ d'eau par jour[1]. Il en rejetait, par

1. Pendant ses trente jours de jeune, Succi a bu 7 kilogrammes d'eau de Vichy, 12 kilogrammes d'Hunyadi Janos et 16 kilogrammes d'eau pure. M. Gley a fait, à ce sujet, dans la *Revue scientifique* les observations suivantes :

« Bien des expériences ont démontré et tous les physiologistes admettent maintenant que la privation d'eau est pour beaucoup dans les graves désordres de l'inanition. Des grenouilles placées sous des cloches avec du chlorure de calcium (*anhydrisées*) meurent en présentant des troubles de la circulation et de la respiration (ralentissement des battements du cœur, dyspnée), des troubles de la sensibilité et des contractions tétaniques; en même temps il se produit des altérations des globules rouges. Il est d'ailleurs incontestable que l'absorption d'eau permet de prolonger le jeûne. Déjà, mais sans l'établir définitivement, — car les résultats de ces expériences sur ce point ne furent pas toujours identiques, — Chossat avait entrevu le fait. Je puis, à ce sujet, citer une expérience toute récente, à laquelle il m'a été donné d'assister, et



Fig. 2. — Portrait de Succi.

vomissement volontaire, environ 250 grammes, de sorte qu'en définitive il absorbait quotidiennement 600 grammes d'eau. La substance vomie était constituée par un liquide à peine trouble et par un sédiment de mucus et de cellules épithéliales provenant des premières voies digestives.

La quantité d'urine émise chaque jour a été en moyenne de 408 grammes, jamais plus de 500 grammes.

L'urée excrétée a été scrupuleusement dosée tous les jours. Elle a été au minimum de 10 grammes quand Succi restait au repos, et au maximum de 29 grammes après des exercices violents.

Succi a eu trois évacuations par le rectum pendant son jeûne, le troisième, le dixième et le vingt-septième jour. Au dixième jour, les fèces contenaient des cristaux d'acides gras et de phosphaste tribasique, de la matière colorante, des cellules épithéliales de l'intestin et des fibres musculaires, reste évident du dernier repas. Les matières du vingt-septième jour ne comprenaient plus aucune trace de ces résidus d'alimentation.

Toutes les autres sécrétions ont été abolies. Succi n'a jamais transpiré, même après une course de sept kilomètres. Il ne s'est pas mouché et n'a pas craché pendant la durée de son jeûne.

La température moyenne a été de 37°, les respirations de 21 par minute, les pulsations de 71.

qu'il m'est permis de rapporter sommairement, expérience exécutée au laboratoire de physiologie de la Faculté de médecine par M. Laborde. M. Laborde prend deux chiens de même poids et, le même jour, les soumet tous les deux à la diète absolue; seulement le second peut boire de l'eau *ad libitum.* Or le premier chien mourut le vingt et unième jour du jeûne; le *quarantième* jour, le second était bien vivant, très amaigri sans doute, et offrant quelques symptômes inquiétants, mais alerte encore, répondant aux appels et aux caresses, et le regard vif. Il buvait en moyenne environ 100 grammes d'eau par jour. L'expérience fut interrompue à ce moment, car M. Laborde voulait voir comment ce chien réparerait les pertes qu'il avait subies. Ce fait très simple, débarrassé de toute complication expérimentale, n'est-il pas des plus démonstratifs ? Notons enfin que, par l'absorption d'une certaine quantité d'eaux très riches en matières salines, comme l'eau de Vichy et l'eau d'Hunyadi, M. Succi se gardait contre les accidents très graves qui résultent de la privation des sels contenus dans les aliments solides. Ces accidents, on le sait, consistent surtout en des troubles profonds du système nerveux (*déminéralisation*). »

L'eau entre pour les deux tiers dans la composition de notre organisme. Elle s'élimine constamment par la peau, les muqueuses digestives et respiratoires, par le rein et diverses autres glandes; il faut donc la remplacer incessamment et l'homme a besoin d'en absorber en moyenne trois litres par 24 heures. Une grande partie est fournie par les aliments; le fromage en contient 370 p.100; la viande, le poisson et les fruits 700; la salade 940, et le riz seulement 90.

Succi pesait, au commencement de l'expérience, 61^{k},300; son poids a subi une diminution totale de 13^{k},100, soit de 441 grammes par jour[1].

Le 18 septembre, date à laquelle son jeûne s'est terminé, toutes ses facultés physiques et intellectuelles étaient absolument normales, malgré les exercices violents auxquels il s'était livré et qui paraissaient n'avoir entraîné aucune fatigue.

Les organes de la vision notamment étaient en aussi bon état le trentième jour du jeûne que le premier, ce qui est en contradiction avec tout ce que l'on enseigne sur la grande influence qu'exerce sur ces organes le fonctionnement stomacal et sur ce qu'on connaît des effets de l'irradiation sur la nutrition de la cornée et sur l'élascité des tissus et, par suite, sur le mécanisme de l'accommodation.

Le docteur Bufalini conclut ainsi :

Un organisme qui, par défaut absolu de nutrition, ne reçoit ni carbone, ni azote, ni hydrogène, continue cependant à excréter jusqu'à la fin de l'acide carbonique, de l'eau, de l'acide urique, et cela aux dépens de sa propre substance. La régression organique se poursuit, et la progression ne peut se faire, puisque les échanges moléculaires ne s'accomplissent qu'à la faveur des albumoïdes préexistants dans le sang et les humeurs parenchymateuses. Eh bien! chez Succi, on voit cette élimination urique se ralentir et le poids ne diminue que d'une façon minime (441 grammes par jour). Il est certain que la régression organique a été presque enrayée, et l'échange moléculaire entre les albuminoïdes aboli.

Je ne puis m'expliquer des résultats si surprenants qu'en cherchant le secret du jeûneur dans son *grand sympathique*. Je crois que Succi a un système nerveux trophique tout à fait spécial et grâce auquel ce travail moléculaire intime de la nutrition peut être, sinon suspendu, du moins fortement diminué. Succi a vécu à ses dépens, mais il consomme très peu; telle est ma conclusion. Comme on le voit, j'admets une névropathie réelle portant sur le système ganglionnaire.

Un fait me paraît souverainement précieux pour appuyer ma thèse, celui qui a trait à l'intégrité de la vision. Si les cornées de Succi sont restées intactes, s'il a échappé aux troubles profonds qu'ont si exactement notés des observateurs comme Brett, Magendie

1. Les expériences de Chaussat ont montré qu'un animal soumis à l'inanition meurt, en général, quand il a perdu un quart de son poids initial, ce qui a lieu généralement dans un délai de 15 à 18 jours en moyenne. Succi n'aurait donc plus eu que 2 kilogrammes à perdre quand il a cessé son jeûne.



et Chaussat, c'est que ces nerfs trophiques sont habitués à une consommation matérielle minime et ont pu continuer ainsi leurs fonctions.

Il y a évidemment chez cet homme comme une habitude de conservation qui lui permet d'assimiler beauconp, de perdre fort peu et d'emmagasiner, pour ainsi dire, des provisions pour la disette.

Succi vint ensuite à Paris. Quand il eut, à grand'peine, après un mois de démarches, réussi à constituer un comité, son impresario, le chevalier Lamparti, l'exhiba d'abord dans un appartement de la rue Le Peletier, avec un tourniquet. L'entrée coûtait 2 francs la semaine, et 1 franc le dimanche ; malgré la modicité des prix, il n'y eut presque pas de visiteurs. Le malheureux passa alors à l'état d'annexe dans des établissements comme l'Olympia, l'Eden-Théâtre et les Montagnes russes, mais il n'eut pas plus de succès. C'est dans un de ces établissements que je l'ai vu et, comme j'étais à peu près seul avec lui, je pus causer assez longtemps. Il me parut très versé dans les sciences psychiques et d'un esprit parfaitement équilibré.

Tous ceux qui pouvaient s'intéresser, pour une raison ou pour une autre, à ce genre d'expériences s'étaient portés au Grand-Hôtel, où un peintre sicilien, Merlatti, s'était installé, à grand fracas, quelques jours auparavant, annonçant un jeûne de cinquante jours, sans l'absorption de la moindre liqueur, et de plus, amusant le public par ses saillies, tout en barbouillant des toiles pour charmer ses loisirs. C'est ainsi que les journaux du temps lui prêtèrent ce mot de la faim ou de la fin : « La splendeur de ce palais me fait oublier le mien. »

Il était, comme Tanner, très gros mangeur. Dans le dernier repas qu'il fit solennellement devant la foule assemblée, il dévora une oie grasse *avec son ossature tout entière*, un kilogramme environ de filet de bœuf, un kilogramme de légumes et, comme dessert, deux douzaines de noix, dont il croqua les coquilles.

On voit qu'il faisait ses provisions à l'intérieur[1].

1. L'action de vivre ainsi sur ses réserves est connue en médecine

V

D'après le Dr Bernheim, l'homme sain qui meurt après plusieurs jours de jeûne ne meurt pas d'inanition ; il est encore un colosse relativement au phtisique émacié qui se traîne pendant des semaines comme un cadavre ambulant, ou un convalescent de fièvre typhoïde qui n'a plus que la peau et les os et qui, cependant, va guérir. C'est donc *la faim qui tue et non l'inanition*, ou du moins *la faim qui tue avant l'inanition*. En effet, le fébricitant, le phtisique, l'anorexique, l'hystérique qui vomit et le sensitif qui s'auto-suggestionne n'ont pas faim. Et, d'autre part, si l'on veut interpréter les symptômes de la faim, l'agitation, puis la dépression, les hallucinations, l'insomnie, l'excitation furieuse suivie de stupeur et d'un collapsus terminal, on voit qu'il s'agit là d'une véritable névrose à laquelle les affamés succombent avant d'avoir eu le temps de mourir d'inanition.

Toute la question revient donc, pour pouvoir supporter un long jeûne, à s'y préparer graduellement ou à suspendre la faim par des procédés stupéfiants.

J. Acosta signalait déjà cette propriété des feuilles du tabac et de la coca du Pérou, dans son *Histoire naturelle des Indes* (t. IV. ch. XII) publiée à Séville en 1590, et l'amiral de Corbigny écrivait récemment qu'un marron astringent de l'Afrique équatoriale, la noix de Gourou ou de kola, très apprécié des habitants de ce pays pour ses propriétés reconstituantes, permet aux voyageurs de supporter sans fatigue la privation de nourriture et de longues marches sous un soleil énervant.

Le professeur Germain Sée, le Dr Rochard et le professeur Heckel (de Marseille) ont montré que la Kola et quelques autres aliments dits d'*épargne*, ayant pour base la *caféine*, supprimaient la sensation de faim, facilitaient le travail mus-

sous le nom d'*autophagie*. On en a des exemples curieux dans les bosses des chameaux et les fesses des Hottentotes, qui s'enflent dans l'abondance et se dégonflent dans la famine.

culaire et permettaient de le continuer sans fatigue en annulant l'essoufflement consécutif à l'effort.

Matthiole (*Commentaire sur Dioscoride*) attribue aux Scythes l'usage d'une herbe agréable au goût qui pouvait suppléer à la nourriture pendant dix à douze jours.

Beaucoup d'auteurs de l'antiquité, et en particulier Plutarque, prétendent que le philosophe Épiménide avait dormi pendant cinquante ans dans une caverne; d'autres, moins crédules, se bornent à dire qu'il vécut tout ce temps-là presque sans manger et un écrivain militaire du deuxième siècle avant notre ère donne même plusieurs recettes de préparations connues sous le nom de *Pâte d'Épiménide*, et qui entraient dans la composition des approvisionnements des places fortes; je les ai reproduites dans mon livre sur la Poliorcétique des Grecs.

Les préparations de cette nature étaient fort répandues, car Xiphilin (*In Severo*, ann. 206) dit que les Calédoniens et les Méates savaient « préparer une nourriture telle que, prise en boulette de la grosseur d'une fève, elle calmait la faim et la soif ».

La liqueur de Zanzibar qu'employait Succi était, on le voit, renouvelée des Grecs. Seulement le Dr Bernheim pense que cette liqueur, absorbée le premier jour, n'a pas suffi pour supprimer la sensation de faim pendant toute la durée du jeûne, mais qu'elle a produit une auto-suggestion capable d'annihiler les effets de cette névrose. Il raconte à ce propos que M. Debove, ayant suggéré à deux femmes hystériques endormies par lui l'absence de faim et l'ordre de ne pas manger, put les soumettre à un jeûne de quinze jours pleins, pendant lesquels elles ont bu mais n'ont ingéré aucun aliment solide. Ce jeûne, très bien supporté, aurait pu être prolongé encore pendant quinze jours, mais l'une des malades avait déjà perdu 3^{kg},200 et l'autre 5^{kg},200.

La théorie du Dr Bernheim avait déjà été formulée dans les *Prolégomènes* de l'Histoire universelle de Ibn Khaldoun, savant homme d'État du xve siècle, qui nous a laissé de pré-

cieux renseignements sur tout ce qui se rattache à la civilisation arabe[1].

« Les médecins se trompent, dit-il, en prétendant que c'est l'abstinence qui fait mourir : cela n'arrive jamais, à moins qu'on ne prive l'homme brusquement de toute espèce d'aliments; alors les intestins se ferment tout à fait et l'on éprouve une maladie qui peut conduire à la mort. Mais lorsque la chose se fait graduellement, et par esprit religieux, en diminuant peu à peu la quantité de nourriture, ainsi que font les Soufis, la mort n'est pas à craindre. La même progression est absolument nécessaire lorsqu'on veut renoncer à cette pratique de dévotion; car, si l'on reprenait brusquement sa première manière de se nourrir, on risquerait sa vie. Il faut revenir au point de départ, en suivant une gradation régulière, ainsi que cela s'était fait en le quittant. Nous avons vu des hommes qui supportaient une abstinence complète pendant quarante jours consécutifs et même davantage.

« Sous le règne du sultan Abou'l-Hacen, et en présence de nos professeurs, on amena devant ce prince deux femmes, dont l'une était native d'Algésiras et l'autre de Rouda. Depuis deux ans, elles avaient renoncé à toute nourriture, et, le bruit s'en étant répandu, on voulut les mettre à l'épreuve. Le fait fut complètement vérifié, et elles continuèrent à jeûner ainsi jusqu'à leur mort. Parmi nos anciens condisciples, nous en avons vu plusieurs qui se contentaient pour toute nourriture de lait de chèvre; à une certaine heure de chaque jour, ou à l'heure du déjeuner, ils tétaient le pis de l'animal. Pendant quinze ans, ils suivirent ce régime. Bien d'autres ont imité leur exemple. C'est un fait qu'on ne saurait révoquer en doute (p. 182). »

En résumé la machine humaine, comme la machine à vapeur, peut subsister longtemps sans être alimentée si aucune cause extérieure ne vient la détruire.

Si la machine ne travaille pas, comme dans les sommeils

1. Une traduction française des *Prolégomènes*, a été publiée en 1852 dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*.



léthargiques, elle peut résister très longtemps. C'est ce que prouve, en ce moment, Marie Boyenval qui dort à Thénelles (Aisne) depuis 19 ans.

Si, au contraire, la machine travaille, la théorie d'Ibn Khaldoun et de Bernheim paraît devoir être admise, en laissant toutefois subsister une inconnue. Quand l'individu, comme Zélie Bouriou notamment, ne consume pas ses réserves, où prend-il la force nécessaire pour accomplir les actes de sa vie quotidienne? Son organisme serait-il comparable à celui de certains végétaux qui poussent sur le roc, empruntant les éléments de leur vitalité à l'oxygène et à l'azote de l'air, et vivant, suivant l'expression populaire, de l'*air du temps?*

Albert de Rochas.

DISCOURS ANNUEL DU PRÉSIDENT

DE LA

SOCIÉTÉ DE RECHERCHES PSYCHIQUES DE LONDRES

En continuant à occuper cette place pour une nouvelle année, mon devoir est d'adresser un discours à la Société, et je le remplirais avec plaisir si j'avais eu récemment l'occasion de faire quelques recherches personnelles sur l'un des phénomènes importants auxquels s'intéresse la Société. Il me faut donc me borner à faire quelques observations générales sur certains aspects de nos études et à essayer d'examiner notre situation.

Dans ce but, je me propose de vous parler un peu sur chacun des points suivants, sans prétendre nullement épuiser chacun de ces sujets :

1° Les explications courantes de la lucidité et de la clairvoyance;

2° Les étranges phénomènes physiques qui accompagnent quelquefois l'état de trance;

3° Les idées auxquelles je me suis arrêté au sujet de ces facultés ultra-normales.

Je parlerai d'abord de la lucidité et de la clairvoyance pendant l'état de trance; par quoi j'entends le fait, le fait qui me semble indiscutable, que dans certaines conditions la bouche peut dire et la main peut écrire des choses tout à fait en dehors de la partie normale de l'esprit qui les dirige ordinairement.

Il y a beaucoup de questions intéressantes qui se posent au sujet de cette faculté : la bouche et la main paraissent obéir non aux centres cérébraux ordinaires, mais à quelque région du cerveau plus automatique et moins consciente, à la partie qui agit dans les rêves, dans l'hypnose et, en général, dans les automatismes; de sorte que l'esprit habituel, normal de celui qui écrit ou parle ne semble pas être mis à contribution. Et cependant, il y a un esprit qui agit avec son caractère, des idées qui lui sont propres. Les questions intéressantes sont celles-ci : Quel est l'esprit qui agit? Et comment la connaissance nouvelle, possédée par l'organisme, a-t-elle été acquise?

Les deux principales explications que l'on a coutume de proposer sont :

1° La télépathie due aux vivants;

2° Le renseignement direct donné par les esprits des morts.

On a tant dit pour et contre ces hypothèses qu'il est peut-être inutile de récapituler les arguments employés; d'autant plus que dans le dernier volume, considérable à tous les points de vue, publié par la Société, le professeur Hyslop a traité ce sujet en détail et avec le plus grand soin, et quant à moi, je tiens à lui exprimer ma reconnaissance pour la conscience avec laquelle il a fait ce travail et sa précieuse contribution à la science. Je sais, par expérience, combien est fastidieux ce genre de travail et le temps qu'il faut pour commenter, sans rien oublier, une longue série de messages relatifs à des sujets domestiques pour lesquels les personnes étrangères manquent, naturellement, de tout renseignement et de tout intérêt, et combien il est difficile de faire passer dans le rapport imprimé un peu de l'intérêt ressenti quelquefois si vivement pendant la communication par ceux à qui les moindres faits et traits personnels cités ont été familiers depuis l'enfance.

Il est certain que de tels rapports doivent forcément paraître très ennuyeux aux étrangers, absolument comme une conversation de famille qu'on entendrait en chemin de fer sur « Harry » et l' « oncle Tom » et « Lucy », etc., si elle

dure longtemps et qu'aucune occasion ne se présente pour changer de compartiment, devient d'un ennui accablant.

La patience, cependant, est une des vertus que l'on doit apprendre quand on veut étudier. La grosseur du rapport du professeur Hyslop peut empêcher beaucoup de personnes de commencer même à le lire; mais je ferai remarquer qu'une grande partie du rapport consiste en commentaires, en discussions d'hypothèses et en un compte rendu d'expériences entreprises avec l'aide d'étudiants et de collègues de l'Université de Colombie, dans le but de trouver des explications, et tandis que le rapport complet restera là pour tout étudiant futur qui voudra l'examiner en détail, il est possible pour tous ceux qui savent lire et sauter avec intelligence les passages d'intérêt secondaire de prendre connaissance, dans ses traits principaux, de l'œuvre importante et magnifique du professeur Hyslop.

Mais laissons là cette digression.

Revenons au sujet de la lucidité en général. Je tiens à exprimer mon intime conviction qu'une explication basée sur la télépathie comme une *vera causa* ne suffit pas. La télépathie est la seule faculté humaine ultra-normale dont toute personne engagée dans ces recherches soit disposée à admettre l'existence, c'est-à-dire à l'admettre comme un simple fait, résumant certains phénomènes observés.

Mais ses lois sont inconnues et son pouvoir et sa signification ne sont pas encore apparents. Elle n'est probablement qu'une des facultés humaines que la science n'a pas encore reconnues, et il peut arriver que ce soit une erreur d'essayer de s'en servir pour expliquer un grand nombre d'autres facultés qui sont peut-être d'une étendue ou d'une valeur semblable, quoique cet essai soit naturel et convenable. Il faut essayer une clef dans toutes serrures pour être sûr que ce n'est pas un passe-partout, et si elle en ouvre seulement une ou deux, c'est autant de gagné.

La télépathie elle-même pourtant a besoin d'une explication. Une idée ou une pensée dans l'esprit d'une personne se réfléchit et apparaît obscurément dans l'esprit d'une autre personne. Comment cela se fait-il? Est-ce un phénomène phy-

sique se produisant dans un milieu physique ou éther reliant les deux cerveaux? Est-ce une fonction physiologique primitive du cerveau, ou est-ce une faculté psychologique primitive? Et dans ce dernier cas quelle en est la signification?

Peut-être ne peut-il y avoir d'action immédiate directe entre deux esprits[1]; peut-être doit-il y avoir un intermédiaire — sinon un milieu physique, du moins un milieu psychologique — ou bien encore une troisième intelligence agissant à la fois sur l'agent et le percipient ou en communication avec les deux?

Jusqu'à ce que nous puissions répondre à ces questions — et quant à moi je doute que j'aie réussi même à les formuler convenablement — il est à peine possible de regarder l'influence télépathique, même venant de l'assistant, comme une explication légitime de beaucoup de traits de clairvoyance ou de lucidité notés dans les messages pendant l'état de transe.

On peut la considérer comme l'explication la moins forcée, mais on ne peut, avec certitude, la donner définitivement comme la seule bonne, même si elle répondait facilement aux faits; encore moins est-il admissible, excepté comme hypothèse tout à fait vague et hasardée, de se servir de cette explication à chaque occasion au delà des limites de l'expérience dans une région complètement inconnue, et de supposer que le médium lit les pensées d'étrangers sans aucune connexion avec lui et inconscients d'un rapport avec lui, tandis qu'il n'a jamais été montré expérimentalement que la pensée peut être lue dans ces conditions[2].

1. Singulière supposition en contradiction avec les si nombreuses expériences de transmission dépensée, et avec la supposition même qui suit immédiatement, celle de cette troisième intelligence servant d'intermédiaire. S'il peut y avoir communication entre le n° 3 et le n° 1 pourquoi le n° 1 ne pourrait-il pas tout aussi bien communiquer avec le n° 2? M. M.

2. Le manque actuel d'expériences ne prouverait rien non plus. Il y a des parties de la scienee où l'expérience n'est pas possible, où toutes nos connaissances nous viennent de l'*observation seulement*. L'astronomie, que je sache, ne peut faire d'expérience. Elle est bien forcée de se cententer d'observations. Elle n'en a pas moins des hypothèses très solides. Du reste, les expériences qu'Ermacora avait commencées (rêves suggérés télépathiquement) étaient déjà très probantes. Elles

On doit supposer que ces étrangers sont moins familiers avec ce qui concerne la personne donnée ostensiblement comme celle qui se communique au moyen du médium en trance qu'elle ne le serait elle-même; pourquoi alors ne pas se contenter de supposer l'action de son intelligence persistant de quelque manière et imaginer l'action inconsciente de personnes absentes ou étrangères?[1] Nous avons pour le faire des raisons évidentes et peut-être toutes-puissantes. Il est facile de supposer que des personnes vivantes sont au courant chacune d'un ou deux des faits cités par la clairvoyante. Elles existent ces personnes, tandis que nous ne sommes pas du tout sûrs de la continuation de l'existence de la personne qui se donne comme le communicateur. En réalité, c'est justement la chose que nous voudrions pouvoir prouver; c'est-à-dire que nous voudrions pouvoir maintenant montrer scientifiquement la vérité sur cette question. Aussi je demande que ceux d'entre nous qui sont convaincus de la continuation de cette existence soient aussi patients que

avaient lieu, il est vrai, entre personnes intimement liées. Mais je ne vois pas comment l'on pourrait instituer des expériences entre un médium et des gens sans aucune connexion, même indirecte, avec lui. Ce qu'on appelle vraiment une expérience est fait avec des éléments *tous* aussi connus que possible. C'est donc demander l'impossible. On est bien forcé de se servir de ce que donne l'observation, c'est-à-dire des cas où le somnambule semble voir à distance et décrit exactement une scène totalement inconnue aux assistants et se rapportant à une personne et à des endroits dont il n'a jamais soupçonné l'existence. Dans ces cas il ne viendra pas à la pensée même d'un spirite, pourvu qu'il soit modéré — comme Aksakoff, par exemple — d'attribuer le résultat à autre chose qu'à la télépathie, ni de faire intervenir un esprit intermédiaire. A courte ou à longue distance, les cas de lecture de pensée entre personnes totalement étrangères l'une à l'autre sont déjà innombrables. Les expériences que demande M. Lodge, si elles étaient possibles, ne serviraient qu'à *confirmer* les observations. M. M.

1. Pourquoi? Mais parce que rien n'est plus anti-scientifique qu'une âme sans corps, une pensée sans cerveau pour l'engendrer. On n'imaginera pas en chimie de parler des propriétés d'un corps comme pouvant exister à part de ce corps, ni en physique de la chaleur comme pouvant exister sans un corps chaud, ou de l'attraction sans un corps attirant. Et, au contraire, il n'y a pas dans les études psychiques un seul chapitre pour ainsi dire qui ne nous montre l'immensité du domaine de l'inconscience ou plutôt de la subconscience. Un admirateur de M. Myers comme l'est M. Lodge le sait mieux que personne.

M.

possible avec ceux d'entre nous qui ne le sont pas. L'impatience n'est pas à sa place dans ces difficiles questions, auxquelles de tout temps quelque portion de l'humanité s'est vouée sans jamais arriver à satisfaire tout le monde.

Relativement à l'action des esprits désincarnés, on peut supposer qu'ils occupent eux-mêmes temporairement et animent quelque partie du corps du médium et par ce moyen contrôlent une partie suffisante du mécanisme physiologique pour produire le message qu'ils veulent. L'opinion que nous avons sur une telle hypothèse dépend de l'idée que nous nous faisons de nos pouvoirs normaux : elle tire sa vraisemblance à première vue de la théorie que nous sommes nous-mêmes des entités auxquelles les noms populaires d'âmes, d'esprits, etc., ont été donnés; dont on peut dire qu'elles forment, qu'elles habitent et contrôlent un certain assemblage d'atomes terrestres que nous appelons corps[1]; et par le moyen duquel nous, comme agents psychologiques, arrivons à transmettre des messages plus ou moins compréhensibles à d'autres intelligences vêtues du même vêtement charnel : employant pour cela des procédés physiques tels que les vibrations de l'air, ou les traces laissées par l'encre sur le papier.

Étant donné que nous sommes de semblables entités mentales ou intelligences psychologiques avec le pouvoir de faire croître et former de la matière par l'acte de se nourrir, nous devons noter en passant le fait important que la fabrication de nos corps dont je viens de parler est l'œuvre de notre esprit subconscient, et que c'est une chose qu'il est complètement en dehors du pouvoir de notre conscience d'accomplir. Nourrissez un enfant, et, règle générale, inconsciemment il deviendra un homme, phénomène qui est au-dessus de notre influence et de notre intelligence, et dépasse absolument notre habileté d'exécution la plus complète.

Remarquez de plus que c'est le même esprit inconscient

1. C'est bien là en effet l'expression des croyances les plus vulgaires et les plus grossières de l'humanité primitive, et elles sont encore en vigueur dans l'immense majorité des esprits. Chaque pas de la science a été marqué par la destruction d'une de ces entités que l'homme primitif voyait partout. M. M.

ou la même partie subconsciente du corps — appelez-la comme vous voudrez — qui dirige presque tous les processus vitaux ordinaires, et dispose de notre nourriture, ou nous donne une indigestion, comme cela lui plaît. J'ai l'air de m'amuser à sortir de mon sujet, mais cela est important et se rattache à ce qui suit. Cela est peut-être même d'une importance capitale dans toute la question des rapports réciproques de l'esprit et de la matière[1].

L'hypothèse qui cherche à expliquer le contrôle du corps du médium en trance par l'influence d'esprits désincarnés suppose qu'une machine compliquée comme notre corps peut être employée occasionnellement, non seulement par l'esprit ou l'intelligence qui l'ont pour ainsi dire fabriquée, mais temporairement et avec difficulté par d'autres esprits ou intelligences autorisés à s'en servir.

Il y a beaucoup de difficultés ici et l'une d'elles est la supposition que de telles intelligences existent.

A s'en tenir là, j'avoue que la supposition ne me paraît pas très improbable; connaissant ce que nous connaissons avec certitude de l'univers matériel, de son immensité, du nombre de mondes habitables qu'il contient (je ne dis pas habités, nous n'en n'avons pas encore de preuves, mais habitables); considérant aussi l'absurdité de l'idée que nos sens, si peu nombreux, nous auraient instruits sur les possibilités d'existence qui peuvent être associées dans nos esprits avec l'idée généralisée d'« habitable »; remarquant aussi l'immense variété de vies qui pullulent partout sur cette planète aussitôt que les conditions le permettent, je crois impossible de nier la probabilité qu'il y a dans l'espace une immense catégorie de vies et d'intelligences dont à présent nous ne savons rien.

En réalité, nous sommes nous-mêmes sur cette planète et dans ce corps seulement pendant quelques révolutions de la terre autour du soleil; un millier de mois : c'est plus que ce

1. A moins qu'esprit et matière ne soient qu'une seule et même chose et qu'il n'y ait pas d'esprit sans matière, pas de matière sans esprit.
N. de T.

que nous appelons « l'existence » de la plupart d'entre nous.

Où nous étions ou ce que nous étions auparavant, où nous serons et ce que nous serons après, ce sont des questions liées intimement et nécessairement l'une avec l'autre, comme Platon le pensait, et qui jusqu'à présent restent et paraissent devoir rester toujours sans réponse.

Mais, si l'on croit à la possibilité d'une diffusion, d'une généralité de la vie et de l'esprit beaucoup plus grande que celles auxquelles on était accoutumé de penser, — généralité, diffusion égales peut-être à celles de la matière, — quelle probabilité y a-t-il que les différentes classes de vie et d'esprit se mêlent, entr'agissent l'une sur l'autre? Il n'y a là aucune probabilité *a priori;* c'est purement une question d'expérience et d'observation.

Par l'observation, nous apprenons qu'en règle générale, les habitants visibles et sensibles de ce monde semblent absolument libres de conduire leurs affaires et ne sont troublés que par leurs conflits mutuels ou leur coopération. Jusqu'à quel point cet isolement est-il apparent ou réel, je ne le chercherai pas maintenant. Je crois que les philosophes admettraient que cette *apparence* d'isolement et d'indépendance aurait probablement lieu même dans un monde où l'influence et le contrôle seraient des réalités ; et certainement il y a eu de tout temps des personnes appelées religieuses, qui ont senti[1] plus ou moins une direction.

Mais, même en supposant que l'indépendance et l'isolement sont les conditions normales, il ne s'ensuit pas qu'une intervention ou une collision occasionnelle soit impossible. Il en est ainsi avec les mondes matériels : — ordinairement, ils voguent pacifiquement dans l'immensité de l'espace, sans embarras, dirigés, c'est vrai, mais inconscients de cette direction, et peut-être que beaucoup d'entre eux, ceux dont l'atmosphère physique se trouve extradense, ou dont la vision est limitée pour quelque autre raison, s'enorgueillissent à l'idée de leur complet isolement qu'ils appellent peut-être

1. Ou cru sentir. M. M.

leur splendide isolement. Mais nous qui voyons plus loin, à travers notre atmosphère plus claire, nous les héritiers d'Aristarque, de Copernic et de Galilée, qui contemplons les globes célestes, nous savons que cette liberté apparente est illusoire, que leurs mouvements sont dirigés par une force dont ils sont inconscients et que même leur apparence extérieure d'isolement ou de préservation de tout danger extérieur est exposée à une fin soudaine et violente, car nous savons que parfois il peut arriver une rencontre avec quelque autre monde semblable, une collision, une catastrophe et l'éclat qui en résulte, nous l'appelons une nouvelle étoile[1].

Dans le monde psychologique, avons-nous jamais rencontré quelque phénomène également ultra-normal, quelque intervention d'origine externe se produisant au milieu de notre état normal et tranquille? A-t-on des exemples d'éclosion soudaine d'intelligence ou de caractère dépassant le type humain, d'informations obtenues autrement que par des moyens normaux, de révolution dans nos idées sur Dieu et l'humanité et sur le sens de l'existence? Avons-nous toujours bien accueilli, n'avons-nous pas ou maltraité un prophète, ou un voyant de première importance? Ou, sans aller si haut, sans sortir de notre vie de famille, ne nous sommes-nous jamais trouvés dans quelque circonstance étrange, nous croyant la proie d'une hallucination, mais d'une hallucination ayant un sens, en voyant l'image ou en entendant la voix d'amis ensevelis? Ou, pour descendre encore, n'avons-nous jamais été témoins de mouvements d'objets matériels qui n'avaient été remués par aucune cause connue, aucun habitant normal de cette planète?

Y a-t-il des preuves de faits semblables? Les opinions diffèrent. Pour moi, je crois à ces faits. Une partie de

1. Je sais bien que les collisions entre deux globes habitables doivent être extrêmement rares et que les collisions entre des masses nébuleuses doivent être beaucoup plus communes. Mais, ni l'habitabilité des masses s'entre-choquant, ni la fréquence des collisions n'importent au sens de ce que je dis; je tiens seulement à insister sur la rareté et sur la possibilité du phénomène.



l'extrême difficulté qu'il y a à accepter un phénomène non habituel consiste dans l'idée, *a priori,* qu'il est contraire aux lois de la nature, et dès lors impossible. Nous ne pouvons cependant pas dire positivement que ceux-ci sont contraires aux lois de la nature. Tout ce que nous pouvons raisonnablement dire, c'est qu'ils sont contraires aux habitudes de la nature ; ou mieux encore, qu'ils contredisent ce que nous avons toujours vu ou qu'ils viennent s'y ajouter. Entre le mot « impossible » et ceux-ci « contraire à l'ordre de la nature », il y a un abîme.

D'où vient l'antagonisme — l'antagonisme irréductible, — mais, espérons-le, sur le point de disparaître, entre la science orthodoxe et la croyance que l'humanité a souvent adoptée, dont s'occupe consciencieusement notre Société, la croyance que ces irruptions se produisent parfois ? Il vient, je crois, de l'horreur que la science a pour l'inintelligible : elle ne peut rien faire d'un agent capricieux et désordonné, et elle préfère en ignorer l'existence. Elle est accoutumée à simplifier ces problèmes par des méthodes d'abstraction, des méthodes puissantes et pratiques qui ignorent ou éliminent les causes trop embarrassantes, trop complexes ou trop triviales, pour qu'on en tienne compte. Par une longue suite d'ignorances heureuses, elle a peut-être acquis l'habitude de penser qu'elle peut encore maintenant mettre de côté ces causes troublantes. Cela pourtant est en dehors de son pouvoir. L'abstraction est un procédé très utile, mais qui ne sert qu'à empêcher d'observer une chose ; elle ne peut véritablement pas exclure de l'univers[1] ce qui est trop complexe ou ce qui paraît un désordre.

... Introduisez une araignée ou quelque autre animal vivant dans la balance ou dans quelque appareil délicat du physicien, et il se trouvera jeté dans la confusion pendant un moment. Quelque chose de capricieux et de désordonné est intervenu et gâte tout. C'est justement l'espèce d'ennui qu'éprouverait un savant s'il était introduit tout d'un coup au beau milieu d'une séance. Cependant, il viendrait à l'esprit

1. James Ward. *Naturalism and Agnosticism,* vol. I.

d'un expérimentateur sérieux, même si une araignée était une chose absolument nouvelle pour lui, de la saisir, et de la garder et de lui faire tisser sa toile pour peut-être plus tard s'en servir; mais, ordinairement, l'araignée sera rejetée comme gênante, et c'est le biologiste qui sera chargé de l'étudier. S'il n'y avait pas de biologiste, si l'on n'avait encore jamais vu de bête vivante, et que l'araignée eût échappé, profitant de la confusion qu'elle aurait causée, il est difficile de se figurer l'accueil qui serait fait au récit de l'expérience par la société scientifique qui l'entendrait; ça ne pourrait être qu'une incrédulité plus ou moins polie.

De même, à ce que j'imagine, un être humain, se baissant vers un monde de fourmis, pourrait lui infliger des catastrophes ou y accomplir des miracles qui révolutionneraient ce petit monde. Je suppose que la fourmi, dans les pays peuplés, doit déjà avoir été exposée à de tels événements et avoir accumulé et transmis à ses descendants des légendes à ce sujet; mais, aux fourmis des contrées inexplorées, les exploits de quelque marin naufragé pourraient se présenter comme des événements nouveaux et incroyables. Et on remarquera que les actions accomplies par l'homme dépasseront les pouvoirs de la société des fourmis, non seulement en grandeur, mais en nature. Par exemple, il pourra produire des chocs électriques, ou des explosions de produits chimiques, ou des concentrations des rayons du soleil par le moyen de lentilles.

Maintenant, pour la très grande majorité, les phénomènes physiques que l'on dit avoir lieu en présence d'un médium n'ont en eux-mêmes rien d'extraordinaire : la production d'odeurs, par exemple, l'introduction de fleurs et autres objets, les mouvements des meubles, les épreuves photographiques, tout cela peut être obtenu par des moyens normaux, pourvu que le temps et l'occasion nécessaires soient donnés; la seule chose à expliquer est comment ces choses se produisent-elles dans les conditions données, plus ou moins rigoureusement établies pour empêcher leur production normale. C'est là un champ de bataille bien connu sur lequel en passant nous jetons un coup d'œil.

Mais il y a d'autres phénomènes qui impliquent un effet produit au delà des limites du pouvoir humain. Par exemple, la prétendue résistance de la peau et des nerfs humains au feu sous l'influence de l'émotion religieuse ou d'un état de trance; ou bien l'extraction d'un objet solide hors d'une boîte restée fermée ; ou bien, ce qu'on dit beaucoup plus commun, la matérialisation ou l'apparition de formes humaines temporaires.

J'avoue n'avoir jamais vu, moi-même, une seule de ces choses accomplie dans des conditions satisfaisantes; mais le témoignage de sir William Crookes et d'autres personnes à ce sujet est très détaillé ; et il est presque aussi difficile de résister à leur témoignage que d'accepter les faits attestés. Bien plus, quelques-unes des personnes ici présentes croient que ces choses leur sont parfaitement familières.

Examinons donc, à la lumière de nos connaissances actuelles en physique, si ces choses sont tout à fait impossibles et absurdes, au point qu'aucun témoignage ne suffirait pour détruire notre incrédulité ; ou bien si nous devons consentir à examiner les preuves et nous préparer à des enquêtes sur les cas qui nous seront présentés ; avec soin, avec le scepticisme voulu, bien entendu, mais sans préjugé, sans parti pris.

Un des trois exemples cités semble, à certains égards, le plus simple, le mieux défini, en tant qu'il ne se rattache pas à la physiologie qui nous est moins familière et qu'il s'agit seulement de phénomènes physiques. Je veux parler du phénomène communément désigné sous les mots de : « passage de la matière à travers la matière », — le passage ou la filtration d'un corps solide inorganique à travers un autre sans dommage ni violence. Les exemples que l'on donne de ce fait sont les nœuds faits et défaits avec un lien sans bouts, l'extraction d'une bille de billard d'une coque restée fermée, l'enchevêtrement de deux anneaux fermés. Je n'ai jamais vu un exemple digne de foi d'aucune de ces choses. Je connais des cas d'anneaux passés autour d'objets qui paraissaient trop larges pour cela, par exemple : un anneau autour du pied d'un verre de vin, ou autour du pied d'une table ronde

ou autour du poignet d'un homme [1]. Mais je n'ai jamais vu un exemple permanent et indéniable de ce qu'on pourrait appeler un miracle physique ; et je ne sache pas qu'il y ait au monde une seule chose de ce genre, comme par exemple deux anneaux de bois différents, d'une seule pièce et passés l'un dans l'autre ; et encore peut-être l'habileté du botaniste ou du jardinier pourrait-elle arriver à obtenir ce résultat en forçant des arbres à croître dans des conditions favorables. Mais je suppose qu'un botaniste pourrait découvrir si le résultat a été obtenu par quelque moyen naturel.

On a montré une couple d'anneaux en cuir d'une seule pièce, découpés dans une seule peau et passés l'un dans l'autre ; mais cet enchevêtrement peut avoir été obtenu en profitant de l'épaisseur de la peau et en la découpant habilement. Un verre à vin et des coquetiers passés ensemble à travers un morceau de bois ont été présentés à Berlin et l'on a bien voulu me les prêter pour que nous les examinions. Mais quoique l'on affirme que la production a eu lieu dans des conditions supernormales, je suis certain qu'il y a eu là seulement des moyens mécaniques d'une ingéniosité ordinaire pour arriver à une construction habile et trompeuse. Voici un objet semblable consistant en un anneau de bois autour du col d'un vase en verre, récemment fabriqué dans le laboratoire de sir William Crookes tout à fait normalement et que l'on m'a permis de vous montrer.

Relativement au passage anormal de la matière à travers la matière, je ne sache pas que sir William Crookes en ait jamais attesté aucun exemple ; la seule preuve scientifique que je connaisse est celle donnée par le professeur Zöllner, qui, bien qu'extrêmement curieuse, embarrassante et détaillée, ne laisse pas un sentiment de conviction dans un esprit débarrassé de tout préjugé.

1. L'anneau de fer passé au poignet de Husk était, suivant le Dr George Wyld, miraculeusement petit, c'est-à-dire trop petit pour avoir jamais pu passer autour de la main : voir *Proceedings* S. P. R. Vol. III, p. 460, où se trouve le compte rendu des recherches faites sur ce phénomène par sir William Crookes, M. Victor Horsley et d'autres, qui conclurent que l'anneau pouvait être arrivé à occuper la position qu'ils constatèrent par l'effet de forces naturelles connues.

Par conséquent, ce qu'il y a de plus simple pour moi, ou pour tout savant d'aujourd'hui, c'est de considérer le cas du passage de la matière à travers la matière non seulement comme non prouvé, mais comme impossible, et de refuser de l'examiner. Cependant tant de choses extraordinaires sont arrivées que je ne nierais pas absolument qu'un jour viendra où nous ménagerons une petite place pour quelque chose de semblable. S'il en était ainsi, tout au plus se hasarderait-on à suggérer qu'on pourrait invoquer les dernières découvertes sur la structure probablement complexe de l'atome matériel avec des intervalles très larges en proportion des agrégats constituants pour expliquer l'interpénétration de deux solides. A présent, les difficultés d'une telle hypothèse sont énormes et j'avoue mon complet scepticisme au sujet de ces phénomènes ; il faudrait des preuves d'une force extraordinaire pour me convaincre.

« Mais, me dira-t-on, trouvez-vous les mouvements d'objets sans contact, ou les matérialisations plus faciles à croire ? » Oui, certainement. Je suis disposé à soutenir que j'ai moi-même assisté à des exemples de ces choses : et je suis certainement prêt à les prendre en considération.

Supposez qu'un objet qu'on ne touche pas vogue ou se meuve dans l'air, ou soit soulevé et flotte au-dessus du sol, comment considérerons-nous la chose ? C'est justement ce que pourrait faire un animal vivant, et ainsi la première hypothèse qui se présente naturellement c'est qu'un être vivant est là : (*a*) le médium lui-même se servant d'un truc ou d'un mécanisme caché, (*b*) un compère — peut-être un compère inconscient parmi les assistants, (*c*) une individualité inconnue et invisible autre que les personnes présentes. Si dans ce cas les lois ordinaires de la nature étaient suspendues ou si l'on pouvait s'assurer que le poids d'un morceau de matière a disparu, ou qu'une nouvelle force a été introduite autre que les forces connues, il y aurait alors de nouvelles difficultés ; mais jusqu'à présent on n'a pas essayé d'établir aucune de ces choses. Il faut reconnaître, il est vrai, qu'ordinairement on n'accorde qu'une attention insuffisante à cet aspect des phénomènes physiques anormaux. Si un corps

pesant est soulevé dans de bonnes conditions, nous devrions toujours essayer de savoir [je ne dis pas que ce soit facile] où a passé son poids ; c'est-à-dire ce qui le supporte, ce qui finalement le supporte.

Par exemple, si les expériences étaient faites dans une chambre suspendue, le poids de cette chambre, mesuré par une balance extérieure, ne subirait-il aucun changement quand une table ou une personne située à l'intérieur entrerait en lévitation? Ou bien les influences agissant à l'intérieur atteindraient-elles les corps extérieurs? Questions auxquelles, on pourrait répondre, en se donnant la peine d'organiser un laboratoire psychique : je ne pense pas qu'un tel laboratoire existe, mais il pourrait exister, il existera un jour si le côté physique de la psychologie expérimentale arrive jamais à être reconnu comme formant une branche de la physique orthodoxe.

Les matérialisations, maintenant? Je ne prétends pas les comprendre, mais, comme je l'ai déjà fait entendre tout à l'heure, si jamais elles sont authentiques et objectives, elles peuvent, après tout, représenter seulement une modification singulière et surprenante d'une force vitale connue. Un peu de même qu'un mollusque, ou un crustacé, ou une tortue, peut extraire des matériaux de l'eau ou du milieu ambiant pour en faire une écaille, ou, analogie plus grande, exactement comme un animal peut s'assimiler les matériaux de sa nourriture et les changer en muscles, poils, peau ou os, phénomène merveilleux entre tous, et qui, pourtant, se présente chaque jour, de même je pourrais concevoir comme possible, si les preuves étaient satisfaisantes, que quelque autre intelligence ou invidualité vivante ne se manifestant pas ordinairement à nos sens, quoique pouvant déjà être en contact constant avec notre univers physique, parce qu'il posséderait ce qu'on pourrait appeler un corps éthéré, pourrait pendant un certain temps utiliser les particules terrestres se trouvant sur sa route, et en fabriquer un semblant de corps capable d'impressionner nos sens ordinaires. La chose est extrêmement invraisemblable, mais n'est cependant pas inimaginable. Et il n'est pas physiquement impossible que quelques-uns de

ces agrégats temporaires demi-matériels soient incapables d'impressionner nos yeux et impressionnent cependant la plaque photographique; mais ici j'avoue que les preuves pour moi manquent tout à fait et je n'ai jamais vu un exemple satisfaisant de ce qu'on appelle une photographie spirite[1]; et il n'est pas facile d'imaginer l'espèce de rapport, en plus du témoignage, qui en pareil cas serait convaincant; à moins que les photographies ne puissent être produites à volonté.

L'authenticité des photographies de personnages invisibles. dont on parle quelquefois ici est d'une faiblesse surprenante. Par exemple, dans un livre récent, anonyme et peu sérieux, que l'on dit écrit par un membre de cette société, deux photographies de ce genre sont reproduites et on les donne comme obtenues dans des conditions irréprochables; mais rien que par le récit on devine un simple truc de la part du photographe, à savoir qu'il devait avoir fait provision de fonds pour les assistants avec de vagues formes humaines peintes à l'avance au sulfate de quinine.

Les ingénieuses et habiles supercheries d'un prestidigitateur sont des *causæ verissimæ* et il faut leur faire une large place. Quelques-uns des phénomènes physiques que j'ai cités comme étant de ceux qu'on affirme avoir eu lieu, tels que les *apports*, les parfums, les mouvements d'objets, le passage de la matière à travers la matière, offrent une ressemblance dangereuse avec des tours de prestidigitation bien connus; tours qui, bien faits, peuvent être tout à fait illusionnants. Aussi une extrême prudence est-elle nécessaire et il faut que les observateurs puissent tout contrôler, chose que les prestidigitateurs ne permettent jamais. Je n'ai jamais vu un prestidigitateur silencieux et se laissant contrôler. Les personnes bonnes et honnêtes sont souvent le plus facilement trompées, particulièrement par des protestations d'innocence offensée : ainsi certains membres et associés de cette Société doivent être assez bons pour nous pardonner nous autres d'être d'un scepticisme (qu'ils trouvent stupide et absurde) au sujet de

1. Que va répondre M. Crookes à cela? Laissera-t-il mettre en doute par son éminent collègue l'authenticité des photographies de Katie King?
M. M.



beaucoup de phénomènes auxquels ils croient eux-mêmes fortement. On ne peut forcer sa croyance. Et il est quelquefois difficile de donner des raisons satisfaisantes de sa foi ou de son incrédulité sur un sujet particulier.

Une question nous est souvent posée par des personnes qui ne réfléchissent pas : « Croyez-vous à ceci, à cela? » Ordinairement, c'est : « Croyez-vous aux fantômes? » Question qui, ordinairement, n'a aucune signification dans l'esprit de la personne qui la pose, et celle-ci n'en serait pas plus avancée si elle recevait une réponse catégorique : affirmative ou négative.

La meilleure réponse est que ce qui doit nous occuper ce n'est pas la croyance, mais les recherches ; et si nous sommes forcés d'en dire davantage, il faut changer la réponse en une demande de définition du terme employé. Rarement alors on vous suivra.

Mais supposons qu'on insiste. Cette Société, par exemple, n'est pas dans le cas d'un questionneur frivole; presque chaque nuance d'opinion, et probablement presque chaque degré d'intelligence, existe parmi ses membres; et vraiment il serait salutaire, dans l'état actuel de nos connaissances, que chacun de nous eût une nuance d'opinion différente. De plus quelques-uns d'entre nous ont voué la plus grande partie de leur vie à ces sujets et sont beaucoup plus avancés que moi-même; mais, cependant, si quelqu'un tient à ce que je lui dise quelle sorte de conviction s'est formée dans mon esprit, comme savant, par une familiarité d'une vingtaine d'années avec ces questions qui nous occupent, je lui répondrai très volontiers aussi franchement que je pourrai.

Je suis donc d'abord, pour des raisons toutes personnelles, convaincu de la persistance de l'existence humaine au delà de la mort du corps, et bien que je sois incapable de justifier cette croyance d'une manière complète, cependant je l'ai acquise par des preuves scientifiques ; c'est-à-dire qu'elle est basée sur des faits et sur l'expérience, bien qu'il me soit impossible d'expliquer catégoriquement[1] comment les faits

1. Quelle regrettable réticence! M. M.



ont produit cette conviction. Qu'il me suffise de dire, pour le moment, que ce n'est pas d'une manière simple et claire, ni d'une manière qui puisse être saisie en une heure ou deux, excepté par ceux qui ont sérieusement étudié le sujet, et qui ont par conséquent le droit d'avoir une opinion.

Si l'on me demande si j'associe les mouvements physiques et les autres phénomènes physiques avec la persistance de l'existence après la mort, je dois répondre non. Les phénomènes se produisent toujours en présence de vivants, et la supposition naturelle au premier abord c'est qu'ils sont dus à des vivants d'une manière inconnue ; que lorsqu'ils ne sont pas des trucs, ils représentent une extension inattendue et encore inconnue du pouvoir musculaire humain ; pouvoir qui, soit dit en passant, quoique nous y soyons bien accoutumés, est, dans sa manifestation tout à fait normale, un phénomène des plus remarquables, et philosophiquement d'une extrême signification ; mais il serait trop long d'expliquer entièrement ce que je veux dire ici. Qu'il me suffise de dire que par l'action des êtres vivants, les procédés ordinaires de la diminution ou de la dissipation de l'énergie peuvent être détournés ou suspendus ou renversés[1] ; des poids peuvent être soulevés qui, dans un monde inorganique, seraient tombés, des rivières peuvent être déviées et la face de la terre changée ; et chose surprenante entre toutes, une assemblée de personnes peuvent s'asseoir et décider, ou selon toute apparence décider si une certaine chose arrivera ou n'arrivera pas.

Si l'on insiste, je dois confesser que je ne vois pas comment l'hypothèse de la continuation de la personnalité humaine, alors que le corps et les muscles n'existent plus, peut aider à expliquer les mouvements physiques ultra-normaux ; sauf que, puisque les mouvements sont une indication de ce que nous appelons ordinairement la volonté libre et l'intelligence, ils supposent l'action de quelque être vivant.

Mais alors je ne vois aucune raison pour limiter les possibilités de l'existence — existence inter-planétaire ou extra-

1. Voir la théorie des « démons de Maxwell » et les bactéries nitrifiantes qui sont un fait accepté maintenant.

spaciale à nos amis qui ont récemment habité cette planète.

Laissant donc de côté les phénomènes physiques pour le moment, supposez que l'on me demande encore : Pensez-vous que les messages obtenus pendant l'état de trance sont toujours dus à l'influence des morts ? Je devrai répondre que quant au contenu, à l'esprit du message, j'ai connu des cas qui indiquent avec beaucoup de force que l'on a affaire à une portion persistante de la personnalité disparue ; et quelquefois, quoique rarement, l'influence actuelle d'une personne morte se manifeste.

Mais si, par influence, on se figure que je veux dire dans tous les cas une influence consciente, la communication directe avec une conscience entière de ce qui se passe, il faut me laisser expliquer que, dans la plupart des cas, j'ai des doutes énormes. Il me semble beaucoup plus souvent que c'est à une intelligence de personne rêvant[1] ou à une partie subconsciente de l'esprit persistant que nous avons affaire, mais non à une partie inconsciente. Cela me paraît être encore une véritable espèce de télépathie, une télépathie entre deux subconsciences. Ici l'emploi de ce terme est une extension de son emploi ordinaire, mais un emploi qui semble nécessaire. (Voir Mrs Sidgwick, *Proceedings* S. P. R., vol. XV, p. 17-18.)

Le médium quand il est réveillé ne se rappelle pas ordinairement, n'est pas réellement conscient de la communication qu'il a dite ou écrite ; pour qu'il se souvienne, il faudra qu'il revienne à l'état de trance. Et je ne me figure pas le communicateur tant qu'il sera pareil à nous, se rappelant ou étant véritablement conscient pendant que sa mémoire est mise à contribution, et il ne retrouvera ainsi la mémoire que quand il retombera dans le même état de rêve ou de demi-conscience, ou de subconscience. Il peut y avoir

1. On me permettra de souligner ce passage qui confirme si bien les vues que j'ai émises au sujet du travail de M. Hyslop. (Et c'est ici pourtant un spiritualiste convaincu qui parle.) C'est pendant le sommeil que s'impriment une foule de communications inconscientes entre vivants. C'est avec ces documents directs ou indirects que le médium compose et ressuscite l'individualité disparue.

M. M.

cependant tous les degrés de mémoire, analogues aux différents degrés de réminiscence des rêves ordinaires, au moment où nous nous réveillons ou après que nous sommes réveillés.

Bien plus, on dirait que la portion de la personne morte qui, dans cette hypothèse, est de nouveau individualisée en une certaine manière pour nous, et avec qui nous communiquons, est une portion très fragmentaire[1]; si fragmentaire que si, à quelque autre moment, ou au même moment le même individu se manifeste autre part par l'intermédiaire d'un autre médium, quelquefois l'une des deux portions n'est pas, je crois, avertie de ce que dit l'autre, et elles sont capables de nier mutuellement leur bonne foi. Parfois cependant, d'après ce que j'ai observé, il y a eu une indication que la communication simultanée par deux médiums est connue et sentie ; et je trouve qu'il serait utile que plus d'expériences et d'observations fussent faites dans cette direction; si l'on peut la suivre on trouvera, j'espère, de ce côté, des renseignements extrêmement précieux. Les difficultés sont évidemment grandes et les occasions rares. Quoi qu'il en soit on conviendra que cette double communication d'une intelligence sûrement unique, envoyant des messages différents et étrangers les uns aux autres, est un phénomène intéressant et instructif, s'il est bien réel, et qui s'accorde excellemment avec la lumineuse hypothèse de M. Myers sur le moi subliminal.

Car, à dire vrai, je ne soutiens pas que la totalité de chacun de nous est incarnée dans notre corps terrestre: il n'en est certainement pas ainsi dans l'enfance[2]; dans la vie adulte, la

1. Probablement ces limitations sont toutes dues aux imperfections du mécanisme physique, ou plutôt à la difficulté de les contrôler étant donné ces circonstances.

a) Le contrôle en lui-même ;

b) Le contrôle exclusif, c'est-à-dire à l'abri d'autres influences;

c) Le contrôle continu, sans interruptions analogues aux arrêts de l'attention, mais à quelque cause que soient dues ces limitations elles sont intéressantes et instructives.

2. Les voilà bien les conséquences de l'hypothèse spiritualiste. Quand l'enfant naît, presque toute son âme est en dehors de son corps. A mesure qu'il grandit, il en entre un peu plus. Et si un coup à la tête



proportion est plus grande, mais pas beaucoup. Ce qui se manifeste dans ce corps est, je m'imagine, probablement, seulement une portion, une portion individualisée et définie d'un tout beaucoup plus vaste. Ce que peut faire le reste de mon moi pendant ces quelques années où je suis ici, je n'en sais rien : peut-être est-il endormi ; mais probablement il n'est pas aussi complètement endormi chez les hommes de génie[1] et peut-être chez les personne qu'on appelle « médium » n'est-il pas complètement inactif.

L'imagination est admise dans la science, pourvu que ses inventions ne soient pas traitées comme des faits, ni même comme des théories, mais qu'elles ne servent pour ainsi dire que comme outils qui, bien maniés, sont essentiels aux progrès du savant. Imaginons donc, comme une hypothèse de ce genre que notre moi subliminal — notre autre moi le plus grand des deux — est en contact avec un autre ordre d'existence[2] et qu'il est occasionnellement capable de communiquer, ou d'une manière ou d'une autre, peut-être inconsciemment, transmettre à la portion incarnée quelque chose des connaissances auxquelles il peut arriver. Cette conjecture, si elle est permise, pourrait conduire à une explication de la clairvoyance. Nous serions alors comme des bancs de glace flottant dans un océan, avec seulement une fraction exposée au soleil et à l'air et à l'observation : le reste — de beaucoup la plus grande masse — submergé dans le milieu environnant, submergé et de temps à autre en contact-subliminal, ou sub-aqueux, avec les autres, tandis que les sommets, les bancs visibles, sont tout à fait séparés les uns des autres[3].

détruit presque toutes les facultés mentales d'un individu, M. Lodge supposera-t-il que son âme est expulsée et ne laisse d'elle-même que la portion nécessaire aux fonctions vitales ?

M. M.

1. Si c'est là l'explication du génie, cela suppose que la partie de nous même non incarnée est la plus intelligente. Elle doit vraiment s'ennuyer ! Comment ne pas voir les conséquences plus que bizarres d'une théorie qui veut que toutes les âmes soient faites sur le même patron.

M. M.

2. Il l'est chez les médiums *seulement*, c'est même ainsi qu'on pourrait les définir. M. M.

3. Peut-être n'est-il pas superflu de dire qu'un iceberg flotte avec seulement le douzième environ de sa masse au-dessus de l'eau.

Où bien, renversant la métaphore, nous pourrions comparer notre état présent à celui des coques de navire submergées dans un sombre océan parmi beaucoup de bêtes étranges, s'avançant en aveugle à travers l'espace; fières peut-être de se revêtir au passage d'une foule de mollusques comme ornements, allant se heurter contre les murs des bassins, au lieu de reconnaître sa destination, ignorant complètement le pont, les cabines, les mâts et les voiles, n'ayant aucune notion du sextant, du compas, du capitaine, de la vigie sur le mât, du lointain horizon, aucune vision des objets éloignés, des dangers à éviter, des destinations à atteindre, des autres navires auxquels on parlerait par d'autres moyens qu'un contact corporel. Au-dessus, le soleil et les nuages, l'espace et tout ce qui reste entièrement inaccessible aux habitants des régions sous-marines.

Incidemment, s'il m'était permis de me lancer dans une spéculation téméraire, je dirais que la plupart des différends sur la ré-incarnation me semblent, par cette hypothèse du moi subliminal, hypothétiquement conciliés. Il n'est peut-être pas nécessaire que ce soit la même portion d'individualité qui soit réincarnée, mais une autre portion du tout, et ainsi peu à peu, chaque portion peut acquérir l'expérience et l'éducation pratique que donne l'existence sur un des morceaux de matière errants connus sous le nom de planètes habitables[1].

Ainsi également se trouvent diminuées les difficultés relatives à la naissance, à la première enfance, à la mort récente. On est évidemment conduit à supposer qu'à mesure que le corps se prépare et que l'enfant grandit, la personnalité totale s'infiltre, pour ainsi dire, de plus en plus, jusqu'à ce que soit formé l'individu adulte : s'il en entre plus, ce sera ce que nous appelons un grand homme, — moins : un homme inférieur. Et à la mort, la portion qui avait été temporairement presque

1. Il y aurait donc autant de portions dans notre âme que de planètes habitables? Ça en ferait beaucoup. Quel est même parmi les spiritualistes celui qui fera bon accueil à une telle hypothèse? Comment imaginer ces portions d'âme qui, à la mort, se réunissent? Se font-elles part alors de ce qu'elles ont appris? Ou ne sortent-elles pas de leur sommeil éternel sauf celle dont c'est le tour d'aller s'incarner?

M. M.



séparée et curieusement (?) éduquée, est de nouveau réunie au reste. Sera-t-elle capable de se réincarner complètement? N'influencera-t-elle jamais, étant dans un état de rêve, demi-conscient et inconscient, n'influencera-t-elle jamais un autre corps, ou ne prendra-t-elle jamais part aux scènes auxquelles, pendant un certain temps, elle s'est tant intéressée? Les occasions sont rares, le phénomène est rare; mais qui dira qu'il est impossible; qui dira que de ce que les communications sont vagues, hésitantes, incertaines, quelquefois erronées, et toujours incomplètes — quoique sans doute il y ait plusieurs degrés dans l'incomplet — il faille en conclure que leur résidu ne vaut rien[1]? C'est parfois presque comme si l'on essayait de causer avec quelqu'un d'endormi. Il est difficile de juger une personnalité par cette sorte de moyen. Je sais bien qu'il y a toute espèce de degrés dans l'éclat même de notre moi éveillé : nous ne nous montrons pas toujours à notre avantage, et de bizarres conceptions pourraient être formées de notre intelligence si un étranger nous jugeait par nos remarques sur le temps ou sur la récolte. On m'a dit que Browning avait cette habitude de parler du temps et de la manière la plus vulgaire.

Combien de fois n'avons-nous pas trouvé que la conversation d'une personne éminente, même en pleine santé physique, ne répondait pas à l'idée que nous nous faisions d'elle : idée formée peut-être par la connaissance de sa personnalité entièrement développée dans un moment d'inspiration. On raconte une histoire sur Tennyson, que j'ai entendue dernièrement : elle n'est peut-être pas vraie, mais elle est tout à fait vraisemblable. Une dame, grande admiratrice de Tennyson, et désirant depuis longtemps le voir, fut un jour, à sa grande joie, invitée à un dîner où elle se trouva en face de lui et elle était tout oreilles à sa conversation. Il parla très peu, cependant, étant évidemment pas très bien disposé, pour ne pas dire de

1. Tous ces caractères de communications sont tout naturels quand on suppose que celles-ci sont les résultats de renseignements acquis télépathiquement pendant ce sommeil et *conservés* dans les mémoires subliminales soit du médium soit d'autres vivants.

M. M.



mauvaise humeur, et la seule phrase qu'elle entendit distinctement fut : « I like my mutton in chunks » (mot à mot : j'aime mon mouton en tronçons). Cette dame dut certainement s'en aller convaincue qu'elle avait été victime d'un tour et qu'on avait voulu lui faire passer pour « le barde » quelque personne prosaïque comme dans le dîner du « Golden Butterply ».

Le fait qu'un esprit qui envoie souvent des messages n'apporte chaque fois le souvenir que des messages précédents donnés par le même médium et ignore les autres manifestations obtenues par d'autres médiums est très d'accord avec ce que nous connaissons de la personnalité secondaire et multiple [1]. La personnalité complète ou complexe elle-même peut tout savoir peut-être; mais il semble qu'il ne soit pas possible d'entrer en communication avec cette personnalité complète; nous ne pouvons jusqu'à présent saisir que des fragments différents par des médiums différents, comme si l'incarnation temporaire était affectée ou réglée d'après le genre de corps occupé et ne pouvait se manifester de façon identique quand elle est gênée et limitée par les différents instruments mis à son service; justement comme un musicien exécutant exciterait naturellement des émotions différentes suivant qu'on lui donnerait alternativement un violon, un cor, une flûte ou un piano. De toute manière, nous ne pouvons guère espérer saisir plus que ce que nous avons supposé être la fraction qui s'était manifestée ici-bas pendant cette vie terrestre, et même pas tout, un fragment seulement. Le corps et le cerveau spécialement adaptés et éduqués, dont elle avait l'habitude de se servir, ne peuvent plus servir — l'orgue est brisé et l'organiste doit maintenant manifester son identité sur une flûte, ou un harmonium d'église de campagne [2].

1. Rien de plus naturel dans l'hypothèse télépathique. Chaque médium ne dit que ce qu'il sait, et rien d'étonnant à ce que chacun ne sache pas tout. M. M.

2. Plus l'on s'élève dans l'échelle animale, plus on remarque l'existence de caractères individuels, si bien que dans l'espèee canine par exemple, il y a des chiens qui sont de véritables personnes avec leur caractère, leur intelligence, leurs goûts spéciaux. J'en ai connu un qui était mélomane. Il ne manquait jamais de suivre la musique militaire, ni d'aller le dimanche s'asseoir à la musique sur la place. Il y a des chiens de

Mais ni la télépathie, ni l'intervention des morts ne peuvent expliquer le prétendu pouvoir de la clairvoyance, la perception de choses inconnues à tout esprit humain.

Par exemple, la lecture de numéros ou de lettres pris au hasard et jetés dans un sac, ou un morceau de journal déchiré n'importe où et mis sous enveloppe cachetée sans avoir été regardé (si toutefois une chose pareille arrive), ni une prédiction qui ne serait pas une déduction[1]. Ce sont là de vastes sujets et j'aurais quelque chose à en dire, bien qu'il soit très douteux que le moment soit venu d'en parler, car je ne suis pas du tout convaincu de la réalité de ces faits. Je dirai donc seulement d'une façon générale mon avis sur la vague hypothèse d'une âme du monde, ou d'un *esprit* immanent dont même la totalité de notre moi n'est qu'un fragment microscopique (puisque nous avons supposé que notre moi ordinaire est la partie la plus substantielle de notre moi subliminal). Pour cet *esprit*, l'espace et le temps ne seraient pas les barrières, les limitations qu'ils sont pour nous, le passé, le présent et le futur ne seraient pas, il est vrai, une seule et même chose, mais seraient cependant perceptibles d'une certaine manière et à volonté, aussi bien comme une simultanéité que comme une succession. Il n'aurait pas besoin de passer, de voyager d'un endroit à un autre. Eh bien! je dois dire qu'une vague hypothèse de ce genre — hypothèse familière à tous les philosophes — traverse souvent mon

génie. La *Revue hypnotique* cite dans son dernier numéro un chien lecteur de pensée. Tout le monde sait que les rédacteurs de cette revue sont des médecins éminents mais peu disposés en général à accepter les phénomènes dits psychiques, même ceux de télépathie. Mais en laissant de côté ce point, ce qui est indéniable c'est l'individualité des intelligences, des caractères chez les animaux supérieurs. M. Lodge est donc forcé d'imaginer l'immensité peuplée également d'âmes d'animaux, âmes divisibles sans doute en d'innombrables portions, comme pour l'homme, en autant de portions que de planètes habitables!

M. M.

1 Si une telle chose est concevable comme une prévision réelle qui n'a pu être déduite d'une connaissance très étendue ou d'un examen approfondi des événements contemporains, par exemple, la désignation du vainqueur aux courses, ou la date exacte de quelque événement facultatif et non encore décidé. Mais, ce ne sont pas là de bons exemples, car on peut supposer possible que l'agent qui a prédit est aussi cause de l'accomplissement de l'événement.

esprit quand je pense aux problèmes de ce grand et merveilleux univers.

Supposer que nous le connaissons tout entier, supposer que nous avons saisi ses principales lignes, que nous avons une idée exacte non seulement de ce qu'il y a en lui, mais du problème stupéfiant consistant à savoir ce qu'il n'y a pas et ce qu'il ne peut pas y avoir en lui. C'est le fait d'une intelligence bornée et présomptueuse venant d'une espèce de cerveau très pratique et très utile qui a à accomplir dans le monde un bon et solide ouvrage d'un genre commun, et a été restreint dans sa vue, disons par la Providence, afin qu'il pût faire cette seule chose et la faire bien. Quelques-uns de ces gnostiques ont été des savants, d'autres ont été des hommes de lettres, d'autres des politiciens et des hommes d'affaires; très peu se sont appelés eux-mêmes des philosophes, mais le monde ne les a pas considérés comme ses plus grands philosophes[1].

On peut se fier à l'instinct de la foule, à la longue, mais seulement à la longue, et les grands hommes qu'il a choisis comme philosophes de première grandeur, — Platon dans les temps anciens, Kant dans l'ère moderne,— n'ont pas posé de telles limites à leur conception du possible : et il en a été de même des plus grands poètes, de ceux que l'humanité a

1. On ne peut sympathiser que jusqu'à un certain point avec ces philosophes qui soutiennent que le progrès de l'humanité est dû aux efforts faits pour développer notre pleine conscience, et que cette réversion vers la subconscience ou les états de rêve est un pas en arrière. Il faut noter cependant que l'adjectif *subliminal*, comme nous le comprenons, n'a pas un sens de subordination, de « subsidiarité », mais est bien plutôt apparenté à l'idée de « sublime » : remarque qui, considérée objectivement, serait probablement désapprouvée par les philosophes en question. S'ils veulent dire que pour ce qui concerne l'activité et la pratique de la vie, la conscience doit être notre guide et notre conseillère, je suis d'accord avec eux; mais s'ils veulent dire (et je suis sûr que quand on insiste, ils ne le veulent pas) que l'on arrive à l'inspiration par la conscience, ou bien qu'il est illégitime et infructueux d'explorer le subconscient, où (comme je le suppose) se trouvent les racines de la conversion entre l'esprit et la matière, alors je serai d'accord avec eux. C'est ainsi qu'un iceberg, fier de son apparente solidité et de ses pointes étincelantes, pourrait considérer comme un affront l'attention accordée aux parties submergées, subliminales, qui le supportent, ou au liquide salin dont il est sorti et auquel forcément quelque jour il retournera.

canonisés parmi ses plus grands poètes, — Virgile, Wordsworth, Tennyson, — et ce n'est pas avec une vue obscurcie qu'ils ont regardé le présent de l'univers, ou le passé et le futur de l'homme.

... En attendant, qu'avons-nous à faire? Chercher, critiquer, découvrir, mais vivre aussi, vivre cette vie ici-bas et maintenant : aidés peut-être par la conviction, laborieusement acquise, qu'elle est seulement un entr'acte dans un drame plus splendide. Chez certaines personnes, la croyance a précédé et rendu vaine l'enquête : chez d'autres, la recherche a amené la croyance ; chez d'autres encore, la croyance persiste en dépit des efforts consciencieux de leurs recherches. Ceux qui se sentent sûrs d'une existence future peuvent en être reconnaissants. Pour les autres aussi, tout est bien s'ils emploient leur énergie à remplir leurs devoirs ici-bas et à moissonner les joies saines et naturelles qui sont à notre portée dans notre état présent.

O. Lodge.

APPLICATIONS MÉDICALES DE L'ÉLECTROÏDE

PAR M. LE Dr L. HAHN

Au mois de juillet 1900, nous recevions communication d'une lettre de M. Rychnowski, de Lemberg, l'auteur de la découverte de l'électroïde; cette lettre ne renfermant que des considérations générales, d'ordre théorique quant à l'application possible de l'électroïde au traitement des maladies, nous avons voulu attendre que des tentatives sérieuses d'application fussent faites et publiées avant de soumettre les idées de M. Rychnowski à l'appréciation de nos lecteurs. Nous nous décidons aujourd'hui à publier des fragments de la lettre du savant inventeur polonais, parce que de différents côtés on nous demande un supplément d'informations sur l'électroïde, et avec l'espoir que d'ici peu de temps nous serons à même de mieux satisfaire la légitime curiosité des confrères qui nous ont écrit à ce sujet.

« Les résultats déjà acquis, dit M. Rychnowski, permettent d'affirmer que l'électroïde est un agent très puissant, susceptible d'applications importantes, surtout en médecine.

« Mon expérience personnelle m'autorise à soutenir que tous les progrès essentiels des sciences médicales sont corrélatifs au développement des sciences naturelles et physiques. Une fois connue l'explication positive des dynamides physiques (en première ligne électricité et magnétisme, puis lumière et chaleur, son, phénomènes d'induction, etc.); une fois déterminées les causes de l'affinité chimique, et acquises la con-

naissance des prototypes les plus extrêmes du concept de l'énergie et la parfaite compréhension de la résistance matérielle qui engendre l'activité cinétique de l'énergie, on pénétrera plus avant dans le problème mystérieux de la vie organique; on n'aura plus besoin de recourir à la vivisection, car on reconnaîtra que l'on avait affaire à un processus fort simple et tel que les lois ordinaires de la nature suffisaient par leur simple contenu à le donner. Et ce processus, on pourrait le diriger et le faire varier exactement comme tous les autres phénomènes connus de la nature.

« Malheureusement, on ne peut prévoir l'époque à laquelle l'humanité arrivera à une connaissance plus positive et plus exacte des lois de la nature. Les grands pontifes de la science soi-disant positive se cramponnent aux vibrations d'un éther hypothétique, d'une substance impondérable, impuissants qu'ils sont à sortir du cercle de la science actuelle ; et cet éther, le dernier refuge de leurs pensées, quelle valeur peut-on lui accorder, lorsqu'ils ôtent aux atomes mêmes qui le constituent ce qui devrait faire justement la propriété fondamentale de leur être, c'est-à-dire la masse, ou, si l'on aime mieux, la pondérabilité. Si l'on supprime ces deux facteurs, non seulement l'existence des atomes devient inconcevable, mais même tout phénomène d'interférence devient impossible : c'est exactement comme si l'on se proposait de faire osciller un pendule sans masse.

« Faisons remarquer, en passant, que depuis un grand nombre d'années la science subit de plus en plus le joug du capitalisme, et ce n'est pas sous un tel maître que l'humanité progressera véritablement. Le capitalisme ne peut se passer des forces physiques, mais il ne s'en sert que pour asservir les hommes ; c'est pour lui procurer des dividendes que tout ce flot humain pense et travaille.

« Que penser de cette civilisation tout étayée sur une législation sénile? N'est-ce pas elle qui a enfanté ce *nervosisme* de pensée et d'action répandu actuellement dans l'Europe entière, et, unie au militarisme, provoqué cet avilissement de la pensée humaine faussée dans ses plus profondes racines?

« Les expériences que nous avons faites, avec l'électroïde,

sur des névrosés ou des neurasthéniques, nous ont amené logiquement à cette conclusion : étant donné que les nerfs propagent aux muscles l'énergie qu'ils reçoivent, un courant d'électroïde peut soit inhiber, soit provoquer ce flux d'énergie, selon qu'il est dirigé vers la moelle ou qu'il en vient. Dans ces conditions, la moelle joue le rôle d'un siège d'énergie ou d'un centre dynamique qui accumule l'énergie sous une forme inconnue dont la charge électrique peut nous donner l'idée ; puis la distribue partiellement soit pour obéir aux besoins créés par les processus vitaux, soit à l'occasion de la volonté de l'individu. Cette distribution est faite, au moyen des conduits nerveux, aux organes qui doivent entrer en mouvement. Ainsi donc toute maladie nerveuse peut être ramenée aux causes suivantes : 1° les divers processus chimiques ou échanges organiques, notamment la combinaison de l'oxygène avec le carbone et l'hydrogène, qui s'accompagnent d'une libération d'énergie, ne produisent pas la quantité d'énergie nécessaire à l'entretien de toutes les fonctions, ce qu' on pourrait vérifier par le manque de calorique; 2° la moelle n'a pas la faculté d'accumuler toutes les énergies produites, et le surplus agit dans l'organisme comme calorique et le trouble; 3° les conduits nerveux sont ou bien hors d'état de fournir la quantité d'énergie nécessaire au fonctionnement des organes, ou bien ils en fournissent une quantité excessive et le surplus détermine un manque de précision dans les mouvements ou les rend spasmodiques.

« N'étant pas assez physiologiste, je raisonne plutôt en technicien familiarisé avec la mécanique; il peut même paraître étrange que j'aborde un problème qui est hors de ma compétence; si, cependant, mes vues se rapprochaient de la réalité, elles donneraient en même temps une indication sur la marche à suivre pour combattre certaines maladies.

« Par les actions inductives observées on voit que l'électroïde est analogue à l'agent énergétique qui agit dans le système nerveux organique; on conçoit donc que les radiations électroïdiques puissent influer sur le système nerveux, car seules des forces semblables peuvent s'influencer réciproquement... »

Nous ignorons si des expériences ont été tentées par des médecins; d'après quelques lignes vagues, insérées dans les journaux politiques, des succès auraient été obtenus, en Autriche, dans les maladies du système nerveux, celles des voies respiratoires, etc.; nous attendons des renseignements positifs.

INFORMATION

M. E. Anastay, qui s'intéresse depuis longtemps aux recherches psychiques et nous a adressé quelques cas de télépathie, nous prie d'informer nos lecteurs qu'il a créé à Marseille, 41, rue de Rome, un centre de réunion pour les études psychiques ouvert le jeudi de 6 à 8 heures du soir, et le dimanche de 10 heures à midi. On y trouvera les principales Revues et les principaux livres qui traitent de ces questions. M. Anastay entend rester sur le terrain purement scientifique et garder, vis-à-vis de toutes les écoles, la même impartialité et la même réserve.

BIBLIOGRAPHIE

Le Monde invisible, par M. JULES BOIS (un vol. in-18 de 400 pages, édité par M. ERNEST FLAMMARION, 26, rue Racine, Paris; prix, 3 fr. 50).

M. Jules Bois, qui s'occupe depuis une quinzaine d'années d'occultisme et de recherches psychiques, est parmi les auteurs les plus aptes à écrire un livre clair, loyal, documenté sur ces questions passionnantes et troublantes : le spiritisme, la théosophie, les sciences occultes et magnétiques, l'hypnotisme, les recherches psychiques, etc., tout le Merveilleux moderne enfin.

Il connaît à peu près tous les médiums et tous les thaumaturges du monde. Il a expérimenté avec les psychologues les plus éminents; il a questionné les magiciens de l'Égypte et il est allé jusqu'au fond de l'Inde arracher aux vulgaires fakirs comme aux solitaires sublimes des Himalayas leur secret.

Ce livre est le fruit de plusieurs années de méditations et de recherches. M. Sully Prudhomme, dans une lettre à l'auteur en tête de cette œuvre, *recommande le résultat de cette minutieuse et vaste enquête comme le meilleur garde-fou posé au bord de l'Au-delà.*

On voit combien l'illustre académicien tient ce livre en estime.

L'Occultisme et l'Amour, par le Dr ÉMILE LAURENT et PAUL NAGOUR (un vol. in-18 jésus, 3 fr. 50. — VIGOT FRÈRES, éditeurs, 23, place de l'École-de-Médecine, Paris).

Ce petit volume, d'une rare érudition, constitue une étude des plus intéressantes sur certaines manifestations morbides de la sexualité. Le rôle de l'amour dans les religions, particulièrement dans les religions antiques, est tracé de main de maître, avec des documents puisés aux sources les plus sûres. Les chapitres consacrés aux folies érotiques du sabbat et de la messe noire contiennent des révélations inédites, connues jusqu'ici des seuls initiés.

Les chapitres sur les envoûtements, sur la préparation des philtres et des sortilèges, sur le rôle de la musique et de la danse en amour, etc., ne sont pas moins intéressants.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

EXPÉRIENCES

SUR LA

TRANSMISSION DIRECTE DE LA PENSÉE

PAR M. LE Dr CHARLES BINET-SANGLÉ

Professeur à l'École de psychologie de Paris.

M... est une femme de 45 ans environ, courte, trapue, d'apparence masculine. Les traits sont prononcés, le teint mat, la physionomie impassible. Elle semble étrangère à ce qui l'entoure, et ne veiller que de cette demi-veille qu'est la veille hystérique. Elle présenterait divers symptômes d'hystérie. Je n'ai pu l'examiner à ce point de vue.

O... est un homme de 35 ans environ, intelligent et nerveux.

Dans les premiers jours de mars 1902, j'ai fait, à Angers, avec ces deux sujets, les expériences que je vais rapporter. Elles ont eu lieu, de 9 heures à 11 heures du soir, dans un salon de $5^m,20$ sur $4^m,75$, bien éclairé, que j'ai moi-même choisi, et dont je donne le plan ci-dessous, en présence du Dr Legludic, directeur de l'École de médecine d'Angers, et de

six personnes sûres. Chaque assistant est représenté sur le plan par un point.

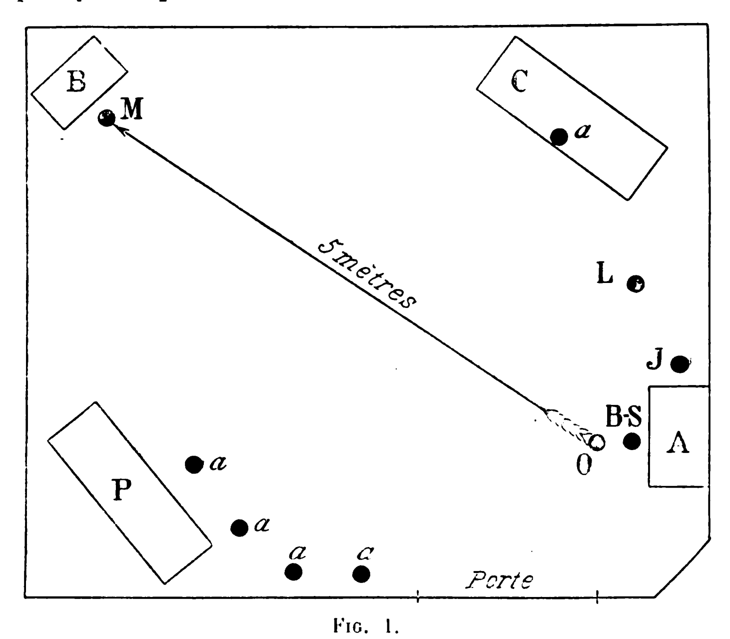


Fig. 1.

PLAN DE LA PIÈCE OU ONT EU LIEU LES EXPÉRIENCES

M — Le sujet M.
O — Le sujet O.
B S — Le docteur Binet-Sanglé.
L — Le docteur Legludic.
J — Mr J.
a a a a a — Les autres assistants.
A et B — Tables.
P — Piano.
C — Canapé.

I

TRANSMISSION DES SENSATIONS

Je suis à une extrémité du salon, devant la table A, avec O... M... est à l'autre extrémité, à une distance de cinq mètres, devant la table B, suffisamment isolée des personnes présen-

tes, pour qu'on ne puisse lui souffler. Elle s'est rapidement endormie sur un ordre de O... Elle a les yeux bandés avec un bandeau non truqué. Entre elle et O..., contre les murs du salon, sont rangés les assistants parfaitement silencieux et immobiles. Aucune communication, de quelque nature qu'elle soit, n'est possible directement ou indirectement entre les deux sujets.

J'ai devant moi, sur la table A, trois paquets contenant des poudres blanches d'aspect identique, le premier du bioxalate de potasse, le second du bromure d'ammonium, le troisième de la poudre de savon. Je suis seul dans l'assistance à connaître le contenu de ces paquets, que je puis distinguer à l'aide de signes de moi seul connus, et que j'ai fait préparer, le jour même, par un pharmacien qui ignore dans quel but et qui n'assiste pas aux expériences.

A l'aide d'un rouleau de papier humide, je dépose sur la langue de O... un peu de bioxalate de potasse.

Instantanément, à l'autre extémité de la pièce, la mimique de M... traduit, avec une exactitude parfaite, la sensation gustative provoquée chez O... par cette substance. A plusieurs reprises, ses joues se creusent, ses lèvres se projettent en avant : « Ça pique, dit-elle, ça serre la langue »; et elle se met à cracher.

Je fais la même expérience avec le bromure d'ammonium. A peine O... a-t-il goûté ce sel que la mimique de M... traduit la sensation correspondante. Elle crache encore, et déclare : « C'est salé. »

L'expérience avec la poudre de savon n'est pas moins démonstrative : « C'est fade, dit M...; on dirait de la farine, de l'amidon. » Cette fois encore, la transmission s'est faite instantanément.

Je dépose alors sur la langue de M... un peu de bromure d'ammonium, et lui demande si elle reconnaît la substance qu'elle a goûtée en premier lieu. Elle me répond affirmativement. Il y a donc erreur de sa part.

Je fais la même expérience avec la poudre de savon. Mais, cette fois, je pose la question de la manière suivante : « Est-ce là la substance que vous avez goûtée en premier lieu, en

second lieu ou en troisième lieu? » — « C'est la troisième », me répond-elle, ce qui est exact.

L'erreur commise pour le bromure d'ammonium peut être attribuée à l'analogie qui existe entre la saveur de cette substance et celle du bioxalate de potasse.

Interprétation. — Il est certain que *quelque chose* a passé, du cerveau de O... ou du mien au cerveau de M...

Mais y a-t-il eu réellement transmission de sensations? On peut supposer en effet que O..., en goûtant le bioxalate de potasse par exemple, a pensé : « Ça pique, ça serre la langue », et que les images d'articulation verbale correspondantes à ces mots ont été transmises à M... Mais, dans ce cas, il faudrait admettre que celle-ci a traduit instantanément ces images d'articulation en sensation gustative, car sa mimique ne laissait aucun doute sur l'existence d'une hallucination. Je crois plutôt et il est plus simple d'admettre qu'il y a eu transmission immédiate de sensations.

Une autre question se pose : M... a-t-elle réellement reconnu, en goûtant la poudre de savon, la substance qui avait provoqué chez elle la troisième hallucination gustative? Au moment où je lui demandais, en lui déposant cette poudre sur la langue : « Est-ce là la substance que vous avez goûtée en premier lieu, en second lieu ou en troisième lieu? » je savais et je pensais que c'était celle qui avait provoqué la troisième hallucination, et il se peut que j'aie transmis cette pensée au sujet. La question ne peut être résolue.

II

TRANSMISSION DES IMAGES VISUELLES

Première expérience. — M...., toujours endormie et les yeux bandés, est assise devant la table B, face au mur, qui est dépourvu de glaces, de telle sorte que, même sans bandeau, elle ne pourrait voir ce qui se passe dans la salle. O... est auprès de moi, devant la table A. Aucune communication n'est possible entre les deux sujets.

Je présente au Dr Legludic le premier volume des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, édition Charpentier, 1890, e un coupe-papier. Il passe le coupe-papier dans le livre, qui s'ouvre à la page 196. Je prie alors M. J..., assis auprès du Dr Legludic, de souligner un mot quelconque sur cette page. Le mot souligné est *vautour*. Ce mot n'est pas prononcé, même à voix basse, et n'est lu des yeux que par M. J... et



Fig. 2.

par moi. J'esquisse alors sur une feuille de papier un cou et une tête de vautour, et prie O... de transmettre l'image à M...

Au bout de quelques secondes, celle-ci déclare : « C'est un oiseau » ; puis : « C'est un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes » ; et enfin : « C'est un vautour. »

La phrase : « C'est un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes » prouve qu'il y a eu transmission de mon croquis, c'est-à-dire d'une image visuelle de O... à M... (C'est du reste, d'après O..., la transmission qu'il opère le plus aisément. Il traduit mentalement en images visuelles ce qu'il veut transmettre.) La phrase : « C'est un vautour » paraît prouver qu'il y a eu en même temps transmission d'une image d'articulation verbale, car mon croquis ne suffisait guère à faire reconnaître un vautour.

Deuxième expérience. — Je présente au Dr Legludic le deuxième volume des *Contemplations* de Victor Hugo, édition Hetzel. Le livre s'ouvre à la page 253. Le mot souligné par M. J... est *limace*. J'esquisse une limace sur le papier, et prie O... de transmettre l'image.

M... commence par déclarer : « C'est une limande » ; puis,

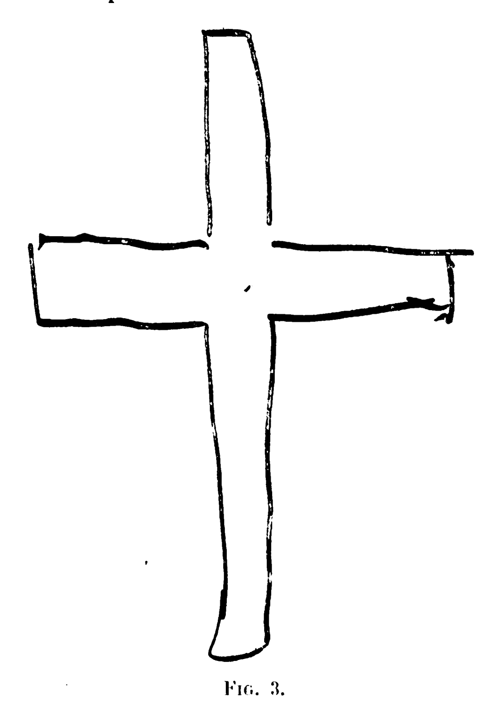


FIG. 3.

se reprenant : « Ça rampe, c'est gluant. » (Elle prononce ces mots avec une expression de dégoût.) Puis : « C'est une limace. »

La phrase : « C'est une limande » prouve qu'il y a eu transmission d'une image d'articulation verbale, qui d'abord a été mal interprétée. (Je répète qu'aucune communication, surtout par la voix, n'était possible entre O... ou un autre assistant et M... De plus, les assistants placés du côté de M... ne pouvaient voir mon croquis.)

Les phrases : « Ça rampe, c'est gluant, c'est une limace » prouvent qu'il y a eu transmission d'une série d'images, probablement visuelles, se rapportant au mot limace.

Troisième expérience. — La troisième expérience est faite avec les mêmes précautions que les précédentes. Le mot

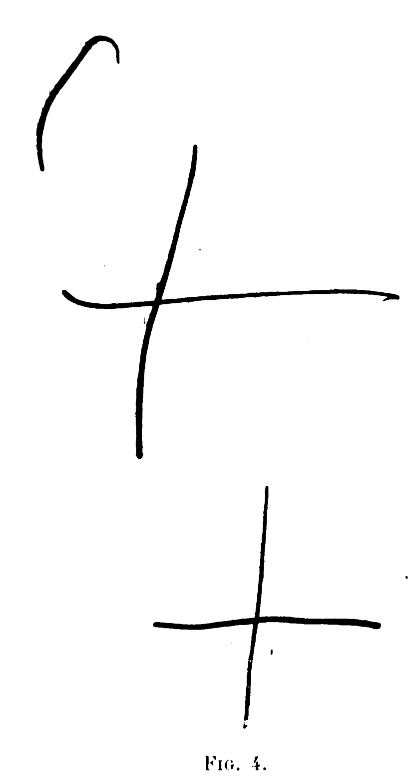


Fig. 4.

souligné est *Croix*. J'exécute le croquis que je donne ci-contre, et prie O... de le faire reproduire par M... Celle-ci trace immédiatement et coup sur coup deux croix.

On remarquera qu'elles ne sont pas identiques à la mienne Mais il faut tenir compte de ce que le sujet a dû les exécuter les yeux bandés.

Dans ces trois expériences, il est probable que la transmis-

sion n'a pas été faite par O... seul; mais que le Dr Legludic, M. J... et moi y avons inconsciemment collaboré.

III

TRANSMISSION DES IMAGES D'ARTICULATION VERBALE

Première expérience. — Je présente au Dr Legludic le deuxième volume des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, édition Charpentier, 1890. Le livre s'ouvre à la page 290, et M. J... souligne le vers suivant :

Souffle, bise ! Tombe à flots, pluie !

Je dis à O... de lire mentalement ce vers, et de le faire répéter à haute voix par M... Celle-ci commence par prononcer un certain nombre de syllabes commençant par S. Elle a des soubresauts, des éclats de voix indiquant l'effort, et elle ne parvient pas tout d'abord à prononcer le premier mot du vers. O... m'invite alors à le lire mentalement en même temps que lui : il a remarqué que la transmission se faisait plus aisément quand on se mettait à deux pour la faire. Nous nous y appliquons. M... finit par dire :

Suffle

Et enfin

Souffle, bise !

Elle ne va pas plus loin.

Deuxième expérience. — Le Dr Legludic ouvre le même volume à la page 197, et M. J... souligne le vers suivant :

Le Dieu ne viendra pas. L'Église est renversée.

Après un tâtonnement moins long que dans la première expérience, M... prononce ces deux mots :

Le Dieu

Puis brusquement, d'un seul jet :

Le Dieu ne viendra pas.

Elle n'achève pas le vers.

IV

TRANSMISSION DE PENSÉES DIVERSES

Première expérience. — Désirant savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les phénomènes dits de *double vue*, M. J... avait écrit, l'avant-veille, à un de ses amis de Bordeaux, d'exécuter, au jour et à l'heure où les expériences devaient avoir lieu, c'est-à-dire à 10 heures et demie du soir, un acte quelconque, et de lui écrire ensuite ce qu'il avait fait.

Il est 10 heures et demie. M. J... exprime le désir de savoir ce que fait en ce moment même un de ses amis habitant Bordeaux. Il ne donne ni nom ni adresse. O... ordonne à M... de se transporter dans cette ville et de nous dire ce qu'elle voit.

Je reproduis presque textuellement ses paroles:

« Je vois un monsieur grand et brun, qui a l'air d'un journaliste. Il ne se croit pas rien (*sic*). Il est au café avec un monsieur blond. Ils sortent et marchent très vite. Le monsieur brun quitte le monsieur blond, et continue sa route vers la rue Porte-Dijeaux. (Il est à remarquer que le sujet n'est jamais allé à Bordeaux.) Il entre dans une grande maison. En bas, il y a une salle très éclairée. C'est un journal. Dans cette salle, il y a des dames et des jeunes filles qui causent. Le monsieur ressort et revient vers le théâtre. Là, il s'arrête à causer. Je ne le vois plus. »

M. J... demande alors à M... de revenir devant le journal, et de lui dire ce qu'il y a en face, de l'autre côté de la rue. En posant cette question, M. J... pensait à un magasin de coiffure. M... répond qu'elle voit un magasin fermé. M. J... la prie de regarder à l'intérieur. Elle y voit, dit-elle, des antiquités. Or, chose remarquable, il y a un magasin d'antiquités à côté du magasin de coiffure.

M. J... prie le sujet d'essayer de retrouver le monsieur brun dont elle a perdu la trace : « Il est, dit-elle, sur une grande place avec la personne qui l'accompagnait tout à l'heure. Il la quitte, et entre dans un café dont la façade est

cintrée et où l'on fait de la musique. (Il s'agit, selon M. J..., du *Café anglais* dans les allées de Tourny.) Il va au téléphone, parle et s'en va. Il revient vers la rue Sainte-Catherine et la rue Porte-Dijeaux, et rentre au journal. Il monte au premier étage. Il parle très fort; il est en colère. Il passe devant le bureau de transmission des dépêches, et entre dans une pièce sur la porte de laquelle est écrit le mot *Secrétariat*, et où il y a une table couverte de papiers. Il lit des notes. Une lui fait plaisir: il est content. Il reste là jusqu'à minuit parce qu'il a beaucoup à travailler. » (Il est un peu plus de 10 heures et demie au moment où M... prononce cette dernière phrase.)

Le surlendemain M. J... recevait une lettre de Bordeaux. Son ami n'était pas sorti de chez lui ce soir-là. Il n'avait donc pas exécuté les actes que M... lui prêtait. Mais, dans le récit précédent, tout ce qui a trait au caractère et à la profession de cette personne ainsi qu'à la description des lieux est rigoureusement exact. De plus, l'ensemble des actes qui sont prêtés à l'ami de M. J... constitue sa vie normale aux heures indiquées.

Il semble résulter de cette expérience que M. J... a transmis à M... toute une série d'images et d'idées, les unes conscientes, les autres subconscientes, se rapportant à la personne en question.

Deuxième expérience. — Je demande à M... de me dire ce que fait, à cette heure même, un de mes amis habitant Paris, et dont je donne le nom et l'adresse.

O... ordonne au sujet de se transporter à l'adresse indiquée.

Elle nous dit qu'elle passe sous une grande porte cochère, et qu'elle voit un monsieur et une dame. Le monsieur s'occupe de recherches scientifiques et fréquente des savants.

Je déclare que le sujet fait fausse route.

M... se reprend alors, et prononce rapidement les phrases suivantes, que je reproduis presque textuellement:

« C'est joli ici. Il y a des meubles de cuir, des tableaux aux murs, un grand tableau incliné comme ça (elle fait le geste), sur un chevalet. Oh! ce monsieur, il a un mauvais caractère. Il n'est pas commode. Est-il grincheux! Il aime beaucoup la peinture. Il fréquente des architectes, des artistes. »

— « Que fait-il en ce moment? » dis-je.

— « Il est couché dans sa chambre. Il lit un livre a couverture jaune, des chefs-d'œuvre. Il y a un grand tableau au mur. Le lit est dans le fond. Il l'a fait changer de place, parce qu'il s'est enrhumé, et qu'il était gêné par l'air et la lumière. »

— « A quel étage se trouve sa chambre? »

— « Au premier. »

Tout ce qui a trait au caractère de mon ami, à sa profession et à la description de son appartement est exact.

Mon ami, un jeune peintre de grand talent, mais certainement inconnu de M..., est un hypocondriaque. Il habite, dans une maison qui s'ouvre par une grande porte cochère, un appartement élégamment meublé, et composé d'une antichambre contenant des chaises d'un bois foncé, qui, à première vue, peuvent être prises pour des chaises de cuir[1], d'un atelier où de nombreux tableaux sont suspendus aux murs ou posés sur des chevalets, et d'une chambre à coucher située au premier et contenant un grand tableau. Le lit est au fond de la pièce par rapport à la fenêtre.

Renseignements pris, tout le reste était faux. A l'heure où j'interrogeais M..., mon ami était absent, et il n'avait pas lu dans son lit ce soir-là. Mais il a l'habitude d'y lire et, sur la cheminée de sa chambre, sont rangés des ouvrages de la bibliothèque Charpentier à couverture jaune.

Que s'est-il donc passé?

Il est évident que rien de M... ne s'est transporté à Paris, et n'est allé visiter l'appartement du peintre. Elle n'a donc fait qu'exprimer ce que je pensais, et non seulement ce que je pensais, mais *ce que je savais*, ce qu'il y avait dans ma conscience subliminale. Au moment où je l'interrogeais, je me représentais l'appartement de mon ami, et elle traduisait de vive voix les images visuelles qui se déroulaient en moi. Mais je ne pensais nullement alors au caractère du peintre ni à ce qu'il pouvait faire à cette heure, et cependant M...

1. Je ne me représentais, au moment où j'interrogeais M..., que la couleur de ces meubles.

a décrit son caractère, et l'a montré lisant dans son lit, comme il en avait l'habitude.

De ces diverses expériences il résulte que *les sensations gustatives, les images visuelles et d'articulation verbale, ainsi que diverses pensées conscientes ou subconscientes, peuvent se transmettre de cerveau à cerveau, sans l'intermédiaire des signes, à une distance de cinq mètres au moins, et dans un temps extrêmement court.*

A quel phénomène physiologique correspond ce phénomène psychologique?

Nous pouvons nous en faire une idée, en nous rappelant qu'il y a très grande analogie, sinon identité, entre les oscillations nerveuses et les oscillations électriques. En effet, l'ensemble des travaux de d'Arsonval, les expériences de Beaunis sur la vitesse de l'électricité dans les conducteurs organiques, les recherches de Bernstein sur la variation négative des nerfs, et celles d'Auguste Charpentier sur la vitesse de propagation et la longueur d'onde des oscillations nerveuses, conduisent à penser, après du Bois-Reymond, que ces oscillations sont de nature électrique. D'ailleurs le nerf excité fait dévier le galvanomètre. Il ne répond qu'à une excitation brusque, comme si cette excitation n'agissait que par l'intermédiaire de courants induits. Sa coupe ressemble d'une façon frappante à celle d'un câble électrique, et l'on sait que l'industrie ne fait le plus souvent que plagier la nature. Enfin la fonction spéciale des poissons électriques n'est qu'un cas particulier de la grande fonction nerveuse.

D'autre part:

1° Il résulte des expériences de Becquerel et de d'Arsonval, ainsi que des recherches de Ranke sur les réactions cellulaires, que toute cellule est une pile hydro-électrique, un couple électro-capillaire;

2° Pflüger, reprenant les expériences de Budje, a été conduit à admettre que le nerf est non seulement un organe de transmission, mais un organe de dégagement nerveux.

3° Hermann a fait remarquer que c'était dans les phénomènes de polarisation que l'électrotonus trouvait sa meilleure interprétation.

4° Schröder van der Kolk et Hughlings Jackson comparaient la cellule nerveuse à un condensateur. Elle est, selon moi, à la fois un accumulateur et un condensateur électrique.

J'ai essayé de démontrer que les conducteurs nerveux étaient interrompus, même à l'état normal, par des zones mauvaises conductrices que j'ai appelées *neuro-diélectriques*[1]. Le défaut fréquent d'équivalence entre l'excitation sensitive ou sensorielle et la réponse musculaire, ainsi que les phénomènes d'addition latente ne sauraient, selon moi, s'expliquer autrement. Lorsque, en amont d'un neuro-diélectrique, la pression nerveuse atteint un certain taux, une décharge éclate au travers, déterminant, suivant le conducteur intéressé, une sensation (douleur fulgurante), une image ou une idée (éclair de mémoire, coup de génie), ou une contraction musculaire (secousses du tremblement, de la chorée, des attaques d'épilepsie).

Or, supposons qu'à travers un diélectrique séparant deux sphères métalliques reliées à une bobine de Ruhmkorff, on fasse éclater une série de décharges oscillantes, ces décharges engendreront des oscillations électriques qui se communiqueront à l'éther ambiant, et rayonneront dans l'espace. Et si, dans le champ d'expansion de ces oscillations, on place un anneau métallique interrompu, et terminé à ses extrémités par deux petites boules, les variations électriques du champ donneront naissance à des forces électromotrices d'induction qui chargeront ce petit condensateur, de telle sorte que des étincelles jailliront entre les deux boules. Le premier appareil est l'*oscillateur* ou *excitateur* de Hertz, le second le *résonateur* de Hertz. C'est sur ces phénomènes qu'est basée la télégraphie sans fil.

Or la possibilité de la transmission de la pensée sans l'intermédiaire des signes permet de supposer que les décharges nerveuses qui éclatent, au cours de la pensée, à travers les neuro-diélectriques du pallium, donnent naissance à des oscillations nerveuses qui peuvent traverser les enveloppes

1. Ch. Binet-Sanglé, *Théorie des neuro-diélectriques*, in Archives de neurologie, 1900.



du cerveau comme les rayons Röntgen traversent le bois et le cuir, et aller impressionner un cerveau sensible situé dans leur champ d'expansion.

Et, de même que les étincelles du résonateur de Hertz se produisent d'autant mieux qu'il y a un plus grand nombre d'excitateurs dans leur voisinage, de même la transmission de la pensée se fait d'autant plus aisément qu'un plus grand nombre de cerveaux y collaborent.

Pour qu'une sensation, une image ou une idée soit exactement transmise d'un cerveau à un autre, il est nécessaire d'admettre qu'à chacune d'elles correspond un système d'oscillations nerveuses spécial, et susceptible de faire naître, dans le second cerveau, la même sensation, la même image ou la même idée que dans le premier.

De même, dans la télégraphie sans fil, à chaque mot enregistré au poste récepteur correspond un système spécial d'oscillations électriques réglées par le manipulateur du poste transmetteur.

Il est d'ailleurs probable que l'analogie du cerveau et des appareils de la télégraphie sans fil ne s'arrête pas là, et que, sous l'influence des oscillations nerveuses de l'espace, les molécules des neurones se cohèrent et se décohèrent, comme la limaille d'argent du tube radioconducteur d'Édouard Branly sous l'influence des oscillations électriques.

La transmission de la pensée est un phénomène rare et qui paraît exiger du cerveau récepteur des propriétés spéciales. Ces propriétés paraissent consister essentiellement dans une instabilité moléculaire extrême de la substance nerveuse. Cela expliquerait que cette transmission s'obtient plus aisément chez les hystériques (la divination de la pensée a été observée un grand nombre de fois chez les possédées de Loudun et chez les prophètes cévenols[1]), s'il est vrai, comme j'ai essayé de le démontrer, que l'hystérie consiste essentiellement dans l'hyperamiboïsme des neurones[2].

D'autre part la transmission se fait plus aisément lorsque le

1. Ch. Binet-Sanglé. *Le mécanisme des phénomènes hystériques.* Revue de l'hypnotisme. 1901.

2. Et même, paraît-il, tout dernièrement chez la possédée de Grèzes.

sujet récepteur est en état d'hypnose. C'est que, dans cet état, un nombre considérable de neurones corticaux étant endormis, c'est-à-dire, selon moi, rétractés, et les circuits qu'ils forment interrompus par des neuro-diélectriques infranchissables, la veille des autres neurones n'en est que plus intense, et leur pression nerveuse que plus élevée, phénomène tout à fait comparable aux phénomènes de court circuit en électricité. De là, à côté d'anesthésies, d'amnésies et de paralysies, les hyperesthésies, les hypermnésies et les phénomènes d'hypertonus de l'hypnose. Il est donc compréhensible que les neurones éveillés de l'hystérique en état d'hypnose soient plus sensibles que jamais aux oscillations nerveuses de l'espace.

Certains cerveaux transmettent mieux leurs pensées que d'autres, et, dans mes expériences, O... s'est montré, à cet égard, de beaucoup supérieur aux autres assistants. Il est vrai qu'il est entraîné depuis plusieurs années, et que son cerveau est en quelque sorte accordé avec celui de M...

Enfin la transmission se fait mieux au bout d'un certain temps : il y a une période de mise en marche.

Les expériences que je viens de rapporter n'ont pas seulement un intérêt théorique. Elles comportent une application de la plus haute importance. On conçoit en effet de quelle utilité serait à la justice un *résonateur psychique* de la valeur de M... Il va sans dire que ses révélations ne sauraient en aucune façon être reçues en témoignage. Mais de quel droit le magistrat enquêteur négligerait-il une telle source de renseignements, alors surtout qu'il ne manque pas de faire contrôler ceux qui lui sont fournis par des lettres anonymes? Mise en présence d'un criminel, M... serait un confesseur terrible. Et le jour où les professionnels du vol et de l'assassinat sauraient qu'on peut leur arracher leurs secrets du crâne, ils ne seraient pas loin d'abandonner leur métier. Ce serait la fin du crime.

Dr CHARLES BINET-SANGLÉ.



LE

MÉDIUM DANIEL DOUGLAS HOME

PAR M. A. ERNY

I

Un des plus célèbres médiums de notre époque a été certainement l'Écossais Home, qui a tant fait parler de lui, et en Angleterre et à la cour de Napoléon III. Outre ce dernier, combien d'importantes personnalités ont été impressionnées par lui. On pourrait citer en Angleterre le noms de lord Brougham, Robert Chambers, Élisabeth B. Browning, Thackeray et le Dr Eliotsson, pour avoir la preuve que ce n'était pas un nécromancien ou un vulgaire charlatan, comme l'ont dit quelques sceptiques ignorants. C'était un homme plutôt porté vers la religion, et dont le bon cœur est bien connu.

Né en 1833 près d'Édimbourg, Home fut confié à un oncle et une tante qui habitaient Glasgow. A 9 ans, il partit avec ses parents pour l'Amérique où ils se fixèrent. C'est pour cela que diverses personnes se sont imaginées qu'il était Américain.

Dès les premiers temps de son existence, des phénomènes extraordinaires se produisirent. Quand il n'était encore qu'un bébé, son berceau était bercé par des mains invisibles, et des coups étaient frappés en sa présence. Pendant sa jeunesse, il était imbu d'idées profondément religieuses et devint un Wesleyen, quoique ses oncle et tante fussent presbytériens. Les étranges manifestations qui se produisaient dans leur maison ennuyaient fort les parents de Home, car elles troublaient leurs convictions religieuses, aussi fut-il obligé de les quitter dès l'âge de 18 ans. C'est à cette époque que le fan-

tôme de sa mère lui apparut et lui dit : *Ne crains rien, mon enfant, Dieu est avec toi, et tu as une glorieuse mission a remplir, tu convaincras les incrédules, guériras les malades et consoleras les affligés.*

Le grand mouvement psychique qui, depuis 1851, avait commencé à Hydesville, avec les sœurs Fox, s'était peu à peu étendu sur tous les États-Unis. On parla beaucoup de déplacement de meubles, de visions et de descriptions de personnalités mortes qui se produisaient grâce à Home; aussi, par invitations nombreuses, on lui demanda de se rendre à New-York. Les premiers pionniers de ce grand mouvement spiritualiste (qui éclata comme une bombe au milieu du matérialisme qui régnait alors), le juge Edmonds, les professeurs R. Hare et Mapes examinèrent avec soin les phénomènes qu'il produisait, et leurs convictions, déjà établies, n'en furent que plus fortifiées. Le Dr Bush désirait que Home vînt manifester en faveur des idées swedenborgiennes, mais de nouveau il entendit la voix de sa mère qui lui disait de refuser, et qu'il avait une mission infiniment plus considérable à remplir que de prêcher en faveur du swedenborgisme. Pendant son séjour à New-York, il étudia la médecine, car il ne pensait pas que ses dons médianimiques puissent lui fournir des moyens d'existence. En réalité, il répudia toute médiumnité professionnelle et refusa d'accepter de l'argent pour payer les séances qu'il donnait. Souvent de grands seigneurs anglais ou de riches Américains lui firent de larges cadeaux, qu'il ne crut pas devoir refuser, car il faisait une grande distinction entre des encouragements donnés à sa médiumnité, ou un vulgaire salaire destiné à rémunérer une séance psychique. Il pensait toujours avoir une profession qui le ferait vivre; d'abord ce fut la médecine, puis la sculpture, puis les conférences. En 1855, à Boston, étant en villégiature chez des amis, il reçut une invitation pressante de se rendre en Angleterre. Il s'y rendit et fut reçut avec bonté par M. Cox, qui le fit loger chez lui. Durant son séjour, deux hauts personnages, lord Brougham et lord Lyston, désirèrent le voir et se montrèrent très intéressés par les phénomènes qui en ce moment passionnaient beaucoup de monde, enfin de tous côtés voulut-on voir ce

jeune homme de 22 ans qui accomplissait tant de prodiges. A une séance qui eut lieu à Ealing et où lord Brougham et sir David Brewster étaient présents, ce dernier fut tellement frappé des phénomènes produits devant lui qu'il s'écria : « Voilà qui renverse toute la philosophie de ma vie. » Plus tard, sir D. Brewster pensant qu'il avait été trop prompt à se prononcer, nia la chose, mais dans sa biographie écrite plus tard par sa fille, Mrs Gordon, on eut la preuve que les phénomènes l'avaient confondu. Au milieu de la controverse qui suivit, lord Brougham garda le silence, mais pourtant dans une préface qu'il écrivit pour G. Napier au sujet de son *Livre de la nature*, il dit ceci : « Même au milieu des plus lourds nuages du septicisme, je vois poindre un rayon de soleil, c'est le spiritualisme moderne. »

L'année suivante, nous retrouvons Home en Italie, admis dans la société de personnages royaux, et un sujet d'intérêt pour tout le monde, à Florence, Hyram Powell, le sculpteur américain dont la maison à cette époque était le centre de tout le mouvement artistique devint un croyant du moderne spiritualisme, et mit Home en rapports avec Nathaniel Hawthorne et Élisabeth Browning. Hawthorne ne pouvait se décider à en croire ses yeux, mais Élisabeth Browning fut convaincue. Pendant que Home résida à Naples, il fit connaissance de Robert Dale-Owen qui y était alors ambassadeur des États-Unis. Cet Américain venait d'être convaincu de la réalité des phénomènes par un fait stupéfiant, et la présence de Home l'aida dans ses expériences psychiques qui se résumèrent en deux livres des plus intéressants.

A Rome, Home fut reçu par le pape Pie IX, qui le questionna sur sa vie passée, et parut attacher un semblant d'intérêt à ses dons médianimiques, mais le pape était tenu, par orthodoxie, à une grande réserve. Pendant son séjour à Rome, Home eut une affection de poitrine, et son penchant religieux le poussa vers l'Église catholique, comme un lieu de repos. Pendant une année ses pouvoirs médianimiques disparurent subitement, et rien d'anormal ne se passa plus en sa présence. Comme on doit le penser, à cette époque où les phénomènes psychiques étaient presque inconnus du public, on

prit souvent Home pour un sorcier, et à Florence on assiégea sa maison pour le massacrer comme un suppôt de Satan. Il ne fut sauvé que par l'intervention du comte Braniki (Alexandre) qui le conduisit à Naples.

En février 1857, il se rend à Paris et son pouvoir médianimique revient, on le présente à Napoléon III et à l'impératrice Eugénie, et il donne de nombreuses séances aux Tuileries.

Voici à ce sujet les très curieux détails que raconte le comte de Viel-Castel dans ses fameux mémoires : « Dès 1853, dit-il, dans bien des salons, le soir, on fait tourner des tables, et j'ai reçu dans ce but une invitatiou de la marquise de B... C'est la seule préoccupation du moment. » En mars 1857, le comte ajoute ceci : Tout Paris se préoccupe du sorcier américain (1), ou pour parler plus sérieusement de l'illuminé Home... il ne sort pas de chez les B... et il est continuellement aux Tuileries, où l'empereur et l'impératrice le font venir avec un sentiment qui est plus que de la curiosité. Cet homme s'est converti au catholicisme et il s'est confessé au Père Ravignan qui obtint de lui la promesse de renoncer à son commerce avec les esprits. » « Je le veux bien, répondit Home et j'y tâcherai (*sic*), mais les esprits ne me laisseront en repos que jusqu'au 10 février. » En effet, à cette date, les esprits revinrent et Home retourna à ses invocations (*sic*). Les entretiens avec les esprits se rattachent, dans la pensée de Home, *à une régénération du christianisme*, et c'est le principal motif qui engageait le Père Ravignan à lui interdire ces expériences. Quoi qu'il en soit, ce qu'il fait est *très extraordinaire et ne peut être expliqué*. Au château (des Tuileries) il a fait apparaître une main sur la table, l'impératrice a voulu la toucher, mais au contact de cette main, elle a eu une crise nerveuse. L'empereur à son tour a touché cette main, puis il l'a lâchée presque aussitôt en disant : « Dieu! que c'est froid ! » Le duc de M... a vu, lui aussi, une main s'avancer vers lui. Enfin, M. C..., préfet de la Loire, répète à qui veut l'entendre : « *Je ne suis pas crédule, loin de là, je connais l'adresse des jongleurs*

(1) En France où on est mal informé de tout ce qui concerne les Étrangers, on prenait Home pour un Américain, parce qu'il avait habité les États-Unis !

et j'ai toujours pu comprendre comment ils opéraient. Home me fait pâlir, et je ne m'explique rien, mais j'ai vu. Ainsi il a commandé à une sonnette de monter le long de mes jambes, et quand j'ai voulu la retenir elle s'est échappée en glissant malgré moi entre mes doigts. Il a commandé à une table de répondre par des coups frappés, la table répondit, mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, *c'est que les coups étaient également frappés sous la plante de mes pieds.* »

« Un autre jour, Home a ordonné à une table de s'enlever de terre, la table est montée vers le plafond ; il a dit à la petite de B... de tirer sur la table pour la faire redescendre, mais chaque fois que la petite lâchait prise, la table remontait. Tout d'un coup, d'une voix brève, Home a dit : *Tiens ferme*, et les efforts de *trois hommes* n'ont pu faire redescendre la table. Si quelque jour on lit ces pages, on sourira de pitié et je passerai pour un être faible et crédule, mais qu'y faire ? Je raconte ce que *vingt personnes ont vu*, et je ne me l'explique pas. »

A notre époque, les sceptiques ignorants sourient lorsqu'on leur parle de ces faits, mais les psychistes pour qui ces phénomènes ne présentent rien que de bien connu, ne trouvent nullement que M. de Viel-Castel ait été crédule ; il raconte ce qu'il a vu, ainsi que d'autres personnes de sa connaissance, et ceux qui eux aussi ont vu des phénomènes du même genre, savent que le comte n'a rien exagéré.

J'ai cité dans mon livre (*Le Psychisme expérimental*) un exemple très curieux de lévitation de table produit par Home. La séance eut lieu aux environs de Nice, dans une villa particulière dont le salon était *brillamment éclairé*. Une grande lampe était placée sur une table si lourde qu'Hamilton Aïdé (le romancier anglais bien connu), qui assistait à la séance, ne put la soulever que légèrement avec ses deux mains. Ce qui stupéfia Hamilton Aïdé, ainsi qu'Alphonse Karr (un homme très aimable et très spirituel, dit Aïdé, mais un des plus entêtés et des plus sceptiques de France) et les autres assistants, la plupart très incrédules, c'est de voir un lourd fauteuil placé au bout du salon se mettre à circuler, et un autre meuble suivre le mouvement. Puis la grosse table se souleva en l'air, à

la distance de 3 ou 4 pieds du plancher. *Alphonse Karr se glissa sous la table, et quand il eut bien observé et regardé, la table redescendit lentement.* Aïdé avoue que lui et ses compagnons furent littéralement abasourdis, car il était, dit-il, *matériellement impossible de produire ce résultat par fraude.* Alphonse Karr, qui le lendemain alla voir le romancier anglais, lui avoua aussi qu'il était complètement dérouté *et semblait très vexé d'être obligé d'en convenir.* N'oublions pas que le phénomène se passa dans une maison particulière, et dans un salon brillamment éclairé.

Home avait une force médianimique des plus puissantes, et à laquelle sir William Crookes a rendu hommage dans son livre. Mais pour en revenir aux phénomènes produits à l'époque de Napoléon III, en voici encore un des plus curieux. Un jour que Home se trouvait dans le wagon impérial avec quelques dames de la cour et le petit prince impérial, *les coussins du wagon se mirent en mouvement et furent projetés dans tous les sens.* Le petit prince eut peur et se mit à pleurer dans les bras d'une des dames. Alors les sceptiques de l'époque dirent que Home avait machiné l'intérieur du wagon; mais tous ceux, qui comme moi, ont vécu sous l'Empire, *savent avec quel soin méticuleux on veillait et surveillait tous les objets, voitures, wagons, etc., servant à l'empereur.* En effet, les attentats étaient fréquents, et la police, toujours en éveil, n'aurait jamais permis à Home (un étranger) de rester même quelques instants dans l'intérieur du wagon impérial. Le phénomène est donc incontestable.

A propos de Home et de son séjour à Paris, j'ai retrouvé des numéros du *Figaro* de 1858, où je copie les curieuses lignes suivantes. Dans le *Courrier de Paris* du 7 février, *Nemo* à propos de l'erreur d'un confrère dit ceci : « Pendant que je tiens ce chroniqueur, je veux lui dire aussi qu'il a tort de mesurer avec le même compas les merveilleux tours que produit Robert-Houdin et les prodiges qui suivent M. Home partout où il va, tout le monde a vu le roi des escamoteurs (Robert-Houdin) rendre à volonté un même coffre pesant et léger tour à tour. Mais c'était un certain coffre, un coffre à malice, faisant partie du bagage du prestidigitateur; ou bien

quand ce n'était pas le coffre lui-même qui était préparé, c'était la scène où le magicien opérait. Personne n'a jamais dit que, quand Robert-Houdin était en visite chez n'importe quel ami, les meubles se trémoussaient à son approche, la table de chêne de la salle à manger tantôt semblait clouée au sol et tantôt impatiente de le quitter... presque ailée comme un ballon qui a jeté son lest. *Or, chez des gens trop haut placés pour qu'on puisse les traiter de compères*, la seule présence de M. Home a suscité de ces mouvements mobiliers. »

« Là-dessus, demandez aux apôtres du spiritisme ce qu'ils pensent de ce mystérieux remue-ménage, ils ne seront nullement embarrassés de vous répondre... C'est le cours régulier des choses surnaturelles, et il n'y a plus rien d'étonnant aux yeux des adeptes, que l'étonnement du vulgaire ; c'est un fait incontestable que M. Home a ses dévots et ses dévotes. L'une de ces dernières vient de lui léguer 6 000 fr. de rente viagère. Jusqu'à la venue du célèbre médium, cette dame doutait de l'immortalité de l'âme. Il lui fit, pour ainsi dire, toucher du doigt cette vérité consolante, en évoquant l'âme d'une personne qui lui avait été chère. Peu après, cette dame (une Anglaise) meurt à son tour, convaincue et réconfortée, mais avant de partir pour un monde meilleur, elle avait couché son consolateur sur un testament en bonne forme. »

« Malgré les apparences fabuleuses que prend ici la vérité, ceci n'est pas un conte comme les prétendues donations faites à Alexandre Dumas. En cette circonstance, M. Home a faits *pour la première fois depuis qu'il est à Paris*, appel à la publicité. Il est allé trouver le directeur d'un journal du soir, et l'a prié de faire part de l'incident au public. Tout cela nous mène fort loin de Rohert-Houdin, auquel un incrédule a voulu comparer le médium Home. Pour nous, nous n'affirmons rien en ce qui concerne les relations avec les esprits. Mais, loin d'élucider la question, *m'est avis qu'on l'embrouille en confondant des causes aussi dissemblables que les prodiges de la prestidigitation et les phénomènes qui font cortège à M. Home.* Robert-Houdin, le premier, aurait le droit de protester contre une pareille confusion. Il est un grand artiste en son genre, et l'autre n'est qu'une énigme passive. »

Dans le numéro du 18 avril 1858, *Nemo* nous reparle encore de Home, et voici ce qu'il en dit : « Home va nous revenir avec un riche hymen pour tout de bon dans ses malles. Il épouse, comme je l'ai déjà annoncé, une jeune Russe riche, de haut rang et d'une belle fortune. On la nomme aujourd'hui : — c'est Mlle Koucheleff; cette jeune fille a en partage, outre fortune et noblesse, un certain charme immateriel qui semblait la destiner à d'étranges amours. Dès qu'elle eut vu M. Home, elle fut à lui. C'est à Paris et dans un délai très court qu'il nous est réservé d'assister à la consécration légale et religieuse de cet entraînement. »

Le chroniqueur parisien se demande si, après son mariage, les meubles danseront à son approche comme par le passé. « Et pourquoi non? dit-il, pourquoi le mariage et la prospérité dépouilleraient-ils Home de ses facultés surnaturelles? *s'il les avait jamais exercées pour de l'argent, on pourrait croire qu'il mettrait désormais* au rancart une industrie devenue inutile. *Mais il s'est toujours manifesté gratis*, comme s'il eût été millionnaire de naissance, prenons-le donc pour un véritable inspiré... »

Comme on le voit, le chroniqueur rend un éclatant hommage au désintéressement de Home, et malheureusement il n'en fut pas de même avec *Slade*, un autre médium célèbre qui se faisait payer ses séances de 20 à 100 fr. et plus. Eugène Nus m'avait dit : « Vous qui parlez anglais, allez donc le voir », mais je lui répondis que je me méfiais toujours un peu des médiums se faisant payer. Il faut pourtant bien qu'ils vivent, me répondit E. Nus. Soit, lui répliquai-je, eh bien! qu'ils prennent un état, comme l'ont fait tant d'autres médiums que je connais en Angleterre ou en France. Je regrette pourtant très fort de n'avoir pas vu *Eglington* (autre médium très puissant) lorsqu'il vint à Paris; mais à cette époque diverses occupations littéraires m'absorbaient complètement, et je ne m'occupais qu'incidemment des phénomènes psychiques. Ce même Eglington fut accusé aussi de frauder, comme Slade et tant d'autres, mais j'ai lu tout un supplément spécial du *Light* où Eglington présenta sa défense d'une façon aussi nette et aussi satisfaisante que possible, donnant de

nombreuses attestations d'hommes considérables. A Paris, il eut une séance remarquable de matérialisation chez le peintre Tissot, qui fit un curieux dessin représentant le phénomène. Ce dessin fut reproduit dans le traité méthodique de science occulte du Dr Papus.

Un fait curieux au sujet de l'autre médium que j'ai cité plus haut, *Slade*, c'est que le savant qui lui fit un procès à Londres et le fit condamner, fut lui-même plus tard arrêté dans Regent-Street pour mauvaises mœurs!

Mais pour en revenir à *Home* et à son mariage, les documents anglais où j'ai puisé une partie de cet article diffèrent complètement de ce qu'en a dit *Nemo* dans le *Figaro*, et comme en général le Français est assez mal renseigné sur tout ce qui concerne les étrangers, je me fie plutôt à ce qu'a dit M. Robertson. Selon lui, *Home*, étant à Rome, fut présenté à la fille d'un général russe, le comte de Kroll, et un mariage fut décidé entre eux.

Bientôt après, il se rendit à Saint-Pétersbourg où l'accompagna Alexandre Dumas qui devait lui servir de parrain ou de témoin.

Après le mariage, qui fut célébré le 1er août 1858, il fut reçu par le Czar, et pendant quelque temps vécut au milieu des connaissances aristocratiques de sa femme. L'année suivante Home eut un fils et à sa naissance le Czar, continuant à lui montrer de l'intérêt, lui fit présent d'une bague de grand prix. Vers la fin de 1859, il revint à Londres avec sa femme où des amis anciens et nouveaux lui firent fête; entre autres de Morgan, le mathématicien, Howitt l'écrivain, Nathan Senior professeur à Oxford, le Dr Gully, père du *speaker* de la Chambre des communes, le comte de Dunraven et son fils lord Lindsay, et beaucoup d'autres. Ces amis propageaient partout les merveilles dont ils étaient témoins... et bientôt toute la société anglaise fut surprise de voir dans le *Cornhill Magazine* (une des Revues les plus répandues à cette époque) un article intitulé « *Plus étrange que les romans* » et où l'on racontait sans exagération les merveilles produites par Home : ses lévitations, des mains lumineuses qu'on voyait, des voix étranges qu'on entendait, etc. Le directeur du *Cornhill*

Magazine était alors le célèbre Thackeray, et ses collaborateurs comptaient parmi les plus renommés de l'Angleterre, entre autres *Ruskin*, *E. B. Browning*, *Tennyson* le poète, *Mathew Arnold* le critique, lord Houghton, etc. L'article à sensation qui fut écrit par Robert Bell, avait une note de Thackeray qui disait pouvoir garantir l'honorabilité et la bonne foi de l'écrivain qui était son ami. Naturellement les sceptiques et les incrédules, qui dominaient alors, poussèrent des cris d'orfraies auxquelles on mettrait une lumière sur les yeux; on blâma fortement Thackeray d'avoir laissé publier *une telle absurdité*, et le *Magazine*, de cette affaire-là, perdit 20 000 abonnés, ce qui ne prouve pas en faveur de leur intelligence. Il n'y a aucun doute à avoir au sujet de l'intérêt que portait Thackeray aux phéuomènes psychiques. Son vieil ami le Dr Eliotsson avait eu à souffrir de son adhésion au magnétisme, et plus tard il devint un fervent du spiritualisme. Dans les écrits de Thackeray, on trouve de fréquentes allusions au psychisme, entre autres, dans l'œuvre appelée *Raund-about Papers*, publié d'abord dans le *Cornhill* en 1862 on lit ceci : « Rien ne me prouvera que je n'ai pas rencontré cet homme dans le monde des Esprits »; et plus loin : « En écrivant, j'ai été souvent surpris des observations que faisaient mes personnages. On aurait dit qu'un pouvoir occulte conduisait ma plume. » L'article dont je viens de parler valut à Home de nombreuses félicitations. Le Dr Robert Chambers déclara que cet article le surprenait fort, mais qu'il le considérait comme une preuve éclatante de la bonne foi de Home. Comme l'article du *Cornhill Magazine* était anonyme, la Presse en nia la réalité, sous le prétexte, aussi idiot qu'habituel, *que c'était impossible*. Parmi ceux qui répondirent à ces récriminations, étaient le Dr Gully qui avait été présent aux séances de Home, ainsi que James Hutchinson, Chairman du Stock Exchange, et James Watson, un éminent avoué de Liverpool. Les phénomènes durent être bien convaincants pour qu'à cette époque oú le psychisme naissait à peine, tant de personnes si en évidence aient témoigné publiquement de sa réalité.

II

Ce mariage si heureux de Home ne devait pas avoir une longue durée... La santé de sa femme allant toujours en déclinant, Home se décida à séjourner avec elle dans le Sud de la France, mais le 3 juillet 1862, elle mourut très regrettée de Home, car elle avait valu à elle et à son mari bien des amitiés.

En 1864, une sorte de biographie de Home fut publiée sous le titre de *Incidents de ma Vie.* Dans une préface écrite par le Dr R. Chambers, ce dernier mettait en relief le lien entre les expériences de M. Home et celles d'autrefois. La position en évidence qu'occupait alors Home, valut au livre une large publicité, et même le monumental *Times*, consacra trois colonnes à l'analyse de ce livre; mais avec l'ambiguïté qui distingue d'habitude ce journal, il était impossible de savoir si l'article était favorable ou défavorable. Cependant, afin de plaire sans doute à ses abonnés incrédules ou pour les ménager, on y remarquait cette phrase alambiquée : « Il serait brutal de tourner en ridicule ces faits, mais pourtant il est absolument impossible d'y croire! » Une revue assez répandue, la *Saturday Review*, fut plutôt hostile, et dit que les preuves des phénomènes étaient insuffisantes, car bien entendu aucun de ses rédacteurs n'avait assisté même à une seule séance de Home. Néanmoins les amis de Home n'en furent nullement refroidis, car en 1863, Mme de Morgan publia un curieux livre dont son mari, le célèbre mathématicien de Morgan, écrivit la préface (qui fit quelque bruit tant elle était remarquable). M. de Morgan dit qu'il avait vu se produire en présence de Home des phénomènes qui rendaient l'incrédulité impossible et qui ne pouvaient s'expliquer ni par la fraude, ni par la coïncidence, ni par l'erreur. Les spiritualistes étaient, disait-il, sur la voie qui a conduit à l'avancement des sciences, et leurs adversaires ne représentaient plus que les éternels ennemis de tout progrès. Le vicomte Adare publia aussi une série de lettres adressées à son père le comte de Dunraven, dans lesquelles il racontait de mer-

veilleux phénomènes qui s'étaient produits devant nous. Lord Lindsay, présentement comte de Crawford, affirma avoir vu des formes se pencher vers Home et circuler dans la pièce où était le médium, et il insista fortement sur l'honnêteté de Home et sur ses dons merveilleux.

De nos jours, les sceptiques affirment sans rire que ce sont des hallucinations, expression commode qui peut servir dans toute espèce de circonstance. Quant aux psychologues, ils avancent, sans arriver à le prouver, que tout vient du subconscient.

De tout temps, et en tout pays il y a eu des phénomènes psychiques, mais ils semblaient surnaturels et passaient à l'état de légendes. Au XIXe siècle, l'enseignement matérialiste, commencé au XVIIIe, battit son plein et menaçait de faire tant de mal, que les trois grandes Sociétés secrètes occultes d'Amérique, d'Angleterre et de Hongrie, derniers restes (ignorés du public) des enseignements ésotériques des mages de la Chaldée et de l'Égypte, résolurent de se réunir en assemblée occulte à Vienne vers 1843, et après bien des hésitations on décida de commencer la réaction contre le matérialisme alors triomphant. C'est très peu de temps après que le mouvement dit spirite commença en Amérique (pays jeune qu'on choisit de préférence pour les débuts de l'action spiritualiste), se continua avec les manifestations des sœurs Fox à Hydeville, puis se répandit comme un torrent en Angleterre et en Europe.

Home ne manquait pas de défenseurs, mais à l'occasion il ne craignait pas de se défendre lui-même ; — lorsque la presse l'attaquait ou le calomniait, il prenait la plume et, preuves en main, il demandait toujours qu'on voulût bien examiner avec soin ses dons médianimiques. Il ne craignait jamais d'inventer lui-même des moyens de contrôle nouveaux, et ne se refusait jamais à ceux qu'on lui proposait. Dans sa longue controverse avec sir David Brewster, il fut aussi loyal que l'espéraient ses amis. — En 1863, se trouvant à Dieppe avec Mme Milner Gibson (femme d'un ministre) et apprenant que le Dr Eliotson se trouvait dans la même ville, il se fit présenter et lui demanda pourquoi il avait écrit tant de choses dures contre lui, et l'avait appelé imposteur sans le connaître ; il le

pressa d'expérimenter par lui-même. Un rendez-vous fut convenu et, comme résultat, le docteur incrédule devint un spiritualiste convainu et un champion de Home ; il reconnut que jusqu'ici le matérialisme avait dominé chez lui, et que, maintenant, il voyait la vie sous un tout autre jour.

En 1864, Home avait été à Rome à cause de sa santé et avait étudié la sculpture pour laquelle il avait montré un grand penchant; mais quoique étant catholique, les autorités papales le citèrent devant elles, et après de longs interrogatoires, on lui permit de rester, mais à la condition de ne plus communiquer avec l'autre monde. Home refusa donc de donner aucune séance, mais malgré cela, la permission de séjour lui fut retirée, et on lui donna trois jours pour partir. J'ai visité Rome en 1869, dernière année du règne temporel des Papes, et il y régnait encore la même intolérance aveugle et mal inspirée.

Quelques journaux, facétieux évidemment, disent que le Pape aurait fait de Home un cardinal, si les dons merveilleux qu'il possédait avaient pu servir à rebâtir une nouvelle Église basée sur le miracle. Mais tout ceux qui connaissent la routine du Sacré Collège, et le fameux *Non possumus* de Pie IX ne peuvent considèrer ces assertions que comme des fantaisies.

Après son expulsion, Home exposa son cas à lord Palmerston, demandant réparation comme le gouvernement anglais en accorde à tout citoyen anglais lésé, mais ni Palmerston ni le comte Russell (à cette époque secrétaire au Foreign Office) ne voulurent se mêler de cette affaire. Plus tard, J. A. Rœbuck porta la cas devant la Chambre des communes, mais celle-ci se désintéressa aussi.

Robert Browning fut un des rares littérateurs qui quoique mis en rapport avec Home ne voulut jamais admettre ses dons, et plus sa femme parut s'intéresser aux phénomènes, plus il les critiqua. Pour donner un libre cours à sa bile, il écrivit une platitude intitulée : *Sludge le médium*, où il prétendait peindre Home comme un type de la bassesse du spiritualisme nouveau, et ou Sludge était représenté comme un ivrogne et un hypocrite, tandis que Home avait des goûts de sobriété

et des penchants religieux. Cette calomnie n'augmenta pas la réputation de R. Browning, au contraire, elle mit en évidence ce que l'esprit de parti pris peut produire.

En 1865, Home revint à New-York, puis en Allemagne où des princes lui firent fête, et se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg. En 1866, de retour à Londres, il fit une conférence sur le nouveau spiritualisme à *Willis's Rooms;* comme de juste, elle fut suivie d'articles satiriques, et le Maskelyne [1] de cette époque, le professeur Anderson, chercha à se faire une bonne réclame, grâce à la controverse qu'il engagea. Home adopta dès lors le métier de conférencier public et parla dans diverses villes, entre autres à Glasgow où il renoua connaissance avec M. David Duguid, un médium, lui aussi, qui, depuis, s'est dis-distingué par les photographies psychiques qui se sont produites en sa présence. A une séance chez M. Nisbet, l'imprimeur, Home tint dans sa main des charbons ardents sans être brûlé (expérience qu'il renouvela plus tard devant M. Crookes). Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que M. Duguid eut lui aussi le même don, qu'il plongea la main dans un foyer ardent et en retira des charbons qu'il tint sans être brûlé. M. Robertson dit que Duguid plaça sur sa tête les charbons ardents, et que lui, Robertson, ne sentit sur son crâne qu'une chaleur modérée. Ce fait est d'autant plus étrange que l'action médianimique de Duguid se trouvait ainsi agir indirectement. Cependant, M. Robertson risquait gros, car si l'expérience n'avait pas réussi il aurait pu avoir le haut de la tête fort endommagé. En tout cas, cela donne une crâne idée de son courage.

Vers 1867-68, William Crookes fit avec Home ses expériences célèbres, qui furent publiées dans un volume qu'ont lu tous ceux que les phénomènes psychiques intéressent. Cela fit tant de bruit que la *Société dialectique* nomma un comité pour examiner ces phénomènes, il termina son rapport en 1871. Mais le comique de l'histoire c'est que nommé pour combattre la réalité de ces phénomènes, le comité de 40 membres (composé de gens très en vue) conclut

1. Maskelyne est un individu qui tapi depuis une vingtaine d'années dans son antre de l'Egyptian Hall, se fait des revenus en travestissant grossièrement les phénomènes psychiques. C'est son *Struggle for Life.*



dans le sens contraire, ce qui produisit sur les matérialistes l'effet d'un moellon tombant dans une mare de grenouilles.

Dans cette année 1871, Home se remaria, et cette fois encore avec une Russe. Son beau-frère fut le célèbre professeur Bou-telerow, de Saint-Pétersbourg, qui fit avec Home diverses expériences conduites scientifiquement comme celles de W. Crookes, et avec le même succès. A partir de cette époque, le nom de Home fut moins fréquemment cité, et c'est en 1876 qu'il publia un livre intitulé : *Lumières et ombres du Spiritualisme*, puis son caractère s'aigrit et sa santé déclina, car on ne lui épargnait pas les calomnies plus bêtes les unes que les autres, mais Basile n'a-t-il pas dit : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. » Quelques années après il mourut, en 1886, et sa veuve, fidèle à sa mémoire, publia un curieux livre intitulé : *Home, sa vie et sa mission*. Et dans l'église de la Canongate à Edimbourg, elle lui fit élever un somptueux monument.

Parlons maintenant d'observations très curieuses faites par sir W. Crookes, et se rapportant aux différences de médiumnité entre Home et Eusapia Palladino (et figurant dans une conférence du professeur O. Lodge). D'abord et avant tout, dit le célèbre chimiste, une grande partie des phénomènes se manifestant devant Eusapia n'ont lieu que lorsqu'elle est *en état de trance*, et plus cet état est profond, plus les phénomènes sont frappants. Cela n'était pas toujours le cas avec Home. « Certes les choses les plus étonnantes que j'ai vues en sa présence, l'expérience du feu, et les formes rendues visibles, n'avaient lieu qu'en état de trance, mais il n'était pas toujours possible de constater s'il était bien dans cet état ou non, car il parlait et circulait comme s'il avait été dans son état normal. La principale différence venait de ce qu'alors ses actions étaient plus précises et sa façon d'être plus solennelle.

« J'ai vu plusieurs fois l'épreuve du feu, dit Crookes, et chez moi et dans d'autres maisons. Une fois il m'appela pendant qu'il se dirigeait vers le feu, et me dit de l'observer avec soin. Il mit devant moi sa main dans le foyer et en retira des charbons enflammés et les tint, ce que je n'aurais pu faire

sans être fortement brûlé. Une autre fois, il prit un charbon de bois tout rouge, le tint dans sa main gauche qu'il couvrit avec l'autre, et souffla sur ce foyer nouveau genre, au point que les flammes s'échappaient de ses mains. » Qu'est-ce qui rendait Home insensible à l'action du feu, peut-être est-ce dû à la même raison psychique qui faisait supporter aux martyrs les plus atroces supplices, comme d'être plongés dans un bain de plomb fondu ou de poix brûlante.

W. Crookes dit qu'il partage absolument l'opinion du professeur O. Lodge sur le mauvais effet produit par la présence d'étrangers dans les expériences psychiques. « C'est un mal probablement nécessaire, dit Crookes, mais beaucoup de mes meilleures séances ont été gâtées par des essais de fraude aussi futiles que puérils venant d'étrangers qui avaient sollicité une invitation. Une fois un très grand personnage était présent, sur son expresse demande; nous avions attendu une heure sans obtenir aucun résultat que quelques bruits et mouvements, coups de pieds, le tout produit évidemment par mon visiteur. A la fin il partit, et un message fut écrit ou on disait ces paroles flatteuses pour le visiteur : « *Nous avons attendu que M. M*** ait fini de faire l'imbécile.* » La séance devint alors des plus intéressantes, mais j'ai su depuis que mon visiteur alla dire partout que nous étions une réunion de gens crédules, qu'il avait facilement trompés par des bruits, coups et mouvements produits par lui. »

Comme on le voit par cet exemple, entre beaucoup d'autres, les incrédules ou les sceptiques sont souvent encore plus sots qu'on ne pourrait l'espérer.

Mais reparlons maintenant d'Eusapia Palladino. Le grand inconvénient, dit Crookes, d'étudier les phénomènes avec Eusapia, c'est l'obscurité ou la très légère lumière qu'il faut garder pendant les expériences faites avec elle, ce qui force à prendre toutes sortes de précautions contre la fraude.

Même la fraude inconsciente, comme me l'a raconté M. de Rochas (qui souvent était obligé de dire à Eusapia : Vous allez frauder, prenez garde). Si les séances avaient eu lieu avec assez de lumière pour qu'on pût observer tous les mouvements, il n'eût pas été nécessaire d'employer tout ce système

des pieds et des mains d'Eusapia tenus par les assistants, et les soupçons qui en découlaient. *Home, lui, a toujours refusé les séances dans l'obscurité.* Il a dit qu'avec de la volonté et de la persévérance les phénomènes pouvaient parfaitement être obtenus en pleine lumière et que si les phénomènes étaient moins puissants, il était autrement important de les constater *de visu.* « Dans presque toutes les séances que j'eus avec Home, dit Crookes, il y avait non seulement assez de lumière pour voir ce qui se passait, mais pour me permettre aussi de prendre des notes et de les lire. Pendant toutes les années où j'ai expérimenté avec Home, je n'ai jamais constaté le plus petit cas qui pût me faire supposer qu'il trompât. Il était très scrupuleux sur ce point, et ne trouvait pas mauvais qu'on prît des précautions contre la fraude ; souvent même avant une séance, il me disait : Agissez comme si j'étais un prestidigitateur, et prêt à vous tromper, prenez toutes les précautions que vous pourrez imaginer contre moi, et ne vous occupez pas de mon amour-propre. Plus ces précautions seront sévères et plus la réalité des phénomènes deviendra évidente. » Une fois même il me dit : « Asseyons-nous autour du feu et causons tranquillement, nous verrons si nos amis invisibles se manifesteront. Dans ces occasions où ma famille et moi étions seuls présents, des phénomènes des plus extraordinaires se produisirent. »

Il est vraiment déplorable, dit Crookes, que durant les nombreuses années que Home vécut à Londres, à part une ou deux exceptions, aucun homme de valeur dans le monde scientifique n'ait daigné expérimenter avec Home, et pourtant il était tout prêt à le faire. — Mais ceux qui ne connaissaient pas sa profonde honnêteté l'appelaient *un charlatan,* et ceux qui croyaient en lui étaient considérés comme des fous, et quelque peu déconsidérés. W. Crookes concluait ses observations en félicitant un homme de science aussi éminent que le professeur Olivier Lodge d'avoir adopté les conclusions auxquelles il était arrivé tant d'années auparavant. Home fut un des plus puissants médiums connus, il avait plus de puissance qu'Eusapia.

A. Erny.

LES DÉCOUVERTES

DU

PROFESSEUR OTTO VON SCHRŒN

SUR LA VIE DES CRISTAUX

PAR M. LE Dr L. HAHN

M. Volpi reproduit dans *Il Vessillo spiritista* de janvier 1902 la partie la plus importante d'une lettre adressée par le professeur de l'université de Naples, Otto von Schrön, au professeur G. B. Milesi, de l'université de Rome, et publiée dans la *Rivista di filósofia e scienze affini* (oct. 1901). Il s'agit d'une découverte de la plus haute importance concernant la vie des cristaux. Inutile de dire que, malgré l'autorité scientifique du professeur von Schrön, les incrédules sont nombreux encore, et parmi eux il y a à distinguer spécialement la catégorie de ceux qui ne veulent à aucun prix être convaincus. D'autres, incrédules à leur entrée dans le laboratoire du savant de Naples, en sont sortis enthousiasmés, après avoir vu les magnifiques préparations microscopiques, les négatifs microphotographiques de ces préparations révélant à l'œil bien des détails qui échappent à l'examen des préparations mêmes, et enfin les positifs sur verre pour projections agrandies dont l'aspect, véritablement merveilleux, est de nature à convaincre les esprits les plus rétifs.

La manière dont M. von Schrön est arrivé à faire sa découverte mérite d'être racontée : en sa qualité de physiologiste, il se livra tout d'abord à l'étude de la genèse et de la structure

des microbes, puis à celle de leurs produits de sécrétion, du mode de cristallisation de ceux-ci ; de là il passa à l'examen des conditions biologiques de ces soi-disant cristaux organiques, puis à celui de la genèse des cristaux salins, et en passant par les roches ignées et les laves incandescentes, arriva finalement à une nouvelle conception des nébuleuses et de leurs phases d'évolution à partir du *protobioplasme* ou matière première cosmique d'où sont sortis et notre système solaire et probablement tous les autres systèmes analogues.

Il ne s'agit pas ici de fantaisie ou de conclusions hâtives. La plupart des conclusions de l'auteur reposent sur des faits observés directement, quelques-unes seulement sur des hypothèses qui ont à leur base des analogies frappantes. Ainsi tout ce qu'il dit sous forme d'hypothèse sur les nébuleuses et principalement sur les phases et les formes évolutives de celles-ci, a son pendant objectif dans la cristallogenèse des sels observée sur des gouttes de solutions conservées dans des tubes clos, et à cet égard les phases précristallines sont particulièrement intéressantes.

Quand le professeur von Schrön commença ses recherches sur la cristallogenèse, il était encore fermement convaincu que les cristaux s'accroissent par juxtaposition, que durant toute leur existence ils gardent une structure identique à elle-même, qu'un petit cristal est en petit l'image d'un grand, que l'axe du cristal est une ligne idéale, que le cristal n'est le siège d'aucun mouvement propre, que toute force est engendrée par la matière et en dépend toujours directement, enfin que parler de la vie d'un cristal c'était faire de la poésie. Ses idées à cet égard sont aujourd'hui absolument renversées.

Il a constaté, par l'observation directe, que le cristal s'accroît par *intussusception*, qu'il présente une évolution structurale analogue à celle des plantes et des animaux, toujours dans les limites de son individualité et des qualités inhérentes à son protoplasme primitif ; en d'autres termes que le cristal est un tissu et un individu, un tissu qui jusqu'à son maximum de développement subit des variations continuelles dans sa structure intime ; que le cristal, dans sa petite sphère,

a sa biologie et sa pathologie spéciales ; qu'il y a des cristaux qui, à une certaine période de leur existence, présentent des mouvements spontanés susceptibles de s'effectuer suivant trois modes différents ; que l'axe du cristal est une chose réelle, non idéale, un objet qu'on peut photographier dans les cinq phases de son développement structural ; qu'il existe une force qui, s'exprimant clairement dans la cristallogenèse des sels, ordonne, harmonise et domine la matière, non sans subir dans certaines limites l'influence de celle-ci.

Sans doute, d'autres ont exprimé avant M. von Schrön l'idée que le cristal vit, mais jusqu'à ce jour personne n'en avait fait la démonstration. Il fallait, pour la faire, être comme l'auteur outillé pour la microphotographie et les projections avec agrandissement. Il conserve depuis 16 ans des gouttes bien encloses, renfermant encore de la substance vivante qui se développe et évolue ; de plus, il possède une série de coupes pratiquées dans ces gouttes colorées et conservées dans le baume du Canada, très faciles à étudier par conséquent aux grossissements énormes dont dispose l'optique moderne.

Il s'agit ici d'une *vie véritable*, dans le sens vraiment biologique, et nullement dans le sens matérialiste de la mécanique physico-chimique. Or une vie véritable suppose l'existence d'un plasma dont l'évolution, depuis les formes les plus élémentaires jusqu'aux cellules plus complexes, préside à une série de processus de nutrition et de formation (surtout de germination) qui sont l'expression de cette vie ; et de celle-ci la démonstration n'a été donnée par personne jusqu'à ce jour, pour les cristaux.

La démonstration de la vie des cristaux repose tout d'abord sur la découverte d'un pétroplasme filiforme dans les sels, puis sur l'analogie réelle établie entre ce protoplasme et le phytoplasme des algues, analogie qui se poursuit jusqu'à la nucléine filiforme des phases initiales et terminales de la cellule végétale et animale. Ces faits inaugurent une vie nouvelle qui est signalée non seulement par la découverte du protoplasme filiforme dans les sels et dans les roches ignées, mais encore par la démonstration non moins importante de

la pétrocellule dans les sels, les roches ignées et les cellules des laves incandescentes; en d'autres termes par la découverte de la genèse pétroblastique et cellulaire des cristaux des roches. Ajoutons à ces faits la découverte des processus de reproduction des cristaux, comme la division, la gemmation et l'endogenèse avec expulsion de cellules filles de la cellule mère.

De plus les formes différentes que les cristaux sont obligés de revêtir dans leur lutte pour l'existence sont venues corroborer le concept de la vie de ces mêmes cristaux. Il y a jusqu'à une pathologie des cristaux qui comprend les trois chapitres principaux des difformités congénitales, des difformités acquises et des processus pathologiques, dans le sens le plus strict du mot. Ces faits n'ont rien d'extraordinaire si l'on songe que la vie physiologique et la vie pathologique sont dans une étroite dépendance entre elles.

Les analogies de forme, de structure intime, de produits formatifs, de processus de reproduction entre la pétrocellule et la cellule végétale et animale sont vraiment frappants. Les pétrocellules acquièrent encore une importance particulière pour la morphologie générale, en raison de leurs produits nucléaires excessivement intéressants au point de vue de la métamorphose chromatique autochtone d'une partie de ces produits, puis par le fait que toute pétrocellule d'un cristal de roches ignées ou de laves incandescentes conserve en elle et autour d'elle toute l'histoire de sa vie. Ce phénomène se constate beaucoup plus aisément sur les cellules des cristaux que sur les cellules végétales et animales, dont les produits sont successivement entraînés loin de leur lieu d'origine par l'action circulatoire des liquides dans les plantes et dans les animaux.

La minéralogie est donc destinée à devenir, en tout ce qui concerne la cristallogenèse, une science biologique. C'est par l'étude comparative avec l'histologie et la morphogenèse des tissus végétaux et animaux que le minéralogiste comprendra les formes variées et les phases évolutives de la pétrocellule, la différence existant entre le contenu plasmatique du corps cellulaire et celui du nucléus, les différences

si marquées et si intéressantes des produits nucléaires de la pétrocellule, le rapport de génération qui existe entre cette dernière et la substance intercellulaire du cristal, ainsi que les actes reproductifs de la cellule lithogène. C'est ainsi seulement qu'il arrivera à ne plus trouver rien d'étrange dans l'analogie qui existe entre la karyorhexie et la karyolyse de la cellule animale et celle de la pétrocellule. C'est ainsi, enfin, qu'il se convaincra de l'unité biogénétique des différents règnes de la nature.

« On a eu tort de me faire dire, continue M. von Schrön, que les pierres sont vivantes et que le cristal est toujours vivant. Je n'ai eu d'autre prétention que de démontrer que le cristal montre des signes manifestes de vie à une certaine période de son existence et cela précisément à l'époque de son évolution structurale, de sa reproduction, de sa lutte pour l'existence, etc. Je reconnais que la technique nécessaire pour mettre ces faits en évidence est difficile à acquérir et qu'elle demande beaucoup d'application ; mais d'autres y arriveront comme moi. »

L'auteur passe ensuite à l'exposition systématique de sa théorie. Celle-ci consiste :

1° Dans la *découverte du pétroplasme*, qui se présente tantôt sur l'aspect d'un plasma hyalin, tantôt sous la forme d'un plasma granuleux, pelotonné, rétiforme, et préside à la morphogenèse initiale du futur cristal, ou pour mieux dire, représente, dans le stade précristallin, la matière vivante primitive de l'individu naissant, qui à son état de maturité constitue le cristal.

2° Dans la *découverte des pétroblastes*, lesquels, analogues en cela aux ostéoblastes, aux odontoblastes, etc., sont la forme organoïde la plus élémentaire de la vie minérale, c'est-à-dire les générateurs primitifs les plus typiques de la véritable pierre au sens le plus large et du cristal au sens le plus restreint, surtout en ce qui concerne les sels.

3° Dans la *découverte de la pétrocellule*, tant pour les sels que pour les roches ignées et les laves incandescentes. Ces cellules, qui sont telles non seulement au sens anatomique, mais encore au sens physiologique, sont les générateurs

propres des cristaux dans les roches ignées. Ce sont principalement les pétrocellules qui élèvent le cristal à la dignité d'un tissu, en cela pleinement analogue aux tissus végétaux et animaux.

4° Dans la *découverte que le véritable cristal s'accroît par intussusception* et non par juxtaposition, par expansion graduelle et non par apposition périphérique de matériaux. Un véritable cristal peut ultérieurement s'agrandir par apposition de couches nouvelles. Ce processus équivaut à une incrustation et le pétroplasme y parcourt les mêmes phases que dans la formation du cristal primitif, bien qu'adoptant une autre disposition topographique.

5° Dans la *découverte que le véritable cristal possède une évolution structurale* qui a pour effet de modifier graduellement sa texture. Ce fait, qui nous fait envisager le cristal comme un tissu analogue à celui d'une plante ou d'un animal, est de la plus haute importance au point de vue de sa véritable signification eu égard aux autres êtres, plantes et végétaux, dont il le rapproche.

6° Dans la *démonstration de la génération spontanée des cellules*. En effet, l'apparition de véritables cellules dans les solutions salines et précisément de pétrocellules typiques dans le stade précristallin qui s'y observe, constitue la preuve la plus évidente de la génération spontanée, si discutée et finalement rejetée par la science.

7° Dans la *démonstration d'une force*, qui se manifeste dans la matière à un moment donné de la cristallogenèse des sels. Une semblable force, au moment de son apparition, *ordonne*, *harmonise* et *domine* la matière. « Cette force, nettement prouvée par moi au moyen de la photographie, semble différente de toutes les autres forces connues de la nature, lesquelles émanées directement de la matière sont toujours subordonnées à cette même matière et sous sa dépendance. Elle apparaît dans la cristallogenèse des sels soit comme un centre dynamique rayonnant, soit comme une puissance de direction linéaire déterminant l'axe d'un cristal ou l'axe principal d'une colonne cristalline. »

8° Dans la *démonstration de l'unité du processus biogéné-*

tique chez tous les êtres indistinctement, ce qui présente une signification bien plus haute que la négation de toute barrière entre les divers règnes de la nature, comme on l'a fait dire faussement à l'auteur. Il y a lieu d'établir une distinction entre unité de processus biogénétique et unité des règnes de la nature. Le terme « Unité biogénétique » signifie que dans la nature le processns du devenir est au fond identique et que les lois qui président à la genèse des êtres vivants sont toujours les mêmes.

Cela ne veut pas dire qu'un individu complet est le même que tout autre. Le développement des êtres a pour base la différenciation, et les produits de cette différenciation sont ou temporaires ou stables, et dans ce dernier cas peuvent acquérir des caractères héréditaires. C'est l'explication de la formation des espèces. Ce processus de différenciation apparaît déjà dans le développement embryonnaire, où les trois feuillets du disque proligère donnent naissance à des cellules, tissus et organes différents, ne pouvant se transformer les uns dans les autres, bien que harmonieusement unis entre eux.

Pour remonter plus haut encore, le *protobioplasme* engendrera, en dernière analyse, toujours des astres, mais jamais ni plantes ni animaux; le *pétroplasme*, partout où s'exercera sa force biogénétique, formera des cristaux; le *phytoplasme*, des plantes; le *zoomplasme*, des animaux; l'*anthropoplasme*, des hommes. De plus les bioplasmes secondaires naissant de la différenciation de chacun des cinq grands bioplasmes cités, n'empiètent jamais sur le domaine les uns des autres; les pétroplasmes, par exemple, engendrent toujours des cristaux soit de quartz, soit de plagioclase, soit d'augite, etc., mais n'empiètent pas sur le terrain des phytoplasmes qui engendrent l'algue, la rose, le palmier, etc. On peut poursuivre ce raisonnement jusqu'aux espèces, les nouvelles résultant de la fixation de nouveaux caractères devenus héréditaires. Toutes ces manifestations des cinq grands bioplasmes obéissent à des lois naturelles identiques, ce qui prouve bien l'unité biogénétiques des règnes de la nature.

En résumé, toute formation qui offre des caractères de vitalité ou de vie est toujours liée à l'évolution de l'un des cinq plasmas mentionnés; et de ces plasmas dérivent toutes les formes constitutives de l'individu depuis la granulation la plus fine jusqu'à la cellule la plus complexe. La vie est liée au plasma; les plasmas présentent entre eux des différences essentielles ; la biogenèse de tous les plasmas est gouvernée par des lois biogénétiques identiques.

9° Dans la *démonstration de ce fait que rien n'existe sur la terre qui ne soit vivant*, n'ait vécu, ne soit produit de sécrétion, d'excrétion ou de décomposition de quelque chose de vivant.

Même les soi-disant processus chimiques purs sont à un moment donné liés à des processus vitaux. Par l'union d'un acide avec une base, il se forme un sel. Or à un moment donné de ce processus, il y a développement de chaleur et formation rapide d'un réseau plasmatique qui disparaît ensuite. C'est à ce moment-là que correspond le processus vital formatif.

10° Dans la *démonstration et la définition de la forme la plus simple et la plus élémentaire de vie*, qui s'observe précisément dans la vie des cristaux salins.

Il suffit de suivre les différentes phases de la cristallogenèse des sels depuis le début pour se convaincre que les premiers phénomènes de vie se révèlent lors de la formation du réseau filiforme du protoplasme, lequel se sépare aussitôt en protolithoplasme et en deutérolithoplasme.

Or l'antagonisme entre ces deux substances, antagonisme qui se poursuit d'une façon constante dans leurs dérivés morphologiques, constitue pour M. von Schrön la manifestation première et la plus élémentaire de la vie; cet antagonisme est comparable à celui qui existe entre les feuillets du blastoderme aussi bien dans les premières phases de la vie embryonnaire que dans toute l'existence ultérieure de l'individu. La manière dont les produits dérivés des trois feuilles blastodermiques entrent en concurrence et se comportent réciproquement dans leur existence ultérieure est un des nombreux exemples qui font comprendre comment l'anta-

gonisme, dans la nature, peut devenir la source de l'harmonie, ou mieux comment l'antagonisme *entre les parties* peut créer l'harmonie *du tout*.

Cela justifie, pense M. von Schrön, la définition qui se donne de la *vie*, dans sa forme la plus simple : c'est l'*antagonisme entre deux substances primitives tendant chacune à constituer l'individu*. Cet individu, dans le cas présent, est le cristal salin. D'une manière générale, la vie, force agissante, une dans sa façon intime de procéder, mais diversifiée dans son adaptation aux divers plans ou règnes de la nature, se différencie de plus en plus jusqu'à l'individu qu'elle régit dans ses moindres particularités.

UN CAS HISTORIQUE DE TÉLÉPATHIE

PRESSENTIMENT
DE LA MORT DE HENRI HEINE

PAR L'UNE DE SES AMIES[1]

PAR M. MARCEL BAUDOUIN

Mme Camille Selden qui, en 1884, a publié une intéressante plaquette sur les derniers moments d'Henri Heine[2], y a conté la façon dont elle avait été informée, à distance, de la mort du poète. Ce récit, que nous allons reproduire *in extenso* parce qu'il nous semble inconnu des psychophysiologistes, paraît sincère et véridique, quoiqu'il ne s'appuie que sur le propre témoignage de l'auteur, et qu'en vertu de l'adage célèbre, *testis unus, testis nullus*, il soit par suite sujet à caution, au point de vue scientifique.

De plus, il ne s'agit là, comme on le verra, que d'une HALLU-

1. M. Baudouin fait de ce cas une analyse minutieuse très intéressante qui lui donne une véritable valeur scientifique. Nous voudrions voir toutes les personnes qui s'occupent de recherches psychiques apporter dans l'examen des faits autant de sens critique. Les lecteurs des *Annales des Sciences psychiques* seront certainement intéressés par ce cas que nous empruntons à la *Gazette médicale de Paris,* dont M. Baudouin est le rédacteur en chef.

2. Camille SELDEN. *Les Derniers Jours de Henri Heine.* Paris, Calmann Lévy, 1884, in-18°, 127 p.

CINATION. Il ne s'est produit aucun *phénomène physique*, comme, par exemple, dans le cas si curieux et si démonstratif que nous avons précédemment publié [1]. Nous ne citons donc ici ce fait que pour ne pas le laisser se perdre dans la littérature des *Mémoires* et des *Souvenirs*, et que pour le cataloguer dans la longue liste des observations analogues — d'ailleurs discutables — qu'ont dressée les spécialistes.

Au demeurant, il n'a pas encore été mentionné par les écrivains médicaux ; et il n'y est pas fait la moindre allusion dans l'article très documenté de notre confrère et ami A. Cabanès sur « la maladie et la mort » d'Henri Heine [2].

C'est à dessein que, de notre côté, nous n'avons fait que le mentionner dans un article précédent [3] sur le décès de ce poète.

OBSERVATION

RÉCIT DE Mme CAMILLE SELDEN (SUJET) [4].

« Ce dimanche-là, 17 février (1856), j'eus un réveil singulier.

« Vers huit heures du matin, *j'entendis du bruit* dans ma chambre : une sorte de frétillement pareil à celui que produisent aux soirs d'été les ailes des papillons nocturnes qui entrent par les fenêtres ouvertes, et cherchent violemment une issue.

« Mes yeux s'ouvrirent, mais se refermèrent aussitôt ; *une forme noire* se tordait, semblable à un gigantesque insecte, dans les premières lueurs du jour, et cherchait en quelque sorte à s'échapper. »

Donc, *audition* et *vision*, en réalité ; autrement dit : HALLU-

1. BAUDOUIN (Marcel). Un cas de télépathie. Manifestation d'une mourante sur sa sœur à l'état de veille, constatée par un médecin en visite et caractérisée par un phénomène physique. (*Ann. des Sciences psychiques*, Paris, 1900, mai-juin, n° 3, 129-142.)

2. A. C. [ABANÈS]. — A propos du centième anniversaire de la naissance de Henri Heine. (*Chron. méd.*, Paris, 1899, 15 déc., n° 24 769-780. 1 portr., 1 spécimen d'écriture.)

3. BAUDOUIN (Marcel). Quelques données sur la maladie et la mort de Henri Heine. (*Gaz. méd. de Paris*, 15 février 1902, n° 7, p. 49.)

4. *Loc. cit.*, p. 104-105.

CINATION, d'abord *auditive*, puis *visuelle ;* due évidemment à une cause d'origine cérébrale et *passagère*, ayant eu sans doute pour point de départ la même cause, agissant sur les deux centres presque simultanément, puisque les hallucinations de ces deux sens concordent nettement.

Jusqu'ici, rien d'extraordinaire. Si nous n'avions rien de plus à enregistrer, il n'y aurait pas « télépathie » ! Mais l'auteur ajoute :

« Le souvenir de cette vision, *d'ailleurs l'unique de ma vie*, vision sur laquelle je m'abstiens de tout commentaire, et que je ne cite que pour la singularité du fait, viendra toujours se rattacher, dans ma mémoire, à la *date de la mort de Henri Heine.* »

Cette réflexion de Mme Camille Selden, rapprochée de cette date exacte, constitue le *fait télépathique*, c'est-à-dire le *pressentiment*, comme on dit vulgairement.

En effet, H. Heine est mort le 17 février 1856, à Paris, dans la matinée, à l'âge de 56 ans et 2 mois[1], ainsi que le prouvent des documents cités plus loin.

L'auteur ajoute, précisant ses souvenirs :

« Malgré le froid et les restes d'une indisposition assez sérieuse, je frappai, dès *dix heures du matin* (le 17 février), à la porte de mon cher poète. En m'entendant dire qu'*il n'était plus*, je restai comme étourdie, et sans comprendre. Le premier moment de stupeur passé, je demandai à le voir... »

Cette visite, dont l'*heure* a été notée avec soin, fixe de façon plus nette encore l'*heure réelle* de l'hallucination, et constitue par suite un renseignement d'importance capitale, au point de vue de la véracité scientifique de l'observation.

Pour pouvoir comprendre les réflexions qui suivront, il est indispensable de compléter l'observation ; et il faut que le lecteur connaisse les faits suivants, qui ont été consignés d'ailleurs par Mme C. Selden elle-même dans son livre :

1. Heine était né le 13 décembre 1799 à Düsseldorff (A. Cabanès, *loc cit.*) — Nous avons publié, dans un autre travail, les notes que nous avons recueillies sur la *Maladie* de *Henri Heine*, et qui sont destinées à compléter l'article de notre confrère.

1° Cette dame était une *amie très intime* de H. Heine; et elle dut le connaître alors qu'elle était assez jeune, puisqu'elle n'a publié ses souvenirs qu'en 1884, c'est-à-dire vingt-huit ans après la mort de son « cher poète » ! Elle n'a été en relation avec lui que « sur la fin de sa vie » (1855-1856). A sa première visite, probablement en 1855, elle le trouva déjà cloué sur le lit où il est mort. Il s'établit entre eux « une cordialité, une *liaison intellectuelle*, qui demeura toujours intacte et ne fut jamais mélangée d'un sentiment banal... » « Nul malentendu possible... ; nous pouvions nous montrer vrais, sans crainte de paraître faux : ce qui ajoutait beaucoup au charme de nos rapports mutuels..., et inspirait du respect à tous. »

Heine appelait cette dame « Ma petite Mouche », et la tutoyait; il la traitait en *parente!*

Ces remarques sont très importantes, car on sait que les phénomènes télépathiques se passent surtout entre *parents*, et entre gens ayant de grandes affinités cérébrales. Mme C. Selden est très discrète, évidemment; et elle ne va pas plus loin. Mais il est probable que H. Heine en pensait plus long, malgré son état de santé!

On n'écrit pas, en effet, à une simple *parente :* « En attendant ta réponse, je reste, de la chère Mouche, le plus fou des fous ! » Et autres choses encore.

Nous croyons inutile d'insister davantage sur ce point délicat; mais nous considérons notre démonstration comme faite [1].

2° Mme C. Selden, lorsque survint la mort de H. Heine,

1. Ce qui semble corroborer cette hypothèse, c'est ce fait que le livre de Mme C. Selden n'a paru qu'en 1884, c'est-à-dire un an après la mort de *Mme H. Heine*, survenue le 17 février 1883 (Préface des *Mém. de H. Heine*, trad. Bourdeau, Paris, 1883, p. v, note 1. (Duc Job. *Interm. des Ch. et Cur.*, 1902, 20 février, p. 245.)

Si nous supposons que Mme C. Selden avait 25 ans en 1855, en 1884, époque de la publication de ses souvenirs, elle aurait eu 54 ans, et serait âgée aujourd'hui de 71 ans si elle n'est pas décédée. Nous ne connaissons d'ailleurs de sa biographie que ce qu'elle a raconté elle-même. — Bourdeau l'appelle « Madame ».

Peut-être « Selden » n'est-il qu'un pseudonyme? Nous laissons d'ailleurs à de mieux renseignés que nous le soin de préciser ces différents points, importants d'ailleurs au point de vue psychologique.

était parfaitement renseignée sur la *gravité de son état*. Elle était donc prévenue de la possibilité d'un dénouement fatal, pouvant survenir d'une minute à l'autre, lorsqu'elle a éprouvé l'hallucination télépathique du décès.

Elle le vit *la veille de sa mort*, croyons-nous (car le texte n'est pas clair sur ce point); et cette visite fut l'une des plus émouvantes entrevues qui aient été contées. Elle rentra chez elle très impressionnée. Elle se coucha malade : « Je me sentais, dit-elle, littéralement ployée sous l'intensité d'un sentiment presque indéfinissable. Éveillée, j'avais l'étrange sensation d'une sorte de dédoublement de moi-même, *ensorcellement intellectuel* que Henri Heine a si bien défini dans l'un des poèmes qu'il m'adresse[1]; endormie, je me sentais obsédée par je ne sais quel cauchemar lugubre, celui de la *mort* me poursuivant et cherchant à m'entraîner, moi vivante, *moi jeune*, dans le gouffre qui s'ouvre béant devant ceux qui *demain* ne seront plus que terre et poussière. »

Évidemment, pendant la nuit qui précéda le fait télépathique, elle songea à la possibilité du décès de son ami. — Cela nous paraît indiscutable.

3° Pour nous assurer de la date exacte de la mort de Henri Heine, et donner plus de poids à l'observation précédente, nous avons recherché à Paris l'acte de décès de Heine; et nous nous sommes efforcé de connaître l'*heure* précise du décès.

Jusqu'à présent, nous ne possédons encore que la « reconstitution » de cette pièce, demandée aux autorités compétentes, et déjà publiée dans notre premier article.

Mais nous croyons bon de la donner à nouveau ici.

« L'an 1856, le 17 février, est décédé à Paris, avenue Matigny (*sic*) (lire : Matignon), n° 3, 1er arrond., Henri Heine, homme de lettres, âgé de 56 ans, né à Dusseldorff (Prusse), époux de Mathilde-Cressance Mirat. Le membre de la Commission, signé : E. Ferry. (Copie officielle de l'acte de décès, reconstitué en exécution de la loi du 12 février 1872). »

[1] Dich fesselt mein Gedanken bann,
Und was ich denke, must dudenken.

Comme nous l'avons dit dans notre autre mémoire, l'acte de décès *authentique*[1] a été brûlé en 1871, pendant la Commune, et ne peut plus être consulté[2].

Ainsi donc, dans cette observation, nous trouvons les éléments suivants :

1° Les deux sujets en relation sont manifestement des *Cérébraux*, voire même des *Intellectuels* à activité psychique considérable. L'un d'eux est un poète de génie, très doué, et plein d'esprit; l'autre, une femme très jeune, très impressionnable, à sentimentalité très marquée.

2° Ils ne sont pas liés entre eux par les liens de la parenté, mais par ceux d'une *amitié intellectuelle* avouée qui, pour nous, a été jusqu'à l'*amour* (nous n'hésitons pas à écrire ce mot), au moins au sens psychologique du terme, malgré les conditions matérielles dans lesquelles ce sentiment dut évoluer.

3° L'*action des deux sujets l'un sur l'autre était indiscutable*, et en relation avec le sentiment que nous venons de signaler.

Ces trois notions étaient très importantes à souligner, car, pour nous, elles jouent un grand rôle dans la production des faits télépathiques indiscutables.

Mais il faut remarquer en plus une autre circonstance, à notre avis aussi très importante.

4° Le sujet *impressionné* CONNAISSAIT parfaitement l'état physique et psychique du sujet *impressionnant*, au moment où s'est produit le fait, ainsi que le prouve son récit.

Cela étant donné, il est facile de voir que nous nous trouvons, pour cette *Observation historique*, à part la nature du phénomène observé, exactement dans les mêmes conditions extrinsèques et intrinsèques que dans le cas *clinique* que

1. Obsèques le mercredi, 3, avenue Matignon (*Siècle*, 19 février 1856). — L'*Allg. Deut. Biographie* (1880, Leipz., t. XI, art. Heine) dit : « Er starb in der Nacht vom 16 auf den 17 febvrier 1856 ». C'est exact. — Il a dû mourir le 17 février, dans la nuit.

2. Le « Duc Job », dans l'*Interm. des Ch. et Cur.* (1902, 20 fév. p. 242), dit aussi que H. Heine est mort *dans la nuit* du 16 au 17 février 1856.



nous avons observé précédemment : ce qui donne encore une plus grande valeur au témoignage de Mme C. Selden!

Nous pouvons, en conséquence, faire à ce sujet les réflexions ci-dessous, extraites textuellement de notre précédent mémoire :

« Envisagé en lui-même, ce cas n'a certes rien d'extraordinaire.. Mais il a, précisément, l'indéniable avantage d'être *très élémentaire* et réduit à sa plus simple expression... Tout le phénomène ici a consisté en effet dans une *hallucination, apparaissant à un moment donné, correspondant à la mort d'un ami.*

« La première idée, qui doit venir à l'esprit d'un observateur pour expliquer le fait, est évidemment celle d'une *coïncidence* pure et simple entre un *souvenir de maladie* et un *décès.* A première vue, cette hypothèse paraît, en effet, la seule logique. Mais, en étudiant le cas de près, on remarque bientôt qu'elle ne l'est pas du tout, sans prendre la peine pour cela de recourir au calcul des probabilités. »

A notre avis, on doit grouper en trois catégories les faits télépathiques[1] obscurs, en ce qui concerne la constatation de leur réalité :

1° Les cas dans lesquels il y a production, sous les yeux d'un ou plusieurs étrangers, témoins plus ou moins aptes à les juger, de *deux faits physiques* indiscutables, en relation l'un avec l'autre, et susceptibles d'être constatés par tous les sens (vue, toucher, audition, etc.)[2];

2° Les cas où il n'y a qu'*un seul fait physique*, contrôlable dans les mêmes conditions; par exemple une *mort* (dans ces circonstances, le décès peut être vérifié), et une manifestation

1. Au mot *télépathie*, M. Flammarion, avec d'autres, préfère celui de *télesthésie* (τηλε, loin; αισθησις, sensibilité). « Ce ne sont pas là, dit-il, des cas pathologiques. » (*L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, 1900, p. 62.) — Je conserve à dessein le mot *télépathie*, parce que je suis pour l'instant, et jusqu'à nouvel ordre, d'un avis opposé : ce sont là, sinon des cas pathologiques, du moins des faits anormaux, car ils ne peuvent pas s'observer sur tout le monde indifféremment. Or, un fait, qui n'est pas applicable, *dans les mêmes conditions*, à l'ensemble des représentants d'un groupe, n'est pas physiologique : il est, à notre avis, pathologique ou, au moins, anormal.

2. Le cas que j'ai pulbié en 1900 rentre dans cette première catégorie.



d'ordre intellectuel, personnelle au sujet, et impossible à contrôler physiquement;

3° Les cas où l'on possède seulement le *récit* fourni par le *sujet lui-même*, quelle que soit d'ailleurs la valeur de son témoignage.

Or, précisément, notre observation rentre dans le second groupe de faits, car nous avons pu contrôler la *date* du décès de H. Heine.

Nous conclurons en reproduisant presque textuellement la fin de notre premier mémoire, où nous avons exposé la théorie que nous proposons pour l'explication des faits télépathiques[1].

Étant donné que ce fait est relativement simple, est-il plus facile à expliquer que la majorité des cas connus de télépathie? Nous n'osons pas nous aventurer sur ce terrain trop glissant; mais il nous semble pourtant que nous sommes placé là dans de meilleures conditions pour tenter une interprétation qui ne paraisse pas trop fantaisiste.

Peut-on dire qu'en réalité le fait constaté n'est pas très étonnant, et cela parce que le sujet avait une notion très précise de l'état dans lequel se trouvait la personne que nous supposons avoir agi sur lui; parce qu'une émotion concomitante, devenant à un moment donné plus intense par l'intermédiaire de la mémoire, a pu amener l'hallucination; parce qu'en un mot il peut y avoir eu simple *coïncidence d'uu souvenir* (celui de l'ami malade) et du décès.

Nous ne le pensons pas, en raison des circonstances dans lesquelles s'est présenté le phénomène. A notre avis, en effet, on ne pourrait admettre la *coïncidence* que si l'hallucination n'avait pas exactement suivi le moment précis de la mort.

Il y a donc bien eu relation de cause à effet entre les deux phénomènes : *mort* et *hallucination*. Mais comment a-t-elle pu s'établir ?

A mon sens, la simplicité très spéciale de cette observation constitue un secours précieux pour les théoriciens. En effet,

1. Un médecin allemand nous a récemment écrit pour nous avertir qu'il partageait absolument nos idées à ce sujet.



si Mme G. Selden avait ignoré complètement la maladie de son ami, le fait télépathique eût été, sinon plus discutable, du moins beaucoup plus typique et plus habituel. Or, précisément, ce n'est pas le cas; et j'estime que cette particularité met sur la voie de l'explication de ces phénomènes, aux apparences incompréhensibles. En tout cas, pour l'instant, j'ai l'impression que ce sont surtout les observations de cette nature qu'il faut s'attacher à disséquer, car elles sont de beaucoup les moins extraordinaires, et, partant, les plus intéressantes pour les savants.

Ces faits constituent, en effet, une catégorie très spéciale, la plus simple d'ailleurs, comme nous l'avons dit, dans l'ensemble des cas télépathiques, qu'on peut réunir en trois groupes, au point de vue de leur pathogénie, si l'on peut ainsi parler.

Voici ces trois groupes de faits :

1° Ceux où le sujet impressionné a indiscutablement une *notion* quelconque, plus ou moins nette, au demeurant, de ce qui se passe chez le sujet impressionnant, au moment où il est impressionné à distance.

Telle, par exemple, notre observation : Mme Selden savait parfaitement que H. Heine était très malade; elle pouvait très bien, par hasard, au moment du décès, penser à cette mort (*souvenir*). Dans ces circonstances, s'il existe vraiment une action télépathique et si elle se produit à un moment donné, elle tombe sur un *cerveau préparé*, au préalable, *d'une façon consciente*, dans de telles conditions.

2° Ceux pour lesquels on ne peut invoquer aucune relation antérieure, mais pour lesquels il y a à tenir compte, dans la discussion à l'aide du calcul des probabilités ou du simple bon sens, d'une coïncidence possible; ceux pour lesquels, tout au moins, les probabilités de coïncidence sont à la rigueur admissibles.

3° Ceux enfin dans lesquels la prédiction a lieu, sans que le sujet ait la moindre notion du fait à prédire ou qui s'accomplit loin de lui; et pour lequel le calcul des probabilités démontre qu'il y a plus de plusieurs millions de

chances en faveur d'une action télépathique (Flammarion, *loc. cit.*, p. 241).

Pour nous, certes, les faits de ces trois catégories existent indiscutables; mais c'est précisément parce que ceux de la première et de la dernière sont très différents entre eux que nous pensons que ceux de la première doivent être étudiés avec plus de soin que tous les autres si l'on veut arriver à connaître la vérité. M. le professeur Flournoy[1] qui, avec Flammarion et bien d'autres psychologues, accepte les faits de *lucidité* dits réels, c'est-à-dire ceux qui constituent notre troisième catégorie et qui sont les plus délicats à expliquer, croit qu'on doit les interpréter ainsi : ce sont des *impressions à distance produites par une personne encore vivante* (au moment de sa mort, le plus souvent) *sur le cerveau d'une autre personne* ayant *une affinité élective* avec elle. C'est dire qu'il s'agit en somme là de *suggestion mentale à distance* sur un intellect spécial.

Nous admettons cette théorie. Mais, si cette explication est la vraie et la seule nécessaire, on soupçonne de suite que le classement en trois groupes que nous venons de faire des faits télépathiques n'a pas la moindre importance. Et évidemment, si nous l'avons présenté plus haut, c'est que nous avions une arrière-pensée, en effet; et la voici :

Pour nous, l'explication ci-dessus ne suffit pas. Nous croyons avoir montré par notre première publication que, pour que ladite impression se transmette, il faut plus qu'une affinité élective pour le cerveau récepteur : *il faut que le sujet impressionné soit dans un état de réceptivité très spécial*, c'est-à-dire *préparé*, autrement dit, soit dans un état intellectuel particulier, tel par exemple, qu'il ait la CONNAISSANCE DE FAITS ANTÉRIEURS, RELATIFS A L'IMPRESSION ÉPROUVÉE !

C'est ce qui existe, indiscutablement, pour les faits de la première catégorie, comme le montre notre nouvelle observation.

Mais, alors, comment expliquer les cas formant les deux autres groupes, c'est-à-dire les faits de télépathie considérés

1. FLOURNOY, *Des Indes à Mars*, Genève, 1900.

comme les plus fréquents et les plus caractéristiques? Évidemment, en ces matières, on ne peut donner de conclusions fermes, et l'on ne peut guère aujourd'hui que proposer des hypothèses, quitte à les discuter ultérieurement à la lumière des observations étudiées à ce point de vue. Aussi ne ferai-je que donner, sans y insister, l'idée à laquelle je me suis arrêté.

Pour expliquer, en effet, la *réceptivité spéciale*, dans les cas de télépathie à l'état de veille, *sans connaissance consciente de faits antérieurs*, j'admets, pour ces cas, l'existence de PHÉNOMÈNES INCONSCIENTS, de notions précédemment acquises (telle la connaissance de la maladie, en cas de manifestations d'un mourant), *mais restant parfaitement inconnus au sujet conscient, à l'état normal*, leur bonne foi ne pouvant être mise en doute.

Je ne veux pas aujourd'hui développer cette hypothèse; mais je tiens à ajouter qu'elle m'a été suggérée par la lecture des mémoires récents sur la conscience subliminale et du beau livre de M. Flournoy.

Mon esprit, en effet, se refusait à accepter, jusqu'à ce que cette théorie me soit venue à l'idée (j'ignore, d'ailleurs, si d'autres ne l'ont pas formulée avant moi), qu'une manifestation de mourant, en somme une suggestion à longue distance par propagation d'ondes physiques (théorie d'aujourd'hui), pouvait impressionner une individualité quelconque, *non avertie, non préparée à les enregistrer*, c'est-à-dire à recevoir ladite impression. Me reportant à la théorie de la télégraphie sans fil, je ne cessais de me répéter : « On n'a pas pu recevoir de dépêche sans appareil récepteur spécial! »

En effet, les ondes psychiques (si elles existent) *ne peuvent pas faire par elles-mêmes un tri quelconque*. Si elles arrivent dans un lieu donné, elles doivent frapper indifféremment tous les cerveaux qui s'y trouvent. Seuls, ceux qui sont dans un état particulier, à déterminer au demeurant, sont impressionnés.

Cette donnée admise, il est évident que tout dépend des cerveaux touchés. Tous le sont, sans doute. Mais les uns ne sont pas impressionnés en quoi que ce soit, ni d'une façon consciente, ni d'une façon inconsciente. Les autres, au con-

traire, sont frappés et manifestent de suite qu'ils ont ressenti une impression à l'aide d'un phénomène quelconque : c'est qu'ils sont d'excellents appareils récepteurs.

Lors donc de manifestation de mourant, s'il existe dans la zone d'action des ondes psychiques un cerveau préparé, la dépêche psychique est enregistrée. Sinon, elle passe sans laisser de traces sur le crâne qu'elle ne fait qu'effleurer.

Je sais très bien que cette théorie des ondes psychiques, dont je me suis servi ici pour faire comprendre la démonstration que je voulais faire, est des plus discutables; car on connaît des faits de télépathie à des *distances tellement grandes* qu'on ne peut plus comparer ces ondes à celles admises pour l'explication de la télégraphie sans fil (ondes hertziennes); mais, pourtant, si l'on admet « la force d'attraction » de la lune sur nos mers, étant donnés les faits connus, il n'est pas déraisonnable d'accepter l'hypothèse d'une « force psychique » et des ondes psychiques, quelle que soit leur nature.

Ceci étant posé, quelle préparation cérébrale est nécessaire? Nous n'avons pas à insister sur l'importance des *affinités familiales et affectives*, bien connues depuis longtemps, car chacun sait combien sont fréquents les faits de télépathie entre *mère* et *fils*[1], entre *amoureux*, entre admirateurs désintéressés, comme dans le cas présent! Par contre, nous tenons à mettre en relief, comme nous l'avons dit, l'importance d'*impressions cérébrales antérieures, conscientes* surtout, et même *inconscientes*, emmagasinées dans les centres nerveux. Et, pour bien saisir l'intérêt que présentent ici les *inconscientes*, il suffit de se rappeler le vaste domaine des rêves et les cas de dédoublement de personnalité.

Quand la « force psychique », qui existe à n'en pas douter, mais dont nous ignorons totalement la nature, est suffisante pour passer à portée d'un tel cerveau, d'où qu'elle vienne, de loin ou de près, elle y marque son passage par la production d'un phénomène quelconque, psychique ou physiologique pro-

1. J'aurais pu citer à nouveau des faits de télépathie qui me sont personnels. (Voir mon article des *Annales des Sciences psychiques.*)

prement dit, une vulgaire hallucination visuelle et auditive, ou un phénomène physique, comme une crise de larmes : cela suivant qu'elle agit sur telle ou telle partie des centres nerveux. Par contre, les autres cerveaux la laissent courir le monde, sans se préoccuper d'une puissance aussi mystérieuse.

On ne peut pas aller plus loin aujourd'hui dans le domaine de l'hypothèse sans risquer de s'aventurer en un pays inconnu, plein d'abîmes. Mais nous aurons atteint le but poursuivi par la discussion, dans un journal médical, de ce cas *historique* et intéressant pour l'histoire des Lettres françaises, — curieuse manifestation de la puissance cérébrale des poètes! — si les réflexions qui l'accompagnent, et qui ont déjà été publiées dans une Revue technique, peuvent amener la mise au jour d'observations comparables et soulever des critiques sur les idées que nous avons émises en dernier lieu.

LA DÉMONOMANE DE GRÈZES

PAR M. GASTON STIEGLER

La malheureuse sœur Saint-Fleuret est devenue un sujet d'actualité, depuis que les journaux ont raconté et commenté son histoire avec plus ou moins d'inexactitudes.

M. Gaston Stiegler[1] s'est rendu dans l'Aveyron, pour procéder sur place à une enquête et il a pu recueillir, de la bouche même du Dr Séguret, médecin de l'orphelinat de Grèzes, des indications précises et une interprétation scientifique et exacte des faits, qui fait honneur à ce praticien et prouve combien il est au courant de ces questions que beaucoup de médecins trouvent plus commode de nier que d'approfondir.

Le premier soin de M. Stiegler fut, avant de se rendre à l'orphelinat, d'entrer dans la cathédrale de Rodez et de puiser dans le bénitier, pendant qu'il n'était pas vu, une petite fiole d'eau bénite qui devait lui servir à éprouver la malade.

Grèzes, 18 juin.

La supérieure, la révérende mère Sainte-Croix, ne se fit pas attendre. J'étais à peine depuis quelques instants dans une salle basse, ornée d'images religieuses et enrichie de sacs de pommes de terre, qu'elle entra, tout aimable et avenante. C'est une bonne femme, pas bien grande, très corpulente, très robuste, avec une

1. M. STIEGLER a publié, dans *Le Français* du 20 et du 21 juin, le résultat de son enquête.

face ronde qu'ombrage çà et là un léger duvet et qu'illuminent deux petits yeux clairs, pleins de malice et de finesse. Ses oreilles sont complètement cachées par une coiffe qui descend sous le menton et qui laisse passer seulement une mèche grise indisciplinée. Un long voile noir à larges ailes enveloppe la tête. Une collerette ronde et blanche couvre la poitrine. La sœur est ensevelie dans une ample robe de bure que serre la cordelière des franciscaines, car la mère Sainte-Croix appartenait à cet ordre lorsqu'elle fonda, en 1880, la congrégation de Notre-Dame-du-Calvaire, destinée à recueillir et à élever des orphelins.

Quoique ses oreilles fussent dissimulées, quoique ses yeux fussent abrités derrière son voile et les paupières souvent baissées, je n'ai jamais vu une personne qui se montrât plus attentive, plus guetteuse, plus avertie que ne le fut mon interlocutrice pendant la durée de notre longue conversation. Elle m'a donné une belle leçon de prudence et de réserve, que je ne saurais trop louer. Son habileté est extrême à employer des formules vagues, et à noyer un très petit nombre d'idées précises dans un flot de paroles générales et nullement compromettantes. Essayez de serrer de l'eau en fermant la main, vous aurez une idée de mes efforts durant notre conversation.

— Eh bien! ma révérende mère, demandai-je, vous avez en ce moment, dans votre couvent, une malade fort intéressante dont on parle beaucoup : la sœur Saint-Fleuret?

— Mais oui, mon bon monsieur, elle est bien malade, cette chère enfant! Une enfant si pure, si méritante, et qui, j'en suis bien sûre, n'a jamais connu le péché, répondit la révérende mère Sainte-Croix, en jouant avec ses lunettes qu'elle tenait à la main.

— Et de quoi souffre-t-elle?

— De quoi? de quoi? Les médecins n'y connaissent rien, voilà ce qu'il y a de sûr. C'est un mal que le bon Dieu lui a envoyé. Le bon Dieu sait ce qu'il veut, mais nous ne le savons pas, et nous n'avons qu'à nous soumettre.

— Mais enfin, les symptômes de ce mal?

— Ah! mon bon monsieur, reprend en riant la révérende mère Sainte-Croix, en chassant une mouche qui lui voletait sur la joue au milieu des poils follets, on en a dit là-dessus de toutes les couleurs. N'a-t-on pas prétendu que la pauvre enfant se tenait en l'air toute seule et qu'elle allait se promener sur les toits? Ce sont des mensonges. Tout ça a été inventé par des journalistes qui nous en veulent parce que, aux dernières élections, nous avons témoigné notre sympathie à la bonne cause : j'entends par la bonne cause, comme de raison, le parti conservateur. Quoique nous ne fassions pas de politique, nous étions favorables à M. de Saint-Urbain, le député sortant, qui, d'ailleurs, n'a pas été réélu. Voilà pourquoi on raconte des histoires sur notre établissement. Car la sœur

Saint-Fleuret est malade depuis fort longtemps, et jusqu'ici on ne parlait pas d'elle.

— Et depuis quand est-elle malade?

— Depuis 1893. Cette année-là il y a eu une épidémie de fièvre typhoïde dans notre couvent. Nous avons compté jusqu'à soixante-sept cas. Quatre de nos sœurs sont mortes en six jours. La sœur Saint-Fleuret, une des plus gravement atteintes, est restée huit mois au lit. Sa guérison n'a jamais été complète.

— Mais enfin, quel est ce mal? Est-ce l'épilepsie?

— Non, non, mon bon monsieur, pas l'épilepsie.

— L'hystérie alors?

— Les médecins ont parlé d'hystérie, en effet. Peut-être bien; ils ne savent pas. Comment savoir?

— Est-ce que les crises sont fréquentes?

— Hélas! mon bon monsieur, elles sont toujours trop fréquentes, n'est-ce pas? C'est bien pénible. Elle souffre beaucoup, la chère enfant.

— Tous les jours?

— Plus ou moins, c'est selon. On ne peut pas dire tous les jours. Mais quand il y a un intervalle, la crise suivante est plus forte.

— Et en quoi consistent les crises?

— Autrefois, la pauvre enfant criait beaucoup. On l'entendait à cinq cents mètres; tous les paysans le savent. Maintenant, elle ne crie plus.

— Et alors?

— Alors, ce sont des attaques, comme on dit.

— Des attaques de nerfs?

— Oui, c'est cela. Vous avez bien vu une femme avoir des attaques de nerfs. On dit que les Parisiennes en ont quelquefois.

— Le bruit court que la sœur Saint-Fleuret a peur des objets sacrés et qu'elle n'en peut supporter la présence.

La révérende mère eut un mouvement d'indignation méprisante :

— Notre chère sœur a de l'eau bénite et de l'eau de Lourdes dans sa chambre.

— On soutient qu'elle a horreur de l'hostie et ne peut communier.

— Elle communie, en effet, moins souvent que ses compagnes.

— Enfin, croyez-vous qu'elle soit possédée du démon?

Le visage de la révérende mère s'éclaira d'un sourire heureux, qu'elle ne put contenir; elle contempla la souriante image de Jésus, placée au-dessus d'un sac de pommes de terre, et avec un sourire reconnaissant, elle répondit :

— Ce n'est pas à nous de décider ces choses. C'est à l'Église elle-même, représentée par ses autorités supérieures. Mais enfin, vous vous rappelez l'histoire des possédées de Loudun. Si Dieu veut que la pauvre enfant soit possédée du démon, nous ne pou-

vons l'empêcher, nous ne pouvons le savoir. Peut-être est-ce une épreuve qu'il envoie à notre pauvre sœur. Car c'est une martyre, une véritable martyre.

Je vis que j'avais touché juste. Le fond de l'idée de la mère Sainte-Croix est que la sœur Saint-Fleuret est une démoniaque; elle n'avouera jamais cette opinion, mais elle se la laisse arracher.

— C'est une martyre, repris-je, une sainte martyre, que Dieu a voulu faire dans un but que vous soupçonnez peut-être.

— Je ne soupçonne rien, car la pensée de Dieu est impénétrable. Mais il faut remarquer que notre orphelinat est remarquablement prospère. Nous ne sommes aidées par personne, ni par le gouvernement, ni par les particuliers, ou très peu. Et cependant nous réussissons, nous nous développons; notre congrégation prend une extension considérable. Depuis dix ans, pas un seul de nos orphelins n'est mort.

Et la mère eut un mouvement d'orgueil.

— Est-ce que vous attribuez cette prospérité à la puissance de la sœur Saint-Fleuret et à son martyre?

— Je ne dis pas cela. C'est à l'Église elle-même de décider ces choses. Mais enfin le bon Dieu est tout-puissant.

— Peut-être veut-il faire de cette martyre une sainte? fis-je.

Elle ne put réprimer un sourire de satisfaction.

— C'est possible; car la pauvre enfant n'a jamais connu le péché, je le répète. Elle sera peut-être sanctifiée un jour, je l'ignore. Il y a des saints qui n'ont pas souffert autant qu'elle.

— Et Grèzes deviendra un lieu de pèlerinage, comme Paray-le-Monial, où vécut Marie Alacoque? observai-je.

— Si Dieu veut, peut-être. Nous avons conduit sœur Saint-Fleuret trois fois à Lourdes, et Dieu n'a pas voulu la guérir. Des prêtres l'ont exorcisée, et Dieu n'a pas voulu la guérir. Il est vrai que le grand exorcisme, celui que fait l'évêque lui-même ou son délégué dûment autorisé, n'a pas été essayé. On ne sait s'il réussirait. Mais depuis dix ans Dieu n'a pas voulu guérir notre chère martyre.

Je vis que la conversation ne m'apprendrait rien de plus, et je demandai à voir la malade. On me répondit qu'en ce moment la chose était impossible. La crise devait sévir précisément à l'heure où nous nous trouvions, c'est-à-dire dans l'après-midi. Justement, il fallait la voir maintenant, en cet état, à l'heure où elle est en proie au démon. Mais quelle que fût mon insistance, je ne pus obtenir de monter jusqu'à la chambre de l'infortunée. Je reçus seulement la permission de revenir vers cinq heures, c'est-à-dire lorsque la crise est ordinairement calmée.

Après avoir passé mon temps en recherches utiles, dont je

dirai demain le résultat, je revins à l'heure indiquée. On fit descendre la sœur Saint-Fleuret. Je vis entrer une jeune femme, qui paraît à peine son âge — trente ans — et dont le corps maigre flotte dans les vêtements ascétiques que j'ai décrits plus hauts. Son visage allongé est d'une pâleur de cire ; sa bouche, d'une forme agréable, est si décolorée, qu'à peine elle tranche sur cette face blême. Les joues ne sont pas précisément décharnées ; elles sont même un peu soufflées, mais paraissent molles et sans vie. Le nez, qui est fin, se pince comme celui des mourants. Les yeux ne sont pas sans beauté ; mais, quand les paupières, presque toujours baissées, osent se lever, le regard semble lointain et comme absent. Quant aux mains, qui ignorent le geste, qui demeurent immuablement croisées sur la poitrine, elles sont exsangues : on dirait de l'ivoire.

J'essayai de causer avec la sœur Saint-Fleuret. Elle ne refusa pas de parler, mais ses répliques étaient si lentes à venir, si brèves, si sommaires, que je ne pus tirer d'elle aucun éclaircissement nouveau. La mère Sainte-Croix, qui assistait à l'entretien, répondait généralement pour la sœur, et l'on sait comment elle répond. L'approche de ma fiole d'eau bénite ne provoqua aucun mouvement chez la pauvre possédée. Le démon était distrait, ou occupé ailleurs à torturer quelque autre misérable jouet. Il ne manifesta aucune horreur et la malade ne se départit point de son immobilité. Je quittai la malheureuse femme sans prolonger une séance évidemment inutile.

Chez le Dr Séguret. — Le Dr Séguret, médecin de l'orphelinat de Grèzes, est établi à quelques kilomètres de là, au bourg de Laissac. C'est un homme d'allure franche, à la parole nette et précise, dont le discours clair et substantiel forme un contraste amusant avec le langage subtil et plein de réticences de la mère Sainte-Croix. Son installation à Laissac remonte à douze années. Ses études faites à Montpellier et au Val-de-Grâce, il fut d'abord médecin militaire. Puis, la salubre atmosphère des monts du Rouergue, son pays, où il avait pris le goût de l'indépendance, l'attira doucement vers les collines fraîches, et il revint bientôt s'établir dans la contrée familière où s'était écoulée son enfance.

— Maintenant que les faits sont devenus publics, me déclara le Dr Séguret sur un ton très simple, je vous raconterai volontiers l'histoire de la maladie de la pauvre sœur Saint-Fleuret, sauf quelques détails intimes que le secret profes-

sionnel m'enjoint de taire, aussi bien que la délicatesse. D'abord, je vous dirai le plus grand bien de l'orphelinat de Grèzes, que je connais à merveille, puisque je suis le médecin de l'établissement depuis douze ans. Les sœurs sont dévouées aux enfants qu'elles recueillent et rendent d'utiles services. Cet hommage rendu, j'arrive au cas de la sœur Saint-Fleuret, qui est curieux et intéressant, sans être unique ni même exceptionnel. C'est une malade atteinte d'hystérie, avec folie religieuse : voilà en deux mots le diagnostic.

Je demande tout de suite au Dr Séguret si cette maladie était consécutive à la fièvre typhoïde de 1893.

— Nullement. La sœur Saint-Fleuret était malade auparavant, me répondit-il, dès l'âge de dix-huit ans quand je l'ai connue. Seulement, son cas s'est aggravé par la suite. D'autres sœurs ont été atteintes de la même maladie dans l'établissement, car cette folie est contagieuse ; mais, moins sérieusement frappées, elles se sont heureusement guéries.

— Et quels sont les symptômes chez la sœur Saint-Fleuret ?

— Tous ceux de l'hystérie, très caractérisés, comme on les voit chaque jour à la Salpêtrière. Il y a raideur des membres, insensibilité, perte de la connaissance des choses environnantes, position du corps en arc de cercle, étouffement par suite de la présence prétendue d'une boule dans la gorge. Autrefois, ces symptômes étaient accompagnés de cris terribles qui, maintenant, ont disparu. De plus, il y a dédoublement de la personnalité. La malade a deux mentalités, ou, comme on dit, deux *moi* qui s'ignorent, l'un quand elle est à l'état normal, l'autre quand elle est en état de crise. Lucide, elle ne sait plus ce qu'elle a dit, ou fait, ou entendu pendant sa crise. Mais en état de crise, elle se souvient de ce qu lui est arrivé dans les crises précédentes.

— Il y a ainsi deux fils pour chacun desquels les fibres vont se formant et se nouant les uns aux autres, et les deux fils ne se mêlent jamais, dis-je.

— Si vous voulez, reprit le docteur Séguret. Mais comme vous voyez, ce sont là des phénomènes d'hystérie bien connus, tels que les a décrits Charcot. La folie religieuse n'a rien non plus de miraculeux, mais elle est plus capable d'étonner les imaginations chez les personnes non habituées aux sciences. Il y a deux sortes de folie religieuse, la théomanie et la démonomanie. Dans la théomanie, la malade croit penser, agir, vivre en un mot sous l'influence de Dieu; celle-là ne souffre pas, au contraire, elle vit dans la béatitude, elle est heureuse. Ce fut, au XVIIe siècle, le cas de Marie Alacoque. Mais dans la démonomanie la malade croit que Satan

habite en elle, vit en elle, la guide, l'inspire. Elle est alors très malheureuse, elle se sent souillée par le diable, qui lui fait commettre des crimes et des sacrilèges, et elle souffre d'une façon atroce au physique et au moral.

— Et ce dernier cas est celui de la sœur Saint-Fleuret?

— Malheureusement, oui. Elle est ce qu'on appelait autrefois une possédée, une démoniaque ou, comme nous disons aujourd'hui, en langage scientifique, une démonomane. Tantôt, la sœur Saint-Fleuret, dans ses crises, se croit, se sent habitée par le diable, et alors elle fait tout ce que ferait réellement le diable s'il était là, ou du moins tout ce qu'elle se figure qu'il ferait, d'après l'idée qu'elle a appris à se former de lui. Le diable repousserait l'eau bénite, et elle repousse l'eau bénite. Le diable s'enfuirait, entrerait en colère à la vue d'un chapelet, d'un crucifix, d'une hostie consacrée, et la sœur s'enfuit, entre en colère en présence de ces objets pieux; au besoin elle se jette dessus et les brise comme ferait le diable. J'ai été témoin de ces crises.

Tantôt, le diable n'est pas en elle, mais hors d'elle. Par l'effet d'une hallucination, elle le voit comme je vous vois en ce moment avec la même netteté, la même précision. Elle le décrit : il est noir, velu, il a des griffes, il est armé d'un fouet, d'un fer rouge. C'est un diable lubrique, qui veut se jeter sur elle, la violer. Elle se débat, elle fuit. Il la poursuit. Elle s'échappe de plus belle. Il la frappe de son fouet, il la brûle de son fer rouge. L'illusion est si forte que les traces de coups apparaissent sur le corps de la malheureuse, comme si elle avait été effectivement touchée. J'ai constaté sur elle ces traces de coups, j'ai constaté des brûlures au second degré, des escarres. Ce sont des stigmates, comme en avait saint François d'Assise. Mais ceux-là sont passagers : ils s'effacent au bout d'un temps plus ou moins long.

— J'ai entendu parler de morsures.

— Moi aussi, mais je n'ai jamais eu l'occasion de constater la trace des dents. D'ailleurs, cela ne serait pas plus surprenant que le reste.

— On m'a dit que la malade s'exprimait quelquefois en des langues qui lui sont notoirement inconnues, en caraïbe notamment.

— Cela n'est pas vrai, reprit le Dr Séguret. Voici cependant ce qui m'a été raconté. Mgr Livinac, originaire de la contrée et évêque *in partibus*, attiré par les merveilles que l'on contait de la sœur Saint-Fleuret, vint la voir. Il la questionna, la poussa et, comme elle l'étonnait, il voulut faire une expérience extraordinaire. Certains idiomes sauvages lui sont familiers, car ses missions l'on conduit dans les pays les plus lointains. Il eut l'idée de poser à la malade une question en langue caraïbe. Le sœur lui répondit par le mot qui signifie *bonjour* dans cette langue. A la vérité, je n'étais

pas présent à la séance, mais la chose m'a été rapportée par des témoins entièrement dignes de foi, et je la tiens pour certaine.

— Voilà donc les faits bien et dûment constatés; pourriez-vous me dire quelle en est l'explication?

— Deux explications ont été données, reprit le docteur : celle du monde religieux et celle du monde médical. Celle qui a cours dans le monde religieux, celle qui n'a peut-être pas été formulée officiellement, mais que les ecclésiastiques admettent sans trop l'avouer, c'est que la sœur Saint-Fleuret est bel et bien une démoniaque sous l'influence du diable. Ils citent l'exemple des possédées de Loudun au XVIIe siècle et l'exemple plus récent des possédées de Morzine, en Savoie. Dieu permet, comme il l'a fait souvent, que le diable s'acharne sur cette malheureuse, qu'il la torture, qu'il la martyrise. C'est une épreuve que Dieu envoie à l'orphelinat, et dont la sœur Saint-Fleuret est victime, Pendant ce temps-là, le diable ne fait pas d'autre mal à la communauté. Il est naturel que les ecclésiastiques adoptent une version en rapport avec leur culture intellectuelle.

L'explication des médecins, la mienne par conséquent, est toute différente, purement humaine. Elle consiste tout entière dans la suggestion et l'auto-suggestion. La sœur Saint-Fleuret appartient à une famille de braves gens du pays qui sont très dévots. Elle a été élevée au couvent par des personnes très bien intentionnées, mais qui lui ont donné, comme à ses pareilles, une éducation très mauvaise, au moins sur certains points. On lui a enseigné une morale fondée sur l'idée des récompenses et des peines dans l'autre monde; on lui a parlé sans cesse, comme d'usage, du diable qui est prêt à la punir pour la moindre faute, à la faire bouillir éternellement dans sa grande chaudière. Les enfants s'impressionnent aisément. Celle-là, plus sensible encore que ses camarades, s'est effrayée davantage; elle a fini par rêver au diable, par le voir à ses côtés, par vivre en lui; elle s'est hallucinée jusqu'à le sentir en elle; et le souvenir des possédées aidant, elle est devenue une démonomane. C'est un phénomène d'auto-suggestion classé et défini, d'une pathologie bien connue.

— Et le bonjour en langue caraïbe? demandai-je.

— Non moins facile à expliquer. Mgr Livinac a parlé en caraïbe à la malade et il a attendu la réponse. Très probablement, en cette minute, il avait présents à l'esprit quelques mots de caraïbe qu'il connaît très bien et qui lui remontaient à la mémoire. Il a pensé sans y prendre garde le mot « bonjour », tel que ces sauvages le disent dans leur parler, et il l'a transmis à la malade, au sujet, qui l'a aussitôt prononcé. Car, avec toute l'école de la Salpêtrière, je crois à la transmission de la pensée. C'est un phénomène de suggestion, très naturel et très connu.

On a dit aussi que la sœur distinguait l'eau bénite de l'eau ordi-

naire. C'est très possible. Si un individu tient devant elle une fiole d'eau bénite dans une main et une fiole d'eau ordinaire dans l'autre, la malade pourra peut-être désigner l'eau bénite. Ceci simplement parce que celui qui tiendra les deux fioles pensera plus fortement à l'eau bénite qu'à l'autre : il transmettra ainsi sa pensée, même sans le vouloir. C'est de la suggestion. Seulement, il faut que l'individu possède de l'influence sur la sœur, il faut qu'elle ait confiance en lui, qn'elle lui accorde du crédit.

Le Dr Séguret ne savait pas que j'avais fait moi-même une expérience inutile avec de l'eau bénite, comme je l'ai conté hier. Il me donnait une explication et la mesure de mon influence sur la sœur Saint-Fleuret.

— Et le traitement? demandai-je.

— J'ai essayé deux traitements : l'un par l'hydrothérapie, que j'ai bientôt abandonné, parce que les résultats étaient nuls, peut-être même défavorables; l'autre purement moral, par la suggestion. Je causais avec ma malade ; je m'efforçais de lui persuader qu'elle ne voyait pas le diable, qu'elle se porte bien, que son mal est uniquement dans son imagination. Les résultats n'ont pas été meilleurs. La raison en est que je suis sans influence sur l'esprit de la sœur Saint-Fleuret; elle n'a pas confiance en moi, peut-être simplement parce que je ne suis pas ecclésiastique. J'ai eu un exemple de mon impuissance. Une fois, pour me rendre compte, pour mesnrer mon crédit sur elle, je tentai une expérience qui réussit toujours : je lui appliquai sur le dos une feuille de papier ordinaire en lui persuadant que c'était un vésicatoire. Si ma suggestion avait été efficace, il se serait certainement produit une ampoule le lendemain. Or, il ne se forma rien du tout. J'en conclus que j'étais sans pouvoir sur l'esprit de la malade.

— Les prêtres ont essayé de l'exorcisme, qui peut passer pour une tentative de suggestion, remarquai-je.

— Oui, ils n'ont pas été plus heureux, Le cardinal Bonnet, évêque de Rodez, s'est intéressé à la malade, il l'a vue. Mais il n'a pas tenté le grand exorcisme, l'exorcisme en cérémonie, où l'on somme solennellement le démon de fuir le corps qu'il habite. Je crois qu'en s'abstenant, il a agi avec prudence. En effet, l'évêque de Chambéry ayant essayé ce procédé pour délivrer les sœurs de Morzine, toutes ces sœurs, bien loin de se calmer, sont entrées dans une fureur terrible au beau milieu de l'église.

La sœur Saint-Fleuret est-elle incurable?

— Je ne le crois pas. Il y a un traitement à tenter, traitement très simple et qui, selon moi, doit réussir. Je conseillerai de dépayser complètement la malade, de la retirer de l'orphelinat, de l'envoyer au loin, dans un milieu où on ne parlerait plus continuellement ni du diable, ni d'enfer, ni de religion. On lui laisserait l'esprit en repos ; on la distrairait par de petites occupations sans fatigue, je crois que peu à peu elle se rétablirait.



— N'a-t-on pas essayé ?

— Si, mais mal. On l'a envoyée quelque temps dans sa famille. L'esprit religieux y est si fort que ce n'était pour ainsi dire pas la changer de milieu. Mon dernier conseil n'ayant pas été suivi, j'ai renoncé à donner des soins à la sœur Saint-Fleuret. D'ailleurs, on ne m'en demande plus, convaincu qu'on est de mon impuissance, au moins pour ce cas. Mais je reste le médecin et l'ami de l'orphelinat. Quant à la pauvre démonomane, qui ne voit plus aucun docteur, je sais qu'elle est très bien traitée et très choyée par ses compagnes; mais on prétend que si elle quittait le couvent, elle mourrait.

GASTON STIEGLER.

BIBLIOGRAPHIE

L'occultisme et le spiritualisme, par le Dr ENCAUSSE (Papus). Un vol. in-12, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 2 fr. 50 (Paris, Félix Alcan, éditeur).

Les théories des spiritualistes contemporains et surtout le néo-platonisme auquel se rattachent les occultistes, sont, en général, peu abordables à la majorité des critiques philosophiques. C'est pourquoi ce nouvel ouvrage de Papus est intéressant pour les critiques en exposant, suivant la méthode classique, les théories les plus étranges de la mystique et de la philosophie des occultistes et, pour les spiritualistes de toute école en montrant les arguments que le spiritualisme tire des découvertes scientifiques les plus récentes. L'étude spéciale de la méthode analogique et des évolutions après la mort recommande ce volume aux occulistes déjà au courant des doctrines de l'ésotérisme.

L'Initiée (ou de la régénération de l'atavisme psychique), par la comtesse MÉLUSINE, un vol. in-12 de 800 pages, publié à la Librairie Antisémite, 45, rue Vivienne, Paris, (Prix, 3 fr. 50).

Cet important volume plein d'idéologiques aspirations, est un livre très original.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

EXPÉRIENCES

DE

TRANSMISSION DE PENSÉE

PAR A. GOUPIL

Ingénieur.

La transmission de pensée, ou *lecture de pensée*, est toujours contestée et cependant ce phénomène court, pour ainsi dire, les rues, ou plutôt les cafés.

J'ai relaté, dans le n° 4 des *Annales des sciences psychiques* de 1894, des expériences faites à Sousse (Tunisie) avec un professionnel nommé Lauriol (Lauri-Ali) et, dans le n° 3 de 1897, des expériences faites à Limoges avec ce même Lauriol.

Au commencement de 1902 j'eus occasion de renouveler à Dinard des expériences semblables avec un individu se faisant appeler Nelsonn.

En comparant ces expériences avec les premières, les lecteurs des *Annales* reconnaîtront une grande parité dans les résultats.

Ces expériences eurent lieu dans un café.

Nous étions de 30 à 40 personnes de la ville nous entreconnaissant toutes.



Nelsonn était le seul étranger; il n'avait personne de son clan avec lui et, du reste, l'hypothèse de compérage est manifestement réduite à néant par l'exposé des faits.

J'ai dit que Lauriol opérait de deux façons, soit avec contact avec le penseur, soit sans aucun contact et les yeux bandés.

Nelsonn opère aussi les yeux bandés, mais avec contact préalable de quelques secondes; il saisit le poignet du penseur et, de temps en temps, il renouvelle ce contact.

Le plan de la salle est nécessaire pour bien suivre le détail des opérations.

1re EXPÉRIENCE

Nelsonn quittera la salle accompagné de 2 personnes; une autre personne empruntera à une quatrième un objet quelconque qu'elle cachera Nelsonn trouvera l'objet d'abord et ensuite, son propriétaire.

La partie de la salle où est le billard n'était pas éclairée directement. Nelsonn étant sorti j'emmenai en *a*, lieu isolé et obscur, M. M..., employé à la même administration que moi et, tout bas, à l'oreille, je lui dis :

— Je m'emprunte 2 sous, je les mets dans cette boîte d'allumettes, tisons que voici et je la mets dans la poche de mon pardessus.

Toutes les autres personnes de la salle sont restées aux tables indiquées sur le plan, et, très occupées à parler entre elles, n'ont pas beaucoup fait attention à ce que je faisais.

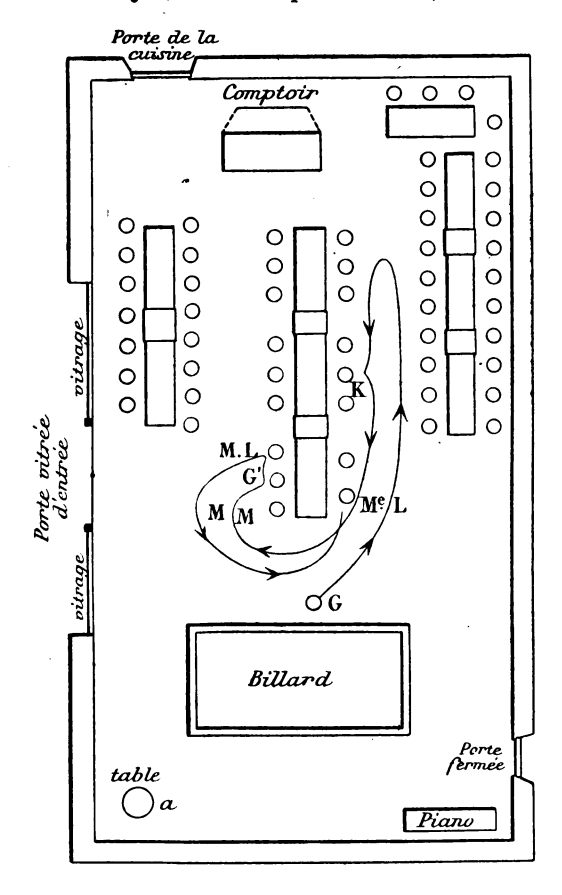
En tous cas quelqu'un aurait-il fait attention et aurait-il été de connivence avec Nelsonn que sa conclusion aurait été que j'avais emprunté un objet à M M...; j'avais d'ailleurs eu soin de dissimuler mes mouvements.

M. M... regagna sa place (M.)

Je restai en *G* près du billard et l'on fit rentrer Nelsonn; je lui dis que j'étais l'opérateur. Ayant demandé une serviette à la dame de comptoir il me pria de lui bander les yeux. « Il faut que je voie en dessous. dit-il, pour me guider. »

Il me saisit le poignet pendant trois ou quatre secondes,

me lâcha et dit : « Maintenant, pensez bien où je dois aller pour trouver l'objet; ne dites pas un mot; si mes mouve-



ments ne sont pas exacts, rectifiez-les en pensant : à droite, à gauche, plus bas, etc... »

Il me tourne le dos et il part de l'avant; je le suis, en pensant qu'il n'a pas à s'écarter de moi puisque l'objet est sur moi.

Après quatre pas il se retourne et me palpe; après divers tâtonnements il fouille les poches de mon pardessus, trouve la boîte de tisons; il répète souvent : « Pensez bien ! »

Il remet la boîte de tisons dans ma poche et recommence à me palper; je reste impassible.

Il reprend la boîte de tisons sans hésiter; il l'ouvre, y prend la pièce de 10 centimes et dit : « Voilà l'objet! maintenant conduisez-moi près de la personne à qui vous l'avez emprunté. » Il me tâte le poignet deux ou trois secondes me lâche et repart de l'avant (mais pas dans la directiou de M. M...,) Je le suis en pensant qu'il ne doit pas me quitter, il se retourne et dit : « Ah parbleu! les deux sous sont à vous! »

2e EXPÉRIENCE

Les personnes qui voudront écriront sur un papier qu'elles conserveront ce qu'elles veulent faire exécuter. Ceci pour servir de preuve pour les assistants, s'il y a réussite; mais cette précaution est facultative et l'on n'est pas obligé d'écrire son programme. Nelsonn quitte la salle.

Pendant que les assistants sont bien occupés à écrire, je vais au coin isolé et obscur *a* et j'écris en abrégé *sur un papier à moi* : P. L. C. *a*. C. D. L. E. L. P. A. M. L.

Prendre la cordelière au cou de L.., et la porter à Mme L. Je broie le papier en boule et je le mets au fond de la poche de mon pantalon parmi sous, clés et couteau.

Nelsonn rentre, je lui demande à opérer. Nous partons du même point *G*, près du billard (G) est mon siège resté vide.

Je lui bande les yeux, il me tient le poignet deux ou trois secondes et part de l'avant, je le suis; j'ai les mains croisées derrière mon dos.

Pour aller près de M. L... il doit prendre à gauche; malgré moi il prend à droite, va jusqu'au bout des tables centrales, se plaint de ne pas bien saisir. « Pensez bien, répète-t-il sans cesse, il y a quelque chose qui m'échappe. » Il revient en K, me saisit le poignet un instant; puis *à deux mains*, il saisit M. K, le fait se lever, le palpe et lui défait sa cravate.

— « Ce n'est pas cela! » dit-il; il laisse K, revient en G, me précédant. Là, vivement, il saisit une carafe et remplit d'eau mon verre.

— « Ce n'est pas cela! dit-il, pensez bien! quelque chose me gêne! »

Il va à L..., le palpe longtemps, lui dénoue sa cordelière; mais il ne la dépasse pas du col, ce que je désire qu'il fasse.

Pendant toutes ces opérations Nelsonn me tourne le dos.

Enfin, il amène L... à lui en tirant sur la cordelière dont il se sert comme d'une laisse et il le conduit près de Mme L... Il fait lever cette dame et dit :

— « Cette personne est dans la combinaison, mais je ne saisis pas ce que vous voulez que je fasse; pensez bien, pensez bien!

Je pense bien tant que je peux; mais, à aucune de ses réflexions je ne riposte par un geste ou un mot quelconque.

Il tient de la main gauche Mme L... qu'il a fait mettre debout, et de la main droite il tire la cordelière de M. L... devant le visage de Mme L...

— « Je n'y arriverai pas, dit-il, j'abandonne. »

En somme l'opération était réussie et les hésitations et l'échec partiel sont plutôt une preuve de la réalité de cette faculté bizarre.

Mais voici le plus curieux de l'affaire! Ayant regagné ma place, M. M... me demanda s'y j'avais voulu qu'il vidât la carafe dans mon verre.

— « Non, dis-je! » voici mon programme.

Je sortis la boulette de papier de ma poche et lui traduisis le programme.

— « C'est étonnant! dit M. M... voici mon programme : « remplir mon verre avec la carafe ». C'est votre verre qu'il a rempli au lieu du mien. Et je voulais lui faire exécuter ce programme après le vôtre. »

Est-ce hasard ? Ou ne croirait-on pas qu'en passant à côté de M. M... l'idée de celui-ci aura agi sur Nelsonn.

Ce qui me ferait croire à cette combinaison possible, c'est que dans mes expériences à Limoges, avec Loriol, on trouve des anomalies semblables, telles celles relatives aux millésimes de pièces de monnaie. (Je prierai le lecteur de revoir ces numéros des *Annales.*)

Une idée émise par un cerveau agirait sur les organes du sujet comme une odeur sur l'odorat (?)]

Je passerai rapidement sur les autres expériences qui ont été faites par d'autres personnes.

3e EXPÉRIENCE

Nelsonn parcourt toute la salle, précédant une dame qui le suit; il va droit au piano, s'asseoit et commence une valse après une ou deux secondes d'hésitation.

— « C'est cela, dit cette dame, voici mon programme : « aller au piano et jouer un mouvement de valse. »

4e EXPÉRIENCE

Suivi de M. G..., commerçant à Diard, Nelsonn, après divers tâtonnements, fait lever M. C..., le conduit vers la bonne du café, qui est près du comptoir, défait le tablier de celle-ci, le lui rend, hésite ; enfin il saisit M. C..., à bras-le-corps et l'entraîne à danser. Le programme était : *faire danser C... avec la bonne.*

L'échec partiel prouve que l'image cérébrale transmise est plus ou moins confuse.

Ce qui se transmet n'est pas, à proprement parler, une pensée; ce n'est donc pas une lecture de pensée, ce n'est pas le sujet qui va puiser dans le cerveau du penseur ainsi que l'interprètent les critiques (bien que ce genre de phénomène se rencontre aussi dans les cas de lucidité). C'est l'*image* d'un fait, que le penseur crée, qui fait se développer une image semblable ou plus ou moins semblable dans le cerveau du sujet.

5e EXPÉRIENCE

Nelsonn, suivi de M. K..., va à la porte vitrée; des deux mains il tâtonne, arrache deux affiches, ouvre la porte, la referme, tâte à nouveau les vitres des *deux mains*, se plaint de ne pas saisir. Enfin, tout à coup, il frappe plusieurs coups de main sur la vitre et se débande aussitôt les yeux en disant : « Voilà ce qu'on veut! » En effet, le programme était : « aller à la porte vitrée et frapper plusieurs coups sur la vitre. »

Suivirent d'autres expériences semblables plus ou moins réussies, mais asses réussies pour prouver qu'il y a, *incontestablement, une transmission d'idée.*

A Saint-Servant, une femme accompagnée d'un barnum a aussi bien étonné les opérateurs; j'ai regretté de n'avoir pu assister à ces séances, mais les faits m'ont été affirmés par tant de personnes sérieuses, et ces faits sont si simples, qu'il m'est difficile de ne pas y ajouter foi.

Une personne quelconque de l'assistance se plaçait debout devant cette femme qui avait une mandoline, la personne regardait la femme fixement et pensait un air à son choix, aussitôt la femme jouait l'air sur son instrument. J'ai donc demandé à chacune des personnes qui m'ont dit avoir expérimenté si, ainsi que cela se fait d'habitude, elles avaient préalablement dit au barnum l'air désiré. Auquel cas un code de signaux très bien étudié entre le barnum et le sujet remplace la prétendue transmission d'idée c'est alors un simple truquage.

— « Ils ont d'abord opéré de cette manière, m'ont déclaré toutes ces personnes; mais après, le barnum nous a dit :

— « Vous croyez que je lui transmets vos désirs par des signaux, eh bien! maintenant opérez vous-mêmes, ne me dites rien, ne dites rien à personne. »

Or, un grand nombre de personnes ont ainsi fait jouer, sans délai, l'air qu'elles désiraient.

Mais si cette femme ne connaissait pas l'air pensé, elle ne le saisissait pas et ne pouvait le jouer.

Ce qui corroborerait mon hypothèse précédente.

L'idée du penseur aurait assez de puissance pour réveiller chez le sujet une image *déja enregistrée, un air déjà possédé par le sujet*, mais pas assez *pour créer de toutes pièces une image neuve.*

Nous entrevoyons donc dans cet ordre de faits une sorte de phénomène ayant de l'analogie avec les phénomènes de transmission : téléphoniques, phonographiques, ondes hertziennes, etc., *deux appareils vibrant à l'unisson.* Par conséquent, rien de plus merveilleux, mais aussi merveilleux

si l'on veut; mais rien de *surnaturel*, gros mot que les sceptiques lancent par la tête des *liseurs* de pensée.

Une recommandation est à faire aux personnes qui, à l'occasion, voudraient expérimenter.

La volonté du penseur est non moins indispensable à la transmission de pensée que celle du sujet.

Des personnes expérimentent parfois avec le désir de voir le sujet en échec, ne se doutant pas qu'elles annihilent ainsi la cause nécessaire à la réussite; dans ces cas l'influence est négative.

Dans tous les phénomènes psychiques, qu'il s'agisse de médiumnité, de lucidité ou de magnétisme, tous les assistants participent plus ou moins au résultat. C'est une règle générale. L'hostilité simplement mentale d'une fraction de l'assistance est une cause d'échec total ou partiel.

A. Goupil.

DE LA

MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION

DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE Dr PAUL JOIRE

Président de la Société d'études psychiques.

(*Suite et fin.*)

Nous avons étudié jusqu'ici les différentes catégories dans lesquelles on peut faire rentrer tous les phénomèmes psychiques; il paraîtrait donc que notre tâche soit terminée; nous ne le croyons pas cependant, et il nous semble que l'étude de la méthode d'expérimentation des phénomènes psychiques doit être complétée par un dernier chapitre. En effet, nous avons constaté qu'un certain nombre d'expérimentateurs sont retenus dans leurs études, par la crainte vague de ce qui pourrait résulter pour leurs sujets de ce genre d'expérimentation. D'autre part, beaucoup de personnes, qui seraient de très bons sujets, voire même des médiums, craignent de se prêter à ces expériences, sous prétexte qu'elles présentent des dangers ou au moins des inconvénients pour leur santé.

Il importe d'examiner ce qu'il y a de fondé dans ces craintes, et d'étudier les dangers réels ou même imaginaires que redoutent les sujets et les expérimentateurs.

Les meilleures choses, si elles sont mal faites, présentent

des inconvénients. Il n'est pas un exercice, recommandé au nom de l'hygiène, comme la gymnastique, la bicyclette ou tout autre, dans lequel on ne puisse se blesser, si on s'y livre imprudemment ou sans expérience. Le simple bain, pourtant nécessaire à la santé, peut rendre malade si l'on n'observe pas les règles bien connues, relatives à la température, à la digestion, etc.

Il en est de même pour l'hypnotisme; mal fait, il présente des inconvénients et des dangers; bien fait, il en offre beaucoup moins qu'une simple promenade en voiture ou à bicyclette.

Nous envisageons ici l'hypnotisme parce que nous croyons que les états médianiques, et en général tous les états dans lesquels se produisent les phénomènes psychiques, dérivent des états hypnotiques; et, pour ceux qui contestent cette opinion, nous dirons tout au moins que, au point de vue physiologique, ils peuvent leur être assimilés.

Nous allons diviser méthodiquement notre sujet et examiner successivement :

1° Les dangers immédiats pour le sujet, qui peuvent résulter du sommeil hypnotique;

2° Les dangers éloignés pour le sujet, résultant du sommeil hypnotique;

3° Les dangers qui ne sont pas le fait même du sommeil hypnotique, mais de suggestions;

4° Les dangers qui peuvent exister pour l'hypnotiseur;

5° Les règles qu'il faut suivre pour éviter tous les inconvénients ou dangers qui peuvent exister.

DANGERS IMMÉDIATS POUR LE SUJET, RÉSULTANT DE L'EMPLOI DU SOMMEIL HYPNOTIQUE

Il ne peut être évidemment question ici que des états hypnotiques assez profonds pour que le sujet soit endormi; car, pour les états légers, comme la veille somnambulique, de même que pour les suggestions faites dans cet état de veille, il n'existe à juste titre aucune appréhension de la part des sujets qui s'y prêtent ni des expérimentateurs.

La première objection que font souvent les sujets à qui on propose d'être endormis est celle-ci : « J'ai peur de ne pas me réveiller. » D'où peut venir cette crainte, et repose-t-elle sur quelque fondement sérieux? Ce n'est pas le sommeil en lui-même qui provoque cette crainte-là, car enfin personne ne songe à ne pas s'endormir le soir de peur de ne pas s'éveiller le lendemain. Cela tient uniquement à ce que le sommeil hypnotique est un sommeil provoqué, et le public assimile ce sommeil provoqué à un autre sommeil provoqué, mais bien différent, dont il a entendu parler aussi, le sommeil chloroformique.

Le sommeil chloroformique est dangereux, et l'on connaît de trop nombreux cas d'accidents dus à cet agent anesthésique. Le sommeil chloroformique, de même que le sommeil dû à l'opium, à la morphine, au chloral, etc., n'est pas autre chose qu'une véritable intoxication. Le chloroforme agit sur le cerveau, sur les poumons, sur le cœur ; et, si l'action produite sur l'un de ces organes dépasse la mesure, il se produit des accidents d'intoxication.

Il en est bien autrement du sommeil hypnotique. Par l'hypnose aucun poison n'est introduit dans l'organisme et ne peut, par conséquent, exercer d'action nocive sur aucun organe. Le sommeil hypnotique, au point de vue physiologique est absolument semblable au sommeil naturel, et, pas plus que lui, ne peut causer d'accident. On peut mourir dans son lit, comme on peut mourir à table, ou à la promenade, ou dans un fauteuil; mais on meurt toujours d'une maladie ou d'un accident; on ne meurt jamais du sommeil naturel ou hypnotique.

On redoute quelquefois aussi de voir les manœuvres hypnotiques provoquer des crises convulsives. Il est certain qu'un grand nombre des sujets avec lesquels on obtient facilement les phénomènes hypnotiques sont des hystériques. Ces sujets, qui sont habitués à avoir des crises nerveuses dans toutes les circonstances et à tous les moments de la journée, peuvent aussi bien en avoir pendant les expériences hypnotiques. De plus, comme, le plus souvent, ces crises surviennent sous l'influence d'une émotion ou d'une contrariété, si

le fait des expériences hypnotiques les impressionne ou les contrarie, il peut se faire qu'il se produisse une crise nerveuse. Mais il ne faut pas oublier que le meilleur traitement des crises convulsives est le traitement hypnotique. L'hypnose est la véritable médication par laquelle on guérit la névrose, car c'est le seul traitement par lequel on puisse la combattre dans son origine et dans ses causes. C'est aussi le meillenr moyen par lequel on puisse maîtriser et arrêter les crises elles-mêmes au moment de leur apparition.

Il n'y a donc pas lieu de craindre que des crises nerveuses quelconques se produisent par le fait d'expériences hypnotiques; si le sujet est disposé à des crises, non seulement on les arrêtera, mais on le guérira par le moyen même de l'hypnose, pourvu que l'on sache s'en servir.

Il peut se produire pendant le sommeil hypnotique des accès de délire, accompagnés parfois d'hallucinations dans lesquelles le sujet voit des personnages qui peuvent lui être sympathiques ou qui peuvent lui être désagréables ; quelquefois un certain souvenir de ces hallucinations persiste après le réveil. Il nous suffira de dire que ce délire et ces hallucinations doivent être considérés comme de même nature que la crise nerveuse dont ils ne sont qu'une modification. L'hypnotisme devra donc les arrêter et les faire disparaître par les mêmes procédés qu'il met en œuvre pour combattre les crises convulsives.

Le sommeil hypnotique peut-il se prolonger au delà de la volonté de l'hypnotiseur, et celui-ci peut-il éprouver des difficultés pour réveiller le sujet qu'il a endormi? C'est là une crainte énoncée par un certain nombre d'expérimentateurs; mais elle est plutôt chimérique que réelle. Si le sommeil ainsi prolongé était une crise de léthargie ou de catalepsie, il rentrerait dans la catégorie des crises nerveuses dont nous avons parlé plus haut, et il pourrait et devrait être de même combattu efficacement par la suggestion et l'hypnose. Dans le cas contraire, il faudrait un hypnotiseur bien peu expérimenté, et oubliant les règles les plus élémentaires de la pratique hypnotique, pour qu'il se présente quelque difficulté d'éveiller le sujet; et, même dans ce cas, un hypnotiseur

expérimenté présent sera toujours à même de rendre au sujet son état normal.

Il est encore utile, pour rassurer certains esprits qui se forgent des dangers imaginaires, de rappeler les lois qui régissent la mémoire dans les états hypnotiques. La loi fondamentale est celle-ci : à l'état de veille le souvenir de ce qui s'est passé dans les états hypnotiques profonds n'existe pas; mais, dans les états hypnotiques profonds le sujet conserve la mémoire tout à la fois des états de veille et des états hypnotiques correspondants. Nous n'avons pas à nous occuper ici des lois particulières qui président à la mémoire dans les différents états d'hypnose par rapport les uns aux autres; la loi générale nous suffit pour démontrer que l'hypnose n'affaiblit en rien la mémoire normale; l'état d'hypnose passe comme un rêve, ou plutôt comme un sommeil bienfaisant sans exercer la moindre action nuisible sur aucune des facultés intellectuelles.

Certains sujets, après avoir été hypnotisés, se plaignent de fatigue ou de douleur de tête. Cela peut tenir à plusieurs causes : le plus souvent, c'est que le sujet lui-même a voulu résister au sommeil; il est ainsi entré en lutte avec l'hypnotiseur, et c'est cet effort même qui l'a fatigué et le fait souffrir. Dans d'autres cas, c'est que l'hypnotiseur a voulu aller trop vite, et n'a pas mis assez de douceur et de modération pour amener le sujet au sommeil; il pourra éviter cet inconvénient en suivant avec un peu plus de patience les règles que nous donnons plus loin. L'opérateur ne doit pas oublier non plus que la résistance du sujet est parfois inconsciente; c'est à lui à la reconnaître et à employer des moyens détournés pour la faire cesser, sans laisser le sujet se fatiguer inutilement.

DANGERS, POUR LE SUJET, POSTÉRIEURS AU SOMMEIL HYPNOTIQUE

Nous avons à examiner maintenant les dangers qui pourraient exister pour le sujet, postérieurement au sommeil hypnotique.

Nous retrouvons encore ici le même préjugé, qui fait craindre que l'emploi de l'hypnotisme n'occasionne des crises convulsives ou n'amène une aggravation de l'hystérie. Il est vraiment difficile de comprendre qu'une telle crainte puisse venir à l'esprit quand on voit l'état de calme, de bien-être et de repos paisible qui est le propre du sommeil hypnotique. Mais aussi il faut remarquer que, pour la plupart, ceux qui expriment cette crainte n'ont jamais vu de personnes sérieusement hypnotisées, et ignorent absolument ce que c'est que l'hypnotisme scientifique. Aussi, tout leur raisonnement n'est basé que sur la représentation fantaisiste que leur imagination leur fait de l'hypnotisme.

Nous devons répéter ici ce que nous avons dit déjà plus haut. Il est certain que beaucoup d'expériences hypnotiques se font avec des hystériques. Souvent, ces personnes sont sujettes à des crises qui les prennent à l'improviste, sous l'influence de bien des causes différentes, contrariétés, frayeurs, troubles de la digestion, etc. Il peut donc se faire que, chez ces malades, une crise convulsive survienne, dans un laps de temps plus ou moins long, après une séance d'hypnotisation; mais ce n'est pas une raison pour dire que cette crise est la conséquence de l'hypnotisation, pas plus que, si elle survient après une promenade, il ne serait juste de la mettre sur le compte de la marche.

Nous avons accordé que des crises, provoquées par une cause accidentelle tout en dehors de l'hypnose, pourraient survenir fortuitement après une séance d'hypnotisation ; eh bien, cela même est encore trop, et nous devons nous hâter d'y ajouter un correctif. Cette coïncidence ne pourra, en effet, se présenter qu'après les premières séances, et si l'hypnotiseur n'a pas pu encore prendre assez d'influence sur son sujet. En effet, si l'hypnotisation est bien conduite, soit par un médecin, soit par un hypnotiseur expérimenté, quelques séances suffiront pour arrêter complètement les crises et les empêcher de se reproduire. Car l'hypnotisme et la suggestion hypnotique sont le meilleur traitement des névroses et des crises nerveuses ou convulsives qui sont sous leur dépendance.

Il est superflu, après ce que nous venons de dire, d'ajouter quelque chose au sujet de la crainte, exprimée quelquefois, de voir aggraver l'hystérie par le fait de l'hypnose. Puisque le traitement hypnotique est le traitement rationnel de l'hystérie, l'hypnotisme, employé d'une manière expérimentale, n'empêchera pas de faire des suggestions appropriées au traitement de la maladie; il ne pourra donc, de toutes les façons, qu'être utile au sujet et jamais lui nuire.

Il peut se produire quelquefois, après le sommeil hypnotique, des hallucinations qui peuvent reconnaître deux causes différentes. Ou bien cette hallucination n'est que le retour et la reproduction d'une hallucination qui s'est produite pendant le sommeil hypnotique; ou bien elle est le résultat d'une suggestion fortuite ou involontaire, faite pendant l'hypnose. D'une façon comme de l'autre, il est difficile d'admettre que de telles hallucinations puissent avoir des conséquences sérieuses quelconques. Mais nous voulons et nous pouvons éviter même les moindres désagréments, qui pourraient être la conséquence des expériences hypnotiques. Cela nous sera encore facile : s'il se produit des hallucinations pendant le cours du sommeil hypnotique, nous les ferons disparaître immédiatement par une suggestion contraire; de plus, nous empêcherons le retour ultérieur de ces hallucinations par une suggestion préventive. En second lieu, en surveillant avec attention tout ce qui pourrait provoquer des suggestions pendant l'hypnose, nous éviterons facilement d'en produire; nous n'oublierons pas non plus que les suggestions fortuites peuvent être faites en dehors de nous, soit par des témoins de l'expérience, soit même par des circonstances qui provoqueraient des auto-suggestions de la part du sujet; nous saurons les prévenir en y rendant le sujet réfractaire par une suggestion positive.

Une des principales objections que font beaucoup de personnes aux expériences hypnotiques, c'est que, en donnant ainsi au sujet l'habitude d'être hypnotisé, on développera en lui la sensibilité hypnotique, de telle sorte qu'il pourrait dans l'avenir être hypnotisé trop facilement. Cette question mérite d'être examinée à deux points de vue.

Les sujets avec lesquels on peut réaliser et poursuivre les expériences qui se font dans les états profonds de l'hypnose, les seules dont il puisse être question ici, doivent être classés en deux catégories : d'une part, les sujets très facilement hypnotisables, qui d'emblée, dès les premières séances, arrivent aux états somnambuliques profonds, et sont, par conséquent, très suggestionables; d'autre part, les sujets qui arrivent à cet état après un certain entraînement. Pour les premiers, il ne faut pas mettre sur le compte des séances faites régulièrement, qu'elles soient expérimentales ou thérapeutiques, leur hypnotisabilité, puisqu'ils possèdent d'avance cette sensibilité. L'entraînement ne pourra, au contraire, que la réglementer, la limiter, et les mettre à l'abri des inconvénients auxquels ils pouvaient être exposés spontanément. Pour les seconds, puisque cette sensibilité est développée par l'hypnotiseur lui-même, il lui sera très facile de bien la diriger, et de s'en servir pour faire les suggestions utiles et préventives dont nous parlerons tout à l'heure.

L'examen de ce que l'on pourrait craindre du développement de la sensibilité hypnotique nous indiquera en même temps les moyens d'y remédier.

La première chose que l'on pourra craindre de l'entraînement hypnotique, c'est qu'il rende le sujet facilement hypnotisable par le premier venu; ce qui n'aura d'inconvénient du reste que si, à un moment donné, le sujet peut être hypnotisé malgré lui. Dans ce cas, le sujet craindra de se trouver livré à un hypnotiseur quelconque, et les dangers qui pourraient résulter de cette circonstance peuvent se ranger dans quatre catégories différentes :

1° L'abus que l'hypnotiseur pourrait faire de l'état de sommeil dans lequel se trouve le sujet, pour lui nuire d'une manière quelconque;

2° Les suggestions qu'il pourrait lui imposer, et qui pourraient avoir pour but des actes coupables;

3° Les simples impulsions qu'il pourrait donner aux idées, aux actes du sujet, et qui ne seraient pas conformes à ses intentions, à sa volonté propre;

4° Une certaine tendance à accepter les volontés de l'hyp-

notiseur, résultant de l'habitude de la suggestion, qui mettrait le sujet, même à l'état de veille, dans un état de dépendance relative, et qui lui serait pénible si l'hypnotiseur ne possède pas complètement sa confiance et sa sympathie[1].

La seconde chose que l'on pourra craindre de l'entraînemement hypnotique, c'est le sommeil spontané, involontaire, provoqué par la vue d'objets brillants, lumières, flammes, objet de métal ou cristaux.

Ces crises de sommeil peuvent avoir deux inconvénients : 1° se produisant inopinément dans certaines circonstances, elles peuvent provoquer des accidents; 2° la crise de sommeil peut se prolonger longtemps si un hypnotiseur expérimenté ne se trouve pas là pour la faire cesser.

Nous allons voir que toutes ces objections et ces craintes, en elles-mêmes fort légitimes, vont tomber d'elles-mêmes. En effet, l'hypnotiseur qui entraîne un sujet ne manquera pas de le mettre à l'abri de tous ces inconvénients par deux suggestions préventives, qu'il lui fera en toute circonstance, et surtout au fur et à mesure que se développera sa sensibilité hypnotique. Ces deux suggestions consisteront :

1° dans la défense de se laisser hypnotiser ou suggestionner par qui que ce soit, excepté par l'hypnotiseur lui-même ou par une autre personne spécialement désignée par lui pour le faire. Cette restriction a trait surtout à l'emploi thérapeutique de l'hypnotisme; en effet, le médecin qui traite un malade par l'hypnose, malgré le devoir qui lui incombe de le mettre à l'abri des inconvénients dont nous venons de parler, ne doit pour cela exposer son malade à être privé des bienfaits du traitement hypnotique, si une circonstance fortuite venait à l'empêcher de l'appliquer lui-même. C'est pourquoi il fera la suggestion préventive, tout en se réservant la possibilité de se désigner lui-même un successeur ou un remplaçant.

1. N. B. Tout ceci rentre du reste dans la question des rapports de l'hypnotisme avec la jurisprudence, question que nous avons traitée en détail au Congrès de neurologie à Bruxelles en 1897, et au Congrès international de l'hypnotisme à Paris en 1900. Voir les comptes-rendus de ces deux Congrès.

1° La seconde suggestion préventive consiste dans la défense de se laisser endormir par un objet quelconque, qui ne soit pas employé directement par l'hypnotiseur lui-même et dans le but de provoquer l'hypnose.

Ainsi donc, lorsque cette précaution élémentaire est prise, et elle doit toujours l'être, qu'il s'agisse d'hypnotisation thérapeutique ou expérimentale, il ne reste absolument rien des dangers et des craintes que l'on pouvait objecter relativement au développement de la sensibilité hypnotique. J'irai même plus loin, et je dirai que cette épreuve hypnotique est essentiellement utile ; car elle est nécessaire à toute cette catégorie de sujets dont nous avons parlé, qui présentent spontanément une grande sensibilité hypnotique, et personne ne peut savoir à l'avance s'il ne rentre pas dans cette catégorie. Ces sujets, qui, par leur propre nature, seraient spontanément exposés aux dangers que nous avons énumérés, se trouvent définitivement mis à l'abri par les suggestions préventives qui leur sont faites au cours des séances d'hypnotisation. Si quelques sujets se plaignent que l'hypnotisme produit chez eux de l'agitation, de l'excitation nerveuse, de l'insomnie, ces objections ne nous arrêteront pas longtemps, car ces phénomènes ne peuvent venir que de la crainte même que le sujet éprouve pour l'hypnotisation. Cette crainte disparaîtra spontanément quand le sujet aura éprouvé par lui-même le calme et le bien-être qui résultent de l'hypnose et, du reste, tous ces effets momentanés disparaîtront rapidement par des suggestions appropriées.

Parfois, les sujets se plaignent de douleurs de tête après les séances ; ces douleurs se produisent quand le sujet résiste à l'hypnotiseur et fait des efforts plus ou moins conscients pour ne pas s'endormir; la céphalalgie est due à la fatigue qui résulte de cette lutte. Cet inconvénient ne se produira plus si le sujet s'abandonne sans résistance. Du reste, dès qu'un état de suggestionnabilité, même léger, se sera produit, l'hypnotiseur en profitera pour dissiper le mal de tête et l'empêcher de se reproduire.

DANGERS QUI NE SONT PAS LE FAIT MÊME DU SOMMEIL, MAIS DE SUGGESTIONS

Nous avons à voir d'abord les auto-suggestions, qui se divisent elles-mêmes en trois catégories :

Les premières sont les auto-suggestions qui peuvent se développer chez le sujet pendant le sommeil, à l'occasion des expériences hypnotiques. L'hypnotiseur s'apercevra toujours très facilement des auto-suggestions de ce genre et pourra aisément arrêter leur développemeut.

Indépendamment des expériences faites par l'hypnotiseur, des auto-suggestions peuvent encore se développer chez le sujet soit sous l'influence d'une sensation fortuite qu'il éprouve, soit sous l'influence de la vue d'un objet qui aura frappé ses regards avant le sommeil.

En troisième lieu, des auto-suggestions peuvent se développer, qui sont dues au prolongement d'une idée existant avant le sommeil et non avouée à l'hypnotiseur.

Il n'est pas toujours aussi facile à l'hypnotiseur de s'apercevoir du développement de ces deux dernières catégories d'auto-suggestion ; aussi doit-il être prévenu de leur possibilité afin de les surveiller et de les combattre.

Les suggestions expérimentales, qui doivent toujours être faites directement par l'hypnotiseur, doivent toujours être rigoureusement limitées à la durée de l'expérience. La plupart doivent être réalisées sous les yeux mêmes de l'expérimentateur, et celui-ci aura soin de les neutraliser complètement à la fin de la séance. Toutefois, dans un certain nombre de cas on est amené, par les expériences mêmes, à faire des suggestions dont l'effet doit se prolonger un certain temps après la séance, ou même qui doivent seulement avoir leur réalisation à un moment plus ou moins éloigné. Dans ce dernier cas surtout, il faudra limiter la suggestion d'une façon très exacte, pour que d'abord rien ne puisse venir se surajouter à la suggestion qui a été faite ; ensuite pour que son effet soit complètement aboli aussitôt après la terminaison de l'expérience.

Lorsqu'un médecin ou un psychologue se livre à des expériences hypnotiques, il a pour devoir de faire servir le pouvoir qu'il acquiert et la sensibilité qu'il développe au bien du sujet. Il luiarrive donc souvent d'avoir à faire des suggestions au sujet, dans un but qu'il indique lui-même, ou bien que l'hypnotiseur lui propose parce qu'il reconnaît qu'elles doivent lui être utiles. Dans l'emploi de ces suggestions, très bonnes en elles-mêmes, il y a deux écueils à éviter.

Le sujet, se laissant aller à ses impressions ou à des désirs inconsidérés, n'est pas toujours assez raisonnable pour juger lui-même la portée des suggestions qui lui seront faites. Dans ce cas, que nous assimilerons à de la simulation de sa part, il trompe l'hypnotiseur pour se faire faire une suggestion qui lui est mauvaise.

Le psychologue doit savoir découvrir l'intérêt véritable du sujet; il agira avec prudence et sans heurter de front le désir du sujet; il lui fera comprendre en quoi il se trompe, et l'amènera à désirer de lui-même la suggestion qui lui est bonne.

Dans un second cas, le sujet est sincère et demande une suggestion qu'il croit véritablement lui être utile. Mais le psychologue possède une science et une expérience qui lui permettent de voir mieux et plus loin que le sujet; il connaît toute l'importance et les conséquenees d'une suggestion; et comme, par le fait même, il est investi de la confiance du sujet, il doit juger par lui-même si ce qu'il demande est bien dans son intérêt.

Il ne faut jamais oublier dans ce cas qu'une suggestion très bonne en elle-même, au moment où elle est demandée par le sujet, peut ne l'être que temporairement : les idées et les sentiments du sujet peuvent changer; les circonstances peuvent n'être plus les mêmes. Or, le sujet ne doit jamais avoir à regretter l'influence produite par une suggestion qui lui a été faite; il faut donc prévoir le cas où, de bonne qu'elle était, une suggestion pourrait lui devenir pénible. Cela est facile à éviter, en ayant soin, dans tous les cas où le moindre doute peut exister, de ne faire que des suggestions temporaires et conditionnelles.

DANGERS POUR L'HYPNOTISEUR

Nous avons vu jusqu'ici les dangers et les inconvénients qui peuvent exister pour le sujet dans les expériences hypnotiques ; ce sont les seuls auxquels on pense habituellement. Il n'en est pas moins vrai qu'il peut en exister aussi pour l'expérimentateur et nous devons les passer rapidement en revue.

Nous avons vu au début de ce chapitre qu'aucun accident grave ne peut résulter de l'emploi régulier et scientifique de l'hypnose. Mais des coïncidences fâcheuses, quoique toutes fortuites, peuvent se présenter ; et ce sont précisément ces coïncidences qui font que, bien souvent, le public redoute les choses les plus inoffensives et s'expose inconsidérement aux choses dangereuses. La majorité de la foule, en effet, ne voit pas bien loin, et croit toujours trouver la cause d'un événement dans les faits qui l'ont accompagné ou qui l'ont immédiatement précédé. Il arrive donc que, aux yeux du public, l'hypnotiseur prendra la responsabilité de tout ce qui peut se produire pendant l'hypnose ou dans les moments qui suivent les expériences, même si ces événements ne sont pas du tout du fait de l'hypnose.

L'hypnotiseur devra donc prévoir tout ce qui peut se présenter, à quelque cause évidente que l'on puisse rapporter un accident quelconque ; et la plus élémentaire prudence lui commande, s'il existe le moindre danger imminent, de s'abstenir de toute expérience et de refuser d'hypnotiser. Voilà pour les accidents que l'ignorance ou la mauvaise foi pourraient attribuer à l'emploi du sommeil hypnotique.

Mais il y a surtout des inconvénients et des désagréments plus réels, que l'on pourrait avec une certaine raison lui reprocher.

D'abord, il y a des hallucinations ou des rêves pénibles, qui peuvent se présenter pendant l'hypnose et dont le souvenir pourrait persister après le réveil ; même si le souvenir en est effacé, ces hallucinations peuvent laisser une impression

pénible, uue certaine tristesse dans l'esprit du sujet. Il fant éviter cela en réprimant de suite ces hallucinations, ou au moins en en effaçant l'effet avant le réveil.

Un autre genre d'hallucinations qui peuvent se produire pendant l'hypnose et auxquelles il faut prendre garde sont celles qui font prendre les personnes présentes pour des personnes connues du sujet, et l'hypnotiseur lui-même pour une autre personne. En général, ces visions hallucinatoires font apparaître aux yeux du sujet des personnes qui excitent à un certain degré sa sympathie ou, plus souvent encore, son antipathie; aussi sont-elles le plus ordinairement désagréables au sujet. Il faut prévenir ces hallncinations et les empêcher de se développer, dès les premiers signes que l'on peut observer; si quelques-unes se sont présentées avant que l'on ait pu les arrêter, ou d'une manière fortuite, il faut au moins les faire oublier au réveil.

En troisième lieu, il y a des idées et des sentiments, non hallucinatoires, qui peuvent naître chez le sujet; qu'ils aient pour objet d'autres personnes ou bien l'hypnotiseur lui-même, ils peuvent avoir des inconvénients si l'on n'y prend sérieusement garde. C'est un point très délicat qui demande de la part de l'hypnotiseur beaucoup de tact et d'habilleté. Il devra toujours diriger son sujet avec douceur et avec prudence, et par sa manière d'être générale, s'efforcer de lui inspirer confiance, tout en conservant sur lui toute son autorité.

Enfin, un autre danger peut résulter pour l'hypnotiseur de la mauvaise foi de l'hypnotisé, soit qu'il y ait supercherie et simulation absolue de la part du sujet; soit que celui-ci, poussé par des mobiles qu'il n'est pas toujours facile de démêler, utilise les circonstances pour se livrer à des tentatives de chantage, ou simplement pour lancer des calomnies ou des insinuations malveillantes à l'égard de l'hypnotiseur. Pour s'éviter tout désagrément l'hypnotiseur aura toujours présente à l'esprit cette possibilté; il aura une garantie absolue pour tous ces cas, en n'hypnotisant jamais que devant témoins, tant qu'il pourra avoir le moindre doute sur son sujet.

RÈGLES QU'IL FAUT SUIVRE DANS L'EMPLOI DE L'HYPNOTISME

Nous avons examiné jusqu'ici les inconvénients et les dangers qui peuvent accompagner l'hypnotisme expérimental, d'une part pour apprendre à les éviter, et d'autre part pour répondre aux objections qui peuvent être soulevées.

Il nous reste maintenant à tracer les règles que tout expérimentateur devra suivre dans l'emploi de l'hypnotisme, règles qui, tout à la fois, lui feront éviter les inconvénients que nous avons énoncés, et lui permettront d'obtenir les résultats les plus satisfaisants dans ses expériences :

1° Avant d'entreprendre toute expérience, bien étudier son sujet au physique et au moral. Pour cela, s'entourer d'abord de tous les renseignements que l'on pourra recueillir; mais ne les accepter jamais que sous bénéfice de vérification personnelle. Par un examen sérieux et approfondi, se rendre un compte exact de son état physiologique ou pathologique. Son état psychique et moral sera aussi déterminé par quelques épreuves spéciales.

2° Endormir son sujet doucement, sans brusquerie, en suivant une méthode régulière et bien déterminée, mais non unique ; car il faut varier et choisir la méthode employée, suivant : *a*) le sujet; *b*) le cas dans lequel il se trouve ; *c*) le but que l'on désire atteindre.

3° L'examen préalable que l'on aura fait du sujet permettra de prévoir les crises qui pourraient se produire. En même temps qu'on l'endormira et pendant toute la durée de l'hypnotisation, on aura soin de les empêcher de se développer, de les arrêter dès le début. S'il le faut, pendant les premières séances, on éveillera fréquemment le sujet, et l'on recommencera à l'endormir à plusieurs reprises. Après quelques séances bien conduites, le danger des crises sera complètement écarté et l'on n'aura plus à s'en préoccuper.

4° Il faut encore prévenir par suggestion la fatigue; non pas que la fatigue puisse être le résultat de l'hypnose, mais elle peut venir par auto-suggestion. On dissipera aussi par la

suggestion la fatigue qui pouvait exister avant la séance; on empêchera sûrement par ce moyen l'auto-suggestion de fatigue de se produire. On préviendra de même l'agitation, les malaises quelconques, et la céphalalgie qui a ordinairement sa cause dans une résistance plus ou moins consciente apportée par le sujet. Ultérieurement, on empêchera la production des rêves et de l'insomnie.

5° Ne pas trop prolonger chaque séance au début, mais plutôt les renouveler fréquemment. Si l'on veut obtenir des résultats importants dans les expériences que l'on entreprend, il faut, dans les premiers temps, faire des séances quotidiennes.

6° Employer pour le réveil la suggestion associée à des manœuvres lentes et modérées. Quand le sujet est bien entraîné on peut arriver à un réveil rapide, mais il ne doit jamais être brusque; dans tous les cas, il a toujours été préparé par des suggestions antérieures faites au sujet. Quand on a passé par plusieurs phases successives des états profonds de l'hypnose, il faut repasser par les mêmes phases.

7° Prévenir la suggestionnabilité très grande qui pourrait être développée chez le sujet; pour cela, rester seul possesseur du pouvoir hypnotique acquis sur le sujet. Mais il faut prévenir le cas où le sujet serait obligé, dans son propre intérêt, de recourir à un autre hypnotiseur; il faut donc lui réserver la possibilité d'hypnotiser et de suggestionner le sujet, mais en le désignant d'une façon bien précise.

8° Prévenir l'auto-hypnotisation du sujet par des circonstances analogues à celles qui entourent l'expérience, et particulièrement par la vue d'un objet brillant ou lumineux. Empêcher aussi les auto-suggestions de toute nature qui pourraient se développer ultérieurement chez le sujet.

9° Dans la plupart des cas au début, et surtout quand il s'agit d'hystériques, n'endormir que devant des témoins dont on soit sûr.

10° Ne jamais se permettre de suggestions, en dehors de celles qui sont faites en vue du but désiré par le sujet ou dans son intérêt. Pour les suggestions expérimentales, toujours obtenir son consentement préalable.

11° Il faut reconnaître le plus rapidement possible les facultés spéciales du sujet, et cultiver surtout en lui le genre d'expériences qui s'y rapportent. Il ne faut pas oublier, en effet, que si l'on cherche à développer chez un sujet des facultés différentes, on ne le fait ordinairement qu'au détriment de celles qu'il possède spontanément.

12° Graduer régulièrement les expériences les plus importantes et les plus compliquées. Quand on a constaté qu'une expérience fatigue le sujet, lui enlever toute fatigue par suggestion avant le réveil.

13° Toujours se souvenir que l'hypnotiseur est seul juge des expériences qu'il peut faire avec son sujet et des conditions dans lesquelles il doit les réaliser. Ne jamais donc se laisser influencer par les désirs, ni par les doutes, ou par les objections soulevées par les témoins auxquels on ne doit jamais permettre de s'immiscer aux expériences.

14° Quand il s'agit d'expériences, apporter une prudence plus grande encore que dans toute autre hypnotisation; ne jamais se départir des règles générales, ne faire que les expériences consenties par le sujet.

15° Toujours agir de façon que ni les expériences ni leurs suites ne puissent être nuisibles ou désagréables au sujet. Faire en sorte que le sujet retire, au contraire, toujours quelque bien de l'hypnose.

16° Prévoir l'influence très grande que peuvent avoir les suggestions sur la vie du sujet, sur son état physique comme sur son étal moral.

17° Quelles que soient les circonstances, s'il s'agit d'un sujet qui souffre, que l'on puisse ou non le guérir, on peut toujours le soulager. Quels que soient les désirs que peut exprimer le sujet, ne consentir qu'à des suggestions qui lui soient utiles, l'amener à les désirer. S'arranger enfin de façon que le sujet ne puisse retirer de l'hypnose et de la suggestion qu'un bien réel physique et moral.

Si l'on suit exactement les règles que nous venons de formuler, nous pensons qu'aucun esprit, quelque rigoureux

qu'il soit, ne pourra nier que les expériences soient très licites dans ces circonstances.

Nous espérons donc, dans la dernière partie de cette étude, avoir dissipé quelques préventions, en examinant sans crainte et sans reticences toutes les objections qu'il nous semble possible de soulever.

Les expérimentateurs pourront ainsi marcher avec plus de sécurité dans la voie des expériences, en même temps que celles-ci, ayant une rigueur et une précision plus scientifiques, auront une portée plus grande pour le développement de nos connaissances.

LA VIE APRÈS LA MORT[1]

PAR J.-H. HYSLOP

Ce qui suit est extrait d'un article que le docteur J. H. Hyslop a fait paraître dans le *Harper Magazine* du mois de juin 1900. C'est donc le meilleur résumé que nous puissions trouver de son grand ouvrage, puisqu'il est fait par l'auteur lui-même.

« Les messages sont écrits, nous explique-t-il, par la main de Mme Piper tandis qu'elle est dans un état d'inconscience complète, la tête reposant sur un coussin placé sur une table. » Toutes les questions et remarques adressées aux « communicateurs » sont prononcées lentement et distinctement comme si l'on parlait à la main qui écrit; elles sont consignées dans leur ordre chronologique avec les messages. Pour cacher mon identité, je m'étais mis un masque sur toute la figure. Je ne fis pas entendre ma voix à Mme Piper; je n'eus aucun contact avec elle pendant dix-sept séances; enfin, j'eus soin, pendant que les messages étaient écrits, d'éviter les questions suggestives.

M. Hyslop rappelle ensuite les incarnations du Dr Phinuit et de George Pelham que connaissent les lecteurs des *Annales :* « Quand M. Hodgson eut été suffisamment convaincu de l'identité de George Pelham, il pria celui-ci d'aller chercher Stainton Moses, médium anglais bien connu, mort en 1892. Il pensait que M. Moses entrerait facilement en communication. G. Pelham le trouva bien, en effet; mais les espé-

1. Compte rendu analytique par Marcel Mangin.

rances fondées sur ses messages furent déçues. — « C'est ennuyeux, cela, et bien mystérieux! » — Mais, par son intermédiaire le docteur Hodgson demande à parler à ses anciens « guides » ou « contrôles », qui s'étaient communiqués en Angleterre sous les noms d'Imperator, Rector, Doctor, et Prudens. Ils vinrent sous la direction de Stainton Moses, et après qu'on eut obtenu du docteur Phinuit de leur laisser le champ libre, ils se mirent en avant, pour ainsi dire, et il y a eu, à partir de ce moment, positivement un progrès à plusieurs points de vue. Ils se donnent comme une petite bande d'esprits désincarnés essayant de révéler à l'homme la vie future. — Pourquoi n'a-t-on pas essayé de leur demander l'histoire de leur vie terrestre et la preuve de leur propre identité? — Tout ce que leur demande M. Hyslop, c'est de réussir à prouver l'identité de quelques personnes mortes. C'est là le grand problème pour le psychiste... Sans suggestion, sans question, toutes sortes de « messages » comprenant des incidents dans la première existence du « communicateur » peuvent être écrits, et ces incidents être tous inconnus à Mme Piper et souvent inconnus à l'assistant, mais ils seront vérifiés plus tard par des questions faites à des personnes éloignées. A beaucoup de gens ces faits sembleront triviaux, mais c'est ce qui en fait la valeur... Il n'y a que les plus triviaux incidents qui puissent rendre certaine l'identité. Les généralités, la philosophie profonde, les descriptions poétiques et autres choses semblables ne prouveraient en rien la survivance. Des expériences que j'ai faites m'ont prouvé que, dans le monde des vivants, des hommes intelligents choisissent des incidents triviaux pour prouver leur identité et que ce choix ne vient pas de leur caractère ni des conditions de leur vie ou de leur conduite. »

Les expériences de M. Hyslop ont-elles été assez étendues pour lui permettre d'en tirer légitimement ces conclusions. Elles n'ont été faites qu'avec deux petits groupes d'amis causant par un téléphone. Avait-on pu réellement réaliser des conditions identiques à celles qui existeraient entre un groupe de désincarnés et un groupe de vivants? Non, car ce n'est pas possible. Supposons qu'il y ait une autre vie; est-ce

qu'un désincarné nous parlerait comme un vivant? Tout ce que prouvent les expériences de M. Hyslop, si elles sont irréprochables, c'est que chez Mme Piper les choses se passent[1] comme si Georges Pelham était encore vivant, *vivant en ce monde* tandis que transporté dans l'autre monde il est invraisemblable qu'il parle comme un vivant. Ce qu'il aurait de plus pressé à vous dire ce seraient les conditions de sa nouvelle existence et ce serait plus intéressant que l'histoire de ses boutons de manchette.

« La confusion et la pauvreté des renseignements coïncidant avec la réalité dans ma première séance furent si accentuées que je sortis de là fort peu impressionné. J'appris plus tard qu'il y eut plusieurs choses justes et vraies et qui m'étaient inconnues quand je les obtins. A la fin de la séance il y eut plusieurs faits intéressants qui montrèrent l'importance des « communications ». C'étaient des messages donnés comme venant d'un frère Charles qui donna son nom et sa parenté avec moi, mentionna la fièvre thyphoïde comme la maladie qui l'emporta, *ceci étant faux*, et dit ensuite « qu'il avait été fortement atteint par le mal de gorge et que c'était de ce cela qu'il était mort ». J'appris par une tante que c'était vrai. Je demandai : « Quand êtes-vous mort? » et la réponse fut « Dans l'hiver. Je me rappelle que je voyais la neige. » Ce double détail était correct. Il neigeait la veille et le matin de sa mort; et *il fallut attendre la troisième séance pour avoir la réponse;* alors il me demanda si « la scarlatine était une chose dangereuse ». C'était la scarlatine qui l'avait emporté.

Tout cela est bien tâtonné, bien peu satisfaisant. Remarquez avec quelle précaution, sous quelle forme dubitative est présenté le renseignement sur la fièvre scarlatine. Comme on y sent le médium qui, après s'être carrément trompé, hésite, lance un ballon d'essai, et non pas du tout l'individu qui doit bien savoir de quoi il est mort. « Il fallut attendre la troisième séance pour avoir la réponse. » Beaucoup de confusion, peu de renseignements dans la première séance; cela est naturel

1. Sauf cependant de très rares exceptions. Relire le compte rendu des expériences de M. Hodgson dans les *Annales*, les graves oublis de G. Pelham sur des questions qui l'avaient passionné.

dans l'hypothèse télépathique. Je suppose que les intercommunications entre le médium et les personnes possédant les renseignements s'établissent surtout la nuit. Mais il faut encore un certain temps pour cela.

Au commencement de la seconde séance, on m'appela par le nom dont mon père se servait toujours après 1877 et le « communicateur » déclara bientôt qu'il était mon père, bien que ni le nom ni la pareté ne fussent donnés nettement jusqu'à la fin de la séance. Mais ce fut dès les commencements que le « communicateur » rappela une conversation que nous avions eue à ce sujet en 1895, une année avant sa mort et dit que j'étais très sceptique sur la possibilité de communiquer avec les morts tandis que lui pensait qu'il y avait là non pas seulement des hallucinations, mais une réalité, et qu'après tout il ne se trompait pas tantque ça. J'étais, en effet, très sceptique à cette époque et j'expliquais certains phénomènes psychiques par l'hallucination. Mon père m'avait étonné alors en montrant un esprit aussi ouvert pour toutes ces questions, tandis qu'il était particulièrement strict dans son orthodoxie et n'en savait pas assez long sur le « spiritisme » pour le détester [1].

Dans la quatrième séance il revint sur ce sujet et me demanda si je me rappelais notre conversation sur Swedenborg et sa doctrine du sens spirituel. Je ne me rappelais pas cela et ne croyais pas qu'il m'eût parlé de ce théosophe, car j'étais sûr que mon père ne savait rien sur lui, sa bibliothèque étant composée de livres très décidément contraires aux idées de Swedenborg et de ses idées. Ma belle-mère se le rappelait particulièrement, car elle avait fait, après mon départ, des questions à mon père sur Swedenborg.

Revenant sur ce sujet à une séance ultérieure : « Laissez donc là la théorie de la pensée [2], James. J'en ai fait, toute ma vie, des théories et qu'est-ce que j'y ai gagné ? mes pensées

1. Il me semble que c'est justement parce qu'il n'en savait pas très long sur le « spiritisme » qu'il pouvait ne pas le repousser et le croire conciliable avec sa religion.

2. Nous verrons tout à l'heure qu'il faut entendre par là la théorie de la transmission de pensée.

sont seulement devenues plus subtiles et moins satisfaisantes. Il y a un Dieu, un Dieu omniscient et omnipotent, qui est notre guide; c'est en suivant nos meilleurs instincts que nous le connaîtrons le mieux. Quant à Swedenborg, qu'importe si ses enseignements étaient vrais ou faux, puisque nous sommes positivement ici encore avec notre individualité? »

Plus tard encore, à une autre séance, il revint sur le même sujet et dit: « Eh bien, maintenant je suis satisfait de voir que vous faites des efforts dans le même sens que moi, et c'est tout ce que je peux vous demander. Je me rappelle parfaitement bien quelles étaient mes théories sur cette vie, et les doutes que j'exprimais trop souvent. Oui certainement. Mais je crois que j'étais pénétré de l'idée que je vivrais quelque part et ne mourrais pas comme une plante. Vous rappelez-vous nos conversations à ce sujet? » Je lui demandai à quelle époque elles avaient lieu. « A votre dernière visite », me fut-il répondu, et c'était vrai. Je demandai alors ce que je faisais à ce moment, avec l'intention de voir si ma conférence à Indianapolis serait mentionnée. Mais la réponse fut: « Oui, je crois que vous avez fait des expériences sur ce sujet, et je me rappelle que vous me parliez de l'hypnotisme. » Puis il ajouta immédiatement: « Et que disiez-vous d'une certaine espèce de manifestation dont vous doutiez? » Je répondis que c'étaient des apparitions au moment de la mort que je m'occupais, et la réponse fut: « Oh oui, je me rappelle cela très bien; et vous me parliez d'une jeune femme qui avait eu des phénomènes et des rêves qui m'intéressèrent beaucoup, mais vous doutiez de la persistance de la vie après ce que vous appelez la mort. »

Maintenant voici ce qui avait eu lieu en réalité. J'avais mis en avant la télépathie, « la théorie de la pensée »[1] pour expliquer les faits que je lui citais, n'étant pas satisfait par les idées spirites. Il est exact que mon père fit de son vivant une grande quantité de théories dans les limites de sa théologie, qu'il fit des efforts désespérés pour rendre intelligibles. Mais je n'ai jamais su qu'il ait eu et exprimé de doutes sur la

1. Ou plutôt de la transmission de pensée.

vie future. Aucun de ses parents non plus n'en a eu connaissance. Mais si cette erreur est pareille à celle qui fut faite quelques minutes plus tard, et ensuite corrigée spontanément conformément aux faits, elle se rapportait à mes doutes sur la question, elle venait de ces doutes [1]. Il était exact aussi que j'avais fait des expériences sur ce sujet à cette époque et que j'avais parlé d'hypnotisme à mon père. C'était lui qui avait abordé le sujet, ayant entendu parler de faits étranges qui s'étaient passés en public dans la ville. Nou, avions eu là-dessus une assez longue discussion et j'avais essayé d'hypnotiser mon frère, mais sans réussir et au grand désappointement de mon père. Je lui avais aussi raconté une expérience faite avec une dame et se rattachant à un rêve qu'elle avait fait. Elle avait rêvé d'une personne inconnue couchée dans un cercueil à une distance d'environ six cent milles, sa sœur étant assise près du cercueil. Quelques jours plus tard, la dame recevait une lettre de sa sœur lui parlant de la dangereuse maladie d'une jeune fille habitant sa maison, et exprimant la crainte qu'elle ne se relèverait pas d'une rechute de pneumonie dont elle souffrait. Je demandai et j'obtins à l'insu de la dame qui était ici à New-York (c'était la femme d'un ministre orthodoxe et elle méprisait profondément le spiritisme) une photographie de la jeune fille malade, et je la mis avec six autres aussi pareilles que possible; sans que je lui eusse dit mon but, ou permis de voir mes préparations, la dame reconnut immédiatement le portrait de la jeune fille qu'elle avait vue en rêve, bien que son mari et moi nous essayâmes de lui faire choisir un autre portrait. Une seule coïncidence, bien entendu, n'a pas de valeur scientifique; mais le lecteur comprendra combien un tel fait impressionna mon père quand je le lui dis, lui qui n'était pas un homme de science. J'eus aussi une discussion sur les apparitions ou hallucinations au moment de la mort, et on me raconta un cas qui était arrivé dans la famille de ma belle-mère. C'est dans cette occasion que je les repoussai comme preuves d'une vie future et que je les expliquai comme de pures et simples hallucinations.

1. Vous admettez donc en ce moment la théorie télépathique?

Mais une fois ce sujet entamé aux séances, mon père continua en me citant une apparition que mon oncle, mort trois semaines avant ma première séance et six mois avant la dernière, avait eue avant sa mort et qui fut aussitôt interprétée comme un avertissement de son décès subit. Mais je ne pus vérifier le fait.

Pour mettre à l'épreuve la théorie de la télépathie, je posai à une séance cette question : « Quel trouble y avait-il quand vous êtes mort? » C'était bien mal s'exprimer; mais je voulais d'un côté adopter le jargon spirite pour le secrétaire, et de l'autre faire une demande aussi vague que possible et avec le moins de mots possible. Je savais que mon père croyait que sa maladie était un catarrhe, mais nous pensions que c'était probablement un cancer du larynx. Si je m'étais servi de ce dernier mot ou de quelque chose de semblable, la télépathie était à présumer, tandis que si on me répondait « catarrhe » cela s'accordait avec l'une ou l'autre théorie. Mais on me répondit d'abord en exprimant de la surprise : comment supposais-je qu'il y avait quelque trouble entre moi et mon père, lui pensant que nous étions toujours bien d'accord, ce qui était vrai. Je corrigeai cette erreur d'interprétation en disant que je voulais parler de « maladie ». On s'empara aussitôt de cette indication, et au milieu de beaucoup de confusion, tous les principaux symptômes physiques relatifs à sa mort furent donnés avec deux questions très significatives et une importante constatation. Je ne les donnerai pas en détail ici parce que la place me manque et qu'elles ne répondent pas à la question que j'avais posée. Mais elles montrent que ma question telle que je l'avais exprimée fut bien interprétée.

J'essayai alors de demander si j'avais jamais eu la même maladie, et bien que, il est vrai, ma question impliquât une réponse affirmative, qui en effet me fut donnée, on ajouta spontanément sans suggestion de ma part : « Il y a très longtemps. » Cela était vrai, mais je n'obtins plus rien qui s'approchât davantage de la réponse correcte. Il survint quelque confusion, et j'essayai de me servir de la loi de l'association pour évoquer ce que je voulais, et aussi pour obtenir en

même temps un autre fait probant. Je demandai donc : « Quel médicament suis-je allé chercher pour vous à New-York ? » Une tentative fut faite pour le dire ; mais je refusai d'en reconnaître l'exactitude, parce que l'écriture ne fut pas assez nette pour éviter l'accusation d'une illusion de perception. Le lendemain [1] il revint volontairement sur ce sujet et donna le « hyomei » comme étant le médicament en question. Quelques minutes plus tard, il ajouta strychnine, et sa phrase voulait dire qu'il avait pris les deux médicaments. Hyomei était la réponse que j'attendais, mais je ne lui avais pas apporté de strychnine. J'appris pourtant par trois personnes de la famille habitant la maison qu'il prit de la strychnine avec le hyomei. Cela je ne le savais pas, bien que je doive dire aux partisans de la télépathie que je trouvai dans une lettre, qui me fut écrite deux mois avant sa mort, la constatation qu'il prenait de l'arsenic et de la strychnine avec le hyomei. L'arsenic ne fut jamais mentionné, mais à sa place la morphine. Une enquête cependant démontra qu'il ne prit jamais de morphine.

Une grande quantité d'incidents moins intéressants furent donnés dans cette première série de séances ; mais, quoique probants, ils ne sont pas si complexes que ceux que j'ai déjà mentionnés. Par exemple, on m'affirma la mort récente de deux oncles avec des expressions de consolation adressées aux deux sœurs, les veuves des deux oncles. Leurs noms furent donnés, et ceux de trois de leurs frères vivants. Plusieurs manières caractéristiques de s'exprimer, communes seulement aux membres de la famille, vinrent spontanément à leurs places naturelles. Il y eut des allusions relatives à l'endroit où il avait laissé ses lunettes quand il mourut, à ses livres, à un bonnet tricoté pour lui par ma belle-mère, et à un couteau à manche brun avec lequel il avait l'habitude de se nettoyer les ongles. Les deux derniers détails m'étaient complètement inconnus.

Le Dr Richard Hodgson, pendant que j'étais à New-York, prit ma place pendant cinq séances. Mon but était d'em-

1. Remarquez encore le temps qu'il faut cette fois aussi pour que le renseignement soit obtenu.

pêcher ainsi la télépathie directe. Un très grand nombre d'incidents sans importance, mais vrais, furent alors communiqués au docteur, et beaucoup d'entre eux étaient aussi inconnus à lui qu'à moi. Parmi ceux-ci, il fut fait allusion à un coupe-papier, à une affection de l'œil gauche, à une calotte, à une marque près de l'oreille, à un habit léger pour mettre le matin — incidents tous triviaux, mais bien trouvés pour établir l'identité. Il y en eut cependant beaucoup d'autres plus complexes et importants dont je peux donner un rapide aperçu.

Dans une de ces cinq séances, mon père (pour me servir du langage spirite) entretint une conversation intelligente avec le Dr Hodgson sur le père de celui-ci, qui était un méthodiste wesleyen, et remarqua en finissant : « Je peux prêcher très bien moi-même. Demandez à mon fils si ce n'est pas vrai. Je me rappelle beaucoup de choses que je n'aurais certainement pas dites de la même manière si je les avais vues aussi clairement que je les vois maintenant. » Et, s'excusant d'arrêter là ses communications, il dit adieu au Dr Hodgson avec cette remarque finale : « Écoutez. Voici ce qui me passe dans l'esprit : « Plus près de toi, mon Dieu ! »... Hyslop. »

Quand je lus cette citation de l'hymne bien connu, j'y vis une des preuves les plus fortes qu'on put imaginer contre l'identité personnelle, et considérai tout le passage comme un exemple admirable de personnalité secondaire influencée par les suggestions latentes de la conversation précédente sur le Wesleyanisme, quoique l'allusion à la prédication fût bien dans les habitudes de mon père quand nous n'avions pas de services à l'église. Mon père était un croyant sévèrement orthodoxe, de sorte qu'il était opposé à tout chant d'hymne et à toute musique instrumentale dans le culte. Mais comme j'expliquais à ma belle-mère les difficultés des communications, et combien cet exemple spécialement avait de poids contre l'identité personnelle, et comme elle me donnait le plus vif assentiment en cette occasion, voici qu'elle ajouta innocemment que mon père avait une particulière aversion pour cet hymne, et exprimait souvent sa

surprise de ce que les orthodoxes chantaient un hymne unitarien. Ainsi, le fait tournait décidément en faveur de l'identité, et donnait une signification spéciale à l'allusion à la prédication. Quand nous ne pouvions pas avoir un prêche de notre culte, mon père, qui ne nous aurait pas permis d'assister à des services d'une autre secte, prenait la Bible et en commentait un chapitre comme l'aurait fait un ministre régulier. La justesse de l'allusion au fait qu'il aurait volontiers changé bien des choses dans ses sermons s'il les avait vus aussi clairement que maintenant est évidente, bien qu'il n'y ait pas là une preuve absolue d'identité.

Dans la séance suivante, il fit allusion aux mauvaises routes à travers la campagne pour aller à l'église. C'était exact, et il cita immédiatement l'État dans lequel il avait passé la plus grande partie de sa vie, à savoir l'Ohio, et il mentionna le fait qu'il avait parlé avec le principal de la (haute) école d'un de mes frères, spécifiant le nom de ce frère. A cette occasion, il fit allusion aux inquiétudes que ce frère avait données à lui, à une tante dont il donna le nom, et à moi-même. En réalité, il avait resserré en quelques phrases ce que ce frère, ma tante et moi nous avions mentalement éprouvé relativement à ce frère pendant vingt ans. Vint ensuite une allusion à son séjour dans l'Est et à sa séparation d'avec moi pendant quelque temps. Les deux choses étaient vraies, et elles furent rattachées à la mention de la calotte et au nom de son fabricant, qui n'était pas tout à fait exact.

Il y a un autre incident beaucoup plus complexe que tous ceux que j'ai cités, et qui fut complété à mes séances personnelles ultérieures. Il a rapport aux deux cannes que mon père avait. Il mentionna une canne à manche recourbé sur lequel il avait gravé ses initiales, et bientôt après il donna une description détaillée de mouvements, et, après enquête, je finis par donner à ces mouvements ce sens qu'une des cannes aurait été brisée en fouillant la terre. Mais par ma première enquête je trouvai qu'il n'avait jamais gravé ses initiales sur aucune canne; comme je savais pourtant que je lui avais donné une canne à manche recourbé, et qu'étant

enfants nous lui avions auparavant donné une canne à tête dorée où ses initiales étaient gravées, je supposai qu'il pouvait y avoir là quelque confusion des deux cannes, par association de souvenirs. Je résolus cependant de vérifier ma supposition d'une façon indirecte. Je lui avais donné la canne à manche recourbé pendant la campagne politique qui eut comme résultat la fixation de l'étalon d'or. Sur la canne, était représenté un « insecte doré ». A son lit de mort, mon père eut la visite de mon cousin et de sa femme, et comme mon cousin lui demandait son opinion en politique, mon père répondit simplement en montrant « l'insecte doré » sur la canne. Je demandai alors (espérant que par association l'incident viendrait spontanément se rattacher aux messages précédents) si mon père se rappelait avoir brandi une canne devant mon cousin, dont je donnai le nom. La réponse vint promptement, et après quelque excitation dans la main qui écrivait : « Oui, je me rappelle, et je ne fus jamais plus excité dans ma vie, et j'avais bien raison. » Je m'assurai auprès de la femme de mon cousin dans l'Ouest que mon père entra dans une telle excitation en parlant politique en cette occasion, qu'elle et son mari durent quitter le chevet du lit du malade de peur qu'il eût un spasme du larynx, ce dont il était menacé.

Je demandai alors qui lui avait donné cette canne, et la main s'arrêtant d'écrire s'éleva et me tapota sur la tempe pendant peut-être une demi-minute ; puis elle montra le Dr Hodgson et écrivit : « C'est vous, et je le lui ai déjà dit. » C'était en juin, et j'avais parlé de la canne au Dr Hodgson en février.

Je demandai alors ce qu'il y avait sur la canne, voulant voir si quelque allusion serait faite à « l'insecte doré ». La première réponse fut : « Je crois que c'était le petit bout en haut. » La main se secoua comme pour se reprendre, et écrivit le mot : « anneau », puis elle se secoua encore violemment, et traça le contour d'un scarabée ou de « l'insecte doré ». L'enquête faite dans l'Ouest m'apprit, ce que j'avais tout à fait oublié, que mon père avait une autre canne à manche courbé qui lui avait été donnée pour remplacer celle à tête dorée, qu'il avait perdue, et qui avait été brisée

en fouillant la terre avec. Elle avait été raccommodée par un anneau en étain cloué autour. Il semble donc qu'il y avait quelque confusion relativement aux trois cannes, mais qu'il y a des traces de l'existence des trois dans les messages, avec des détails se rapportant bien évidemment à la canne à « l'insecte doré ».

Un autre exemple tiré de la dernière série de mes séances montre bien le jeu naturel des associations d'idées. Mon père fit allusion à l'orgue que nous avions à la maison et dit qu'il avait désiré que ma sœur apprît à chanter. C'était vrai, et il ajouta qu'il cherchait à se rappeler les incidents qui étaient arrivés quand j'habitais dans ma famille, Tout à coup, il s'écria comme se rappelant subitement : « Oh oui ! vous souvenez-vous de la flûte dont Will jouait habituellement ? » Mais s'apercevant de son erreur, le message fut corrigé et le mot « violon » écrit. Pendant ce temps, je voyais ce qu'il voulait dire, et faisais observer à la main qu'il voulait parler d'un autre frère et d'un autre instrument. Rapide comme l'éclair, vint cette réponse : « Oui, je crois que c'est à Georges que je pense » ; et alors, après avoir vite écrit le mot « violon », la main renonçant vivement à son intention se mit à faire les mouvements d'une main qui joue de la guitare. En effet, le frère nommé dans le message avait une guitare et tous les incidents mentionnés étaient du temps où j'habitais dans la famille.

A une autre séance, je demandai à mon père s'il se rappelait un certain homme dont je lui dis le nom et qui était un ancien voisin. Une réponse affirmative vint très vite et une question me fut posée sur l'église dans l'ancienne maison. Sachant à quelle église l'homme nommé appartenait, je demandai au « communicateur » si c'était bien à cette église particulière qu'il pensait, il me répondit que oui et qu'on avait mis un orgue dans cette église. De cela je ne savais ou ne me rappelais rien en ce moment. Je suis tout à fait certain que je n'en avais jamais su un mot. Mais en faisant moi-même une enquête dans l'Ouest, je trouvai non seulement que le fait était vrai, mais que l'homme que j'avais nommé était une des trois ou quatre personnes qui avaient quitté la congrégation à cause de cela.

Il y eut quelques communications remarquablement claires d'un oncle sur les faits suivants. Il commença par se nommer. Il dit : « Je suis James Mc Clellan et vous êtes mon homonyme. » Je m'appelle, en effet, James également. Il ajouta : « J'ai toujours détesté le nom de Jim. » Ça, je ne le savais pas ; mais j'eus le sentiment que le fait était tout à fait probable, car nous l'appelions toujours « oncle Mack ». Je m'informai auprès de ses filles encore vivantes. L'une d'elles ne savait pas si c'était vrai ou non. Mais l'autre se rappelait la chose très nettement, et cita plusieurs occasions où son père et sa mère avaient essayé de corriger l'habitude de leurs voisins de l'appeler « Jim ». Il continua en disant que son père avait pris part à la guerre. Je demandai à trois des fils vivants si leur père avait pris part à la guerre et tous les trois ils affirmèrent que ce n'était pas vrai. Mais je trouvai dans l'histoire du comté où il avait vécu qu'il avait pris part à la guerre de 1812, ayant été commissionné en 1810. Mon oncle aussi ajoutait que son père avait un frère David qui avait eu une insolation et ne s'était jamais remis tout à fait depuis. L'enquête montra qu'un seul des frères vivants se rappelait avoir eu un oncle de ce nom. Mais on trouva aussi que c'était un beau-frère et non un frère. Après deux mois de recherches, je découvris où il avait vécu et je fis connaissance de deux de ses fils vivants et j'appris de l'un d'eux que vers 1867 son père avait eu une légère insolation. L'autre ne se rappelait pas cet incident.

Deux ou trois autres incidents probants furent cités par cet oncle, comme le nom d'un frère vivant que je connaissais quand j'étais au collège et aussi le nom de sa mère que je ne connaissais pas, et le nom et la mort d'une sœur que j'avais connue autrefois, mais dont j'ignorais la mort.

Il y eut aussi une quantité de « communications » d'un cousin, le fils de cet oncle ; d'un autre oncle qui était mort seulement trois semaines avant la première séance ; d'un frère et d'une sœur dont les noms furent donnés et qui étaient morts en 1864 ; et quelques-unes de ma mère, morte en 1869 et qui se nomma.

Mais le plus grand nombre vint de mon père, énumérant

bien peut-être en tout une centaine d'incidents de sa vie déterminés et précis. Il y eut en somme 152 incidents vrais, 16 faux, 37 indéterminés ou non vérifiables. Dans ma classification des incidents faux, j'ai été très sévère, mais j'ai même rangé parmi eux quelques-uns qui pour être rendus vrais auraient besoin d'être bien peu forcés; et si j'avais employé une méthode de classification un peu différente j'aurais pu augmenter le nombre des exemples vrais sans altérer leur valeur; comme preuve, le lecteur verra ainsi qu'en ne faisant que deux classes, 90 pour 100 sont vrais; mais qu'en comptant les indéterminés, 74 pour 100 sont vrais.

Si maintenant nous cherchons l'explication de ces phénomènes, nous verrons qu'il y a dix ans la Société *for Psychical Resrasch* a exclu la fraude comme impossible et a soutenu qu'il fallait choisir entre la théorie de la télépathie ou celle du spiritisme. Je suis d'accord avec elle et j'ajoute que, quelle que soit la valeur qu'on attache aux faits énumérés ci-dessus, et que je raconterai en détails dans un prochain volume des Proceedings, ce qu'il faut retenir, c'est qu'ils viennent confirmer la conclusion du Dr Hodgson. Mon rapport n'est pas un travail isolé, il n'est que l'anneau d'une chaîne. Ne perdons pas cela de vue et indiquons les conséquences que peuvent avoir les faits que j'ai recueillis pour choisir entre les deux théories en question.

Les difficultés qu'offre la théorie de la télépathie sont nombreuses. D'abord pour pouvoir nier l'unité téléologique que nous attendrions d'un esprit désincarné il ne faudrait pas qu'il y eût tant de sélection dans le choix des incidents qu'il y en a justement. Ainsi il n'y a pas dans toutes mes notes un seul incident vérifiable correspondant à une connaissance ou un souvenir de *moi seul;* mais tous sont des connaissances communes à moi et au prétendu communicateur. Ceci indique un pouvoir sélectif d'une grandeur énorme, et ne ressemblant en rien à la nature mécanique d'une télépathie qui ne s'accorderait pas avec une conception intelligente de ce qui est demandé pour établir l'identité personnelle. Mais ce pouvoir de sélection ne s'arrête pas là. Il y a eu quelque chose comme vingt-cinq ou trente incidents sur lesquels je

ne savais rien et qu'il m'a fallu vérifier par une enquête personnelle dans l'Ouest. En outre, pour empêcher la télépathie directe, comme je l'ai dit, le D[r] Hodgson a eu cinq séances en mon nom et tous les faits obtenus alors lui étaient inconnus et d'autres, dans une bonne proportion, m'étaient également inconnus.

Pour obtenir ces faits, la télépathie aurait d'abord à découvrir la personne étant absolument inconnue au médium, et dans la mémoire de cette personne choisir le fait justement utile pour personnifier le communicateur. Le lecteur peut imaginer le caractère d'une telle hypothèse et il verra s'il veut l'accepter : Tout homme qui y consentira ne devra pas trouver difficile de croire aux esprits, ce ne sera certainement pas demander plus à sa crédulité. C'est particulièrement évident quand nous réfléchissons que dans tous les phénomènes de télépathie expérimentale donnés dans les Proceedings de la S. F. P. R, il n'y a pas trace d'une tendance à reproduire l'identité personnelle ou à choisir dans l'esprit de l'agent d'autres incidents connus que ceux qui se trouvent dans son activité consciente à ce moment et qu'il a l'intention de communiquer. En d'autres termes, dans toutes les preuves scientifiques de télépathie, il n'y a pas trace du pouvoir qu'on attribue à celle-ci dans le cas de M[me] Piper où tous les critériums de l'identité personnelle sont obtenus.

Contre l'hypothèse de la télépathie également viennent se ranger les incidents faux et les incidents indéterminés. Une faculté aussi vaste et aussi perspicace que la télépathie doit l'être, pour qu'on comprenne ses réussites, ne devrait pas aboutir à des incidents entièrement faux ; elle devrait déployer assez d'intelligence pour ne pas même montrer des choses indéterminées. Mais je n'insisterai pas sur l'argument tiré des erreurs positives, car nous devons accorder à la télépathie quelque faillibilité et accumuler malgré cela encore assez de difficultés contre elles pour la faire repousser.

La principale objection, ce sont les confusions, les erreurs commises dans des sujets qui devraient être aussi clairs et corrects que ceux pour lesquels la réussite a lieu puisqu'ils sont moins complexes, que ces derniers. Un pouvoir qui peut

s'étendre aux confins du monde qui ne connaît pas les limitations de l'espace et du temps pour arriver aux incidents les plus complexes ne devrait pas trébucher devant un petit fait conçu par l'esprit de l'assistant. Prenez par exemple le cas de la guitare. L'idée que mon frère Will jouait de la flûte n'était pas dans mon esprit, ni dans l'esprit d'aucune personne vivante. Un procédé qui réussissait dans l'acquisition de faits comme ceux que j'ai racontés aurait dû obtenir facilement le fait exact cette fois en le puisant dans ma mémoire. Rien d'étonnant au contraire de la part d'un esprit fini, incarné ou désincarné, dans cette erreur de mémoire, tandis qu'une erreur si simple ne devrait pas être commise par une faculté télépathique aussi puissante que l'indiquent les faits cités.

Un autre exemple de cela est particulièrement intéressant. Une fois mon cousin essaya de donner le nom de sa femme encore vivante. Il réussit seulement à donner son nom de baptême et disparut ensuite. Ce fut alors un des personnages de l'état de trance, Rector qui, immédiatement, dit que mon père et ma sœur l'avaient déjà amené ici plusieurs fois pour communiquer. Ceci impliquait qu'elle n'était plus vivante. Le fait était que la personne amenée par mon père et ma sœur était une autre cousine portant un nom très différent. Je savais tout le temps ce qui aurait dû être dit et, d'après la théorie télépathique, Rector, doit être considéré comme la personnalité secondaire de Mme Piper et aurait eu assez de pouvoir, si les succès indiquent du pouvoir, pour savoir ce que j'avais dans l'esprit. Mais l'erreur d'interprétation que commet Rector est très naturelle.

Une erreur semblable fut commise à la fin d'une communication faite par mon frère lorsqu'il essaya de dire ce nom de ma cousine et ne réussit pas à le compléter. Il venait de donner exactement le nom de ma sœur. Aussitôt qu'il disparut, Rector dit : « J'ai trouvé tout, excepté l'Hyslop. » Mon frère ne cherchait pas à dire « Lucy Hyslop », mais Lucy Mc Clellan, ce que je savais très bien, mais je refusais de rien dire jusqu'à ce que tout fut donné. Si la télépathie est supposée douée de pouvoirs assez énormes pour expliquer les succès, elle ne devrait pas commettre une erreur aussi grossière quand l'oc-

casion est si bonne pour réussir, tandis que cette erreur pourrait très bien être un effet des difficultés naturelles de communication entre les deux mondes.

Il y a d'autres faits importants contre l'hypothèse télépathique. Par exemple, on comprend difficilement qu'il y ait des différences marquées au point de vue de la clarté de communications entre les différents communicateurs. Les faits relatifs aux morts sont soumis à des conditions identiques dans ma mémoire et il est absurde que pour la télépathie ils soient clairs quand il s'agit d'une certaine personne et uniformément confus quand il s'agit d'une autre. C'est pourtant ce qui arrive. Un oncle à moi et un cousin, dont la mort était comparativement récente, ne purent, malgré leurs efforts, réussir à être clairs. Le Dr Hodgson trouva dans ses expériences que les personnes mortes récemment, et spécialement les suicidés, n'étaient pas de bons communicateurs. Mes propres expériences m'amènent à la même conclusion pour ce qui concerne les morts récentes. Bien plus un oncle, dont la mort eut lieu deux mois avant ma première séance, fut indiqué très clairement dans deux messages; mais quoique je fusse très intime avec lui et que nous eussions beaucoup de choses intellectuelles communes, il ne communiqua cependant plus jamais avec moi.

Tout cela est absolument incompatible avec l'hypothèse télépathique. La faculté de discernement que suppose l'acquisition des faits cités ne s'exerce pas dans ce dernier cas. Avec n'importe quelle théorie télépathique j'aurais dû obtenir des faits abondants. En outre, personne ne peut comprendre, avec les lois psychologiques connues, pourquoi la mémoire d'un assistant ou d'une personne vivante éloignée serait plus difficile à pénétrer dans le cas de faits venant d'une personne morte récemment, justement quand un intérêt d'émotion semble aider aux communications plutôt que de les empêcher. La seule hypothèse naturelle s'accordant avec les lois psychologiques connues est l'hypothèse spirite.

Et que dire encore de ce fait? Le jeu dramatique de la personnalité. Je ne peux en donner complètement l'idée qu'en citant tous les détails de mes notes. Mais je peux en indiquer

brièvement la nature en général. Cela comprend les divers dialogues, les diverses remarques, explications, suggestions, etc., adressées tantôt à l'assistant, tantôt au « communicateur », tout à fait comme nous nous attendrions à voir les choses se passer dans la conduite d'une affaire complexe par plusieurs personnes réunissant leurs efforts dans un but commun. Il arrive très souvent que la conversation se continue avec le « communicateur » et représente les différentes manières de procéder pour communiquer et les conditions du succès. Cela comprend naturellement des faits non vérifiables; mais c'est justement ce qui arriverait dans la réalité dans notre monde, comme on pourra le voir dans mes notes. Ainsi George Pelham peut interrompre tout d'un coup les messages en disant : « Laissez-moi continuer », et il continue en effet en donnant un nom propre que Rector ne peut pas obtenir; ou bien Rector peut conseiller au « communicateur » de parler lentement, lui expliquant que si l'assistant parle si vite, le « communicateur » n'obtiendra jamais rien, etc. Tout cela n'est pas de la télépathie. C'est certainement très réaliste, et si le critérium de l'identité personnelle est obtenu, il est presque impossible de se refuser à croire que nous avons à faire à une intelligence indépendante.

La seule objection sérieuse vient de ce que nous savons sur la question de la personnalité seconde qui joue si souvent le rôle d'une personne différente du sujet normal avec ses facultés connues. Il nous faut une attention extrême pour voir que le rôle joué est inexplicable par une conscience seconde aidée par une faculté télépathique infinie qui expliquerait l'acquisition de faits objectifs reproduisant l'identité personnelle. Mais celui qui étudiera à fond les phénomènes de la personnalité seconde sera très étonné d'y découvrir une réelle ressemblance avec les faits spirites du cas Piper.

Enfin, je dois dire au lecteur que je n'en resterai pas à la théorie spirite si on peut en trouver une meilleure pour expliquer les phénomènes. Je la présente simplement comme une hypothèse qui peut expliquer, mais non comme une théorie démontrée par les faits. C'est très bien de dire que la télépathie explique les coïncidences; mais il n'y a là qu'un

mot pour cacher notre ignorance du véritable *modus operandi* qui produit les phénomènes. Et quoique nous supposions que cette télépathie, c'est quelque procédé direct de communication entre deux esprits ne dépendant pas des organes ordinaires des sens, cependant d'après les expériences faites jusqu'à présent nous n'y avons pas trouvé autre chose qu'une mise en rapport avec l'activité consciente de l'agent au moment même; nous n'y avons pas vu une tendance à se servir *ad libitum* des mémoires des vivants sans limitation d'espace et de temps. Mais si le sceptique arrive, par l'expérience, à établir ses pouvoirs infinis ainsi que sa faiblesse contradictoire, et à prouver que l'existence d'esprits désincarnés n'est pas nécessaire pour expliquer les phénomènes que j'ai cités, j'accepterai de suite ses conclusions.

JAMES H. HYSLOP.

Réflexions de M. Mangin.

Si l'on veut bien relire dans le dernier numéro des *Annales* mes réflexions au sujet du premier article de M. Hyslop, on y trouvera des réponses à plusieurs des arguments contenus dans l'article actuel. M. Hyslop demande des expériences sur la télépathie pour la croire capable de suffire à expliquer les messages de Mme Piper. Mais sont-elles possibles telles qu'il les faudrait pour être satisfaisantes en ce cas? Tout, jusqu'à présent, ne semble-t-il pas montrer que l'intention volontaire est précisément un obstacle à la production des phénomènes de la transmission de pensée ou du moins l'intention volontaire *à l'état de veille,* car devant les messages de Mme Piper, nous sommes bien forcés d'admettre qu'il y a, dans sa conscience subliminale, une volonté active, possédant ce que M. Hyslop appelle fort bien « un pouvoir de sélection » tout à fait analogue à notre pouvoir d'attention ordinaire, celui qui s'exerce par exemple lorsque dans une assemblée de 5 000 personnes nous cherchons une figure de connaissance. Si nous la découvrons, cette figure, et qu'il y ait quelque raison pour qu'elle excite fortement notre intérêt,

nous ne verrons plus qu'elle malgré le nombre énorme d'autres images qui viendront se peindre en même temps sur notre rétine. Ce qui se passe là dans l'ordre des vibrations lumineuses nous paraît tout simple et est cependant absolument merveilleux. Un phénomène analogue dans l'ordre des vibrations mentales nous est évidemment offert dans les divinations de Mme Piper. Au milieu d'une foule de souvenirs inconscients pour la plupart, ou très probablement tous enfouis dans les régions subliminales du cerveau de M. Hyslop, elle (ou plutôt sa conscience subliminale) choisit tout ce qui concerne les souvenirs communs au père et au fils, parce que ce sont ceux-là qui l'intéressent exclusivement, elle sait aussi bien que vous et moi que ce sont ceux-là qui établiront l'identité personnelle, étant forcément spirite à l'état de trance[1].

Quant aux incidents que M. Hyslop ignorait et qu'il lui a fallu quelquefois une longue enquête pour vérifier, la supposition la plus simple est qu'ils ont été connus de M. Hyslop si superficiellement pour sa conscience ordinaire, qu'ils en ont été effacés, absolument effacés. Relisez les cas cités par M. Myers dans sa « conscience subliminale » vous y verrez comment des phrases qui avaient été entendues par le sujet, mais avaient échappé complètement à sa conscience ordinaire, sont ensuite reproduites par son automatisme (par exemple par l'écriture, ou par lecture dans le cristal) et lui paraissent alors avoir une origine tout à fait étrangère. Ce n'est qu'après force recherches qu'il arrivera à se rendre compte des circonstances où la phrase doit avoir été lue ou entendue par lui-même.

Parmi les exemples cités par M. Hyslop, prenons-en un au hasard : tout ce qu'on peut dire au sujet de celui-là peut être dit au sujet d'un autre. Prenons le message de cet oncle

1. Comment veut-on qu'un médium en train d'exercer ses pouvoirs ne soit pas spirite? Le médium est essentiellement un être double psychiquement et surtout au moment où le phénomène dit « d'automatisme » a lieu, les deux personnes sont étrangères l'une à l'autre. Je ne dis pas pourtant que *plus tard* par une éducation spéciale on ne pourra pas avoir des médiums jusqu'à un certain point conscients de leur dédoublement.

James Mc. Clellan qui dit avoir toujours détesté le nom de Jim. M. Hyslop se rappelle bien qu'il l'appelait « oncle Mack ». Quoi de plus vraisemblable qu'il y ait eu un moment où il ait su également pourquoi on ne l'appelait pas « oncle Jim »? Comment affirmer d'une manière absolue que jamais il n'a pu se trouver dans des circonstances où les autres faits, la part prise à la guerre par James et l'insolation de l'oncle David, ont été racontés devant lui et enregistrés par sa conscience subliminale? L'insolation de 1857, un des fils vivants se le rappelle, l'autre l'a oubliée; il serait bien permis à M. Hyslop d'avoir oublié aussi. Mais supposons l'impossible, c'est-à-dire qu'on puisse démontrer que M. Hyslop n'a positivement jamais pu connaître ces faits, il reste deux hypothèses : ou bien Mme Piper est entrée en communication avec les fils de David, ou bien les faits ont été transmis télépathiquement autrefois à M. Hyslop pendant son sommeil, et ces connaissances sont jusqu'au jour de la séance toujours restées enfouies dans les régions subliminales de sa conscience.

M. Hyslop se sert des erreurs pour nier la télépathie et pourtant il écrit : « Nous devons accorder à la télépathie quelque faillibilité. » Il n'admet pas qu'un pouvoir aussi merveilleux qui ne connaît pas les limitations de l'espace et du temps pour arriver aux incidents les plus complexes puisse trébucher devant un petit fait très simple, conçu par l'esprit de l'assistant, comme était ce fait su par M. Hyslop que son frère Will jouait de la guitare. Je trouve d'abord qu'il est très humain de se tromper, tandis que ce n'est pas très spirite... ou très spirituel. Les plus grands génies commettent des erreurs, que quelquefois un homme très ordinaire n'aurait pas faites. Dans la lecture de pensée, comme je l'ai fait remarquer plusieurs fois, on dirait que la visibilité d'un incident vient précisément de sa profondeur, de son obscurité même. Ce que nous croyons, nous, en pleine lumière, sera justement moins bien perçu comme si l'œil mental du médium ébloui ne distinguait bien que dans l'ombre. De plus la volonté consciente est tout ce qu'il y a de plus nuisible à la télépathie. Je ne dis pas qu'elle soit un

obstacle absolu, mais peu s'en faut. Il y a quelque chose d'analogue avec ce qui se passe pour les phénomènes physiques des médiums : l'attention portée sur le phénomène semble l'arrêter instantanément ou même l'empêcher de se produire; l'activité de la conscience ordinaire nuit à celle de la conscience subliminale. Lorsque donc M. Hyslop demande pourquoi il y a des moments où la télépathie aux pouvoirs prodigieux échoue misérablement devant un petit fait, je lui répondrai c'est précisément parce que vous y pensiez trop, à ce petit fait et, plus mentalement, vous le *souffliez* au médium, moins il devinait.

M. Hyslop demande encore pourquoi il y aurait, si l'hypothèse télépathique était vraie, des différences marquées au point de vue de la clarté des communications entre les différents communicateurs. C'est donc qu'il identifie la télépathie avec la télégraphie ou la téléphonie. Jamais pareille idée n'a été émise. On sait bien qu'un organisme humain est autre chose qu'un appareil de physique. Chaque individu a son *timbre* psychique, et le médium y est sensible. Dans le cumberlandisme le liseur de pensée fait de grandes différences entre ses conducteurs. En hypnotisme on a reconnu aussi une influence *personnelle*. Si c'est directement chez M. Hyslop que Mme Piper puise ses renseignements, nous dirons donc qu'elle y trouve de grandes différences entre les traces télépathiques que les connaissances de M. H. y ont laissées. Dans le cas particulier des suicidés, il faudrait d'abord s'assurer que les mêmes confusions se produisent avec d'autres médiums que Mme Piper. Si l'on trouve que c'est avec Mme Piper seulement, il deviendra probable que c'est l'idée du suicide qui émotionne trop Mme Piper pour lui laisser le calme nécessaire à une bonne communication. En tout cas je ne vois pas du tout pourquoi M. Hyslop trouve naturel que l'esprit désincarné d'un suicidé soit un mauvais communicateur. Même réflexion pour les personnes mortes récemment. Dans l'hypothèse spirite, ce devrait être les plus capables de communiquer. Je me souviens que Georges Pelham a souvent dit qu'il s'éloignerait; que dans peu de temps il ne pourrait plus communiquer, ce qui est tout

naturel dans l'hypothèse télépathique. Au bout d'un certain temps les renseignements sont épuisés.

Si vous supposez que l'oncle mort deux mois avant la première séance était un mauvais agent télépathique, vous comprendrez qu'il n'y ait eu de sa part presque pas de message, tandis qu'il est incompréhensible que, parvenu à l'état d'esprit désincarné, il n'ait rien à dire à son neveu avec qui il était très intime et avait beaucoup de choses intellectuelles communes. M. Hyslop n'accepte comme preuves d'identité que les faits qu'il *croit* lui avoir toujours été inconnus. Dans le cas de cet oncle, Mme Piper ne découvrait que des faits connus *supraliminalement* de M. Hyslop. Volontairement ou involontairement son moi de l'état de trance n'en a pas voulu, de ces faits, et les autres n'avaient jamais été imprimés dans les strates subliminales de M. Hyslop parce que l'oncle était un mauvais agent pour la transmission mentale.

Il ne me reste plus pour terminer qu'à rappeler ce que M. Hyslop lui-même dit en conclusion de la théorie spirite : « Je la présente simplement comme une hypothèse, non comme une théorie *démontrée par les faits.* »

MARCEL MANGIN.

VARIÉTÉS

Il Mattino, journal de Naples, publie une entrevue avec le professeur Morselli dont nous résumons ici les opinions sur le spiritisme.

Le professeur Morselli croit aux phénomènes auxquels, en attendant mieux, on a donné le nom de « spiritiques ». Il ne croit pas aux « esprits » dans le sens vulgaire du mot. Il croit aux pouvoirs du « médium ». Il admet qu'il y a des *médiums* qui réussissent, par l'influence d'une force inconnue dont ils disposent, à faire voir des objets et des êtres évoqués. Il se peut, pense-t-il, que certains médiums trichent; mais il n'a pourtant, quant à lui personnellement, pas découvert de truc jusqu'à présent. Du fait qu'un médium, sciemment ou inconsciemment (car M. Morselli, comme M. de Sanctis, admet que les hystériques peuvent facilement tromper sans l'intervention de leur volonté) se sert d'un truc, il ne faut pas conclure que tous trichent et que tout est mystification.

Les phénomènes du spiritisme sont désormais entrés dans le domaine de la science. Les masses, il y a peu de temps, croyaient qu'il devaient rester dans le domaine de la charlatanerie, ou bien elles admettaient tout au plus l'hallucination et l'erreur de bonne foi. Maintenant il n'en est plus ainsi. Maintenant la science admet l'existence des forces psychiques — suivant l'expression de Crookes dont le génie d'expérimentateur et l'esprit synthétique sont incomparables — forces qui se comportent comme des fluides, comme des personnalités extra-personnelles et impalpables, ou comme des ondes se propageant autour de notre être comme centre.

Pouvons-nous nier la rigueur des preuves de la télépathie, des phénomènes de l'hypnotisme, etc? La force que nous appelons médianique est une force qui n'est pas encore profondément étudiée: mais elle existe. M. Morselli y croit de la manière la plus absolue. Il veut dire par là que la science doit la débarrasser de l'enveloppe de mystère, de surnaturel où elle nous apparaît, dénient en rechercher les lois et les déterminer.

Est-ce que nous aurions jamais pu admettre, avant la découverte des ondes hertziennes, qu'on pourrait transmettre une onde électrique sans fil à une distance de plusieurs mille de milles? Est-ce qu'il y a quelques années nous n'aurions pas ri si l'on nous avait dit qu'on pourrait photographier un objet de métal contenu dans une boîte en bois épais? Est-ce que nous n'aurions pas traité de fou celui qui nous aurait dit que nous verrions, un jour, des photographies de nos os obtenues à travers notre chair? Qu'est-ce qui permet de faire cette photographie merveilleuse? Un fluide, une force. Et pourquoi n'en serait-il pas de même des phénomènes du médianisme? Démolir est facile; mais voyons de quels moyens se sert celui qui a l'intention de démolir. Dans la science il ne suffit pas de nier, il faut prouver que l'on peut nier. Le professeur Morselli a lu l'ingénieuse campagne de la *Patrie* contre le spiritisme. Mais elle ne détruit rien. Elle réussit tout au plus à démasquer certains mystificateurs. Mais a-t-elle détruit le principe scientifique? C'est ici qu'intervient dans le débat M. Blaserna.

Il adresse à la *Patrie* une lettre qui a l'intention d'être scientifique, nie et démolit tout. Les idées en sont invraisemblablement arriérées. M. Blaserna n'a pas suivi le remarquable mouvement des études sur le médianisme depuis 1874, époque à laquelle Crookes publia son stupéfiant ouvrage, et depuis laquelle une phalange de savants se serrant autour du maître est arrivée aux affirmations d'aujourd'hui. Le sénateur Blaserna s'en tient à ce qui se disait il y a environ cinquante ans. L'histoire du muscle du péroné, apportée devant l'Académie des sciences de Paris en 1854 et encore citée par M. Blaserna, fut démontrée fausse. C'est de décombres scientifiques qu'il se sert. M. Morselli dit que, avant 1892, il était

encore incrédule et indifférent. C'est à cette époque que se forma graduellement sa conviction. Ce fut M. Torelli-Viollier qui le persuada d'assister à des expériences. Il écrivit alors un livre sur Eusapia Palladino qu'il considérait comme un médium incomparable. L'élite des savants français s'occupait d'elle. Il suffit de rappeler les expériences de Charles Richet, le prince des physiologistes français, qui s'est servi de tous les instruments, de tous les moyens d'évaluation et de graphisme les plus perfectionnés, appliqués à la science. Les psychologues, les psychologistes et les physiciens s'adonnent à ces études sans défiance et sans préjugé. Notre Schiaparelli admet sans hésitation l'existence de la force singulière dont nous ne connaissons que les effets.

« Moi-même — conclut M. Morselli — on ne peut m'accuser d'être un halluciné, un homme facile à convertir; moi, ancien directeur d'une Revue belliqueuse, et intransigeant de philosophie positive qui a paru jusqu'à présent trop absolue dans l'affirmation des dogmes du matérialisme scientifique. » Et ici l'illustre Morselli me fit la liste d'un grand nombre d'auteurs et de livres consacrés au médianisme, liste vraiment imposante, mais que... je n'ai pas retenue.

ERNESTO SERAO.

BIBLIOGRAPHIE

LES FRONTIÈRES DE LA SCIENCE[1]

PAR M. ALBERT DE ROCHAS

Dans la plupart des sciences on se sert des faits déjà connus pour imaginer des théories qui les relient entre eux en les rattachant à des causes hypothétiques dont on déduit par le raisonnement des conséquences qu'on cherche ensuite à vérifier.

Quand ces conséquences ne se vérifient pas ou qu'on découvre de nouveaux faits ne rentrant pas dans les théories, ces théories deviennent caduques et il se passe souvent bien des années avant qu'on puisse en édifier d'autres.

Ce sont des faits *irréguliers* que M. de Rochas, s'appuyant tantôt sur l'histoire, tantôt sur ses propres expériences, a recherchés dans le domaine des différentes sciences qui ont un rapport plus ou moins direct avec la science psychique.

On retrouvera dans ce nouvel ouvrage l'heureux mélange de rigueur et de hardiesse qui a fait le succès des ouvrages précédents du colonel de Rochas.

Nous extrayons quelques pages du premier chapitre intitulé :

L'ÉTAT ACTUEL DE LA SCIENCE PSYCHIQUE [2].

« Je ne saurais, écrivait Arago dans sa notice sur Bailly, approuver le mystère dont s'enveloppent les savants sérieux qui vont assister aujourd'hui à des expériences de somnambulisme. Le doute est une preuve de modestie et il a rare-

1. *Librairie des Sciences psychologiques*, 42, rue Saint-Jacques. Prix : 2 fr. 50.

2. *Lecture faite au Congrès international du spiritualisme à Londres*, le 22 juin 1898.

ment nui au progrès des sciences. On n'en pourrait dire autant de l'incrédulité. Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot *impossible*, manque de prudence. La réserve est surtout un devoir quand il s'agit de l'organisation animale. »

Malgré ces sages paroles d'un homme de génie, la plupart des savants « qui se confinent dans leurs vitrines » persistent à montrer, pour tout ce qui se rapporte de près ou de loin aux phénomènes psychiques, une dédaigneuse hostilité dont on jugera par les lignes suivantes relevées dans le *Temps* du 12 août 1893 à propos de la suggestion mentale et signées par M. Pouchet, professeur au Muséum de Paris :

« Démontrer qu'un cerveau, par une sorte de gravitation, agit à distance sur un autre cerveau comme l'aimant sur l'aimant, le soleil sur les planètes, la terre sur le corps qui tombe ! Arriver à la découverte d'une influence, d'une vibration nerveuse se propageant sans conducteur matériel !... Le prodige, c'est que tous ceux qui croient, peu ou prou, à quelque chose de la sorte ne semblent même pas, les ignorants! se douter de l'importance, de l'intérêt, de la nouveauté qu'il y aurait là-dedans et de la révolution que ce serait pour le monde social de demain. Mais trouvez donc cela, bonnes gens; montrez-nous donc cela, et votre nom ira plus haut que celui de Newton dans l'immortalité, et je vous réponds que les Berthelot et les Pasteur vous tireront leur chapeau bien bas! »

Certes, nous n'en demandons pas tant ; mais nous nous rendons parfaitement compte de l'importance de nos recherches; aussi nous consolons-nous aisément des attaques de M. Pouchet, d'abord parce que nous sommes sûrs des faits, et ensuite parce que nous voyons des hommes comme M. Lodge et M. Ochorowicz, classés avec nous parmi les « naïfs ignorants », étudier la question et essayer de la ramener à un problème physico-physiologique.

Il ne faut pas trop s'étonner que des gens qui ont passé toute leur jeunesse à apprendre des théories établies par leurs prédécesseurs et qui, arrivés à l'âge mûr, sont payés pour les enseigner à leur tour, n'acceptent qu'avec répu-

gnance des nouveautés les forçant à refaire péniblement leur éducation. Il en a été de même à toutes les époques; aussi mon regretté ami, Eugène Nus, avait-il dédié son livre, CHOSES DE L'AUTRE MONDE :

Aux mânes des savants brevetés, patentés, palmés, décorés et enterrés,
qui ont repoussé
La Rotation de la terre,
Les Météorites,
Le Galvanisme,
La Circulation du sang,
La Vaccine,
L'Ondulation de la lumière,
Le Paratonnerre,
Le Daguerréotype,
La Vapeur,
L'Hélice,
Les Paquebots,
Les Chemins de fer,
L'Éclairage au gaz,
L'Homœopathie,
Le Magnétisme,
et le reste.
A ceux, vivants et à naître, qui font de même dans le présent et feront de même dans l'avenir.

Ces savants ont, du reste, leur utilité: passés à l'état de bornes, ils jalonnent la route du progrès.

S'il fallait n'admettre les faits que lorsqu'ils concordent avec les théories officielles, on rejetterait presque toutes les découvertes accomplies de nos jours dans le domaine de l'électricité.

« Dans la plupart des sciences, disait en 1890 M. Hopkinson[1], plus nous connaissons de faits, plus nous saisissons la continuité du lien qui nous fait reconnaître le même phénomène sous diverses formes. Il n'en est point de même pour le magnétisme: plus nous connaissons de faits, plus ils offrent de particularités exceptionnelles, et moindres semblent devenir les chances de les rattacher à un lien quelconque. »

1. *Discours prononcé, le* 9 *janvier* 1890, *à l'Institution des ingénieurs électriciens d'Angleterre, par* M. HOPKINSON, *président annuel.*

L'électricité atmosphérique nous offre constamment des phénomènes dont nous n'avons pas la clef et qui se rapprochent tellement de ceux qu'on observe dans les manifestations de la force psychique qu'on est en droit de se demander s'ils ne dérivent pas souvent de la même cause.

On hausse volontiers les épaules quand on parle de ces globes de feu plus ou moins gros qui se produisent en présence des médiums et qui semblent parfois guidés par une force intelligente. Il y a cependant des phénomènes tout à fait analogues et aussi inexplicables qui se trouvent relatés dans les ouvrages classiques [1]; je vais en citer seulement quelques-uns :

Le premier s'est passé près de Ginepreto, non loin de Pavie, le 29 août 1791, pendant un violent orage avec éclairs et tonnerre. Il est raconté dans une lettre de l'abbé Spallanzani au père Barletti (*Opusc.*, tome XIV, p. 296).

A cent cinquante pas d'une ferme paissait un troupeau d'oies : une jeune fille de douze ans et une autre plus jeune accoururent de la ferme pour faire rentrer les oies. Dans ce même pré se trouvaient un jeune garçon de neuf à dix ans et un homme qui avait dépassé la cinquantaine. Tout à coup apparut sur le pré, à trois ou quatre pieds de la jeune fille, un globe de feu de la grosseur des deux poings qui, glissant sur le sol, courut rapidement sous ses pieds nus, s'insinua sous ses vêtements, sortit vers le milieu de son corsage tout en gardant la forme globulaire et s'élança dans l'air avec bruit. Au moment où le globe de feu pénétra sous les jupons de la jeune fille, ils s'élargirent comme un parapluie qu'on ouvre. Ces détails furent donnés, non par la patiente qui tomba instantanément à terre, mais par le petit garçon et l'homme mentionnés ; interrogés séparément, ils rapportèrent le fait identiquement de la même manière : « J'avais beau leur demander, dit Spallanzani, si, dans le moment, ils avaient vu une flamme,

1. Parmi ces ouvrages, je citerai en premier lieu une notice de 404 pages d'Arago qui se trouve au tome I[er] de ses œuvres posthumes sous le titre *Le Tonnerre*, et deux volumes du D[r] Sestier, intitulés : *De la foudre, de ses formes et de ses effets*, 1866. On pourra consulter aussi la *Notice sur le tonnerre et les éclairs*, par le comte du Moncel, 1857.

une lumière vive descendre, tomber des nues et se précipiter sur la jeune fille ; ils me répondaient constamment non, mais qu'ils avaient vu un globe de feu aller de bas en haut et non pas de haut en bas. » On trouva sur le corps de la jeune fille, qui d'ailleurs reprit bientôt connaissance, une érosion superficielle s'étendant du genou droit jusqu'au milieu de la poitrine entre les seins : la chemise avait été mise en pièces dans toute la partie correspondante et les traces de brûlure qu'elle présentait disparurent à la lessive. On remarqua un trou de deux lignes de diamètre qui traversait de part en part la partie des vêtements que les femmes de ce pays-là portent sur la poitrine. Le docteur Dagno, médecin du pays, ayant visité la blessée peu d'heures après l'accident, trouva outre l'érosion déjà signalée plusieurs stries superficielles, serpentantes et noirâtres, traces des divisions du rameau principal de la foudre. Le pré, à l'endroit même de l'accident, n'a présenté aucune altération, aucune trace du météore.

M. Babinet a communiqué à l'Académie des sciences, le 5 juillet 1852, le second cas dans la note suivante[1] :

« L'objet de cette note est de mettre sous les yeux de l'Académie un des cas de foudre globulaire que l'Académie m'avait chargé de constater il y a quelques années (le 2 juin 1842) et qui avait frappé, non en arrivant, mais en se retirant, pour ainsi dire, une maison située rue Saint-Jacques, dans le voisinage du Val-de-Grâce. Voici, en peu de mots, le récit de l'ouvrier dans la chambre duquel le tonnerre en boule descendit pour remonter ensuite :

« Après un assez fort coup de tonnerre, mais non immédiatement après, cet ouvrier, dont la profession est celle de tailleur, étant assis à côté de sa table et finissant de prendre son repas, vit tout à coup le châssis garni de papier qui fermait la cheminée s'abattre comme renversé par un coup de vent assez modéré, et un globe de feu, gros comme la tête d'un enfant, sortir doucement de la cheminée et se promener lentement par la chambre, à peu de distance des briques du pavé. L'aspect du globe de feu était, encore suivant l'ouvrier

1. *Comptes rendus*, t. XXXV, p. 5.

tailleur, celui d'un jeune chat de grosseur moyenne pelotonné sur lui-même et se mouvant sans être porté sur ses pattes. Le globe de feu était plutôt brillant et lumineux qu'il ne semblait chaud et enflammé, et l'ouvrier n'eut aucune sensation de chaleur. Ce globe s'approcha de ses pieds comme un jeune chat qui veut jouer et se frotter aux jambes suivant l'habitude de ces animaux; mais l'ouvrier écarta les pieds, et par plusieurs mouvements de précaution, mais tous exécutés, suivant lui, très doucement, il évita le contact du météore. Celui-ci paraît être resté plusieurs secondes autour des pieds de l'ouvrier assis qui l'examinait attentivement, penché en avant et au-dessus. Après avoir essayé quelques excursions en divers sens, sans cependant quitter le milieu de la chambre, le globe de feu s'éleva verticalement à la hauteur de la tête de l'ouvrier qui, pour éviter d'ètre touché au visage, et en même temps pour suivre des yeux le météore, se redressa en se renversant en arrière sur sa chaise. Arrivé à la hauteur d'environ un mètre au-dessus du pavé, le globe de feu s'allongea un peu et se dirigea obliquement vers un trou percé dans la cheminée environ à un mètre au-dessus de la tablette supérieure de cette cheminée.

« Ce trou avait été fait pour laisser passer le tuyau d'un poêle qui, pendant l'hiver, avait servi à l'ouvrier. Mais, suivant l'expression de ce dernier, le tonnerre ne pouvait pas le voir, car il était fermé par du papier qui avait été collé dessus. Le globe de feu alla droit à ce trou, en décolla le papier sans l'endommager et remonta dans la cheminée; alors, suivant le dire du témoin, après avoir pris le temps de remonter le long de la cheminée « du train dont il allait », c'est-à-dire assez lentement, le globe, arrivé au haut de la cheminée qui était au moins à 20 mètres du sol de la cour, produisit une explosion épouvantable qui détruisit une partie du faîte de la cheminée et en projeta les débris dans la cour; les toitures de plusieurs petites constructions furent enfoncées, mais il n'y eut heureusement aucun accident. Le logement du tailleur était au troisième étage, et n'était pas à la moitié de la hauteur de la maison; les étages supérieurs ne furent pas visités par la foudre et les mouvements du globe lumineux furent

toujours lents et saccadés. Son éclat n'était pas éblouissant et il ne répandait aucune chaleur sensible. Ce globe ne paraît pas avoir eu la tendance à suivre les corps conducteurs et à céder aux courants d'air. »

Le *Cosmos*, du 30 octobre 1897, cite un cas tout à fait analogue. Mme de B..., se trouvant dans le Bourbonnais, à la campagne, dans un salon au rez-de-chaussée, dont la porte était ouverte, vit, au milieu d'un orage, une boule de feu entrer par cette porte, se promener lentement sur le plancher, s'approcher et tourner autour d'elle « comme un chat qui se frotte contre son maître », selon ses propres expressions, puis se diriger vers une cheminée par laquelle il disparut. Ceci en plein jour[1].

Est-il plus difficile d'admettre les raps et les mouvements de tables que la danse de l'assiette dont M. André a rendu compte à l'Académie des sciences dans la séance du 2 novembre 1885 ?

Le samedi 13 juin 1885, vers huit heures du soir, il était à table, dans une chambre attenante à la tour d'un phare, dans la partie nord-ouest de cette tour; tout à coup il vit une bande brumeuse, d'environ 2 mètres de large, se détacher de l'arête supérieure de la muraille à laquelle il faisait face, et obscurcir soudainement cette dernière, en même temps que sous la table, à ses pieds, se produisit un bruit sec, sans écho ni durée et d'une violence extrême. La sonorité a été celle qu'aurait produite le choc formidable, de bas en haut, d'un corps dur contre la paroi inférieure tout entière de la table, laquelle, à sa grande surprise, n'a pas bougé, non plus que les divers objets qui la garnissaient.

Après cette détonation, son assiette pivotait et exécutait

1. Voici encore un cas du même genre, quoique moins frappant :

A Péra, en octobre 1885, M. Mavrocordato s'était réfugié, pendant un violent orage, dans une maison occupée par une famille qui était encore à table. Brusquement apparut dans la pièce un globe de feu, gros environ comme une orange ; il était entré par la fenêtre entr'ouverte. Le globe vint frôler le bec de gaz ; puis, se dirigeant vers la table, il passa entre deux convives, tourna autour d'une lampe centrale, fit entendre un bruit analogue à un coup de pistolet, reprit le chemin de la rue et, une fois hors de la pièce, éclata avec un fracas épouvantable.

sur la table plusieurs mouvements de rotation, sans aucun bruit de frottement, ce qui prouve qu'à ce moment l'assiette avait quitté la table sans toutefois s'en éloigner sensiblement. L'assiette et la table restèrent intactes.

Ces phénomènes, dont on a vainement essayé de donner une théorie, se produisent quelquefois dans une atmosphère complètement sereine, sans faire aucun bruit.

Jamin, dans son cours de physique, professé à l'École polytechnique (tome Ier, p. 465), raconte le cas d'une dame qui, pendant un temps orageux, étend la main pour fermer une fenêtre. « La foudre part, et le bracelet que porte la dame disparaît si complètement qu'on n'en trouve plus aucun vestige. » C'est un bel exemple de dématérialisation.

La lévitation du corps humain n'est pas plus inexplicable que le transport par l'électricité de lourdes masses [1] et même de corps humains vivants qui n'en éprouvent souvent aucun dommage. M. Monteil, secrétaire de la Commission archéologique de Morbihan, cite [2] parmi les effets d'un coup de foudre qui s'est produit à Vannes, le 5 décembre 1876, à dix heures et demie du soir, la dislocation d'une muraille, la projection au loin de pièces de bois, et enfin le *transport d'une malade infirme, de son lit sur le parquet de sa chambre à une distance de 4 mètres, bien que cette chambre se trouvât à près de 300 mètres du lieu où la foudre avait directement exercé son influence.*

Daguin [3] parle même de personnes transportées à 20 ou 30 mètres.

1. Le 6 août 1809, à 2 heures de l'après-midi, une explosion épouvantable se fit entendre dans la maison de M. Chardwick, propriétaire des environs de Manchester. Le mur extérieur d'un petit bâtiment en briques qui avait $0^m,30$ d'épaisseur, $3^m,30$ de hauteur, et $0^m,30$ de fondation, fut déraciné et transporté sur le sol sans cesser d'être vertical. Lorsqu'on examina ce qui s'était passé, on trouva qu'une extrémité du bâtiment avait marché de $2^m,70$ et l'autre, autour de laquelle la masse avait tourné pendant le glissement, ne s'était déplacée que de $1^m,20$. La masse, ainsi élevée, pouvait peser 26 000 kilogrammes (W. de Fonvielle. *Eclairs et Tonnerre*).

2. Figuier. *Année scientifique*, 1877.

3. *Physique*, Tome III, p. 220.

On a observé fréquemment le déshabillement complet de gens foudroyés et le transport à une assez grande distance de leurs vêtements; l'épilation de leur corps entier, l'arrachement de la langue ou des membres[1].

Recherches sur la médiumnité, par GABRIEL DELANNE, Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau livre de M. Gabriel Delanne vient combler une lacune importante parmi les ouvrages spirites. La médiumnité étant la base du spiritisme, tout ce qui se rapporte à son étude est du plus haut intérêt pour la doctrine.

Depuis la mort d'Allan Kardec, bien des progrès ont été accomplis par la science, et il était nécessaire de rechercher dans quelles proportions ces connaissances nouvelles combattent ou appuient le problème des rapports entre les vivants et les morts.

C'est l'étude approfondie du phénomène de l'écriture mécanique qui fait l'objet de cet ouvrage.

L'auteur, très au courant des travaux des savants, examine d'abord les objections des incrédules. Il démontre que l'imitation par les hystériques des procédés spirites n'a rien de comparable avec la médiumnité. Ensuite, il fait comprendre ce que c'est que l'automatisme naturel et prouve que certains écrits inconscients sont produits involontairement par l'écrivain lui-même, qui ne se doute pas d'en être l'auteur. On lira avec intérêt les recherches si curieuses de MM. Salomon et Stein, ainsi que celles du Dr Patrick sur ce sujet encore si peu connu du public. Cette constatation éclaire un des points obscurs du spiritisme et permet de repousser un grand nombre de prétendues révélations — parfois ridicules — qui ont, pendant longtemps, retardé l'essor de cette jeune science.

M. Delanne a entrepris la tâche ardue de passer en revue toutes les causes qui peuvent donner aux écrits automatiques une apparence spirite. C'est ainsi qu'il est amené à définir et

1. *Annales d'hygiène*, 1855. Mémoire de M. Boudin.

à étudier l'influence de la mémoire latente, de la suggestion orale ou morale, de la transmission de pensée, de la télépathie et de la prémonition. Tous ces facteurs sont analysés, leur action est définie, et des exemples sont fournis pour soutenir les thèses de l'auteur. Il ressort de cet ensemble de recherches une certitude : celle de la communication des âmes pendant la vie terrestre, indépendamment des organes des sens.

Par une discussion serrée, l'auteur fait ressortir les raisons qui permettent de différencier les écrits automatiques des véritables communications spirites. Un très grand nombre d'observations sont relatées et l'on peut dire que ce travail est le premier qui présente, sous une forme très condensée, une grande quantité de faits que l'on ne trouve que dans des ouvrages spéciaux, ou épars dans les revues qui traitent de de ces matières.

Dans la dernière partie, l'écrivain a réuni toutes les preuves qui affirment la réalité des communications par l'écriture. Une sélection sévère a présidé au choix de ces récits. On y trouve des exemples de communications en dehors ou au-dessus des connaissances du médium; des autographes de personnes mortes absolument inconnues des écrivains; des messages donnés par des nourrissons ou des enfants en bas âge; des communications en langues étrangères écrites par des ignorants, etc. Des figures dans le texte reproduisent certains de ces écrits.

Nos lecteurs connaissent déjà M. Gabriel Delanne. Dans ses précédentes publications ils ont eu souvent l'occasion d'apprécier la clarté de ses démonstrations, la sûreté de son érudition et la rigueur de son esprit scientifique.

Nous croyons donc que ce nouvel ouvrage est appelé à un grand succès, car, dans ses 500 pages, il répond à toutes les objections et indique les règles simples qui permettent de distinguer, parmi les produits de l'automatisme, ceux qui sont réellement attribuables aux esprits.

Le IIe Congrès de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique. — Comptes rendus publiés par MM. les

Drs **Bérillon** et Paul **Farez**, **Vigot**, éditeur, place de l'École-de-Médecine, Paris, et bureaux de la *Revue de l'Hypnotisme*, 14, rue Taitbout, Paris. Prix : 10 francs.

Les comptes rendus du 2e Congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique viennent de paraître sous forme d'un important volume orné de 58 figures. Ce Congrès, ouvert sous la présidence du professeur Raymond et du Dr Jules Voisin, a été tout à fait remarquable par la valeur et la variété des travaux qui y ont été communiqués. L'hypnotisme y a été étudié à tous les points de vue.

Parmi les rapports généraux, nous devons citer :

1° *Valeur de l'hypnotisme comme moyen d'investigation psychologique*, par les Drs O. Vogt (de Berlin), Paul Farez et Félix Regnault.

2° *L'hypnotisme au point de vue médico-légal*, par MM. les Drs H. Lemesle, von Schrenk-Noiting (de Munich), Paul Joire (de Lille), et Ch. Julliot, docteur en droit.

3° *L'hypnotisme dans ses rapports avec l'hystérie*, par les Drs Paul Magnin et Crocq (de Bruxelles).

4° *Les applications de l'hypnotisme à la pédagogie et à l'orthopédie mentale*, par le Dr Bérillon.

Nous devons encore mentionner d'importantes communications sur les applications cliniques, thérapeutiques, pédagogiques et psychologiques de l'hypnotisme par M. le professeur Raymond, par MM. les Drs Jules Voisin, Van Renterghem (d'Amsterdam), de Jong (de la Haye), Durand de Gros, Lloyd Tuckey (de Londres), Tokarsky (de Moscou), Stadelmann (de Wurtzbourg), Régis (de Bordeaux), Cullerre (de La Roche-sur-Yon), Bianchi (de Parme), Tamburini (de Reggio-Emilia) Hickmet (de Constantinople), Jaguaribe (de Sao-Paulo), Aars (de Christiana), Bonjour (de Lausanne), Bourdon (de Méru), Merlier (de Roubaix), Babinsky, Raffegeau, Baraduc, Bilhaut, Terrien, Binet-Sanglé, Bellemanière, Bérillon, Paul Farez, etc.

Le volume des comptes rendus du Congrès de l'hypnotisme, auquel ont collaboré les hommes plus compétents sur la question de l'hypnotisme, sera lu avec fruit par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la psychologie scientifique.

Matière, Force, Esprit ou Evidence scientifique d'une intelligence suprême, par H.-M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique (Prix : 2 fr. 50). Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Traduit par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'École des Hautes Etudes commerciales de Paris, ce livre se recommande autant par la force de son argumentation que par l'élévation de ses pensées.

Heurtant de front le matérialisme, l'auteur renverse de fond en comble les théories de Büchner et de ses doctes disciples et démontre que ni la matière, ni la force n'est capable de produire la vie et que l'hypothèse d'une intelligence suprême qui pénètre, anime et dirige tout, est la seule admissible; la seule qui donne la clef des mystères de la création et satisfasse la raison.

La Famille Hernadec (ou les Vies successives), roman spirite. Prix : 2 fr. 50. Leymarie, éditeur.

Æsus, par H. LIZERAY. Vigot frères, éditeurs, 23, place de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

Cet ouvrage a été publié en trois parties, formant trois fascicules de 1 fr. 50 chacun.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

LE MÉDIUM SAMBOR

NOUVELLES ET DERNIÈRES EXPÉRIENCES

PAR M. PETROVO-SOLOVOVO[1]

Depuis la publication de mes articles sur le regretté Sambor dans les *Annales des Sciences psychiques* (1899, N° 6; 1900, Nos 1 et 4) j'ai assisté à de nombreuses séances, avec ce médium, dont je me propose de donner ici un aperçu.

Je dirai tout d'abord quelques mots de celles auxquelles j'ai pris part durant l'hiver de 1900-1901.

Ces séances — au nombre de douze ou treize, je crois — ont été presque absolument nulles. C'est à peine s'il s'y est produit quelques incidents dignes d'être notés; je vais en décrire deux brièvement.

A une séance chez le général B. (c'est le colonel B. souvent cité dans mon article du n° 6 des *Annales* de 1899), Sambor est assis, le dos tourné à un rideau qui sépare le salon, où a lieu la séance, du cabinet de travail du général B. Il n'y a personne dans ce cabinet de travail et toute idée de compèrage doit être rigoureusement exclue.

1. Nouvelles et dernières!!! Je ne pensais certes pas, lorsque je commençai cet article, que j'aurais à l'intituler de cette façon. Hélas, Sambor est mort à Radomysl, province de Kiew, le 18 juin (1er juillet) dernier, d'un abcès au cou. Peu de morts pouvaient m'être plus sensibles et sa disparition a fait un véritable vide dans mon existence.

Je fais face à Sambor, ou à peu près. La lumière, quoique très faible, me permet de le voir. Une feuille de papier blanc est sur la table. Les mains du médium sont, comme d'habitude, tenues sur ses genoux — ou sur ceux de ses voisins — par le général T. et M. S.-P.

Soudain voilà que la feuille de papier se met à bouger, puis se soulève dans l'air; quelque chose la tient, qui a à ce point l'air d'être le bras de Sambor lui-même que j'oublie pendant quelques instants que ses mains sont tenues sans contact avec la table.

La feuille de papier, tenue par ce *quelque chose*, fait dans l'air plusieurs mouvements; puis, si j'ai bonne mémoire, disparaît derrière le rideau, ou derrière le médium; nous la retrouvons ensuite par terre.

Il est certain, pour moi, que les mains de Sambor n'ont pas été lâchées. Dès que les évolutions de la feuille de papier dans l'air ont commencé, j'appelai sur ses mains l'attention des voisins du médium et il se peut même que je les aie vues alors même ou plutôt quelques instants après. La tête de Sambor était hors de cause; restent donc ses pieds. Pour ceux-là il faut admettre qu'ils n'étaient pas suffisamment contrôlés, peut-être même ne l'étaient-ils pas du tout. Le médium aurait-il donc pu déchausser un pied à l'aide de l'autre, prendre avec ce pied la feuille de papier, la soulever dans l'air assez haut, puis se rechausser?... Je ne sais.

Je décris ce premier incident de mémoire; voici maintenant la traduction du compte rendu du second que j'ai dû avoir fait le lendemain même.

6e séance, 21 février [1901], *chez Schilkine*[1].

... Étaient présents : B., P., S., B., Schilkine, Bournaschow et moi-même. Séance assez réussie, dans ce sens qu'on a

1. Je connais M. Schilkine de longue date; je ne puis mieux dépeindre son attitude à l'égard des phénomènes psychiques auxquels il s'intéresse depuis longtemps qu'en disant qu'il est en communion d'idées parfaite avec moi sur toutes les questions d'expérimentation, de contrôle, etc. Lors de la série de séances décrites dans le N° 4 des *Annales*, 1900, M. Schilkine y avait pris une part assidue. Le général B., au contraire,

observé à diverses reprises de très violents mouvements d'un grand paravent placé derrière le dos du médium, alors que la chambre était suffisamment éclairée pour qu'on pût voir distinctement tout le monde et la tête et les mains de Sambor. J'ai presque tout le temps tenu son pied gauche sous le mien et je suis sûr qu'il n'a pu jouer de rôle dans ces mouvements.

Le général B. se portait catégoriquement garant de l'autre pied. Lors de certains de ces mouvements Sambor était assis derrière un plaid jeté sur le paravent, ses mains et ses pieds étant toujours tenus et sa tête seule n'étant pas visible, sauf les cas nombreux où il l'appuyait contre le plaid et le soulevait.

Des mouvements analogues avaient eu lieu précédemment alors que Sambor n'était pas recouvert par le plaid. Ces mouvements étaient tellement nets et eurent lieu dans de si bonnes conditions de contrôle qu'ils constituent un des « phénomènes » les plus probants de tous ceux que j'ai observés au cours de 81 séances avec Sambor.

Je passe aux séances auxquelles j'ai assisté dans le courant de l'hiver dernier. En laissant de côté deux séances absolument nulles chez le général B. et une chez M. Stano; elles peuvent se diviser en deux groupes : 1° séances dans le cercle de M. Erfurt; 2° séances chez moi. Au point de vue des buts qu'on se proposait d'atteindre, la première série peut s'intituler « Expériences d'écriture directe »; la seconde, « Expériences sur le passage de la matière à travers la matière ».

EXPÉRIENCES D'ÉCRITURE DIRECTE

Au mois de décembre 1901 ou de janvier 1902, il se forma un cercle de sept à huit personnes pour procéder à une série de séances avec Sambor chez M. Erfurt[1]. Ces séances furent

n'y participait pas, de même que la plupart des membres de son cercle. Il y avait eu fusion — ou à peu près — des deux cercles durant l'hiver de 1900-1901.

1. M. Erfurt (actuellement propriétaire de la typographie Bencke, à Saint-Pétersbourg) est, je puis le dire, un de ces rares spirites qui pourraient faire aimer le spiritisme : convaincu lui-même il ne prétend pas



interrompues pour quelque temps par une maladie que fit le médium, de sorte que trois séances seulement eurent lieu jusqu'au 23 février (8 mars), date à laquelle je commençai à faire partie du cercle en question.

Je ne saurais mieux faire du reste que de traduire le compte rendu de la séance qui eut lieu à cette date, tel qu'il a été publié dans le *Rébus* (1902, N° 12[1]).

Le 8 mars dernier, les personnes soussignées ont assisté à une séance de M. S. Sambor chez M. Erfurt (perspective Nevsky, 40, logement 34). Cette séance était la quatrième d'une série qui avait été arrangée avec Sambor, les personnes présentes étant à peu près les mêmes. (M. Petrovo-Solovovo n'a assisté qu'à la séance du 8 mars.) Avant le commencement de toute la série et sur l'initiative d'un de ceux qui y assistaient, M. M. Zelensky, ingénieur, et de M. l'ingénieur Eichwald qui ne prenait pas part aux expériences, on prépara un cône en tôle afin d'y obtenir de l'écriture si c'était possible. On plaça dans ce cône un bout de papier dont M. Zelensky détacha un coin qu'il garda chez lui et un petit crayon taillé exprès de façon à ce que la pointe en fût émoussée. Ces objets furent placés dans le cône par MM. Zelensky et Eichwald, après quoi le cône fut encloué. Il ne se passa presque rien aux trois premières séances chez M. F. Erfurt. Il s'écoula, par suite d'une maladie de Sambor, près de trois semaines entre la 3e et la 4e, le cône restant toujours chez M. Erfurt.

La séance du 8 mars eut lieu dans le cabinet de travail de M. Erfurt; une petite chambre y est adjacente dans laquelle on plaça une table avec quelques objets en vue des expériences, le cône entre autres. Le médium se plaça dans le passage qui unit les deux chambres; un rideau y avait été suspendu. La chambre était faiblement éclairée par la lumière qui venait des fenêtres. Les voisins du médium étaient M. A. von Reson, à sa droite; M. F. Erfurt, à sa gauche. Les mains

imposer cette conviction aux autres et est toujours prêt à prendre dans les expériences toutes les précautions que commande le bon sens. C'est à la fois un croyant et un impartial.

1. A partir d'ici, j'emploie le nouveau style seul pour les dates.

de Sambor étaient tenues tout le temps d'une façon entièrement satisfaisante; le contrôle des pieds était également suffisant dans l'opinion de ses voisins. Il n'est pas nécessaire de décrire tout ce qui se passa, quoiqu'on puisse noter que la table placée dans la chambre voisine, chambre qui servait de « cabinet » au médium, remua violemment sur le plancher, et, à la fin de la première partie de la séance, se trouva dans une position tout autre qu'au commencement. Bientôt M. S. Sambor disparut presque entièrement derrière le rideau, ses mains continuant à être tenues. Ensuite on entendit un chuchotement qui se mit à converser avec les assistants et avec M. Erfurt en particulier. Ce « chuchotement » promit de faire tout ce que les assistants désireraient. Après quelque hésitation, les personnes prenant part à la séance décidèrent de demander que quelque chose fût écrit dans le cône; et le « chuchotement » promit de le faire tout en disant que cela fatiguerait beaucoup le médium, qu'il en « tomberait même malade ». Il fut dit également qu'un « signal » serait donné lorsque le désir des assistants aurait été exaucé, et on ajouta, pour M. F. Erfurt, que ce dernier recevrait un présent qu'il devrait toujours porter sur lui « en souvenir ». Il faut noter que le médium tremblait souvent, et beaucoup, et en général manifestait de l'agitation. Enfin la voix dit : « J'ai écrit. » Bientôt après Sambor se réveilla et la première partie de la séance prit fin.

On procéda à l'examen du cône ; ensuite on l'ouvrit non sans difficulté à l'aide d'un marteau et d'un ciseau et en présence de MM. Zélensky, J. Lomatzsch et M. Petrovo-Solovovo ; l'un d'eux [moi-même. — M. P.-S.] retira lui-même du cône le bout de papier sur lequel se trouvèrent être plusieurs lignes d' « écriture en miroir » (écriture qu'il faut lire dans un miroir), et un morceau d'étoffe ou de ruban qui n'était pas dans le cône préparé par MM. Zelensky et Eichwald. Le texte du message écrit sur le bout de papier est comme suit: « Olia[1] a accompli votre désir, mais avec beaucoup de difficulté. Fédia [M. Erfurt], rappelle-toi [un ou deux mots ne

1. Un des soi-disant « guides » de Sambor. M. P.-S.



sont pas clairs] et tu seras heureux; porte ce ruban sur ta poitrine. Ton Olia. » M. Zélensky remarqua que le crayon qu'il avait taillé de façon à ce que la pointe en fût émoussée, comme cela a été dit plus haut, était à présent pointu; mais le bout du graphite avait été cassé, puis replacé dans le bois du crayon. Le coin du papier conservé par M. Zélensky s'y adaptait tout à fait.

Le bout d'étoffe ou de ruban était évidemment le cadeau qu'on avait promis de donner à M. F. Erfurt. Lorsqu'on l'eut comparé à un nœud de ruban suspendu à une gravure dans la chambre à coucher il se trouva être semblable, comme texture et comme couleur, à ce nœud de ruban.

La séance ayant recommencé, on prépara sur place une carte de visite à travers laquelle on avait fait passer, en les fixant par des cachets, les deux bouts d'un cordon dans l'espoir d'obtenir là-dessus un nœud « à la Zœllner ». On suspendit ce cordon au cou du médium qui occupait la même place qu'avant, ses voisins restant les mêmes. Le désir des assistants ne fut pas exaucé, mais il se passa quelque chose d'étrange avec ce cordon : d'abord il sembla au voisin de droite du médium (M. von Reson) que le cordon lui avait passé à travers le bras gauche (son voisin M. Pistolkors s'en assura par le toucher); ensuite la même sensation fut éprouvée par M. F. Erfurt, et le voisin de ce dernier [Moi-même. — M. P.-S.] s'assura également en tâtant de sa main le bras droit de M. Erfurt que ce bras se trouvait effectivement au centre du cordon. Après cela le cordon repassa sur le bras de l'autre voisin du médium et en dernier lieu se trouva être passé autour de son bras gauche et de sa tête[1]. Si le phénomène ne s'était réduit qu'à cela, on aurait pu l'expliquer d'une façon naturelle en supposant qu'avant d'entrer dans la chaîne, le médium avait lui-même passé son bras droit à travers le cordon (comme il s'était à demi couvert avec le rideau, tout au commencement de cette partie de la séance, il aurait été difficile de

1. C'est-à-dire que, lorsqu'on eut fait la lumière, on constata que le bras de M. von Reson se trouvait effectivement au milieu du cordon (comme dans les expériences de chaises décrites plus loin). Ces « performances » du cordon à cette séance du 8 mars étaient véritablement bien étranges. M. P.-S.

réfuter une pareille supposition); mais le fait qu'un incident analogue était arrivé, autant qu'on pouvait en juger, à M. F. Erfurt, rend une pareille explication improbable. On peut également noter que durant cette même partie de la séance une cuiller fut retirée avec bruit de la table placée derrière le médium; cette cuiller apparut ensuite dans l'ouverture du rideau et fut placée dans la main de l'un des assistants. On ne réussit pas à voir ce qui tenait la cuiller. La séance avait commencé à 9 heures et prit fin à 11 heures et demie.

F. Erfurt, J.-J. Lomatzsch, P. Matzko, B.-A. Dolaczko, C. Pistolkors, M.-I. Zélensky, A. Von Réson, M. Pétrovo-Solovovo.

Le cône dont il est question avait un couvercle en fer attaché au cône au moyen de six rivets. Les dimensions du cône sont de près de 5 pouces de haut et près de 5 pouces de diamètre à la base. Il avait été fait en tôle fine au moyen de trois rivets et était à rebords recourbés auxquels avait été attaché le couvercle fait de la même matière. Les rivets étaient faits de clous carrés et avaient près d'un huitième de pouce d'épaisseur. Après qu'Eichwald et moi eûmes placé dans le cône un crayon et du papier blanc, on riva le couvercle et on marqua le sommet des rivets de points faits à l'aide d'un instrument pointu de la façon suivante : on marqua un des rivets d'un seul point, les deux rivets voisins de deux points; les deux suivants furent laissés sans marques; enfin le sixième rivet fut marqué de trois points. On marqua de même deux rivets sur les trois qui maintenaient le cône même. Après quoi on recouvrit avec soin de mastic tous les rivets et les joints, et tout le cône fut enduit de peinture à l'huile noire de sorte qu'on ne vit plus les marques sur les rivets. C'est ayant pareille apparence et pareil contenu que le cône fut porté dans le logement de M. Erfurt où il resta tout le temps. Lors de l'ouverture du cône on enleva d'abord avec de la térébenthine la peinture là où se trouvaient les rivets et on constata que tous les rivets étaient marqués exactement de la même façon que lors de la confection du cône, et ce der-

nier ne portait en général aucunes traces qui eussent pu faire soupçonner qu'il avait été ouvert. Lorsque, après que nous l'eûmes ouvert, le cône eût été montré à M. Eichwald, ce dernier le reconnut pour sien à n'en pouvoir douter, grâce à quelques procédés de fabrication, dont il s'était servi en le confectionnant, et qu'il retrouva. En examinant le cône le lendemain à l'aide d'une loupe et de la façon la plus attentive, on put constater que tous les rivets étaient faits de clous carrés (ce qui avait eu lieu, en effet, lors de la confection du cône) et que toutes traces de falsification faisaient défaut.

J'attire l'attention sur le fait suivant : à mon avis, une personne seule qui l'eût su d'avance pouvait d'après certains indices remarquer, en examinant les rivets une fois retirés, qu'ils avaient été faits avec des clous carrés ; mais il aurait été extrêmement difficile, pour une personne non initiée, de le deviner. Le cône une fois ouvert fut montré à plusieurs personnes compétentes, et voici le résumé de nos observations faites en commun : comme, en général, il n'y a rien d'impossible, il était possible de se procurer le contenu du cône, en ôtant deux des rivets, en soulevant un peu le couvercle, puis en replaçant le tout ; avec un très grand esprit d'observation il était possible de faire disparaître entièrement les traces [d'effraction] en rivant le cône exactement de la même façon, en employant des clous semblables et en faisant dessus des marques semblables. Mais en tout cas cela aurait été là une chose très difficile et exigeant du temps et des instruments spéciaux.

M.-I. ZELENSKY.

A la fin du mois de décembre de l'année dernière[1] on confectionna sous ma direction personnelle un cône en tôle ayant 1/16 de pouce d'épaisseur dans lequel on mit un morceau de papier blanc dont un bout avait été détaché et un crayon à pointe émoussée ; après quoi on ferma le cône au moyen de six rivets faits de clous à quatre facettes. Il n'y avait pas trace d'écriture sur le papier qu'on mit dedans et

1. Style russe, par conséquent probablement au commencement de janvier 1902.

on n'y mit rien excepté ce bout de papier et un crayon. Je certifie que le cône en tôle que MM. les ingénieurs M. Zélensky et J. Lomatzsch m'ont fait parvenir ce 10 mars 1902 est bien le même qui avait été préparé en vue de l'expérience. Les rivets que j'ai enlevés avec soin et examinés doivent être indubitablement reconnus pour absolument identiques, d'après leurs signes et marques, à ceux à l'aide desquels j'avais moi-même encloué le cône.

Aug. EICHWALD, ingénieur-technicien.

13 mars 1902.

Attestation.

De mon côté, je crois devoir dire qu'à partir du jour où M. Zélensky m'avait apporté le cône, jusqu'au jour de la séance réussie du 8 mars, le cône était, autant que je puis m'en rendre compte, resté chez moi. J'ajouterai que, ne m'attendant pas à ce que l'expérience pût réussir, je n'avais pas cru nécessaire de prendre des mesures de précaution particulières ou de tenir le cône sous clef; il était resté tout le temps par terre dans un coin de la chambre attenant à mon cabinet de travail, et je transportais de là ce cône sur la table avant le commencement de chaque séance.

Je noterai encore que mon unique domestique est à mon service depuis trois ans et que durant ce temps j'ai eu plusieurs fois l'occasion de me convaincre de son honnêteté et de sa véracité. Sauf les jours fixés pour les séances, M. S. Sambor n'était venu chez moi qu'une fois, à peu près cinq jours avant la date du 8 mars (jour de la séance réussie). Il était venu chez moi après sa maladie qui l'avait forcé à suspendre nos séances pendant près de trois semaines. Je fixai la séance suivante au 8 mars et je le reconduisis moi-même jusque dans l'antichambre, sans être entré avec lui dans la chambre où se trouvait le cône.

F. ERFURT.



J'avais également ajouté quelques mots au procès-verbal publié par le *Rébus* et aux témoignages de MM. Zélensky, Eichwald et Erfurt pour dire les raisons qui m'avaient poussé à signer ce procès-verbal. Le seul côté faible de cette expérience si remarquable — le fait que le « cône » n'avait pas été gardé dans un endroit absolument sûr (sous clef ou autrement) par M. Erfurt — ne pouvant en aucune façon être imputé au médium et le résultat obtenu ayant été déclaré, par un homme compétent, très difficile — quoique non impossible — à produire par des moyens naturels, je ne voulais pas refuser mon témoignage à un fait indubitablement très curieux. Une autre considération m'y incitait encore. Sambor avait donné depuis huit ans un nombre incalculable de séances : il y en avait eu beaucoup de nulles, mais plusieurs de très remarquables, peut-être aussi remarquables que quelques-unes des meilleures séances de D. D. Home. Eh bien! très souvent, trop souvent, les personnes privilégiées qui avaient pris part à des séances de cette dernière catégorie ne s'étaient pas donné la peine non seulement d'en publier un récit détaillé, mais même, paraît-il, d'en faire un compte-rendu pour eux-mêmes! Cette négligence impardonnable, Sambor s'en indignait et avec raison. En rédigeant le compte rendu qu'on a lu plus haut, en le signant et en le publiant, bien qu'avec quelques réserves, j'ai voulu donner à Sambor une compensation — si insignifiante fût-elle — pour les nombreuses fois où quelques-uns des phénomènes les plus curieux qu'il eût produits avaient été perdus pour la cause des recherches psychiques, par suite de l'incurie de ceux qui en avaient été les témoins.

A la séance suivante, dans le même cercle, MM. Lomatzsch et Zélensky produisirent un nouveau cône, en tôle également, qui se distinguait toutefois de celui précédemment employé en ce qu'il était pourvu d'un fond en verre, ou — pour parler plus exactement — il y avait au milieu de la base du cône une ouverture dans laquelle on avait placé une plaque en verre permettant avant chaque séance de faire l'inspection de l'intérieur du cône (quoique, à vrai dire, le bout de papier qu'on

y avait mis s'étant quelque peu enroulé sur lui-même, cette inspection était assez difficile à faire). Cette fois, ce nouveau cône était gardé sous clef par M. Erfurt entre les séances.

Il y en eut cinq ou même, je crois, six. Il y eut deux ou trois incidents intéressants; plusieurs séances furent absolument nulles; mais, malgré toutes les objurgations adressées à « Olia », rien ne fut écrit à l'intérieur du « cône ».

Je ne conclus pas. Je constate.

J'ai observé de « l'écriture directe » en abondance et apparemment dans de très bonnes conditions à deux séances qui eurent lieu chez moi le 7 et le 13 mai 1902 et qui seront décrites en détail plus loin; mais là les feuilles de papier sur lesquelles l'écriture se produisit n'étaient que placées au milieu de la table; et divers essais d'obtenir de l'écriture soit dans une enveloppe, soit dans une bouteille cachetée, soit dans une cassette en fer fermée à clef furent infructueuses.

Je rappellerai que d'autres personnes disent avoir obtenu, avec Sambor, de l'écriture dans des enveloppes fermées. (Voir *Annales*, 1899, 6, pp. 338-340.)

EXPÉRIENCES SUR LE « PASSAGE DE LA MATIÈRE A TRAVERS LA MATIÈRE »

Dans le courant des mois de mars, avril et mai derniers, je procédai avec Sambor à une série de séances dans le but de soumettre à une investigation spéciale le « phénomène » d'une chaise s'enfilant sur le bras du médium alors que ses mains paraissent ne pas avoir été lâchées. (Voir *Annales*, 1899, N° 6 et 1900, N° 4.)

Les expériences de 1900 nous avaient déjà convaincus, M. Schilkine et moi, ainsi que toutes les autres personnes qui y avaient pris part, que, *sans ligatures*, le phénomène se produisait alors que les voisins de Sambor étaient *persuadés* ne pas avoir lâché ses mains, qui étaient tenues d'une façon très satisfaisante, alors que la « chaîne » — médium inclus — avait été indubitablement formée en pleine lumière et que les chaises elles-mêmes ne pouvaient prêter à aucun soupçon.

Les expériences de 1902 ont pleinement confirmé ces conclusions.

Dès la première séance spéciale, le 27 mars, une chaise m'appartenant et placée, précisément en vue de l'expérience, derrière le médium, s'est enfilée sur le bras de mon ami, M. de Siebert, qui le tenait et qui est convaincu ne pas avoir lâché la main de Sambor un seul moment (il l'a certifié à ma demande par écrit). A vrai dire, la chose n'a pas marché toute seule. Ces « expériences de chaises », Sambor ne les aimait guère, disant qu'elles l'exténuaient; et en effet ces séances-là étaient généralement bien fatigantes, non seulement pour lui, mais aussi pour ses voisins, car souvent il se démenait d'une façon terrible et il fallait toutes les peines du monde pour ne pas le lâcher.

Dans le cas présent, j'étais l'autre voisin de Sambor; je ne le lâchai pas, mais je puis attester que ce n'était pas une sinécure que de le tenir. Enfin, passons... Voilà que M. de Siebert nous déclare qu'il sent une chaise sur son bras, mais il a toutes les peines du monde à retenir le médium qui s'efforce d'arracher sa main de la sienne alors même que le « phénomène » a déjà eu lieu[1]... On allume et on constate que la chaise est, en effet, suspendue au bras de M. de Siebert.

Voici un compte-rendu détaillé d'un incident intéressant qui eut lieu à la deuxième séance de la série :

Témoignage de M. Schilkine.

Ceci se passait à la séance du 4 avril 1902, chez M. M. Pétrovo-Solovovo. Le maître de la maison était assis à la gauche du médium, M. S. Sambor, qui se trouvait dans la chaîne formée par tous les assistants; le prince Argoutinsky-Dolgoroukow était à la droite du médium. Derrière ce dernier on avait placé, entre autres, deux chaises cannées semblables (en bois recourbé). Il faisait à un tel point obscur dans la

1. Une simple observation : si le médium n'était pas de bonne foi, pourquoi le faisait-il, alors qu'il avait eu tant de peine à réaliser l'expérience que nous avions en vue et alors qu'il devait bien savoir que si M. de Siebert l'avait lâché dans l'obscurité, l'expérience aurait été considérée comme nulle ?

chambre que j'avais peine à distinguer les silhouettes de mes voisins les plus proches.

Le médium, qui se trouvait apparemment en trance, me dit de sortir de la chaîne et d'attacher sa main gauche à la main de M. Petrovo-Solovovo, ce que je fis avec un ruban de toile qui avait été préparé d'avance dans ce but : j'attachai fortement un bout du ruban autour du poignet de la main du médium, en faisant deux nœuds, l'autre bout; je l'attachai de la même façon autour du poignet de la main du voisin de Sambor. A cette occasion je m'assurai, en tâtant le bras du médium jusqu'à l'épaule, qu'il n'y avait pas de chaise suspendue dessus. Il n'y en avait pas non plus au bras de M. Pétrovo-Solovovo.

Ensuite commencèrent le manège avec les chaises habituel aux séances de Sambor et les objurgations des assistants demandant qu'une chaise s'enfilât, par le dossier, sur les mains qui étaient liées ensemble. Mais rien ne se produisit. Alors le médium me dit de nouveau de sortir de la chaîne et d'attacher sa main droite à celle du prince Argoutinsky-Dolgoroukow. Je le fis exactement comme je l'avais fait pour la main gauche du médium et celle de M. Petrovo-Solovovo. Il se trouva qu'une chaise était suspendue sur les mains du médium et du prince Argoutinsky-Dolgoroukow, mains qui étaient tendues quelque peu en avant. Quand j'y touchai, le médium, qui était apparemment tout le temps en trance, devint très agité ; mais je pus tout de même m'assurer que les mains qui étaient attachées ensemble n'étaient pas passées à travers le dossier de la chaise, mais seulement introduites à l'intérieur. Pour m'en convaincre pleinement, je rejetai la chaise des mains et elle tomba à terre. Je voulus ensuite m'assurer s'il n'y avait pas d'autre chaise suspendue au bras du médium et dans ce but je commençai à le lui tâter. Il continuait à s'agiter très fort et me retirait son bras. Je m'assurai, autant que dans ces conditions je pouvais tâter le bras du médium avec soin, qu'il n'y avait pas de chaise dessus, depuis le poignet jusqu'à l'épaule. Cela fait, je regagnai ma place.

Les supplications des assistants demandant qu'une chaise

fût mise au bras du médium recommencèrent. Le médium continuait tout le temps à se débattre violemment avec les chaises. Enfin le prince Argoutinsky-Dolgoroukow déclara qu'une chaise s'était enfilée sur son bras attaché à celui du médium[1]. Quelque temps après, la chambre fut éclairée et tous les assistants virent que les mains du médium et du prince Argoutinsky-Dolgoroukow qui étaient attachées l'une à l'autre avaient été, en effet, passées à travers le dossier de la chaise. Le ruban était entier et enroulé fortement autour du poignet et les nœuds restaient fortement attachés.

D. SCHILKINE.

Saint-Pétersbourg, 5 avril 1902.

Le prince Argoutinsky dit, de son côté (j'ai son témoignage écrit), qu'il n'avait pas lâché un seul instant la main de Sambor et que tout le temps il ne cessait de s'examiner pour voir s'il n'était pas hypnotisé et s'il sentait ce qui se passait autour de lui. « Je puis positivement affirmer, dit-il, qu'avant comme après que nos mains eussent été attachées l'une à l'autre, surtout avant, j'étais dans un état qui m'eût permis de remarquer si la main de Sambor avait été arrachée de la mienne et s'était libérée, fût-ce pour une seconde. »

Je dois cependant dire qu'aux yeux de tout critique impartial cette expérience *à ligatures* ne peut paraître plus probante que les autres expériences réussies *sans ligatures*, les mains de Sambor ayant été attachées à celles de ses voisins dans l'obscurité et le médium s'étant, *je crois*, opposé à ce qu'on fît la lumière à cette occasion. On peut ne pas nécessairement considérer cette dernière circonstance comme suspecte; mais, en tout cas, il est impossible de regarder cette expérience-là comme meilleure que d'autres pour lesquelles aucune attache des mains n'a été employée. Nous ne l'avons pas, du reste, caché au médium.

La troisième séance mérite une mention spéciale. M. W...,

1. Il n'y a qu'un seul mot en russe pour désigner le bras et la main : le lecteur comprendra que c'est sur le *bras* que s'enfile la chaise, tandis que ce sont les *mains* qui sont attachées ensemble.

occupant une haute situation dans la hiérarchie administrative, s'était intéressé à ces expériences de chaises et avait témoigné le désir d'en voir une. J'arrangeai donc, le 15 avril 1902, une séance dans l'intention spéciale de convaincre M. W... Sambor, prévenu également du but de la séance en question, était très désireux d'obtenir le même résultat.

Afin d'écarter dorénavant l'hypothèse agaçante d'un passage de Sambor à travers le dossier de la chaise avec libération d'une autre main que celle sur laquelle la chaise ferait son apparition[1], je fis acheter par mon valet de chambre une chaise à dossier étroit à laquelle j'adjoignis une chaise du même genre que je possédais déjà.

Eh bien ! ce fut cette chaise nouvellement achetée qui s'enfila au bras de M. W... après une attente de pas plus de quarante minutes, alors que la chaîne (comme toujours du reste) avait été, à n'en pas douter, formée en pleine lumière et alors que M. W... était absolument convaincu ne pas avoir lâché la main du médium.

Contrairement à ce qui s'était passé aux deux séances précédentes, Sambor s'était tenu assez tranquille. A un certain moment il dit, en trance, à M. W... de lui serrer moins fort la main; quelque temps après il me demanda, toujours en trance, de prendre la place de son autre voisin, M. Lvow, M. W... restant naturellement à la même place. (Il m'expliqua ensuite qu'il l'avait fait parce qu'il sentait que mon très vif désir de voir l'expérience réussir l'aiderait.) Puis, bientôt après voilà que les mains jointes de M. W... et de Sambor sont introduites dans le dossier de la chaise (cette introduction, pour ainsi dire préliminaire, précédait souvent chez Sambor le phénomène lui-même) ; puis le médium fait un mouvement quelconque et M. W... nous déclare qu'il a la chaise à son bras. Comme toujours nous vérifions à la lumière l'exactitude de son impression; c'est une règle à laquelle nous nous sommes toujours conformé à ces séances.

Lors de l'expérience en question, l'obscurité n'était pas complète du reste : à tel point que le médium ayant à un

1. Voir sur cette hypothèse les *Annales* de 1899, 6, pp. 346-347.

certain moment mis sur la table sa main unie à celle de M. Lvow, j'ai nettement vu les silhouettes des deux mains.

C'est, je crois, la meilleure expérience de ce genre sous sa forme la plus simple (sans ligatures) à laquelle j'aie assisté. Je rappellerai que c'était là justement le but spécial de la séance et que ce but a été atteint très facilement. Précédemment j'avais dit à M. W... que tout ce que j'avais vu dans cet ordre de faits me portait à croire que s'il voulait bien y consacrer trois soirées, il aurait ce qu'il désirait; mais je n'osais attendre un succès aussi rapide.

Grande fut la joie de Sambor lorsque l'expérience eut réussi, et j'attribue cet heureux résultat en grande partie au vif désir qu'il avait de convaincre M. W... Je dois ajouter, du reste, qu'il avait à cette réussite un autre intérêt plus direct, d'ordre financier : ce stimulant a apparemment produit le meilleur effet.

Je vais maintenant aborder nos *véritables* expériences à ligatures, dans lesquelles je n'inclus pas, je le répète, celle du prince Argoutinsky.

Lors de ces expériences nous avons procédé de façons différentes :

1) Le lecteur se souviendra peut-être d'un moyen de contrôle que nous avions déjà essayé en 1900 : un ruban de toile est passé à travers les manches du médium et celles de ses voisins (ou une de celles de ses voisins), les bouts du ruban étant tenus par d'autres personnes parmi celles formant la chaîne. (*Annales*, 1900, N° 4.)

Voilà, je crois, le meilleur moyen de contrôle pour ces sortes d'expériences. Et si jamais une seule réussissait — si une seule de *mes* expériences avait réussi — il n'y aurait plus qu'à s'incliner devant le fait — *facts are stubborn things*, a dit Alfred Russel Wallace — et à admettre que la preuve du passage de la matière à travers la matière est acquise.

Malheureusement en 1902 — comme en 1900 — cette expérience n'a pas réussi quoique nous y eussions consacré plusieurs séances.

Nous avons eu, il est vrai, quelque chose de pareil à la

séance du 7 mai décrite plus loin en détail. Le ruban de toile étant passé à travers les manches de Sambor ; les bouts en étant attachés ou enroulés autour des poignets des voisins de gauche et de droite du médium (M. de Poggenpohl et moi-même), une chaise est venue s'enfiler sur le bras de M. de Poggenpohl; et nous avons pu constater immédiatement après, à la lumière d'une bougie, que le ruban était passé à travers le dossier de la chaise; et que le bout en était toujours enroulé autour du poignet de M. de Poggenpohl[1].

Malheureusement il n'était qu'enroulé — plus ou moins fortement — mais non attaché. Et quoiqu'on puisse objecter non sans raison qu'il serait étrange que le médium eût pu dérouler ce bout de ruban (avec quoi?), le passer à travers le dossier de la chaise, puis l'enrouler de nouveau autour du poignet de M. de Poggenpohl sans que ce dernier l'eût remarqué (il m'a dit, en effet, plus tard n'avoir rien senti), ce n'est pas encore cela qu'il nous faudrait pour considérer le fait comme nettement prouvé.

Pourquoi, nous demandera-t-on, n'avions-nous pas procédé à cette expérience dans des conditions plus rigoureuses? Mon Dieu, tout bonnement parce qu'elle ne nous avait jamais réussi dans ces conditions, malgré de nombreux essais, et que j'avais fini par désespérer de la voir jamais aboutir. Après l'expérience de M. de Poggenpohl nous reprîmes courage, nous fîmes passer le ruban de toile à travers quatre ou six manches au lieu de deux... mais ce fut sans succès.

2) Nous avons fait passer ce même ruban de toile à travers des ouvertures dans les manches de chemise du médium et de ses voisins, en attachant les bouts. Résultat nul (essayé une ou deux fois).

3) Enfin, il m'a semblé intéressant de tâcher de voir si l'expérience ne pourrait pas réussir dans des conditions rendant

1. A noter encore que la chaise en question avait été placée entre Sambor et moi, et un peu en arrière; que nous avions été informés par coups frappés que l'expérience réussirait; que j'avais entendu la chaise se déplacer (apparemment d'elle-même) et passer du côté de M. de Poggenpohl; et que ce dernier la sentait à son bras peu de temps après. (Je suis à peu près certain que deux chaises presque pareilles avaient été placées derrière le médium.)

le phénomène inexplicable par une simple libération de main, *alors que le médium n'aurait pas connaissance de ces conditions*. On a donc procédé de la façon suivante : un fil noir était cousu à ses deux bouts au bout d'une des manches et au revers de la redingote (même côté) de l'un de nous qui s'asseyait à côté du médium auquel on tâchait de cacher l'existence de ce fil. Il s'agissait de voir si la chaise ne viendrait pas s'enfiler sur le bras du contrôleur sans que le fil fût brisé.

L'expérience (essayée deux ou trois fois) n'a pas réussi ; mais je l'aurais essayée encore sans regret et je la recommande aux investigateurs de l'avenir.

Qui sait, en effet, si l'auto-suggestion (dans un sens négatif) ne joue pas quelque rôle dans la non-réussite de ces sortes d'expériences ?

Je ne le crois pas trop pour ma part, mais je n'irai pas jusqu'à le nier absolument.

Bref, cette méthode-là, l'introduction dans l'expérience à l'insu du médium de conditions rendant le phénomène qu'on a en vue plus difficile à produire par des moyens naturels, me paraît recommandable et peut-être fructueuse.

En définitive la preuve absolue, complète, que nous cherchions nous a fait défaut. Nous avons eu le phénomène « de la chaise » dans des conditions de contrôle excellentes ; au cours de 17 ou 18 séances l'expérience a réussi avec sept personnes différentes [1] qui, toutes, étaient absolument sûres de ne pas avoir lâché la main du médium ; chacune de ces sept fois la « chaîne » avait été indiscutablement formée — autour de la table et sans y toucher — en pleine lumière, et ce n'est qu'après l'avoir formée qu'on éteignait la bougie ; enfin la façon de contrôler les mains de Sambor était, comme d'habitude, des plus satisfaisantes. A part cela, certains incidents qui avaient eu lieu lors d'expériences précédentes (comme le cas de M. Nabokow, décrit dans les *Annales* de 1899, N° 6,

1. M M. Kow, Hagerman (ci-devant secrétaire de l'Ambassade des États-Unis en Russie) et moi-même en 1900 ; M M. de Siebert, prince Argoutinsky, W... et de Poggenpohl en 1902.

p. 359) sembleraient réellement suggérer que ce n'était pas dans une simple libération de la main de Sambor qu'il fallait chercher l'explication de ces incidents si curieux; mais j'admets sans difficulté qu'un phénomène qui bouleverserait, s'il était prouvé, celle de nos conceptions, fruit de l'expérience de chaque moment, qu'on peut peut-être dire la mieux établie, a besoin de preuves plus indépendantes du témoignage humain — toujours faillible — que celles que nous avons pu obtenir.

Au cours de nos dernières expériences, nous nous sommes quelquefois demandé — unanimes comme nous l'étions à repousser l'explication du phénomène par un simple « truc », une simple substitution de mains — s'il ne fallait pas chercher cette explication dans la suggestion (suggestion plutôt mentale que verbale, dont le médium lui-même pourrait ne pas avoir conscience) qui forcerait le voisin de Sambor à lâcher, pour un instant, la main de celui-ci sans s'en douter?

Mais la suggestion sous cette forme inusitée, ne serait-ce pas déjà très curieux?

Je vais maintenant citer un cas particulièrement remarquable du même genre qui ne m'est pas personnel pour montrer à ceux de mes lecteurs qui seraient enclins à m'accuser d'hésiter par crédulité devant la solution la plus simple que mon scepticisme *à rebours*, si je puis m'exprimer ainsi, a décidément quelque fondement dans les faits!

DESCRIPTION D'UNE SÉANCE DE SAMBOR[1]

Au mois de février 1901, une séance de M. Sambor eut lieu dans mon logement. Cette séance, je l'arrangeai à la demande de quelques personnes de mes proches qui désiraient se convaincre [de la réalité] des phénomènes médianimiques de M. Sambor.

Elle avait lieu dans mon cabinet de travail, aux fenêtres duquel je suspendis des rideaux en calicot noir de sorte que la chambre fut plongée dans une obscurité complète. Le mé-

1. Inédit.

dium occupa une place dans la chaîne. Les voisins du médium étaient M. J. Lomatzsch à sa droite, moi-même a sa gauche. Les mains et les pieds de Sambor étaient tenus tout le temps d'une manière satisfaisante.

Les phénomènes commencèrent à se développer bientôt, et divers objets furent transportés. Je n'ai cependant pas l'intention de m'attarder à décrire ces phénomènes, car je désire relater un cas remarquable de passage de la matière à travers la matière, cas qui se produisit le même soir.

M. Lomatzsch, contrôleur de droite du médium, déclare qu'on arrache de dessous lui la chaise sur laquelle il est assis. C'est en redoublant d'attention et tout à fait consciemment que nous continuons à contrôler le médium. La chaise de M. Lomatzsch est bientôt arrachée de dessous lui définitivement, de sorte qu'il est obligé de rester debout le reste de [cette partie de] la séance. Quelque temps après, M. Lomatzsch déclare qu'on tâche de lui suspendre la chaise sur la main avec laquelle il tient Sambor. Après quelques essais de ce genre la chaise disparaît subitement du bras de Lomatzsch et au même moment je sens une légère pression sur mon bras gauche (sur celui de mes bras qui était uni non au médium, mais à mon voisin de gauche, M. A. Weber), après quoi je sens que quelque chose de lourd est suspendu à mon bras. Lorsque la bougie eut été allumée nous vîmes tous que mon bras gauche avait été passé à travers le dossier de la chaise; de cette façon la chaise était suspendue précisément sur celui de mes bras qui était uni non à Sambor, mais à mon voisin de gauche. Je n'avais pas lâché les mains de mes voisins durant toute la séance. Nos mains avaient été jointes lorsqu'il y avait encore de la lumière, et la chaîne n'avait pas été rompue pendant toute la séance.

F.-F. Erfurt, J.-J. Lomatzsch, Ad. Weber.

M. Weber, parent de M. Erfurt, est, à ce qu'il m'informe, étudiant de l'Institut technologique.

Une expérience pareille se passe presque de commentaires. Et si elle n'élimine pas définitivement au profit du

« passage de la matière à travers la matière » la « suggestion » sous une forme bien extraordinaire comme explication de ces étranges phénomènes, du moins rend-elle pareille explication encore moins probable et, jointe à quelques autres incidents épars par-ci par-là, tend-elle à nous impressionner dans un sens favorable à la réalité du phénomène le plus extraordinaire peut-être que puisse concevoir l'esprit humain.

Je ne puis me prononcer plus catégoriquement.

Malheureusement c'est le seul cas du genre que je connaisse. Il peut y en avoir d'autres, mais voilà : grâce à l'incurie de la très grande majorité des personnes qui ont « expérimenté » avec Sambor, ces cas se sont perdus et probablement sans retour.

L'expérience suivante, que je tiens également d'un témoin oculaire, est bien moins probante, évidemment; mais elle est frappante quand même :

Le 26 mars, à une séance de Sambor, j'étais assis à sa gauche, mon camarade Petrowsky à sa droite. La lumière était suffisante pour faire voir tout le monde et tous les objets. Dans ces conditions une chaise s'enfila tout d'abord sur le bras de Pétrowsky qui, alors que je la voyais, sentait la chaise suspendue à son bras et le déclara à haute voix. Après cela Sambor approcha le bras de Petrowsky, avec la chaise suspendue dessus, du mien et me dit, étant en trance, de lui tenir la main plus fort; puis la chaise qui était suspendue me frappa sur le poignet de la main droite, après quoi je ressentis comme un coup au-dessus du coude et déclarai que la chaise s'était enfilée sur mon bras, ce dont nous nous assurâmes à la lumière.

E. Lider.

24 avril 1902.

M. Lider est étudiant de l'Institut des Mines.

Il me reste à ajouter que j'ai de nouveau procédé, à plusieurs reprises, au cours des séances de l'hiver dernier, à



des expériences sur les « nœuds à la Zœllner », mais sans plus de succès qu'avant[1].

Quelque temps avant le départ de Sambor, de Saint-Pétersbourg, au mois d'avril 1902, je commandai deux anneaux entiers en bois différent; je les fis photographier et je les remis au médium lui demandant, lorsqu'il serait rentré chez lui, à Radomysl, de « tâcher » de faire en sorte que ces anneaux pénétrassent l'un dans l'autre.

Je dois ajouter qu'il m'avait souvent dit que c'était chez lui, au milieu des siens, que les plus frappants de ses phénomènes se produisaient; il m'avait plusieurs fois invité à venir à Radomysl, me promettant de me donner toutes facilités pour bien observer et contrôler ce qui se passerait; et il avait été à peu près décidé que je viendrais chez lui à la fin de l'été de 1902. — Sambor a pris mes anneaux, est parti pour Radomysl bientôt après, et y est mort.....

Je suis à peu près sûr, du reste, que l'expérience n'aurait pas réussi.

Je vais aborder maintenant deux séances particulièrement réussies que j'ai eues avec le même médium aux dates du 7 et du 13 mai 1902. — Elles ont fait partie de la même série spéciale que celles précédemment décrites dans le présent chapitre; mais, vu l'abondance d'autres phénomènes, nous ne nous sommes pas particulièrement attaché au cours de ces deux séances, aux expériences « de chaises », tout en y revenant de temps en temps.

Les personnes qui y ont pris part me sont très bien connues; la bonne foi de toutes et la compétence spéciale d'une ou de deux ne font pas de doute. Pour ce qui est de leur position sociale, elles occupent toutes différents emplois dans l'administration.

1. Au cours de l'année 1900 j'ai envoyé à Londres, pour être soumis à l'examen d'une personne que je croyais être particulièrement compétente (c'était un négociant en cuirs), le fameux anneau à nœud dont il a été longuement question dans le N° 6 des *Annales* de 1899. S'il a été établi à cette occasion, une fois de plus, que la fabrication d'anneaux de cuir exactement semblables était chose facile, rien de décisif n'a pu être constaté quant à la nature du mien.

M. de Poggenpohl, en outre, est bien connu dans le monde des alpinistes [1].

Séance du 7 mai 1902.

(*Rébus*, 1902, N° 26.)

Étaient présents : MM. D. Schilkine, N. de Poggenpohl, A. Evreinow, prince Argoutinsky-Dolgoroukow, A. Bournaschow, I. Loris-Melikow, Mme et M. Petrovo-Solovovo [2]. La séance avait lieu chez M. Petrovo-Solovovo, dans une petite chambre (dimensions: 6 archines 2 verchoks × 7 archines 4 verchoks [environ 4m,35 et 5m,15]) à deux fenêtres (au troisième) et deux portes dont l'une donnant dans le salon, l'autre dans l'antichambre. Lorsque cette chambre eut été préparée en vue de la séance, il n'y resta absolument aucun meuble, excepté deux petites tables et une grande avec des chaises autour de celle-ci; une armoire remplie de livres de haut en bas et munie de rayons, et un piano placé dans un des coins de la chambre. Après une des parties les plus réussies de la séance un des assistants jeta un coup d'œil derrière ce piano « par acquit de conscience », mais il n'y avait là certainement personne.

Les assistants s'asseyaient autour de la table en formant une chaîne « médianimique », dont le médium faisait partie tout le temps (il s'asseyait le dos tourné au piano mentionné plus haut, à une distance d'à peu près un archine [71 centimètres] de ce dernier). Etaient assis à côté du médium, durant toute la séance, le tenant par les mains et contrôlant ses

1. Dans ce qui suit je me suis attaché à rendre la traduction exacte quant au texte; pour ce qui est des notes j'ai tenu à reproduire toutes celles qui font partie des procès-verbaux signés par tous les assistants; quant à celles qui me sont personnelles, j'en ai usé à ma guise. (Ces dernières sont signées de mes initiales.) J'ai rétabli dans le procès-verbal de la première séance deux passages qui figurent dans le manuscrit original, mais (par inadvertance sans doute) manquent dans le texte imprimé.

2. Parmi ces personnes MM. Schilkine, Evreinow, le prince Argoutinsky avaient assisté à des séances précédentes de la même série et M. Schilkine, de même que MM. Bournaschow et Loris-Melikow, à quelques-une des séances spéciales de 1900. M. P.-S.



pieds : M. Petrovo-Solovovo à sa droite ; M. de Poggenpohl, à sa gauche. Un ruban de toile avait été passé à travers les deux manches de la redingote du médium dont le bout droit avait été également passé à travers la manche gauche de M. Petrovo-Solovovo et était tenu dans la main de son voisin, M. A. Bournaschow, tandis que le bout gauche était attaché ou enroulé autour du poignet de la main droite de M. de Poggenpohl. Lors de la dernière partie de la séance, ce bout avait été passé à travers sa manche droite, comme chez M. Petrovo-Solovovo. Cela se faisait pour le cas où une chaise « passerait » *médianimiquement* « à travers » le bras de Sambor. Les portes de la chambre où la séance avait lieu étaient fermées à clef à l'intérieur. On éteignait la lumière durant la séance, mais cependant pas avant que la chaîne n'eût déjà été formée. De même, lors des intervalles, on ne rompait pas la chaîne ni ne se levait avant que la lumière n'eût été allumée, en vue de quoi un seul des assistants sortait de la chaîne (une fois M. D. Schilkine, M. A. Bournaschow les autres fois). L'obscurité était presque complète : un peu de lumière s'infiltrait toutefois à travers les rideaux des fenêtres, de sorte que les personnes qui étaient assises faisant face aux fenêtres pouvaient distinguer les contours des objets sur leur fond relativement clair. Durant la plus grande partie de la séance on remontait et on faisait jouer une petite boîte à musique (M. A. Bournaschow en avait la charge et, pour le faire, retirait quelquefois, pour peu de temps, ses mains de la chaîne). D'autres fois les assistants chantaient ; durant les phénomènes les plus intenses la force mystérieuse demandait aux assistants, par des coups de convention, de causer ; mais, en général, la séance du 7 mai était remarquablement calme si on la compare aux séances habituelles de M. Sambor, durant lesquelles on chante ou une boîte à musique joue presque sans discontinuer.

La séance consista en plusieurs parties avec intervalles plus ou moins prolongés et dura de 9 heures du soir à 2 heures et demie de la nuit (y compris le souper). Entre autres choses on observa ce qui suit :

1° Une pomme de cèdre, une vieille monnaie en cuivre qui

se trouva être une monnaie persane de 1723, et un portrait photographique d'amateur d'une jeune femme en deuil, inconnue de tous les assistants apparurent à différents moments, venant on ne sait d'où ni de quelle façon, sur la table autour de laquelle [les personnes présentes] s'asseyaient. Tous ces objets, autant que Mme et M. Petrovo-Solovovo le savent, ne se trouvaient pas dans leur appartement jusque-là;

2° Divers objets qui étaient dans la chambre furent transportés sur la table par la force mystérieuse; ainsi: un thermomètre suspendu au mur derrière le piano à une distance d'à peu près deux ou trois archines [1m,42 à 2m,13] du médium; une grande lanterne placée sur le piano et se trouvant à un archine ou un archine et demi [71 centimètres, 1m6] derrière le médium; plusieurs tas de cahiers de notes qui se trouvaient sur ce même piano; un portrait encadré; la bobèche, la bougie et les différentes parties d'un chandelier appartenant au piano et dévissées par la force mystérieuse... On jugeait des transports [d'objets] dans l'obscurité d'après le bruit de la chute des objets sur la table; et lorsqu'on faisait la lumière pendant les entr'actes (sans rompre la chaîne avant que la chambre n'eût été éclairée), on se rendait compte de ce qui avait été transporté;

3° A plusieurs reprises, une sonnette en bronze placée sur la table fut soulevée dans l'air par la force mystérieuse, et tinta bruyamment. A la demande des assistants, elle fut une fois transportée sur le piano (contre lequel elle frappa avec bruit) et, de là, de nouveau sur la table. On se rendait compte de ses mouvements d'après son tintement et d'après ses coups contre le piano et la table;

4° On avait placé derrière le médium des chaises cannées (en bois recourbé) et inoccupées. Une d'elles fut, à plusieurs reprises, soulevée par la force mystérieuse et placée avec bruit sur la table, au milieu des assistants, et sans accrocher aucun d'eux. Sur la table, cette chaise bougeait, tombait et se soulevait à plusieurs reprises; elle se souleva dans l'air de ses quatre pieds, ce qui fut observé sur le fond clair des fenêtres par MM. de Poggenpohl et Evreinow;

5° Une de ces mêmes chaises se trouva suspendue par le

dossier sur les mains jointes du médium et de M. de Poggenpohl. Avant le commencement de la partie de la séance durant laquelle ce phénomène eut lieu, le ruban de toile, passé à travers les manches du médium, avait été, à plusieurs reprises, fortement enroulé autour du poignet de M. de Poggenpohl (comme cela a été dit plus haut) et il resta dans la même position après le phénomène — ce dont les personnes présentes s'assurèrent lorsque la lumière eut été allumée;

6° A la demande des assistants la force mystérieuse arrêta, à plusieurs reprises, le jeu de la boîte à musique placée sur la table autour de laquelle on était assis; après quoi la boîte jouait de nouveau;

7° Plusieurs feuilles de papier blanc, remplacées ensuite par une seule, marquée, et un crayon avaient été placées sur la table. La force mystérieuse y touchait, froissait le papier, le jeta sur les genoux de M. Schilkine (à sa demande) et par terre et écrivait dessus avec le crayon. Tout le monde entendait distinctement le crayon courir sur le papier en pressant fortement dessus, mettre avec bruit un point à la fin de ce qui avait été écrit; après quoi, le crayon était jeté sur la table. Cette écriture se produisit beaucoup de fois. La première fois, deux mots : « Amasis, Sambor » furent écrits sur le revers de la photographie apparue on ne sait d'où, dont il a été question plus haut. Cette fois aussi, on entendit le bruit de l'écriture. Les autres fois, le même nom (?) fut écrit de nouveau, et, lorsque l'on eut décidé, durant le souper, de se rassembler de nouveau le mardi suivant, il fut écrit — autant qu'on pouvait le comprendre — qu'une matérialisation complète aurait lieu mardi. L'écriture était très nette et claire ; mais les mots étaient souvent écrits l'un sur l'autre et s'enchevêtraient;

8° MM. de Poggenpohl et Petrovo-Solovovo et les personnes assises à côté du premier : M. A. Evreinow d'abord, M. I. Loris-Melikow ensuite, — et à côté du second — M. A. Bournaschow, ressentirent, à plusieurs reprises, au courant de la séance, les attouchements d'une main mystérieuse qui les tirait par les vêtements, leur touchait les mains et toucha le visage de MM. Petrovo-Solovovo et Bournaschow, à la de-

mande de ces derniers. Les personnes en question affirment positivement que ce quelque chose qui les touchait faisait l'impression tout à fait nette d'une main humaine, absolument vivante et assez chaude;

9° Une fois, la force mystérieuse défit le nœud du ruban de toile au poignet de M. de Poggenpohl; une autre fois, elle attacha un nœud (mais non un nœud de trois dimensions) sur un cordon dont les bouts avaient été fixés avec des cachets à une carte de visite, en vue d'y obtenir peut-être un nœud à la Zœllner. Cette carte fut arrachée avec force de la main droite de M. Petrovo-Solovovo et de la main gauche de M. A. Bournaschow, et ce dernier ressentit très clairement le contact de doigts. Les assistants demandèrent qu'un nœud fût attaché sur ce cordon, et il fut dit, par coups frappés sur la table, que cela serait fait, et, plus tard, que cela était déjà fait; mais lorsque, cette partie de la séance terminée, la chambre eut été éclairée, on se rappela que le caractère du nœud qu'on désirait obtenir n'avait pas été mentionné dans la demande adressée à la force mystérieuse.

Le portefeuilles de M. Petrovo-Solovovo fut, sans qu'il s'en fût aperçu, retiré de la poche droite intérieure de sa redingote et se trouva ensuite sur la table;

10° A deux reprises la force mystérieuse tira des sons du piano. La première fois, cela eut lieu alors que le couvercle du clavier était ouvert. La seconde fois, les sons se firent entendre après que le couvercle du clavier du piano eut été fermé à clef durant un des entr'actes, la clef restant sur la table au milieu des assistants. D'abord la force mystérieuse commença à jouer une mélodie quelconque sur les notes hautes et prit deux ou trois fois des trilles; ensuite des accords sur les notes basses se firent entendre simultanément avec cette mélodie et, alors que le piano jouait, la boîte à musique placée sur la table se mit à jouer aussi. Tout le phénomène dura pendant quelques minutes. Lorsque cette partie de la séance fut terminée, les assistants s'assurèrent que le clavier était toujours fermé à clef, laquelle était toujours sur la table. Sur le couvercle supérieur du piano (donnant directement accès aux cordes) il se trouvait beaucoup d'objets

divers et il n'aurait pu être ouvert sans que ces objets tombassent à terre;

11° Durant tous les phénomènes qui ont été décrits, le médium était apparemment plongé dans une trance profonde et était très tranquille comparativement à la plupart de ses séances; les phénomènes n'étaient accompagnés d'aucun « remue-ménage ». Ses mains et ses pieds, comme cela a été dit plus haut, étaient tout le temps contrôlés par ses voisins. Une partie du temps sa tête était couchée sur l'épaule de M. Petrovo-Solovovo, ou se trouvait en contact avec lui d'une autre façon, entre autres lors de l'écriture et des mouvements d'objets sur la table. MM. de Poggenpohl, Loris-Melikow et en partie Schilkine, grâce à la position de leurs places dans la chaîne vis-à-vis des fenêtres, pouvaient voir les contours de certains objets sur la table et en observer directement les mouvements. MM. de Poggenpohl et Loris-Melikow virent à plusieurs reprises quelque chose de long, de noir et de mince se détacher du médium pendant les phénomènes et se tendre vers les objets;

12° Pendant un des entr'actes, avant que le médium eut quitté la chambre et après une des parties les plus réussies de la séance, les assistants lui demandèrent de se laisser fouiller. M. Sambor fut déshabillé presque totalement et ses vêtements examinés de la plus minutieuse façon. Cet examen eut pour résultat de convaincre les assistants que le médium n'avait à sa disposition aucun instrument, surtout un instrument dont les dimensions lui auraient permis de soulever dans l'air des chaises entières et de transporter des objets tels qu'une assez grande lanterne et des cahiers de notes. En outre, on fit spécialement attention aux chaussures du médium : elles étaient à boutons, de sorte qu'il eût positivement été impossible de les enlever, puis de les remettre pendant la séance sans que cela fût remarqué [1]. On n'observa également aucun arrangement particulier des semelles.

1. Décidément tout semblait concourir à rendre cette séance particulièrement convaincante, car en général, et surtout les premières années, Sambor portait des chaussures d'une autre espèce et pouvant s'enlever plus facilement. M. P.-S.



Le procès-verbal relève ensuite que Sambor ne pouvait d'aucune façon s'attendre à être fouillé, car cela ne se pratiquait pas d'habitude. Ce procès-verbal est signé de toutes les personnes présentes, dont trois ont ajouté, en plus, des détails supplémentaires.

M. de Poggenpohl dit être « pleinement persuadé » avoir tout le temps contrôlé la main gauche et le pied gauche du médium, « avec lesquels ce dernier ne pouvait décidément pas produire les phénomènes décrits dans ce procès-verbal ». Pour ce qui est de la chaise, elle s'est enfilée sur son bras, dit-il, sans que sa main et celle du médium eussent été séparées et cela s'est passé dans un calme parfait.

M. Loris-Melikow, le plus sceptique de la compagnie, relève diverses circonstances qui lui paraissent évidemment suspectes, quoiqu'il ne le dise pas en toutes lettres. La feuille de papier projetée sur les genoux de M. Schilkine (§ 7 du procès-verbal) l'a été, dit-il, parce que la chaise (transportée sur la table) sur laquelle la feuille se trouvait a été soulevée du côté du médium. Divers sons, tant sur la table que près du piano, lui font apparemment croire que lorsque le piano a joué, c'est qu'il avait été ouvert à l'aide de la clef qui se trouvait sur la table. Cela est possible en effet (voir plus loin le compte rendu de la séance suivante); mais il peut ne pas s'en suivre nécessairement que ce soit le médium qui ait ouvert le piano. Des doigts, dit toujours M. L.-M... ont tâché de détacher le bout du ruban de toile que M. L. M... avait, à un moment donné, attaché à son poignet gauche; puis le ruban a été fortement tiré dans la direction du médium. Enfin, parmi les attouchements ressentis par M. L.-M..., il y en avait de produits avec un objet métallique[1]. On le voit, tout cela n'est pas bien concluant.

Enfin, j'ai cru devoir ajouter quelques mots au procès-verbal pour certifier que, de mon côté du moins, le contrôle avait été parfait; que j'avais tenu la main du médium sur son genou ou sur le mien dans le sens strict du mot; que je n'avais cessé de contrôler son pied droit (sauf peut-être la

1. J'ai aussi éprouvé des contacts ayant ce caractère.

M. P.-S.

toute première partie de la séance où l'apparition de la pomme de cèdre fut le seul phénomène); enfin, que nombre de fois, alors que le crayon écrivait sur la table, que la sonnette volait dans l'air, que la boîte à musique jouait et s'arrêtait sur commande, qu'une chaise était placée sur la table, la tête du médium s'appuyait contre la mienne.

Contrairement à ce qui se passait avec lui d'habitude, il s'était tenu si tranquille, à cette séance si remarquable, que je croyais pouvoir certifier que sa chaise n'avait bougé d'une manière appréciable ni en avant ni en arrière ni de côté.

Séance du 13 mai 1902.

(*Rébus*, 1902, N° 27.)

La séance eut lieu dans la même chambre, les assistants étant les mêmes (la comtesse M. M.-P. était, en outre, présente aux deux dernières parties de la séance). Comme on avait découvert que le verrou d'en haut et celui d'en bas de l'une des moitiés de la porte (à deux battants) qui donne dans le salon se fermaient mal[1], cette porte avait été réparée. L'autre porte donnant dans l'antichambre était restée non seulement fermée à clé, mais scellée durant toute la séance. Avant le commencement de la dernière partie [de la séance], des cachets furent également apposés sur la porte donnant dans le salon; elle était du reste constamment fermée à clé.

Le médium était contrôlé par les personnes suivantes : d'abord M. de Poggenpohl (à sa gauche) et moi-même (à sa droite), ensuite MM. D. Schilkine et de Poggenpohl[2], puis MM. Schilkine et Bournaschow, finalement M. N. de Poggenpohl et moi-même de nouveau. M. Sambor occupait la même place qu'à la séance du 7 mai, mais lors de la dernière partie de la séance il s'assit le dos tourné à la porte donnant dans le salon et le rideau fut baissé derrière lui. On faisait chaque fois passer à travers les manches de la redingote de Sambor

1. Je certifie que cette circonstance ne peut en aucune façon enlever de leur valeur aux phénomènes observés à la séance précédente.
M. P.-S.

2. C'est dans ces conditions qu'eurent lieu presque tous les phénomènes.
M. P.-S.

et de ses voisins, pour le cas où des chaises « s'enfileraient » [sur leurs bras], un ruban de toile dont les bouts étaient tenus par d'autres personnes.

Etant voisin du médium je contrôlais tout le temps son pied droit de mon pied gauche; quant à sa main, je la tenais (au sens littéral du mot) sur son genou. En outre M. Sambor appuyait à plusieurs reprises sa tête contre la mienne ou contre mon épaule, et c'est dans ces conditions que je ressentis le contact des doigts d'une main qui me tirèrent les cheveux durant la dernière partie de la séance et qu'au commencement une sonnette placée sur la table, au milieu du cercle, tintait dans l'air et que le crayon écrivait.

La séance du 13 mai, tout en étant moins riche en phénomènes que la précédente, était tout de même très intéressante. Les « apports » — cas d'apparition dans la chambre où avait lieu la séance d'objets qui, autant qu'on pouvait en juger, ne se trouvaient précédemment ni dans cette chambre ni dans notre logement — en furent un des traits caractéristiques. On peut ranger dans la première catégorie l'apparition à différents moments sur la table, au milieu du cercle, d'un petit verre en argent et d'une tasse en porcelaine dont la place est généralement au salon; dans la seconde, celle d'une monnaie persane en cuivre, semblable à celle qui était « apparue » à la séance du 7 mai et d'une monnaie du Hanovre de 1837[1].

Tout ce qu'on peut dire de ces apports, c'est que ni au moment même de leur apparition ni avant on ne remarqua rien de suspect dans la conduite du médium; mais si on prend en considération le fait que Sambor ne fut pas fouillé à la séance du 13 mai et qu'en outre dans les intervalles des différentes parties de la séance les assistants passaient dans ce même salon où le verre et la tasse mentionnés plus haut se trouvent en général, il est évident que par eux-mêmes ces apports sont absolument dépourvus de tout caractère probant et n'acquièrent quelque importance que rattachés à d'autres faits plus difficilement explicables[2].

1. Et d'un petit œuf de Pâques peint, à ruban. M. P.-S.

2. Ces mêmes observations s'appliquent à la séance du 7 mai, Sambor n'ayant été fouillé qu'après les apports d'objets.



Au nombre de ces faits sont :

1° Le tintement à plusieurs reprises, dans l'air, de la sonnette.

2° L' « écriture directe » sur la couverture d'un cahier de notes placé sur la table et *sur la surface* d'une enveloppe cachetée apportée par l'un des assistants. Les phrases écrites dans le premier cas se rapportaient, à ce qu'il paraît, à la façon de conduire la séance ; mais là, plus encore qu'à la séance du 7 mai, les lignes s'enchevêtraient l'une dans l'autre, de telle façon qu'il était impossible de déchiffrer ce qui avait été écrit.

Dans le second cas, le prénom de la personne qui avait apporté l'enveloppe fut écrit trois fois et son profil [très ressemblant. — M. P.-S.] dessiné.

Des expériences d'écriture dans une bouteille en verre cachetée et dans un coffret en fer fermé à clef ne réussirent point. Les deux objets furent jetés par terre et la bouteille se brisa.

3° Des cahiers de notes placés sur le couvercle supérieur du piano et assez loin du médium pour qu'il fût impossible à ce dernier de les atteindre à l'aide des dents étaient transportés sur la table au milieu de la chaîne. Une balalaïka [espèce de guitare] d'enfant posée sur le couvercle inférieur du piano fut également transportée sur la table et joua, c'est-à-dire la manivelle fixée dessus tourna. Il me semble que lors de ce phénomène la tête du médium s'appuyait également sur mon épaule, mais je ne puis m'en porter garant.

4° Des attouchements d'une main furent ressentis plusieurs fois — par moi-même entre autres.

Durant la dernière partie de la séance, la seule où la lumière était assez forte pour qu'on pût distinguer la surface de la table et les silhouettes des assistants (le reste du temps, l'obscurité était presque complète), alors que j'étais assis à la droite de Sambor j'éprouvai des contacts de caractère différent à travers le rideau qui était suspendu derrière lui et le recouvrait de temps en temps. Plusieurs des assistants ont déclaré avoir vu le médium me pousser avec la tête. Tout en n'en doutant pas, je dois cependant indiquer que j'ai ressenti

en même temps des attouchements ayant le caractère d'une main humaine, entre autres alors justement que Sambor s'appuyait avec la tête contre mon épaule.

5° La veille de la séance, j'avais reçu en cadeau une chaîne de montre. Un anneau est fixé à l'un des bouts de cette chaîne et un petit œuf se trouve sur cet anneau. Sambor voyait cette chaîne pour la première fois ; en outre, je l'avais mise de telle façon que les deux bouts en étaient cachés dans les deux poches du gilet. Il est donc très probable qu'avant l'incident qui va être décrit Sambor n'avait même pas vu le petit œuf en question.

Pendant une des parties de la séance, on entendit dans l'obscurité le bruit de la chute d'un petit objet. Lorsqu'on eut fait la lumière il se trouva que cet objet était précisément le petit œuf. Il faut ajouter qu'il est mis sur l'anneau de telle façon qu'il est difficile de l'enlever d'une main, même à la lumière ; cependant dans le cas présent cela avait été fait (apparemment) dans l'obscurité et d'une manière tout à fait inaperçue [1].

Il n'y eut pas de chaise suspendue au bras [du médium] à la séance du 13 mai, pas plus que le piano ne joua ; cependant, d'après certains indices on avait tenté d'en approcher et des tentatives furent apparemment faites pour jeter à terre les objets qui se trouvaient sur le couvercle d'en haut, mais ce fut sans succès. Le piano avait été fermé à clef dès le commencement et la clef mise dans un coffre-fort qui se trouvait dans une autre chambre.

Il faut encore noter l'apparition sur la table, au milieu de la chaîne, d'une petite boîte en métal qui se trouvait jusque-là sur une tablette fixée au mur à une distance assez grande du médium pour qu'il lui fût absolument impossible de l'atteindre de l'endroit où il se tenait assis. Il reste à ajouter

1. J'avais cependant éprouvé, avant cet incident, des contacts assez prolongés à la poitrine, contacts d'un caractère indéfini ; mais je ne les interprétai pas alors comme une tentative de faire quelque chose avec la chaîne. Je dois ajouter que cette chaîne n'avait pas été passée à travers une des ouvertures du gilet, de sorte qu'en général elle aurait pu, être enlevée, puis remise sans que je l'eusse remarqué.

M. P. S.



que la position de la boîte avant la séance n'avait pas été remarquée; c'est pourquoi ce qui a été dit plus haut sur les apports peut s'appliquer à ce cas. On constata, le lendemain matin, que les pièces de monnaie qui se trouvaient dans la boîte étaient répandues par terre; une d'elles était sur le rebord de la cheminée et une autre sur le piano, à une distance de plusieurs archines l'une de l'autre.

L'attitude du médium à la séance du 13 mai avait été en général très calme...

M. PETROVO-SOLOVOVO.

Mai.

Approuvé : W. ARGOUTINSKY, A. EVREINOW, N. DE POGGENPOHL, D. SCHILKINE, BOURNASCHOW, B. PETROVO-SOLOVOVO, I. LORIS-MELIKOW.

[Des deux observations qui lui étaient personnelles ajoutées par M. Loris-Melikow à ce compte-rendu je n'en retiens qu'une qu'il reconnaît du reste lui-même pouvoir manquer d'importance — à savoir : lorsque le ruban de toile eut été passé à travers les manches de la redingote de Sambor et avant que j'eusse eu le temps de le passer à travers ma manche gauche, Sambor en retira un bout d'à peu près un mètre de long de sa manche droite et le fourra dans sa poche][1].

Telles ont été ces deux séances qui nous ont laissé à tous, la première surtout, une impression ineffaçable. Le fait est que le compte-rendu qui en a été fait (par M. Schilkine en majeure partie), quelque excellent qu'il soit, n'en donne pas une impression suffisante. Les phénomènes étaient du reste si abondants qu'il eût été bien difficile de les décrire tous. A un certain moment on avait bien l'impression qu'en continuant encore on pourrait obtenir des résultats véritablement fantastiques. Mais il était déjà très tard et nous mîmes fin à la séance peut-être prématurément.

Si nous avions su que c'était l'avant-dernière!...

A propos des attouchements de mains, dont quelques-uns

1. Je doute que Sambor l'ait fait chaque fois. M. P.-S.

très nets et ayant indubitablement un caractère *humain*, que j'ai ressentis à maintes reprises aux deux séances en question, je puis faire une remarque curieuse et instructive qui montrera à quel point il faut se garder, dans ce domaine, de conclusions négatives prématurées — et même de celles qui n'en ont pas l'air. Ainsi avant la date du 7 mai 1902 j'avais déjà assisté à plus de 100 séances avec Sambor, et à une seulement[1] il m'avait été donné de ressentir des contacts venant, à n'en pas douter, d'une main « matérialisée » ou prétendue telle. C'était à cette merveilleuse séance chez M. Borton (B-n) que j'ai décrite en quelques mots dans le N° 6 des *Annales* de 1899. Malheureusement cette séance-là se trouvait être comme exprès à peu près la seule où on pouvait *raisonnablement* supposer la présence d'un *compère* en dehors du « cercle » — quoique je sois loin d'en être sûr. Coïncidence fâcheuse ! me suis-je dit quelquefois. Cette séance chez M. Borton avait eu lieu au commencement de 1899. Il m'a fallu attendre près de trois ans — et passer par près de 60 séances — pour éprouver une sensation analogue — et dans des conditions bien meilleures, puisque toute idée de compèrage devait être cette fois considérée comme rigoureusement exclue.

Ce petit fait est instructif.

Pour en revenir au procès-verbal de la séance du 7 mai — quelque consciencieux et quelque long qu'il soit — je doute fort qu'il entraîne la conviction des lecteurs sceptiques. Et ce sera justice. Il faut avoir assisté soi-même à des faits pareils pour y croire. Et encore !...

C'est ainsi qu'on peut nous demander — et avec un semblant de raison — sur quoi nous nous basons pour croire que

1. A deux au plus (voir *Annales* 1899, n° 6. p. 333, lignes 31-32) ; et encore quoique le contact que je ressentis alors semblât bien produit par des doigts d'une main, il avait un caractère bien fugace ; en plus, je n'étais pas assez sûr de l'autre voisin du médium. Je n'ai jamais vu (au moins nettement vu) de mains « matérialisées » avec Sambor. D'autres ont été plus heureux. M. « Mstislavsky » (pseudonyme d'un officier que je connais) dit avoir vu, à une séance de Sambor, quelque chose qui ressemblait à un bras d'enfant, mince et de couleur brune, se terminant par un poing, sortir du côté gauche du médium et frapper par deux fois sur la main gauche du contrôleur de gauche (qui vit également ce « quelque chose ») jointe à celle de M. « Mstislavsky » (*Rébus*, 1901. n° 49, p. 440.)



les mains de Sambor n'étaient pour rien dans les phénomènes ?

C'est, à mon avis, la seule objection *raisonnable* qu'on puisse nous faire. Car je me refuse à discuter sérieusement l'hypothèse d'une action des pieds [1] ou de la tête de Sambor. Ses mains seules pouvaient être en cause.

Ma réponse sera d'abord d'un ordre général. Et ce sera celle-ci : j'ai été voisin de Sambor un nombre incalculable de fois. Un très grand nombre de mes amis et connaissances l'ont également tenu. Que les séances fussent bonnes ou mauvaises, le contrôle des mains n'a presque jamais varié : il était toujours bon, le plus souvent parfait. Jamais, au grand jamais, je n'ai remarqué quoi que ce fût qui ressemblât à une tentative de substitution d'une main à l'autre. Jamais, je crois, je n'ai entendu un récit de première main tendant à faire croire que pareilles tentatives eussent été remarquées (quant aux témoignages de deuxième ou de troisième main, on me permettra de ne pas m'y arrêter). Quelquefois le médium se débattait, tâchait d'arracher sa main de celle du contrôleur — mais c'était tout.

Et notez que Sambor n'est pas le seul médium avec qui j'ai expérimenté. Il m'est arrivé, à moi aussi, de contrôler Eusapia : eh bien ? j'ai vu de suite à quel point ce contrôle-là était différent de celui auquel Sambor m'avait habitué !

Sambor aurait-il vraiment pu nous faire tenir, à M. de Poggenpohl et à moi (ou à M. de Poggenpohl et M. Schilkine évidemment) une seule de ses mains, alors que le *ruban de toile* aurait — dans certains cas du moins — rendu impossibles les mouvements tant soit peu accentués de son autre bras sans éveiller l'attention d'un de nous ? alors que j'ai moi-même, au cours de la séance du 13 mai, vérifié plusieurs fois à l'aide d'une de mes mains la position des mains jointes de M. de Poggenpohl et de Sambor (je l'ai fait, entre autres, alors que je contrôlais le médium de l'autre côté) ? alors qu'à plusieurs reprises, les phénomènes commençaient immédiatement après que la lumière avait été éteinte ? alors que pas une

1. Non pas que je croie maintenant le contrôle des pieds par les pieds (chaussés) bien efficace en général, à moins qu'une attention particulière n'y soit consacrée par les voisins du médium.

fois durant ces longues heures la main de M. de Poggenpohl ne s'était rencontrée avec la mienne, ce qui aurait été bien difficile à éviter à la longue si nous avions tenu tout le temps la même main?

Et pourtant je suis prêt à reconnaître que pour des expériences de ce genre il serait désirable de procéder de telle sorte que l'authenticité des phènomènes ne dépendît pas de la conviction seule de deux personnes qu'elles n'ont pas tenu la même main du médium. Plus les résultats obtenus sont frappants, plus nous sommes en droit d'exiger pour les expériences un contrôle particulièrement rigoureux, sans pour cela faire violence aux conditions que semble exiger la production des phénomènes.

Si la déplorable mort de Sambor n'avait mis fin à tous projets de ce genre, j'aurais peut-être proposé d'adopter pour la prochaine série de séances un des moyens de contrôle suivants, sur lesquels je serais heureux de connaître l'avis des personnes compétentes en ces matières :

1° Pour le cas où la lumière — du moins une lumière *digne de ce nom* — serait absolument défavorable à la production des phénomènes[1], ne pourrait-on pas mettre la vérification de la position des mains du médium à la portée de tous les assistants, en fixant à ses manches des bandes de carton ou de toile enduites d'une matière lumineuse quelconque ?

On pourrait appliquer ces mêmes bandes lumineuses aux jambes du médium [2].

2° Afin d'être toujours à même de distinguer la main droite du médium de sa main gauche ne pourrait-on pas, par exemple, mettre un gant à l'une d'elles?

1. C'est décidément mon expérience avec Sambor, quoique d'autres observateurs paraissent avoir été plus heureux. Même quand quelque chose se produisait à ses séances à une certaine lumière (ce qui était très rare), cette lumière était presque toujours notoirement insuffisante pour bien observer. (Je le répète, ce n'est là que *mon* expérience.) En fin de compte j'avais fini par renoncer à avoir avec lui des *light séances*.

2. C'est ce que nous avons fait. l'hiver dernier, pour un médium polonais, Jan Guzik (Janek), venu à Saint-Pétersbourg. L'apposition de ces bandes lumineuses à ses jambes a été suffisante pour mettre fin à des « matérialisations » d'un caractère particulier et très rudimentaire qui se produisaient à ses séances...



3° Enfin, ne serait-il pas possible, sans nuire aux phénomènes, de remplacer les deux contrôleurs du médium par un seul, lui tenant lui-même les deux mains, les autres assistants formant la « chaîne » entre eux?...

On pourra m'objecter : « Mais pourquoi n'avez-vous pas essayé de tout cela vous-même au cours de vos cent et quelques séances? »

Je répondrai à cela tout d'abord que j'étais loin d'avoir la direction de toutes ces séances. La plupart d'elles ont dû avoir lieu dans le cercle du général B... convaincu lui-même de la réalité des phénomènes médianimiques, ainsi que beaucoup des personnes qui prenaient part aux expériences. Le désir de ne pas paraître importun, de ne pas froisser telle ou telle des personnes présentes en semblant mettre en doute l'efficacité de son contrôle, etc., ont pu me gêner quelquefois. D'autres fois c'était le médium lui-même que je ne voulais pas froisser [1]. Je ne veux pas affirmer que je n'aurais pas dû montrer parfois plus de sans-gêne, au contraire! mais je demande qu'on considère les raisons énumérées plus haut comme des circonstances atténuantes.

Je me sentais les coudées beaucoup plus franches dans le cercle que je formai en février 1900, avec le concours de M. Schilkine. En communion d'idées presque parfaite avec lui sur tous les points, je pouvais, plus à mon aise, modeler les expériences. Et, cette année, c'était mieux encore. Et cela aurait marché de mieux en mieux sans la mort de Sambor...

Mais il y avait encore une autre raison. On peut recourir à des moyens de contrôle nouveaux quand on a quelque chose à contrôler — or, ce quelque chose manquait très souvent tout à fait. A quoi nous aurait servi de prendre avec Sambor

1. N'empêche que celles de ces séances qui ont eu lieu chez le général B... m'ont laissé le meilleur souvenir, même lorsque rien ne s'y passait. L'accueil plein de cordialité du maître de la maison, l'intérêt de sa conversation, sa constante bonne humeur, l'animation pleine d'entrain qui ne manquait jamais de régner pendant le souper qui suivait la séance, contribuaient singulièrement à l'attrait de ces soirées. J'ignore si ces lignes tomberont jamais sous les yeux du général B...; mais qu'il me laisse, en tout cas, lui dire toute la reconnaissance que je lui porte et toute la respectueuse amitié que je ressens pour lui.

des précautions spéciales, alors que, très fréquemment, il ne se produisait absolument rien — après quatre ou cinq heures d'attente — même dans les conditions ordinaires ?

En évaluant à 105 le nombre de mes séances avec Sambor il y en a eu pour sûr 50 ou 55 d'*absolument* nulles, soit la moitié ; mettons 50, quoiqu'il y en eût eu plus.

Sur les 55 autres, il y en a eu bien 25 ou 30 où il s'est passé très peu de choses. Sur les 30 ou 25 qui restent, il y a plusieurs séances réussies consacrées aux chaises où très souvent rien d'autre ne se passait, et quelques-unes qui ont eu lieu dans les locaux du Cercle spiritique de Saint-Pétersbourg, où j'avais les coudées moins franches, certes, que chez le général B... On voit qu'il ne reste pas grand'chose... Et, pourtant, je suis loin d'être complètement innocent en la matière ; je n'ai pas profité de toutes les occasions ! *Meâ culpâ*. Oui, sans doute...

Ces séances, totalement ou presque totalement nulles, venaient quelquefois par séries, et alors l'effet était véritablement décourageant. Si c'est là un bon médium, que doivent donc être les mauvais ? me suis-je quelquefois demandé. La plupart des séances du cercle du général B... étaient de ce genre-là, à tel point que j'en étais venu à regarder l'excellent souper qui clôturait la séance comme la partie la plus agréable, et la plus intéressante de la soirée. Et les *sittings* de Sambor n'étaient pas, je le répète, comme celles de Mrs. Corner, née Cook, qui vous matérialise et vous dématérialise deux « esprits », l'un visible, l'autre seulement parlant, en trois quarts d'heure ou même moins. Avec Sambor, on en avait pour son argent. On se réunissait vers les 8 heures et demie, on commençait à 9, et on finissait à 1 heure et demie, à 2 heures, quelquefois même plus tard.

Comment expliquer cette maigreur relative des résultats ? Elle tenait d'abord, peut-être, au très grand nombre de séances que Sambor donnait durant l'hiver, s'épuisant à y consacrer presque toutes ses nuits. Et cela, chaque hiver, depuis celui de 1897-1898 ! Je crois aussi que je n'ai pas été très heureux au point de vue de la composition de mon cercle habituel, celui du général B... Pour le charme personnel de

quelques-uns de ses membres, pour leur incroyable patience, pour le sérieux de leur attitude, ce « cercle » aurait rendu des points à n'importe quel autre; mais — comme je l'ai déjà dit ailleurs — il devait se trouver dans l'organisme d'un de ses membres ou de la plupart d'entre eux « des éléments insaisissables et impondérables qui exerçaient une influence négative sur les manifestations » (*Annales*, 1899, n° 6, p. 324). Car, je crois qu'avec Sambor, plus encore peut-être qu'avec un autre médium, les résultats dépendaient beaucoup de la composition du cercle.

Au point de vue sceptique, ce résultat négatif d'un très grand nombre des séances de Sambor ne sera pas, je crois, très facile à expliquer.

Qu'une séance nulle puisse rendre quelquefois plus mystérieux encore les pseudo-phénomènes d'un faux médium, je ne le nie certes pas. Mais alors il y en aura une sur quatre, sur trois, sur deux. Il n'y en aura pas neuf sur douze (voir au commencement de cette étude) ou même dix sur dix [1], surtout quand chaque séance dure trois, quatre ou cinq heures.

Mais, me demandera-t-on, la rigueur du contrôle n'était-elle pour rien dans les différences des résultats? A cela je ne répondrai que ceci : à mes deux meilleures séances, celles du 7 et du 13 mai 1902, les conditions de contrôle étaient aussi — à première vue, du moins — particulièrement bonnes. Cela me dispense de continuer.

Je me rappelle, dans un ordre de faits un peu différent, un curieux incident. A une séance chez le général B., en 1900, si j'ai bonne mémoire (le médium étant par exception assis en liberté derrière un rideau), nous avons entendu pendant quelques instants la voix du soi-disant « Friedrich [2] ». Le lecteur sait que je suis très sceptique sur le chapitre de ces

1. Expérience de M. le général P. dans le « cercle » de feu M. Rakoussa-Soustchevsky, un spirite très convaincu, par parenthèse.

2. Voir, sur l'apparition de « Friedrich » à MM. de S-n et Boujinsky, le n° 1 des *Annales* de 1900. La remarque que j'ai ajoutée à mon article, alors que les épreuves en étaient déjà prêtes, à la page 17, est incomplète (je l'ai, du reste, complétée dans une lettre adressée au « Light »); j'aurais dû dire que la disposition des chambres de l'appartement de M. Bou-

« voix directes » (*Annales*, 1899, n° 6, p. 336). Et, cependant, cette fois je fus impressionné par ce que j'entendis. Cette voix forte, brève et saccadée ne me semblait pas du tout rappeler celle du médium. Cela pouvait passer à juste raison pour une assez bonne « performance », surtout en comparaison avec le chuchotement passablement suspect — quelquefois plus que suspect — d' « Olia ».

Eh bien ! c'est la seule et unique fois que j'ai entendu parler « Friedrich »...

Comédie encore que tout cela, m'objectera-t-on. Soit; mais alors il faut bien le dire : Sambor était un comédien consommé[1].

Parlait-on devant lui de La Rothe, à laquelle, paraît-il, on ne tient pas les mains du tout pendant les « apports » (?!) ou d'Eusapia, à qui on les tient mal, — Sambor s'en étonnait et demandait pourquoi les spirites le toléraient.

Et il était certes dans le droit de s'en étonner, lui qui se laissait tenir les mains de la façon la plus satisfaisante.

Éteignait-on un peu trop tôt la bougie au moment de former la chaîne, — non seulement Sambor ne s'opposait pas à ce qu'on la rallumât, mais je crois bien qu'il lui arrivait à lui-même d'appeler là-dessus, le premier, l'attention des assistants.[2]

Lui demandait-on au cours d'une séance particulièrement

jinsky permettait facilement d'introduire un complice du dehors, la clef ayant été laissée sur la porte d'entrée. Cette observation faite, je dois ajouter que rien ne *prouve* que le rôle de l' « esprit » ait été joué à la séance en question par un être humain en chair et en os. — Après un intervalle assez long, « Friedrich » se serait de nouveau « matérialisé » ce printemps. Les détails me manquent encore; mais, *d'après ce qui m'est revenu à ce sujet au moment où j'écris ces lignes*, si l'un de ces cas d'apparition de « Friedrich » paraît suspect, l'autre peut avoir été remarquable. Je ne puis en dire plus en ce moment.

1. Les incidents suivants me sont personnels; peut-être ne faut-il pas trop les généraliser de crainte de tomber dans l'exagération; peut-être Sambor n'a-t-il pas donné toujours et partout les mêmes facilités aux observateurs. Je crois cependant que tous ceux qui ont expérimenté avec Sambor un temps suffisamment long seront de mon avis. Pour ce qui est de moi, je lui garde une reconnaissance sincère de son attitude à mon égard comme expérimentateur. Je serais un ingrat si je ne le proclamais hautement.

2. N'empêche qu'il se trouve des gens pour mettre les phénomènes

bonne — celle du 7 mai 1902 — de se laisser fouiller, Sambor se dévêtissait en un clin d'œil de la meilleure grâce du monde.

Je pourrais citer encore des incidents analogues.

Une des originalités de Sambor, c'était la façon dont il parlait des spirites. Il s'en moquait souvent — des fanatiques, du moins — racontant sur leur compte des histoires burlesques. Il n'affichait pas toujours, du reste, un respect exagéré pour ses « esprits » eux-mêmes. Il est juste d'ajouter que les sceptiques à outrance avaient aussi souvent une bonne part de ses quolibets ou même de son indignation. Cette indignation était-elle justifiée ? Je crois qu'elle pouvait l'être *dans certains cas* et l'infaillibilité de certains sceptiques me laisse aussi incrédule que celle de beaucoup de croyants. Et je ne suis pas sûr, en effet, que dans leur attitude à l'égard de Sambor certains de ses adversaires n'aient jamais fait violence aux règles du bon sens — ou même de la bonne foi. (Voir, entre autres, un incident que M. Chlopicki, de Varsovie, décrit dans un article consacré à Sambor dans la *Revue spirite* de 1895, p. 94.)

Fait qui intéressera les personnes pieuses qui mettent au compte de « l'Esprit Malin » les phénomènes médianimiques, Sambor était, autant qu'on pouvait en juger, un homme religieux, sincèrement et sans affectation. Il commençait quelquefois ses séances par une prière, une prière d'un style assez élevé, qui aurait été écrite « directement » à une séance apparemment très remarquable, il y a de cela quelques années. Ai-je besoin d'ajouter que jamais un compte-rendu n'en a été publié [1] ? J'oubliais que c'était généralement la règle... D'autres fois, c'étaient les « esprits » eux-mêmes qui invitaient les assistants à prier. Il en a été ainsi, par

de « chaises » sur le compte d'une bougie éteinte avant la formation de la chaîne. A en juger par les récits de Sambor, de bonnes gens mettaient même des incidents analogues à profit pour glisser eux-mêmes un bras à travers le dossier de la chaise avant de prendre la main du médium.

1. A cette même séance, d'après ce que j'ai entendu dire, « Olia » se serait adressée à Mme M. P..., une artiste des théâtres impériaux à Saint-Pétersbourg des plus connues, lui demandant de « sauver son médium » et de l'empêcher de s'épuiser à donner des séances tout le temps comme il le faisait. A rapprocher de cela l'incident suivant, dont M. de S-n,

exemple, lors de l'expérience du « cône » décrite plus haut, et un des assistants a, à plusieurs reprises, récité le *Pater*.

Je ne crois pas qu'il ait, de sa vie, fait de mal à une mouche. Du moins, faisait-il certainement l'impression d'un homme bon et incapable de nuire... Mais je m'aperçois que mon étude tourne à l'apologie — et ce n'est, certes, pas mon intention. Je devrai donc dire quelques mots des défauts de Sambor. On l'accusait quelquefois d'intempérance et de cupidité, et je crois, qu'on n'avait pas toujours tort. Du moins, il ne semble pas qu'il ait toujours mené à Saint-Pétersbourg, quand il y venait — de Volhynie d'abord, de la province de Kiew ensuite, pour y passer l'hiver — une existence d'anachorète. Que celui-là d'entre nous lui jette la première pierre qui... Ensuite, il n'était certainement pas particulièrement intelligent, tout en faisant indubitablement l'effet d'être rusé. Enfin — et c'est le principal pour nous — il a dû lui arriver de donner le « coup de pouce » à ses phénomènes. Certains de

dont il a été question dans les *Annales* de 1900, n° 1, à propos de l'apparition de « Friedrich » a été témoin. Voici la lettre qu'il m'a adressée :

« Mon cher ami,

« Tu me demandes de te donner un récit détaillé sur l'épisode qui est survenu à notre dernière séance avec Sambor. Cela n'est ni long, ni trop extraordinaire vu que la voix d'« Olia » — comme tu le sais bien — se faisait entendre bien souvent dans les derniers temps. Néanmoins, si cela peut avoir de l'intérêt pour ton article, je ne suis que trop enchanté d'y contribuer pour ma faible part.

Nous étions cinq personnes à la séance dont je veux parler (les noms des assistants, je crois, n'y sont pour rien). Le médium, exténué par la multitude des séances qu'il avait données pendant l'hiver, se trouvait en transe dans le « cabinet » qu'on lui avait arrangé. Deux heures environ s'étaient écoulées sans qu'on eût un résultat qui semblerait digne d'être mentionné quand, soudain, la voix d' « Olia » se fit entendre pour nous dire que, malgré ses efforts, elle n'arrivait pas à se manifester d'aucune façon, parce que, disait-elle, le médium était trop fatigué. Ensuite, sentant son souffle tout près de mon oreille, nous l'entendîmes qui disait : « Dis-lui que s'il continue le genre de vie qu'il mène, il ne « vivra pas longtemps. Dis-le-lui. » Nous avons certainement fait comme elle le désirait, mais il faut avoir connu le caractère de Sambor pour savoir qu'il n'en continuerait pas moins à « séancer » sans relâche.

« Voilà, mon cher ami, tout ce que je puis te dire sur ma dernière entrevue avec Sambor.

« Bien à toi, « W. S.-n.

« Saint-Pétersbourg, 7 juillet 1902. »

ces « coups de pouce » peuvent être mis au compte de l'état de transe dans lequel le médium se trouvait ou était censé se trouver, et étaient souvent d'un caractère assez anodin[1]; d'autres pourraient se réclamer de circonstances fortement atténuantes. Durant ces interminables heures d'attente passées dans l'obscurité, la tentation de varier un peu la monotonie de ce passe-temps peu divertissant a dû être bien forte, chez le pauvre Sambor. Encore quelquefois au cours des deux ou trois derniers hivers du moins, où tant de séances ont été nulles, complètement nulles, ai-je constaté bien peu de ces « coups de pouce » — conscients ou inconscients. Enfin, il y a des incidents que je ne qualifierai plus d'anodins et qu'on ne peut mettre sur le compte de la « transe » qu'avec beaucoup de bonne volonté, — ou même pas du tout. Je renvoie le lecteur au récit de la production d'un nœud dans un anneau de cuir (*Annales*, 1899, n° 6), où le fait que le médium nous donna sur l'origine de l'anneau des renseignements erronés (d'aucuns qualifieront cet adjectif d'euphémisme) constitue une circonstance très suspecte. Puis, il y a ma seconde séance avec Sambor, au printemps de 1894, où différents attouchements, très distincts, semblaient avoir été produits par le pied déchaussé du médium. Mais là, malgré des présomptions très fortes (encore ne reposaient-elles que sur le témoignage d'un seul des assistants, que je crois, il est vrai, bon observateur), la preuve absolue fait-elle peut-être défaut, — comme dans l'histoire de l'anneau, du reste.

Pour celle-là, serait-ce une hypothèse trop charitable que de suggérer que Sambor pouvait bien ignorer lui-même l'origine de l'anneau qui servit à l'expérience, et n'eut que le tort de lui en attribuer une fausse lorsque la question lui eut été posée et qu'il en eut réalisé l'importance, le phénomène lui-

1. Un cas où, une boîte à musique (à manivelle) jouant dans l'obscurité, un des assistants ayant avancé la tête se serait heurté à celle du médium penchée sur la boîte et apparemment tournant la manivelle à l'aide des dents me paraîtrait un des moins anodins.

Je noterai en passant qu'il arrivait souvent à Sambor de prévenir ses voisins (surtout si c'étaient des novices) qu'il ne répondait pas de certains mouvements qu'il pourrait faire une fois en transe et qu'il ne fallait pas en tenir compte.

même étant authentique?... Le Cercle spiritique de Varsovie avait, je crois, remis un anneau en cuir au médium; peut-être Sambor l'avait-il perdu et remplacé par un autre sans penser à mal?... Tout cela est certainement invraisemblable, mais non, je crois, absolument impossible.

Y a-t-il eu d'autres cas aussi mauvais, cas qui ne me seraient plus personnels? La chose est possible, encore que je n'en sois pas sûr; en tout cas, je n'ai pas de renseignements précis là-dessus. De toute façon ces cas, *s'ils existaient*, me paraîtraient bien peu nombreux comparés au nombre immense des séances données par Sambor de 1894 à 1902[1].

Enfin, il y a certains incidents, plutôt certaines particularités, qui peuvent paraître à bon droit quelque peu suspects sans que pour cela il y ait preuve de fraude ; ainsi, la non-réussite après une série de séances de certaines expériences spéciales semblables à d'autres ayant précédemment réussi, mais présentant un côté défectueux quelconque (côté défectueux le plus souvent, il est vrai, par la faute des expérimentateurs eux-mêmes).

Devrais-je en bonne justice mettre certains cas de « matérialisation » dans la même catégorie — je veux parler des apparitions de « Friedrich »? Il est certain que l'hypothèse d'un compèrage ne semble pas pouvoir être exclue dans le cas décrit dans les *Annales* de 1900, n° 1; et qu'un second cas, auquel je faisais brièvement allusion plus haut (p. 297, note) et dont le *Rébus* du 1-14 septembre 1902 a depuis publié

1. Un incident qui s'est passé à une séance de Sambor à Kiew, en octobre 1894 dont plusieurs des assistants avaient voulu faire une « exposure » pourrait bien n'avoir démasqué que leur propre incompétence, pour ne pas dire plus. Tout n'est pas clair pour moi dans cette affaire; mais l'exactitude rigoureuse des renseignements qui m'ont été communiqués là-dessus impliquerait de la part des accusateurs de Sambor un tel oubli des règles du bon sens, que j'hésite à les en croire capables et préfère leur laisser le bénéfice du doute tout en constatant un fait indéniable : c'est que sur les trois personnes qui à la suite de l'incident en question faisaient paraître dans un journal de Kiew (*Jizn i Iskousstwo*) une lettre accusant Sambor de fraude (sans en donner des preuves) — une lui écrivait immédiatement après pour l'assurer de son dévouement et de sa croyance en sa médiumnité et pour lui dire que si elle avait apposé sa signature au bas de cette lettre accusatrice, c'était surtout parce qu'on le lui avait instamment demandé...

un compte-rendu paraît pouvoir prêter non sans raison au soupçon à ce même point de vue. Mais la *preuve* positive de fraude manque certainement; et je ne suis pas sûr qu'un troisième et dernier cas sur lequel je n'ai encore, au moment où j'écris ces lignes, que des renseignements incomplets, n'ait été bien supérieur aux deux autres[1].

Pour finir, une considération d'ordre général : se peut-il que Sambor, s'il n'était qu'un charlatan, aurait dès le tout commencement renoncé à avoir dans son jeu un aussi formidable atout que celui qu'aurait pu lui donner un contrôle insuffisant des mains? Des médiums réputés authentiques, Eusapia la première, ne se font pas faute cependant de se servir de cet atout-là. Pourquoi Sambor aurait-il agi autrement? Et n'est-ce pas là une circonstance qui parle singulièrement en sa faveur?

Pour ma part, je ne puis me défendre d'un attendrissement en pensant au défunt Sambor. Lui, ce Petit-Russien, ancien employé des télégraphes, dégrossi par les six ou sept hivers qu'il avait passés à Saint-Pétersbourg; cet homme sympathique et sans grandes prétentions (sauf à la médiumnité !) ce peut-il vraiment que la nature aveugle l'eût choisi pour être l'intermédiaire entre notre monde et le douteux Au-Delà ? ou, tout au moins, un autre monde d'êtres dont la nature précise, n'en déplaise aux spirites, serait pour moi une énigme, si j'y croyais absolument?

C'est sur cette parole de doute, — le *doute* n'est-il pas, hélas ! le résultat le plus *certain* des expériences médianimiques? — que je terminerai cet article déjà trop long; mais non sans envoyer, du fond du cœur, un souvenir ému à cet homme bon, simple et énigmatique que fut le médium Sambor.

M. PETROVO-SOLOVOVO.

Saint-Pétersbourg, septembre 1902.

1. Je me propose, si je parviens à me documenter suffisamment sur ces apparitions de « Friedrich », d'en faire le sujet d'un article spécial ici même, si M. le Dr Dariex le veut bien. Pour le moment, je réserve nettement mon opinion là-dessus.



UN CAS D'APPARENCE TÉLÉPATHIQUE

LE FAIT ET L'INTERPRÉTATION

PAR M. HENRI PIÉRON

Préparateur à l'École des Hautes-Études.

Je me suis déjà occupé, soit incidemment, soit d'une façon directe, du problème de la télépathie (1). Ayant été à même d'observer de près, de contrôler et de vérifier un de ces cas qu'on n'hésite pas à attribuer à une communication de nature inconnue entre les esprits humains, et ayant pu en noter toutes les circonstances, je crois utile de le faire connaître aux esprits scientifiques qui s'occupent de ces questions, non comme un cas ayant valeur d'unité dans une somme d'observations, mais comme une coïncidence analysée, et pour laquelle il y a lieu de rechercher une hypothèse convenable.

Exposition du fait, recherche de l'hypothèse, voilà les deux points que nous présenterons[2].

Le fait.

Le 25 juin 1902, je me trouvais l'après-midi au laboratoire de l'Asile de Villejuif; il y avait aussi une jeune fille, Mlle X..., et d'autres personnes; cette jeune fille se trouvait triste,

1. H. PIÉRON. Note sur l'interprétation de la paramnésie. *Revue philosophique*. Août 1902.

2. N. VASCHIDE et H. PIÉRON. Contribution expérimentale à l'étude des phénomènes télépathiques. *Bulletin de l'Institut psychologique international*, mars-avril 1902, p. 117-141.

impressionnable, et pleurait même, sans trop savoir pourquoi, disait-elle. Préoccupée, on lui demanda ce qu'elle avait; elle répondit qu'elle pensait à une jeune fille malade. On chercha et on parvint à la distraire. (Auditions phonographiques.) Le soir, à 6 h. 35, elle me déclara qu'à 3 h. 7 (je le notai immédiatement) elle avait cru entendre la voix d'une de ses amies, qui était très malade, du nom de Jeanne C..., que je connaissais un peu. Elle n'avait pas vu cette jeune fille, mais elle en avait ressenti une impression étrange. « Elle doit être morte », ajouta-t-elle. Je revis M[lle] X... le lendemain; elle m'apprit aussitôt que Jeanne était morte la veille, vers 4 heures de l'après-midi. Je me suis aussitôt enquis des détails, et par le récit de M[lle] X..., confirmé par plusieurs autres personnes, la famille de Jeanne, la famille de M[lle] X..., les détails purent s'organiser.

M[lle] X... était rentrée chez elle le soir; elle habitait très près de la maison de Jeanne C... (Paris, XI[e] arrondissement). Vers 7 h. 25, près d'arriver chez elle, elle rencontre un ami commun, qui lui apprend que Jeanne est morte; elle rentre chez elle en disant : « Je sais que Jeanne est morte. » Elle demanda aussitôt l'heure. On lui dit : « Vers 4 heures. » L'heure lui est donnée par sa mère, et par une petite-fille qui connaissait Jeanne. L'heure sera confirmée par la mère de Jeanne. A 8 h. 15, M[lle] X... raconte à sa sœur son impression et l'heure à laquelle elle lui est survenue.

Pas d'autres détails le soir.

Le lendemain matin, le frère de Jeanne vint demander à M[lle] X... de bien vouloir aller voir le corps de sa sœur « qui l'avait réclamée toute la journée »; mais la mère de Jeanne lui avait dit que M[lle] X... ne pouvait venir, étant en courses dans des magasins.

M[lle] X... va donc dans la maison de Jeanne C... Là, la mère, M[me] C..., lui raconte ce qui s'est passé la veille : spontanément, Jeanne la demanda à 2 heures. M[me] C... savait qu'elle se trouvait à Villejuif; pour faire prendre patience à sa fille, lui faire croire qu'elle pourrait bientôt venir, elle la trompa, lui disant que M[lle] X... se trouvait en courses dans les magasins, et que, quand elle reviendrait, on irait la chercher:

Jeanne attendit, impatiemment. Tout à coup, à 3 heures juste, Jeanne se mit à crier très fort (entendu de plusieurs personnes de la famille présente); elle ferma les yeux et déclara qu'on lui avait menti, que Mlle X... n'était pas dans des magasins et qu'elle était « loin, à la campagne, qu'elle était triste et qu'elle devait pleurer, mais que ce n'était pas pour elle qu'elle pleurait, qu'elle ne pensait pas à elle, qu'elle était méchante ».

A ce moment, l'agonie commença; ses yeux s'obscurcirent, elle ne vit plus et continua à réclamer incessamment Mlle X..., et elle demanda le plus grand silence afin d'écouter pour l'entendre venir. A 4 h. 4 elle se sent envoler. « Si c'était pour aller voir... » dit-elle, et elle ne put prononcer en entier le nom de Mlle X..., et eut un hoquet. Elle était morte. Ce récit est entièrement exact.

Ainsi voilà le fait brut. Deux jeunes filles sont éloignées : l'une est mourante et appelle l'autre; elle aurait eu une quasi-vision à distance qui aurait produit une action télépapathique, au moment du commencement de l'agonie.

Voyons quelques détails sur Mlle X... et Jeanne C... :

Pendant huit ans, Jeanne C... (âgée maintenant de 19 ans) et Mlle X... (un peu plus âgée) avaient été voisines (habitant dans la même maison). Jeanne C..., d'abord jalouse de Mlle X..., la détestait violemment et cherchait à lui nuire; cependant elle subissait vis-à-vis d'elle une étrange attraction et la suivait parfois sans pouvoir s'en défendre. Peu à peu, la haine se transforma en une véritable passion d'amitié, jalouse et exclusive; elle obéissait entièrement à Mlle X..., la désirait toujours près d'elle, et ne pouvait souffrir qu'aucune personne l'approchât, que ce soit des parents, soit de Mlle X..., soit de Jeanne C... même. Récemment la famille avait déménagé pour habiter un peu plus loin. Jeanne C... était devenue tuberculeuse au mois d'avril 1901. Depuis une quinzaine de jours on attendait sa fin. Elle était devenue très méchante.

Elle voulait constamment avoir près d'elle Mlle X... qui n'y alla que fort peu. Une fois, elle voulut aller voir Mlle X... chez elle, mais elle tomba en voulant descendre son escalier; elle voulait s'y faire porter; elle ne faisait que désirer la voir et

la garder. Sa passion semblait s'accroître avec les progrès de la phtisie.

Mlle X..., sensible et intelligente, ne partageait pas la passion de Jeanne C..., mais se sentait touchée par un tel attachement. Elle ne pouvait que rarement aller voir Jeanne C... et le faisait par bonté. Elle avait les pleurs faciles et se trouvait à certains jours, sous des conditions diverses (temps, sommeil de la nuit précédente, préoccupation, etc.), impressionnable à l'excès. Elle savait que Jeanne C... était perdue à très bref délai. Elle déclarait cependant que, la voyant durer encore, elle croyait qu'elle vivrait encore quelque temps.

Au moment où elle eut son impression étrange, un peu contrariée, elle lisait, au laboratoire, des travaux sur la circulation sanguine. A 4 heures elle causait et se préparait à voir marcher le phonographe.

Elle fut troublée assez longtemps après l'annonce de la mort de Jeanne C... Elle alla par une grande chaleur à son enterrement, et assista à une lugubre mise en bière (le cadavre répandait déjà une odeur nauséabonde).

Scrupuleuse naturellement, elle se reprochait un peu de n'avoir pas été plus affectueuse pour Jeanne C..., de n'avoir pas été là au moment de sa mort; elle se sentait remuée par une passion qui avait duré jusqu'au hoquet de la mort. Au bout d'une quinzaine de jours ces préoccupations disparurent.

L'Interprétation.

Il y a deux faits à interpréter, celui qui concerne Jeanne C... et celui qui concerne Mlle X...

En ce qui concerne Jeanne C..., la première hypothèse est une hypothèse de vision à distance. Il y aurait un phénomène de lucidité comme on en constate chez les mourants; alors qu'on lui disait que Mlle X... était dans des magasins, elle l'aurait vue à Villejuif où elle était réellement.

Mais cette vision serait bien vague. Elle déclara que Mlle X était loin, à la campagne. Villejuif est bien la campagne, mais Mlle X... était dans un laboratoire clos. Jeanne C... savait d'ailleurs que Mlle X... allait à Villejuif, mais elle n'en parla pas;

elle ne connaissait rien d'ailleurs de cette région, pas plus que sa famille. La vision ne serait pas très exacte.

La seconde hypothèse se fonderait sur la télépathie. Ses parents, qui l'entouraient, savaient que Mlle X... était à Villejuif, et cela se traduisait bien pour eux par ce fait qu'elle était trop loin pour qu'on la cherche (1), et que Villejuif était hors Paris, à la campagne.

Par communication télépathique, Jeanne C... aurait eu l'intuition de ce que pensaient ses parents; mais il est curieux que la communication n'ait pas porté sur l'idée principale de Villejuif.

Enfin, la dernière hypothèse qui satisfait le moins nos goûts d'extraordinaire, mais qui est scientifiquement la plus plausible, parce que suffisante et plus simple, consiste à admettre que les parents de Jeanne C... n'avaient pas su assez habilement la tromper; ils étaient très ennuyés que Mlle X... ne pût venir, ne s'enquéraient pas de savoir si elle allait revenir des magasins, etc. Peut-être quelques mots, quelques signes révélateurs leur avaient-ils échappé sur l'impossibilité qu'elle vienne; peut-être n'étaient-ils pas assez attentifs aux bruits du dehors comme l'était Jeanne C..., trop sûrs que ce ne pouvait être Mlle X... qui arrivait. Enfin, il y avait une heure que Jeanne C... attendait vainement. Elle a pu alors avoir, avec un peu non de « lucidité » mais de clairvoyance, l'intuition qu'on l'avait trompée, ce qui est assez naturel à l'attention impatiente et passionnée d'une mourante. Elle comprit que Mlle X... était loin, ou pouvait être loin... il faisait très beau ce jour-là et Mlle X... aimait souvent à aller se promener à la campagne; elle devait y être.

Il n'y a qu'un détail qui reste moins facile à expliquer, c'est ce fait qu'elle déclara que Mlle X... pleurait. A vrai dire, elle ne pleurait pas à ce moment : elle ne pleura qu'après. N'est-ce pas une hallucination de Jeanne C... exprimant la réalisation d'un de ses vœux les plus chers que Mlle X... pleurât beaucoup sur elle; mais aussitôt vint la correction. Si elle pleure, ce n'est pas pour moi. Jeanne C... savait, en effet, que

1. Villejuif est à 9 ou 10 kilomètres de cet endroit.

Mlle X... ne l'aimait pas comme elle l'aimait, et cette désolation hâta peut-être l'agonie.

Et après, Jeanne C... attendit encore vainement l'arrivée de Mlle X... et mourut sans déterminer rien de précis à son égard pendant une heure d'agonie.

En ce qui concerne Mlle X..., cette impression étrange, subite, cette faible hallucination auditive, ce sentiment de la mort semblent devoir être nettement attribués à une action télépathique à distance.

Notons que ce n'est pas au moment de la mort que ce phénomène s'est produit, et que Mlle X... a cru Jeanne C... morte avant qu'elle le fût, et, à 4 heures, au moment où Jeanne C... mourut ayant son nom à la bouche, elle n'éprouva rien (on peut dire, il est vrai, qu'elle se trouvait un peu distraite). Le phénomène se serait présenté dans les environs du commencement de l'agonie[1].

Mlle X..., contrariée, se trouvait, à ce moment, impressionnable, et, si consciemment elle n'était pas tourmentée par la fin prochaine de Jeanne C..., subconsciemment elle ne cessait de l'être, car c'était un sujet constant de préoccupations depuis plusieurs jours.

Ne pourrait-on tout simplement supposer que Mlle X... se trouvait à ce moment sous l'influence plus vivace de ses idées subconscientes (qui ont toujours beaucoup agi sur elle, en particulier par les rêves); et alors les préoccupations relatives à Jeanne C.... lui auront fait entendre sa voix, et cela lui aura donné un coup, étant donné son état, d'où l'impression étrange et le sentiment de mort, consécutif, et erroné; et la coïncidence n'est pas tellement extraordinaire, puisque ce n'est pas même avant l'instant de la mort qu'elle s'est produite, mais dans les environs du commencement de l'agonie, quand Jeanne C... eut une intuition clairvoyante.

L'hypothèse d'une sorte d'harmonie entre les esprits, avec coïncidence non entièrement fortuite, car il y avait des

1. La coïncidence ne peut s'établir exactement. Mlle X... nota 3 h. 7 à la pendule du laboratoire; Mme C... nota 3 heures à sa pendule, environ. La comparaison des pendules n'a pu être faite, et l'exactitude de l'observation de Mme C... est douteuse.



facteurs communs, me paraît devoir, pour ce cas être préférée à l'hypothèse télépathique.

Il y a bien eu télépathie si l'on veut, si on le prend au sens de sentiment à distance, mais non si on l'entend comme une action à distance d'un esprit sur un autre, comme une communication supra-sensible.

Je reconnais d'ailleurs que l'hypothèse de la télépathie ne peut être ici repoussée ; mais scientifiquement on doit l'éliminer parce qu'elle est trop complexe par rapport à la nôtre, qu'elle est obscure, et qu'elle n'est pas nécessaire. Elle expliquerait mieux les faits ? Parce que vous la calquez sur des faits plus ou moins bien observés, et qu'elle est comme la vertu curative ou dormitive des scolastiques, et elle dépasse les faits par l'introduction du supra-sensible.

L'hypothèse semble s'imposer à cause du nombre des cas ? mais si l'on analysait ces cas, comme le nôtre, on verrait souvent les coïncidences devenir plus vagues, la précision se dissoudre, les facteurs explicatifs apparaître et se substituer à une communication merveilleuse.

Mais ce que nous disons là est nécessairement aussi un peu vague. Restant dans les limites de ce cas, je déclare que l'hypothèse télépathique ne me paraît pas nécessaire et que, scientifiquement, la véritable hypothèse plausible est celle d'une coïncidence harmonique entre deux esprits voisins.

HENRI PIÉRON.

Évidemment ce cas est discutable au point de vue de la réalité de l'action télépathique. Mlle X., en effet, savait son amie très malade et pouvant mourir d'un instant à l'autre. Cela pouvait très bien provoquer de la tristesse. De son côté, Mlle C. savait que Mlle X. allait à Villejuif, et, le fait d'avoir dit que celle-ci était à la campagne ne constitue pas une bien forte présomption de clairvoyance. L'hypothèse d'une coïncidence fortuite paraît être celle qui convient le mieux à ce cas. Toutefois, ceux qui, depuis une quinzaine d'années, se sont tenus au courant de ce qui a été publié sur la télépathie savent que les cas de télépathie, au moment de cette grande crise qu'est la mort, sont fort nombreux, et ils sont tout aussi fondés à admettre une action télépathique qu'une coïncidence fortuite ou bien toute autre hypothèse.

D.

OCCULTISME DANS L'ANTIQUITÉ

Il est assez intéressant de comparer aux récits et opinions des spirites d'aujourd'hui les récits et les opinions que les anciens avaient sur la survivance. Sans remonter aux descriptions qu'Homère, puis Virgile, ont données des Enfers ou Champs élyséens, nous nous contenterons de citer un curieux morceau de Plutarque, qui ne semble pas être bien éloigné de l'opinion actuelle des spiritualistes.

C'est donc à eux que nous recommandons le passage suivant ; ils y trouveront peut-être quelque lointaine confirmation de leurs plus chères doctrines. Sur ce point nous n'avons pas d'avis à émettre : il nous suffira de reproduire ici le récit du grand moraliste grec, d'après la charmante traduction d'Amyot. Ils y trouveront le *périsprit*, le *corps astral*, et autres conceptions qui paraissent modernes, presque contemporaines, tant il est vrai que le nouveau n'est jamais complètement nouveau.

Il s'agit d'un certain Thespesius, qui « estant tombé d'un certain lieu hault la teste devant, sans qu'il y eust rien d'entamé, du coup de la chutte seulement il s'évanouit, ne plus ne moins que s'il eust été mort, et, trois jours après, comme l'on estait à préparer ses funérailles, il se revint »... et il raconta ceci :

« Quand l'esprit fut hors de son corps, il se trouva du commencement, ne plus ne moins que ferait un pilote qui serait jecté hors de son navire au fond de la mer, tant il se trouva estonné de ce changement ; mais, puis après, s'estant releivé petit à petit, il luy fut advis qu'il commencea à respirer entièrement et à reguarder tout à l'entour de luy, l'âme

s'estant ouverte comme un œil, et ne voyait rien de ce qu'il voulait veoir auparavant, sinon des astres et estoilles de magnitude très grande, distantes l'une de l'austre infiniment, jectant une lueur de couleur admirable et de force et roideur grande, tellement que l'âme, estant portée sur ceste lueur comme sur un chariot, doulcement et uniement, ainsi que sur une mer calme, allait soubdainement partout où elle voulait... il disait qu'il avait veu que les âmes de ceulx qui mouroyent devenaient en petites bouteilles de feu, qui montoyent de bas en hault à travers l'air, lequel s'ouvrait devant elles, et que petit à petit les dictes bouteilles venant à se rompre, et les âmes en sortoyent ayants forme et figure humaine, au demeurant fort agiles et légères, et se mouvoyent..... Or n'en connaissait-il point la plus part, mais en ayant apperceu deux ou trois de sa cognaissance, il s'efforcea de s'en approcher et parler à elles; mais elles ne l'entendoyent point, et si n'estoyent point en leur bon sens, ains, comme estourdies et transportées, refuyoyent toute veue et tout attouchement, errantes çà et là à par elles, du commencement... les austres parvenues en la plus haulte extrémité de l'air estoyent plaisantes et guayes à veoir, et tant gracieuses et courtoises que souvent elles s'approchoyent les unes des austres et se destournoyent au contraire de ces austres tumultuantes... Entre lesquelles il dict qu'il en veit une d'un sien parent, combien qu'il ne la cognoissait pas bien certainement, d'autant qu'il estoit mort, luy estant encores en son enfance; mais elle, s'approchant, lui dict... Tu n'es pas encore mort; mais par cette permission de la destinée, tu es venu ici avecque la partie intelligente de ton âme, et, quant au reste de ton âme, tu l'as laissé attaché comme une anchre à ton corps; et, affin que tu le seaches dès maintenant pour cy après, prends guarde à ce que les ames des trespassez ne font point d'umbre, et ne cloënt et n'ouvrent point les yeulx. »

PLUTARQUE. *Sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables* (Ed. J. de Maistre), trad. d'Amyot, in-8°, Paris, Delagaud, 1862, p. 182-186).

Nous ferons grâce au lecteur des autres observations que

Thespesius eut l'occasion de recueillir dans le cours de son curieux voyage parmi les ombres. Tout ce que nous ajouterons à son récit, c'est qu'il paraît avoir été pleinement sincère, et que Plutarque semble ajouter foi sans réserve à tout ce que l'heureux Thespesius a vu.

Charles Richet.

BIBLIOGRAPHIE

LES FRONTIÈRES DE LA SCIENCE[1]

PAR M. ALBERT DE ROCHAS

(*Suite.*)

Dans une foule il arrive que la foudre va chercher certains individus en ne produisant rien sur ceux qui sont auprès[2]. Les femmes paraissent jouir d'une immunité particulière[3], de même que certains arbres[4].

Il y a des gens qui ont recouvré l'usage de leurs membres paralysés après avoir été frappés par la foudre; d'autres, au contraire, ont contracté des paralysies persistantes. On en a vu qui restaient pour ainsi dire figés dans l'attitude où ils avaient été tués[5].

Les phénomènes de projections de signes ou d'écriture qui se rencontrent assez souvent dans les séances psychiques et dont j'ai été témoin moi-même avec Eusapia Paladino n'ont-ils point une ressemblance frappante avec la pro-

1. Librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques. Prix : 2 fr. 50.

2. De même on a vu des pièces de monnaie, des lames d'épée présenter des traces de fusion, tandis que la bourse ou le fourreau qui les entouraient n'avaient pas été brûlés par leur contact. (DAGUIN. *Physique*, III, 218.)

3. D'après le Dr Sestier (*La Foudre*, II, 307), sur 206 personnes frappées, il y a 169 hommes et 37 femmes.

4. En 1896, M. Karl Müller a déduit d'une statistique s'étendant sur onze années dans le territoire forestier de Lippe Detmold, que la foudre a frappé : 56 chênes, 20 sapins, 3 ou 4 pins et pas un seul hêtre, bien que les 7/10 des arbres appartinssent à cette dernière espèce.

5. Dr BOTTEY. *Le Magnétisme animal*, p. 30.

duction, sur le corps de certaines personnes foudroyées, de l'image des objets environnants?

L'électricité animale n'est-elle point aussi sur les confins de la physique classique? Que dire des plantes lumineuses, des plantes qui digèrent, qui marchent, qui agissent sur la boussole[1]?

Ce sont là des choses bien plus difficiles à expliquer que la vue de nos somnambules à travers les corps opaques et les transmissions de pensée. Les rayons X et la télégraphie sans fil sembleraient devoir sur ces points désarmer les incrédules; il n'en est rien cependant et cela tient à ce que la plupart des esprits qui ont été pétris par les doctrines matérialistes de la science officielle du milieu de ce siècle, ne se contentent pas, comme leurs prédécesseurs, de nier certains faits parce qu'ils renversent leurs théories[2]; ils

1. La *Nature* du 18 juin 1898 rapporte des observations de M. Pierre Weiss, professeur à Rennes, qui contrediraient toutes nos théories sur le magnétisme.

D'après ce savant, si l'on approche un aimant d'un cristal de pyrrothine ou pyrite magnétique, *l'attraction est nulle dans une direction, tandis qu'elle existe dans toutes les autres.*

2. Il y a juste cent ans un physicien célèbre, Baumé, membre de l'Académie des sciences et inventeur de l'aréomètre qui porte encore son nom, écrivait à propos des découvertes de Lavoisier :

« Les éléments ou principes primitifs des corps, établis par Empédocle, Aristote et par beaucoup de philosophes de la Grèce aussi anciens, ont été reconnus et confirmés par les physiciens de tous les siècles et de toutes les nations. Il n'était pas trop présumable que les quatre éléments, regardés comme tels depuis plus de deux mille ans, seraient mis, de nos jours, au nombre des substances composées, et qu'on donnerait avec la plus grande confiance, comme certains, des procédés pour décomposer l'eau et l'air, et des *raisonnements absurdes, pour ne rien dire de plus*, pour nier l'existence du feu et de la terre. Les propriétés élémentaires reconnues aux quatre substances ci-dessus nommées *tiennent à toutes les connaissances physiques et chimiques acquises jusqu'à présent;* ces mêmes propriétés ont servi de bases à une infinité de découvertes et de théories plus lumineuses les unes que les autres, auxquelles il faudrait ôter aujourd'hui toute croyance *si le feu, l'air, l'eau et la terre étaient reconnus pour n'être plus des éléments.* »

En 1831, le Dr Castel disait à l'Académie de médecine, à la suite de la lecture d'un rapport fait par une commission de cette Société sur le magnétisme animal : « Si la plupart des faits énoncés étaient réels, ils détruiraient la moitié des connaissances acquises en physique. Il faut donc bien se garder de les propager en imprimant le rapport. »

semblent pris d'une sorte de terreur devant tout ce qui tend à prouver qu'il y a dans l'homme un élément spirituel destiné à survivre au corps.

C'est cependant à cette affirmation qu'ont abouti, dans les pays les plus divers, à toutes les époques, les hommes les plus distingués par leur intelligence, et j'ajouterai par leur caractère puisqu'ils n'ont pas craint de proclamer leur croyance, malgré les railleries et souvent les persécutions.

Après de vaines excursions dans des directions diverses, on a été ramené par les faits à cette conception du corps fluidique qui est vieille comme le monde; je vous demanderai la permission de l'exposer telle qu'elle s'est imposée à nous à la suite d'expériences récentes faites par des personnes que vous connaissez tous.

Je partirai de ce *postulatum* qu'il y a, dans l'homme vivant, un Corps et un Esprit.

« C'est un fait d'observation vulgaire, dit M. Boirac[1], que chacun de nous s'apparaît à lui-même sous un double aspect. D'un côté, si je me regarde du dehors, je vois en moi une masse matérielle, étendue, mobile et pesante; un objet pareil à ceux qui m'entourent, composé des mêmes éléments, soumis aux mêmes lois physiques et chimiques; et, d'un autre côté, si je me regarde pour ainsi dire au dedans, je vois un être qui pense et qui sent, un sujet qui se connaît lui-même en connaissant tout le reste, sorte de centre invisible, immatériel, autour duquel se déploie la perspective sans fin de l'univers, dans l'espace et dans le temps, spectateur et juge de toutes choses, lesquelles n'existent, du moins pour lui, qu'autant qu'il se les rapporte à lui-même. »

L'Esprit, nous ne pouvons nous le représenter; tout ce que nous en savons, c'est que de lui procèdent les phénomènes de la volonté, de la pensée et du sentiment.

Quant au Corps, il est inutile de le définir; mais nous y distinguerons deux choses : la matière brute (os, chair, sang, etc.), et un agent invisible qui transmet à l'esprit les sensations de la chair et aux nerfs les ordres de l'esprit.

1. *Leçon d'ouverture du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Dijon*, 1897.

Lié intimement à l'organisme qui le sécrète pendant la vie, cet agent s'arrête, chez le plus grand nombre, à la surface de la peau et s'échappe seulement, en effluves plus ou moins intenses selon l'individu, par les organes des sens et les parties très saillantes du corps, comme les extrémités des doigts. — C'est du moins ce qu'affirment voir quelques personnes ayant acquis par certains procédés une hyperesthésie visuelle momentanée, et ce qu'admettaient les anciens magnétiseurs. — Il peut cependant se déplacer dans le corps sous l'influence de la volonté, puisque l'*attention* augmente notre sensibilité sur certains points, pendant que les autres deviennent plus ou moins insensibles : on ne *voit*, on n'*entend*, on ne *sent* bien que quand on *regarde*, qu'on *écoute*, qu'on *flaire* ou qu'on *déguste*.

Chez certaines personnes qu'on appelle des *sujets*, l'adhérence du fluide nerveux avec l'organisme charnel est faible, de telle sorte qu'on peut le déplacer avec une facilité extrême et produire ainsi les phénomènes connus d'hyperesthésie et d'insensibilité complète dus soit à l'auto-suggestion, c'est-à-dire à l'action de l'esprit du sujet lui-même sur son propre fluide, soit à la suggestion d'une personne étrangère dont l'esprit a pris contact avec le fluide du sujet.

Quelques sujets, encore plus sensibles, peuvent projeter leur fluide nerveux, dans certaines conditions, hors de la peau, et produire ainsi le phénomène que j'ai étudié sous le nom d'*extériorisation de la sensibilité*. On conçoit sans peine qu'une action mécanique exercée sur ses effluves, *hors du corps*, puisse se propager grâce à eux et remonter ainsi jusqu'au cerveau.

L'*extériorisation de la motricité* est plus difficile à comprendre et je ne puis, pour essayer de l'expliquer, que recourir à une comparaison.

Supposons que, d'une manière quelconque, nous empêchions l'agent nerveux d'arriver à notre main; celle-ci deviendra un cadavre, une matière aussi inerte qu'un morceau de bois, et elle ne rentrera sous la dépendance de notre volonté que lorsqu'on aura rendu à cette matière inerte la proportion exacte de fluide qu'il faut pour l'animer. Admet-

tons maintenant qu'une personne puisse projeter ce même fluide sur un morceau de bois en quantité suffisante pour l'en imbiber dans la même proportion; il ne sera point absurde de croire que, par un mécanisme aussi inconnu que celui des attractions et des répulsions électriques, ce morceau de bois se comportera comme un prolongement du corps de cette personne.

Ainsi s'expliqueraient aussi les mouvements de tables placées sous les doigts de ceux qu'on appelle des *médiums*, et en général tous les mouvements *au contact* produits sur des objets légers par beaucoup de sensitifs, sans effort musculaire appréciable. Ces mouvements ont été minutieusement étudiés par le baron de Reichenbach; il les a décrits dans cinq conférences faites en 1856 devant l'Académie I. et R. des sciences de Vienne[1].

On comprend même la production de mouvements nécessitant une force supérieure à celle du médium par le fait de la chaîne humaine qui met à la disposition de celui-ci une partie de la force des assistants.

Mais une hypothèse aussi simpliste ne rend pas compte de tous les phénomènes si on est amené à la compléter ainsi qu'il suit :

L'agent nerveux se répand le long des nerfs sensitifs et moteurs dans toutes les parties du corps. On peut donc dire qu'il présente dans son ensemble la même forme que le corps puisqu'il occupe la même portion de l'espace, et l'appeler le *double fluidique* de l'homme, sans sortir du domaine de la science positive.

De nombreuses expériences, qui malheureusement n'ont eu en général pour garant que le témoignage des sujets, semblent établir que ce double peut se reformer en dehors du corps, à la suite d'une extériorisation suffisante de l'influx nerveux, comme un cristal se reforme dans une solution, quand celle-ci est suffisamment concentrée.

Le double ainsi extériorisé continue à être sous la dépendance de l'esprit et lui obéit même avec d'autant plus de faci-

1. J'en ai publié la traduction française dans *Les Effluves odiques*, — Paris, Flammarion.

lité qu'il est maintenant moins gêné par son adhérence avec la chair, de telle sorte que le sujet peut le mouvoir et en accumuler la matière sur telle ou telle de ses parties de manière à rendre cette partie perceptible au sens du vulgaire.

C'est ainsi qu'Eusapia formerait les mains qui sont vues et senties par les spectateurs.

D'autres expériences, moins nombreuses et que, par suite, on ne doit accepter qu'avec plus de réserves encore, tendent à prouver que la matière fluidique extériorisée peut se modeler sous l'influence d'une volonté assez puissante, comme la terre glaise se modèle sous la main du sculpteur [1].

On peut supposer qu'Eusapia, à la suite de ses passages à travers divers milieux spirites, a conçu dans son imagination un John King, avec une figure bien déterminée, et que, non seulement elle en prend la personnalité dans son langage, mais qu'elle parvient à en donner les formes à son propre corps fluidique, quand elle nous fait sentir de grosses mains et qu'elle produit à distance, sur la terre glaise, des impressions de tête d'homme.

Mais si rien ne nous a prouvé que John existait réellement, rien ne nous a prouvé non plus qu'il n'existait pas.

Nous ne sommes du reste point, mes collaborateurs et moi, les seuls qui aient étudié la question ; il y a d'autres personnes que je connais parfaitement, en qui j'ai la plus grande confiance, et qui rapportent des faits ne pouvant s'expliquer qu'à l'aide de la *possession temporaire* du corps fluidique extériorisé, par une entité intelligente d'origine inconnue. Telles sont les matérialisations de *corps humains entiers* observées par M. Crookes avec miss Florence Cook, par M. James Tissot avec Eglington et par M. Aksakof avec Mistress d'Espérance.

Eh bien ! ces phénomènes extraordinaires, dont le simple énoncé exaspère les gens qui se croient savants parce qu'ils ont plus ou moins scruté quelques rameaux de l'arbre de la science, ne nous paraissent qu'un simple *prolongement* de

1. Cette action de la Force-Volonté sur la matière du corps fluidique explique les suggestions d'images et de pensées.

ceux que nous avons constatés par nous-mêmes et dont il est aujourd'hui impossible de douter.

Nous obtenons, en effet, un premier degré de dégagement du corps fluidique dans l'extériorisation de la sensibilité sous formes de couches concentriques au corps du sujet : la matérialité des effluves est démontrée par ce fait, qu'ils se dissolvent dans certaines substances, telles que l'eau et la graisse ; mais, comme les odeurs, la diminution du poids du corps qui émet est, dans ce cas, trop faible pour pouvoir être appréciée par nos instruments.

Le deuxième degré est donné par la coagulation de ces effluves en un double qui sent, mais qui n'est pas encore visible pour les yeux ordinaires.

Au troisième degré, il y a comme un transport galvano-plastique de la matière du corps physique du médium, matière qui part de ce corps physique pour aller occuper une place semblable sur le double fluidique. On a constaté, *un grand nombre de fois*, avec la balance, que le médium perdait alors une partie de son poids et que ce poids se retrouvait dans le corps matérialisé.

Le cas le plus singulier, resté jusqu'ici unique, est celui de Mistress d'Espérance chez qui ce transport s'est fait avec une telle intensité qu'une partie de son propre corps était devenu invisible. Il ne restait, à sa place, que le corps fluidique dont le double est seulement une émanation ; les spectateurs pouvaient le traverser avec la main, mais elle le sentait. Ce phénomème, poussé à sa dernière limite, amènerait la disparition complète du corps du médium et son apparition dans un autre lieu, comme on le rapporte dans la *Vie des Saints*. Ce serait le quatrième degré.

Dans les matérialisations de corps complet, ce corps est presque toujours animé par une intelligence différente de celle du médium. Quelle est la nature de ces intelligences? A quel degré de la matérialisation peuvent-elles intervenir pour diriger la matière psychique extériorisée? Ce sont là des questions du plus haut intérêt qui ne sont point encore résolues, du moins pour la plupart d'entre nous.

Ce que nous venons de dire suffit pour montrer que l'étude

des phénomènes psychiques relève de trois sciences distinctes.

C'est à la *physique* qu'incombe la tâche de définir la nature de la force psychique par les actions mutuelles qui peuvent s'exercer entre elles et les autres forces brutes de la nature : son, chaleur, lumière, électricité.

La *physiologie* aura à examiner les actions et les réactions de cette même force sur les corps vivants.

Enfin nous entrerons dans le domaine du *spiritisme* quand il s'agira de déterminer comment la force psychique peut être mise en jeu par des intelligences appartenant à des entités invisibles.

Mais nous savons que tous les phénomènes de la nature se relient entre eux par des transitions insensibles : *Natura non facit saltus*. Nous trouverons donc, entre ces trois grandes provinces, des frontières mal définies où les causes seront complexes. C'est là une des plus grandes difficultés de ce genre de recherches; mais elle ne doit point nous arrêter. Car, comme le dit M. Lodge :

« La barrière qui sépare les deux mondes (spirituel et matériel) peut tomber graduellement comme beaucoup d'autres barrières et nous arriverons à une perception plus élevée de l'unité de la nature. Les choses possibles dans l'univers sont aussi infinies que son étendue. Ce que nous savons n'est rien, comparé à ce qu'il nous reste à savoir. *Si nous nous contentons du demi-terrain conquis actuellement, nous trahissons les droits les plus élevés de la science.* »

A. DE ROCHAS.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

UN CAS DE

VISION TÉLÉPATHIQUE RÉPÉTÉE

PAR Mme E. M.

En 1846, ma mère, âgée de 46 ans, mit au monde un fils qui nous sembla tombé du ciel; ma sœur aînée, depuis quelques années déjà, était mariée au loin, et moi j'avais 18 ans.

Privée de distractions à la campagne, j'accueillis cet enfant avec enthousiasme; je le langeais, je prenais soin de lui du matin au soir; je devins, en un mot, une seconde mère, et l'enfant me voua une affection profonde. Nous nous quittâmes lorsqu'il eut 8 ans, moi je me mariai, lui fut envoyé au lycée de C... où il fit des progrès si rapides qu'à 14 ans et demi, il put, moyennant une dispense d'âge, se présenter à son baccalauréat. Reçu avec la mention « bien », il eut six mois après un aussi brillant succès pour les sciences, prit sa première inscription de médecine à la Faculté de M... et vint à Paris, à peine âgé de 16 ans, continuer des études physiologiques qui passionnaient au plus haut degré son esprit concentré et observateur.

Toujours supérieur dans ses examens, en fournissant une somme de travail bien moindre que ses rivaux, sa prodigieuse facilité lui laissa trop de loisirs. Il ne sut, à certains moments, résister aux entraînements de son âge, et fit mar-



cher de pair les études et les plaisirs. Mais trop jeune, trop délicatement organisé pour supporter impunément un surmenage même passager, il prit un refroidissement en sortant d'un bal public, dans une de ces nuits glaciales de février qui font scintiller les pendants de givre aux arbres du boulevard. Ce fut d'abord un gros rhume qui ne l'inquiéta pas et qu'il ne soigna guère, mais qui, après maintes rechutes, augmenta de gravité. Il vint, à bout de forces, demander au soleil vivifiant du Midi une guérison désormais impossible. Il languit durant quinze mois, rattaché seulement à la vie par nos tendres soins.

Fixée depuis mon mariage au village de N... situé à 30 kilomètres de la campagne de mes parents, j'allais chaque semaine passer trois jours auprès de lui. Exprimer la douleur de mon cœur en voyant dépérir de jour en jour ce frère adoré, dire mes amers regrets à l'anéantissement de si brillantes espérances, est chose impossible. Lui, se berçant encore d'espoirs chimériques de guérison, m'accueillait avec une joie expansive. Toute la tendresse qu'il m'avait vouée dans sa petite enfance s'était réveillée et se traduisait en une pluie de baisers au moindre petit service. Mon départ le laissait si triste que je faisais tous mes efforts pour revenir plus tôt que je ne l'avais annoncé.

La dernière semaine de sa vie, je le quittai à regret, le trouvant plus affaibli; mais rien ne faisait prévoir encore le dénouement fatal; je me devais à mon autre famille, je partis donc, fixant mon retour au surlendemain. Le jour suivant, je reçus une dépêche me rappelant immédiatement; j'accourus et ne pus embrasser qu'un cadavre! Le pauvre enfant s'en était allé, âgé de 19 ans à peine, comme une bougie consumée qu'un souffle éteint... Mon nom était revenu plusieurs fois sur ses lèvres!

Ma mère était écrasée de douleur; heureusement la foi ardente où elle puisait l'assurance de retrouver dans l'au-delà céleste son dernier enfant, le plus aimé, la sauvait du désespoir! Mon père était triste et découragé. Je pris mes mesures pour demeurer huit jours auprès d'eux, essayant autant qu'il était en mon pouvoir d'adoucir l'irréparable.

Est-ce deux jours ou trois jours après cet événement lamentable? — je ne saurais le préciser, mais ce n'était certainement pas plus de trois jours — je descendis un soir les marches du perron, désireuse de respirer l'air pur avant d'aller me coucher. Il pouvait être environ neuf heures, je sortis de la cour et je m'appuyai contre le mur de clôture qui entoure les bâtiments, près du grand portail en fer grillé que les domestiques barrent la nuit avant de se retirer.

A quelques pas de moi la route de C... à B..., qui traverse la propriété, se détachait toute blanche sous la faible lueur du premier croissant de la lune et venait se perdre derrière le mur de clôture formant un angle avec celui contre lequel j'étais adossée. Les contours du paysage parfaitement distincts prenaient à cette heure un relief indécis qui augmentait ma mélancolie. Je regardais ce panorama familier sans songer, il me semble, à rien, lorsque du contour du chemin de C... je vis déboucher un monsieur de haute taille, correctement serré dans sa redingote et coiffé d'un chapeau de soie, qui d'un pas hâtif, sans prendre garde à moi, continua son chemin sur l'espace découvert que j'embrassais du regard devant la maison, et disparut sur la route de B... derrière le mur de clôture.

— Tiens me dis-je avec un étonnement dû à son costume de cérémonie, voilà un monsieur qui est bien en retard !

Le lendemain, séduite par la douceur de la soirée je sortis à la même heure et me tins debout contre le portail entr'ouvert, sans autre sentiment qu'une certaine détente à contempler l'azur sombre du ciel piqué d'un fourmillement d'étoiles, quand je vis tout à coup, débouchant du même chemin de B..., le monsieur de la veille, exactement habillé de même, qui de la même allure pressée traversa la partie découverte devant la maison, et prit le chemin de B..., derrière le mur de clôture.

— Qui est-ce donc? me dis-je, intriguée seulement de l'élégance de sa tenue en ce pays où la redingote est gardée pour les occasions solennelles, car notre route formant raccourci est très fréquentée par les piétons des deux villages. — Sans doute un courtier en vins qui va à B..., ajoutai-je mentale-

ment, et presque satisfaite de mon explication je rentrai sans y songer davantage.

Les soirées d'octobre sont, dans le Midi, d'une beauté, d'une transparence exquise; le désir d'en goûter un instant le charme ou toute autre force attractive mystérieuse, m'attira au dehors encore le lendemain, toujours de huit à neuf heures où d'habitude chacun regagnait sa chambre. Depuis une minute à peine j'étais appuyée au grand portail grillé, lorsque le même monsieur droit et svelte apparut au contour du chemin de C... A la pâle lueur du mince croissant de lune ses traits, comme les deux jours précédents, restaient invisibles sous l'ombre projetée par les bords de son gibus. Comme hier, les pans de sa redingote correctement boutonnée battaient dans la rapidité de sa marche le drap de son pantalon noir, ses mains blanches, comme avant-hier, pendaient à ses côtés. Pareil à lui-même, jusqu'à perdre la notion du temps écoulé, il passa et disparut derrière le mur de clôture.

Cette fois je fus stupéfaite!

— Mais on dirait, pensais-je, que ce monsieur choisit pour traverser chaque soir notre propriété l'instant précis où je suis dehors! Et cédant à un mouvement de vive curiosité je courus sur ses pas jusqu'à l'angle du mur.

Je restai là, saisie d'une émotion indicible... il n'y avait personne!... La route absolument déserte se prolongeait vers B... comme un long ruban gris sans une ombre... Où avait-il pu s'enfoncer? A droite sur une longueur d'au moins vingt mètres un mur très haut, à gauche une large plaine où les souches des vignes dépouillées bornaient des lignes brunes sur la terre rougeâtre. Aurait-il quitté tout à coup la route pour prendre à travers les terres, sur le terrain plat sans un arbre, je l'aurais vu toujours!

Prise de cette épouvante irraisonnée qui assaille notre faible entendement à la vue d'un phénomène inexplicable, je sentis mes genoux ployer en une subite faiblesse, un frisson glacé courut jusque sous mes ongles, et je fus traversée d'une idée insensée qui s'imposa aussitôt à mon esprit en déroute, idée indiscutable, évidente comme le sol sur lequel mes

pieds restaient cloués. Je la refoulai au plus profond de moi avec une sorte d'épouvante, et je m'en fus précipitamment raconter à ma mère ce que je venais de voir.

A peine entrée, les paroles tombèrent à flots pressés de mes lèvres frémissantes, et la pauvre femme en un soupçon d'angoisse posa sur la table de l'immense cuisine la lampe qu'elle tenait pour se rendre à sa chambre; à la clarté tremblotante de sa flamme agitée par le vent de la porte entr'ouverte, mes yeux plongeaient dans ses yeux : deux éclairs en jaillirent... deux larmes...

— C'était mon fils! s'écria-t-elle en tombant presque inanimée sur une chaise, c'était mon pauvre enfant! Mon fils bien-aimé! Ne l'as-tu pas reconnu à sa haute taille? Ne l'as-tu pas reconnu au costume dont nous l'avons revêtu dans son cercueil?... Nous irons ensemble demain, continua-t-elle en laissant couler d'intarissables larmes, à cette même place où trois fois il t'est apparu!

Nous y étions à l'heure du mystère et serrées l'une contre l'autre nous entendions les battements fous de notre cœur. Le croissant de lune, agrandi, jetait ce soir-là une clarté plus vive, la route était plus blanche sous nos regards hypnotisés. Tout resta désert!... En vain les soirs qui suivirent descendîmes-nous à la même heure, évoquant de toutes les forces de notre volonté la chère apparition : c'était fini...

Celui qui fut mon frère, intelligence d'élite, âme de lumière, comme aurait dit Victor Hugo, dont les quelques excès de jeunesse furent purifiés par quinze mois de souffrances, avait-il pu, par une exceptionnelle dérogation aux lois surhumaines, venir en sa forme visible me dire un dernier et suprême adieu?

Si oui, pourquoi ne m'est-il plus apparu lorsque, après en avoir eu conscience, je l'appelais de toute la puissance de mon esprit? Sans doute les liens terrestres qui dans l'au-delà insondable et vertigineux liaient encore le fils de mon cœur à ma nature obscure, à mon être grossier, étaient à jamais brisés!...

M.

REMARQUES

Je connais Mme M... depuis fort longtemps. Elle a une excellente mémoire et le récit de ce cas, malgré qu'il n'ait pas été transcrit immédiatement, est certainement exact. Il s'agit, d'ailleurs, d'un fait simple : une apparition vue trois jours de suite, à la même heure, dont il est facile de se souvenir. Mme M... n'a jamais eu d'autre hallucination ou vision. Il est donc très remarquable qu'une apparition ayant la silhouette du défunt, ait été vue trois jours de suite, par une personne qui ne s'y attendait pas, qui ne savait rien de ces phénomènes et n'y pensait pas, et que, après avoir pensé qu'il s'agissait d'une apparition de son frère, ni Mme M..., ni sa mère n'aient plus rien vu, n'aient pas eu d'hallucination, alors que leur imagination était frappée et qu'elles se trouvaient dans les conditions les meilleures pour s'auto-suggestionner.

X D.

SUR L'INTERPRÉTATION

DES

PHÉNOMÈNES PRODUITS PAR LES MÉDIUMS

PAR M. LE D[r] PAUL JOIRE

Président de la Société d'études psychiques.

Le très intéressant discours du Président de la *Society for psychical research*, M. Oliver Lodge, publié il y a déjà un certain temps, nous a paru devoir fixer tout particulièrement notre attention et mériter de soulever quelques réflexions utiles. En effet, si ce discours est un résumé de l'état des travaux de la *Society for psychical research*, et nous renseigne sur l'opinion actuelle de la science en Angleterre, concernant les phénomènes psychiques, il n'est pas sans intérêt de placer en regard l'état général de nos connaissances sur ces mêmes questions, et d'y comparer la marche que nous avons suivie, de notre côté, dans ces études.

M. Lodge examine d'abord la question de la télépathie entre les vivants. Mais il faut bien remarquer qu'il a surtout en vue les phénomènes obtenus par les médiums en état de transe; c'est-à-dire, ce que nous appellerions des sujets qui se mettent spontanément dans un état médianique actif ou passif. Les phénomènes consistent en ce que les sujets énoncent des faits qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes, mais que d'autres personnes, soit présentes, soit plus ou moins éloignées, peuvent connaître.

Observons d'abord que nous ne discutons en aucune façon les données de l'expérience. Le sujet nous est présenté comme ne connaissant pas les choses qu'il raconte, mais on admet que ces mêmes choses sont connues d'une autre personne vivante; nous considérons ces assertions comme vraies, nous les admettons par hypothèse.

Les médiums, si on les interroge à ce sujet, ou même spontanément, attribuent ordinairement les communications qu'ils font, ou les révélations qui leur sont faites de choses qu'ils ne peuvent connaître par eux-mêmes, à l'influence d'une intelligence étrangère, et plus spécialement à une intelligence n'appartenant pas à un corps vivant, mais provenant d'une personne décédée, ou même n'ayant jamais été reliée à un corps terrestre.

C'est une hypothèse qui peut être examinée.

Nous sommes obligés ici de relever en passant une note du traducteur du discours de M. Lodge, qui répond à cela: « Rien n'est plus anti-scientifique qu'une âme sans corps. » Nous lui demanderons ce qu'il entend par une chose anti-scientifique? Si une chose anti-scientifique est une chose impossible, nous lui répondrons qu'il n'y a d'impossible que ce qui est contraire à une vérité géométrique ou mathématique, les seules qui soient immuables. Quant aux lois physiques, aux lois physiologiques, à toutes les lois naturelles, elles peuvent toujours être suspendues momentanément ou détruites, par une autre loi, non moins naturelle, mais que nous pouvons parfois ne pas connaître encore.

Si une chose anti-scientifique est une chose peu ordinaire, une chose que la science actuelle n'a pas prévue, il y a bien des phénomènes qui seront anti-scientifiques : le genre d'éruption volcanique qui a détruit la ville de Saint-Pierre, par exemple. Il faudra alors s'entendre pour savoir combien de fois un phénomène devra se produire pour devenir scientifique. Et jusqu'où irons-nous si nous considérons comme anti-scientifique tout ce qui n'est pas admis par la science officielle?

Regarderons-nous comme anti-scientifique ce que nous ne comprenons pas? Oh ! alors, nous demanderons à l'annotateur

ce que c'est que l'électricité. Nous savons, jusqu'à un certain point, à la suite de quelles manœuvres, mécaniques ou chimiques, elle se montre; nous savons à peu près la conduire et même l'emmagasiner; mais pourquoi et comment elle se produit, ce qu'elle est en elle-même, nous ne le savons pas. Il y aura ainsi une foule de branches de sciences qui deviendront anti-scientifiques.

Il faut, croyons-nous, nous borner au seul premier cas; il n'y a d'anti-scientifique que ce qui est absurde.

L'action d'un esprit étranger, libre actuellement de tout corps, et agissant sur le médium, pourrait donc être envisagée comme une hypothèse admissible, dans le cas où aucune interprétation plus probable ne se présenterait. Car, dans le cas où l'on doit admettre une hypothèse pour expliquer un fait, il faut toujours d'abord rechercher les hypothèses les plus vraisemblables, c'est-à-dire celles qui se vérifient le plus fréquemment.

C'est en examinant ces diverses hypothèses que Mr Lodge aborde la question de la télépathie entre les vivants, et il se demande s'il peut y avoir une action immédiate directe entre deux esprits.

La question qui se pose ici pourrait être énoncée, d'une façon à la fois plus complète et plus précise : la possibilité d'une communication mentale directe d'un être vivant à un autre être vivant. Cette possibilité ne paraît plus, pour nous, pouvoir être mise en doute. En effet, les nombreuses expériences de M. Boirac, du colonel de Rochas, de M. Bruyneel et les nôtres semblent avoir irréfutablement démontré que l'esprit humain peut, sans aucune communication physique, exercer une influence directe sur un autre être humain.

Nous reconnaissons même que cette influence peut s'exercer par deux modes différents : par suggestion mentale, et par transmission de pensée. Ces deux modes doivent être absolument distingués l'un de l'autre, ainsi que nous allons le montrer, et il y a lieu de les invoquer successivement pour interpréter tel ou tel phénomène.

La suggestion mentale est l'action qu'exerce l'esprit ou la volonté d'un individu sur le corps d'un autre être vivant. Ce

n'est donc pas, à proprement parler, une communication d'esprit à esprit, c'est l'influence d'un esprit sur les organes d'un autre sujet. Si A, par exemple, agit par suggestion mentale sur B, il peut mettre en jeu ses muscles, faire accomplir à ses membres des mouvements ou des actes plus ou moins compliqués. Mais B ne sait pas à quoi le conduiront ces mouvements; il ne connaît pas d'avance les actes qu'il va accomplir; il est comme un pantin dont A tirerait les ficelles.

La transmission de pensée, au contraire, est l'influence qu'exerce directement l'esprit d'un sujet sur l'esprit d'un autre sujet. C'est ici la véritable communication d'esprit à esprit. Si donc A transmet à B la pensée d'un acte, l'esprit de B perçoit d'abord la pensée de cet acte, et, secondairement, ses organes l'accomplissent. Le phénomène peut se compliquer de plus ou moins de circonstances; mais c'est toujours un esprit qui est transmetteur et un autre esprit qui est récepteur.

Avant d'appliquer la transmission de pensée à l'explication des phénomènes médianiques étudiés par M. Lodge, il est nécessaire de rappeler quelques lois de la transmission de pensée, que l'expérience et l'observation nous ont déjà permis de reconnaître.

a) La transmission de la pensée exige, pour le sujet récepteur, une faculté spéciale, qui peut être développée par l'exercice, ou qui se trouve momentanément exaltée.

b) Elle exige, chez le sujet transmetteur, une aptitude qui peut s'acquérir, mais qui peut être diminuée ou augmentée par des circonstances diverses.

c) Tout sujet transmetteur ne peut pas agir indiféremment sur un sujet récepteur quelconque, il faut qu'il y ait une relation spéciale, une certaine concordance, primitive ou acquise, entre les deux sujets.

d) Outre cette disposition générale, il faut que le sujet récepteur se trouve, au moment où le phénomène doit se produire, dans un état spécial, qui est, pour nous, une variété des états hypnotiques, ce que nous avons appelé l'état médianique passif.

e) Dans cet état, le sujet récepteur arrive facilement à vibrer

à l'unisson du sujet transmetteur auquel il est accoutumé, c'est-à-dire à se trouver apte à percevoir sa pensée.

f) Il peut arriver aussi qu'il se trouve fortuitement, ou par suite de circonstances diverses, vibrer à l'unisson d'un autre transmetteur, plus ou moins éloigné, même tout à fait inconnu de lui.

g) Le sujet récepteur peut être empêché de percevoir la pensée, par suite de circonstances qui s'opposent à l'état hypnotique dont nous avons parlé, ou par suite de l'influence de personnes qui, consciemment ou non, agissent sur lui par suggestion mentale pour empêcher la transmission de pensée.

h) Il n'est pas nécessaire que le sujet transmetteur ait conscience de l'acte de transmission de pensée.

i) Le sujet récepteur, à condition de posséder la faculté de lucidité, peut lire une pensée qui n'existe que dans la subconscience du transmetteur.

j) Le sujet récepteur peut aussi être inconscient de l'acte de transmission de pensée qui s'opère par son intermédiaire, et il peut énoncer la pensée inconsciemment, d'une manière indirecte.

k) L'acte de transmission de pensée et l'acte de réception ne sont pas nécessairement simultanés; il peut s'écouler un temps plus ou moins long, entre le moment où le sujet transmetteur émet la pensée, et le moment où le sujet récepteur la perçoit.

On voit, en résumé, que tout le principe schématique essentiel de la transmission de pensée peut se résoudre en ceci : un sujet transmetteur, un sujet récepteur, indépendants l'un de l'autre, pouvant agir inconsciemment, le phénomène de réception pouvant se produire seulement un certain temps après l'acte de transmission.

Ces quelques lois, que reconnaîtront tous ceux qui ont étudié la transmission de pensée, vont nous permettre d'interpréter bien des phénomènes.

Examinons donc successivement, et d'une façon schématique, les divers phénomènes qui peuvent se produire, en commençant par les plus simples, pour arriver progressivement aux plus complexes.

Le médium énonce une chose qu'il ne croit pas connaître, et qui est certainement inconnue de tous les assistants; mais les recherches montrent que le fait a pu parvenir à la subconscience du sujet; soit par la vue : documents écrits qui auraient pu lui passer fortuitement sous les yeux; soit par l'ouïe : il aurait pu entendre parler du fait sans y prêter aucune attention.

Il y a là un simple passage à la conscience d'une chose existant dans la subconscience. Le phénomène semble très simple, mais il est nécessaire de le signaler, parce qu'il se présente fréquemment, et qu'on ne le reconnaît pas toujours quand on ne se livre pas à une enquête assez approfondie.

Dans un autre cas, le médium parle d'une chose qu'il ne connaît pas, mais qui est connue d'une personne présente. C'est une simple transmission de pensée.

Le médium dit une chose qu'il ne connaît pas, qui n'est pas non plus présente à la pensée consciente d'aucun des assistants, mais qui peut être arrivée, plus ou moins fortuitement, à la connaissance de l'un d'eux, qu'il peut, par conséquent, posséder dans sa subconscience. C'est ici une lecture de pensée faite par le récepteur, l'agent transmetteur étant inconscient.

Le médium fait connaître une chose totalement inconnue de lui-même et de tous les assistants; mais ces choses sont connues d'une autre personne plus ou moins éloignée. Il y a là transmission de pensée à distance, qui, suivant les cas, peut être, soit consciente, soit inconsciente de la part du transmetteur, qui est ordinairement inconsciente de la part du récepteur.

Arrivons maintenant au cas qui semble le plus difficile à expliquer : le médium parle de choses absolument ignorées de toutes les personnes connues; nous admettons même que l'on puisse prouver que ces choses n'étaient connues que d'une personne décédée.

Nous devons diviser ces cas en deux catégories : dans la première, il s'agira d'un objet caché, d'une lettre ou d'un écrit quelconque, en un mot d'un objet ou signe matériel, dont personne ne connaît l'existence, et qui se trouve hors de la

portée des sens normaux du sujet. La lucidité suffira pour expliquer ces cas; nous savons, en effet, que la lucidité est une faculté, propre à certains sujets, par laquelle ils perçoivent l'existence d'objets qui ne sont pas à la portée de leurs sens normaux. Cette faculté leur permet de découvrir un objet, de suivre une personne ou de lire une lettre à distance, ainsi que le prouvent, entre autres, les expériences de M. Ferroul et celles de M. Bruyneel.

Dans une seconde catégorie, nous placerons les cas où le médium énonce des choses qui n'étaient connues que de la personne décédée, et desquelles il n'existe pas de trace matérielle ou écrite.

Il semble assez difficile que des cas présentent, d'une manière bien certaine, les conditions que nous venons d'énoncer; mais nous voulons admettre toutes les hypothèses. Ce qui peut le plus facilement arriver, c'est que le cas ne présente pas les conditions habituelles dans lesquelles la lucidité se manifeste, et l'on peut alors être amené à en rechercher une autre interprétation.

Nous trouvons encore cette interprétation dans un phénomène de transmission de pensée, dans laquelle la personne décédée est le transmetteur et le médium le récepteur. Cette transmission de pensée peut encore s'exercer longtemps après la mort du transmetteur. Nous avons vu, en effet, dans les lois de la transmission de pensée, que (dernière loi *k*) l'acte de transmission de pensée et l'acte de réception ne sont pas nécessairement simultanés; il peut s'écouler un temps plus ou moins long entre le moment où le sujet transmetteur émet la pensée et le moment où le sujet récepteur la perçoit.

Cette condition ne doit pas nous étonner, nous sommes accoutumés, en effet, à reconnaître que les vibrations qui produisent le son se transmettent avec une lenteur assez grande pour que nous puissions la constater à une distance relativement petite. Pour les rayons lumineux, la propagation étant beaucoup plus rapide, il faut faire porter les calculs sur des espaces infiniment plus considérables. Nous savons cependant que les rayons lumineux, partis de certaines étoiles, mettent un temps considérable, plusieurs années même, à

arriver jusqu'à nous. Bien plus, nous savons même que certaines étoiles, dont nous percevons encore les rayons lumineux, ont totalement disparu de l'endroit où nous croyons les voir. Ces vibrations lumineuses sont donc latentes, et exigent pour être perçues que notre œil prenne la position qu'il devrait avoir pour les recevoir si la source qui les a émises existait encore, c'est-à-dire qu'il faut que notre œil soit dans un certain état de réceptivité.

Quoi donc d'étonnant à ce que des vibrations, émises par un organisme vivant, restent aussi latentes jusqu'à ce qu'un sujet récepteur se trouve vibrer à l'unisson, c'est-à-dire dans un état de réceptivité qui le rend apte à les percevoir.

Voilà une simple hypothèse, si vous le voulez, mais assez rationnelle, et présentant des analogies frappantes avec d'autres phénomènes mieux connus, qui nous permet d'interpréter un des faits qui paraissent les plus difficiles à analyser parmi ceux présentés par les médiums.

Nous tenons à bien préciser que cela ne nous fait du reste rejeter aucune autre hypothèse, quelle qu'elle soit, mais nous considérons celle que nous venons d'énoncer comme une des plus admisssibles, dans l'état actuel des expériences que nous connaissons.

D[r] Paul JOIRE.

RÉPONSE DE M. MANGIN

M. le D[r] P. Joire me demande ce que j'entends par une chose anti-scientifique. La question est trop vaste pour être traitée en quelques pages de revue. Mais comme elle est fondamentale aussitôt qu'on s'occupe de « psychisme », j'essaierai au moins de m'expliquer sur le point particulier dont il s'agit. Il n'y a, dit M. Joire, d'impossible que ce qui est contraire à une vérité géométrique ou mathématique. Je suis persuadé pourtant qu'en physique M. Joire, comme tous ses contemporains et confrères en science, considère comme un axiome le : *Ex nihilo nihil,* en d'autres termes : tout ce qui existe a toujours existé ; il n'y a que la forme qui varie, quelque chose ne peut pas sortir de rien. Cette con-

ception s'impose à notre esprit avec une force aussi invincible que cette autre $0 = 0$ ou celle-ci : $1 > 0$. En histoire naturelle aussi il y a une quantité de choses dont nous sommes aussi sûrs que du total de $2 + 2$. Je ne paraîtrai pas hardi en affirmant que Napoléon ne peut pas ressusciter en chair et en os ou qu'une poule ne peut engendrer un lapin. Les affirmations contraires seraient éminemment, anti-scientifiques.

Il est, au contraire, très loin de ma pensée d'assimiler l'anti-scientifique à l'incompréhensible. J'aurais plutôt envie de dire que l'incompréhensible augmente autour de nous à chaque pas que fait la science. Singulière contradiction ! A mesure que notre cercle de connaissances s'étend nous sommes confondus par l'immensité et l'impénétrabilité des mystères que nous apercevons mieux derrière ce petit cercle; mais il ne faut pas pour cela nous laisser abattre et renoncer aux bases de cette faible raison qui nous a déjà si vite rendus si puissants. Devant l'immensité, pour ne pas perdre notre faible raison, étreignons arec toute notre énergie les quelques certitudes qui nous ont si bien servi jusqu'ici.

Et surtout ne prenons pas les mots pour des choses. Si toute notre supériorité intellectuelle sur les animaux nous est venue de ce merveilleux instrument qu'est le *langage*, évitons qu'il ne devienne justement la cause de notre perdition. En nous permettant de grouper en un même mot une quantité de phénomènes semblables il a centuplé l'agilité de notre pensée. C'est à lui que nous devons la faculté d'abstraire et de généraliser. Il est le père de la métaphysique, mais n'oublions jamais le mot de Voltaire (dont je n'ai retenu que le sens) : « Toutes les fois que vous voyez deux personnes discuter longtemps avec animation et sans se comprendre, dites-vous à coup sûr : c'est de la métaphysique. »

Eh bien ! parler d'esprit sans corps, c'est faire de la métaphysique, c'est prendre une abstraction pour une réalité. Peut-on considérer la gravitation comme un être indépendamment du corps gravitant, l'affinité indépendamment du corps chimique, l'électricité sans corps électrisé, la vie sans être vivant?

Depuis que Lavoisier a expliqué ce qu'est la combustion, est-ce qu'il est permis de parler de phlogistique? Est-ce que les *fluides* électriques ou magnétiques, le principe vital, à qui l'on donnait une sorte de personnalité, sont encore des notions scientifiques? Tout concourt à nous montrer en dernière analyse : la *vibration*, le mouvement, des transformations successives et indéfinies de mouvement. La découverte de la transmission de la pensée vient pour achever de nous convaincre que la pensée, elle aussi, est un mouvement et qu'il est plus que jamais anti-scientifique de la considérer indépendamment de l'organe où elle s'élabore. M. Joire admet la transmission de la pensée, et croit comme moi qu'elle explique tous les phénomènes produits par les médiums. Nous sommes donc pleinement d'accord. Je n'ai plus, avant de terminer, qu'une très petite remarque à ajouter, c'est que, pour les phénomènes qui ont l'apparence la plus spirite, c'est-à-dire ceux où le fait énoncé dans le message est inconnu du médium et de tout vivant, M. Joire a recours à cette hypothèse : qu'il y a eu retard *dans la transmission*, tandis qu'il me paraît beaucoup plus vraisemblable, comme j'ai essayé de le montrer à propos de Mlle Smith (Des Indes à la Planète Mars), ou de Georges Pelham ressuscité par Mme Piper, que les transmissions ont eu lieu dans les délais ordinaires et que c'est seulement l'éruption montant des couches subliminales aux couches supraliminales qui s'est faite en retard, soit directement chez le médium, soit indirectement chez la personne antérieurement télépathisée par le défunt et dans le moi subliminal de laquelle le médium lit.

Marcel MANGIN.

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE

PAR M. F.-W. MYERS

(*Suite* [1].)

[Trois autres cas se rattachant à la cathédrale de Salisbury peuvent trouver leurs places ici.]

En ma présence. H. M. RADNOR.

Août, sept. 1889 et février 1890.

G. Scène rétrocognitive.

La première fois que Miss A. vint à la cathédrale, elle remarqua debout à la porte de la chapelle, en face de la « cage » (chapelle d'Hungerford), un moine, avec un vêtement d'un brun sombre et terreux, une corde nouée autour de la taille, une espèce de pèlerine ou de capuchon et quelque chose de blanc, vêtement ou chair (?) dans l'ouverture de la pèlerine ou capuchon. Il tenait un rosaire brun d'où pendait une croix d'argent (?).

Ensuite elle vit une quantité de moines semblables qui semblaient sortir en file de la porte de la chapelle et y rentrer

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings* S. F. P. R., vol. XI (Voyez *Annales des sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n° 1 de 1900, n°s 3 et 5 de 1901.



tenant des livres et des rosaires. La croix du rosaire avait une forme assez particulière.

Elle a vu ces moines presque chaque fois qu'elle a été à la cathédrale, et l'un d'eux une fois a donné son nom par des coups frappés; mais comme l'évêque et l'huissier principal disent tous deux qu'il n'y a jamais eu un ordre de moines spécialement attaché à la cathédrale, nous pensions que c'était probablement une hallucination. Hier cependant, 23 février 1890, Miss A. vit de nouveau les moines, et demanda à quel ordre ils appartenaient; les réponses furent données par coups frappés.

D. : A quel ordre appartenez-vous? — R. : Saint-François d'Assise. — D. : Voulez-vous dire que vous êtes des Franciscains — R. : Non. — D. : Alors que voulez-vous dire? — R : Palais.

Ayant obtenu cette indication, en rentrant à la maison je regardai dans l'*Histoire du Wiltshire*, par Britton, et je trouvai sur une page non coupée qu'il y avait eu un monastère de moines gris (Franciscains) à l'angle sud-est de la Cathédrale (à l'endroit où se trouvent maintenant le Palais et ses terrains) et que l'évêque Poore leur donna la terre.

L'évêque actuel venait justement de déterrer dans les caveaux du Palais une belle crypte voûtée que l'on supposa devoir dater au moins du temps de l'évêque Poore. C'est une coïncidence curieuse, et il se peut que ce fût là que les Franciscains habitaient. Sir Richard Colt Hoare fait mention d'un ordre de moines ayant pris leur nom de Saint-François d'Assise et qui s'étaient installés à Salisbury.

H. Scène rétrocognitive (Brian Duppa).

Le 23 février 1890, Miss A. et moi nous étions dans la chapelle de Hungerford, lorsqu'elle me dit qu'elle voyait une grande cérémonie. Une grande chaire[1] empêchait de voir le chœur, et peu à peu apparaissait une foule d'ecclésiastiques et d'autres personnes ayant revêtu leurs plus beaux costumes. Ensuite elle vit un homme grand et gros, marchant

1. Employé sans doute ici dans le sens de siége apostolique. N. d. T.

lentement, portant un vêtement rouge orné de dentelles blanches, et d'une large broderie dorée faisant le tour du cou et tombant jusqu'aux pieds, une espèce de large mitre qui n'était pas pointue, mais ressemblait plutôt à une barrette avec une belle broderie.

Ensuite il y eut trois ou quatre personnages habillés d'une façon très semblable, somptueusement, et une quantité de petits garçons en rouge et blanc et en dentelles tenant des cierges, des livres, etc. Il y avait partout une foule compacte, c'était évidemment pour célébrer quelque important événement. Après que le principal personnage se fut agenouillé en face de la chaire, — regardant du côté de l'ouest pendant quelque temps, — il se leva et dix petits garçons enlevèrent la chaire et la portèrent plus haut jusqu'en face de l'autel regardant encore l'ouest. Alors le principal personnage fit deux pas et se tourna vers l'est. (Toutes les dispositions de l'autel, etc., comme Miss A. les vit sont tout à fait différentes de ce qu'elles sont maintenant[1].) Il n'avait plus rien sur la tête. Il s'agenouillait un peu de temps en temps, et alors les plus somptueusement habillées des autres figures placèrent quelque chose comme une mitre sur sa tête et se retirèrent, et le principal personnage se dirigea vers la chaire, et s'y assit regardant la congrégation. Miss A. dit qu'elle le vit plus tard mort, dans un cercueil avec la croix de Winchester sur lui. Elle dit qu'il était grand, gros, bien rasé, qu'il avait les cheveux un peu bouclés et des yeux d'un bleu gris.

Miss A. demanda ce que c'était que cette scène, et la réponse vint par coups frappés.

R. : L'ordination de Briant Uppa.

Miss A. répliqua : Ça ne peut être ce nom là; cela doit être une erreur.

R. : Vous vous trompez. C'est Duppa et non Uppa. Brian Duppa. — D. : Qui était ce Brian Duppa ? — R. : Chister. — D. : Qu'était-il? — R. : Évêque ici — D. : Quand? — R. : 44-46.

1. Cela veut dire que la description de Miss A. était exacte pour la date; d'après les explications que Lady Radnor me donna.

F. W. H. Myers.



Les recherches vous aideraient. Il y a des manuscrits à Winchester.

De retour à la maison, nous causions après le thé, je pris par hasard l'*Histoire du Wiltshire*, par Britton et je dis à Miss A. en riant : « Je vais regarder pour votre évêque... » Les pages où étaient les noms des évêques n'étaient pas coupées, ni sur le côté, ni en haut. Je les coupai et, à notre grand plaisir, nous trouvâmes, page 149 :

« Brian Duppa ou De Uphangh, D. D... tuteur du prince Charles... envoyé au siège de Chichester (Chister?)... Évêque en 1641... (déposé par le Parlement peu de temps après)... élevé peu après la Restauration au siège de Winchester. » Il était à Carisbrooke avec Charles I, et on croit qu'il l'aida pour écrire l'*Eikon Basilike*, livre que Miss A. avait regardé dans mon boudoir quelques jours auparavant, mais qui ne contient aucune mention de ce personnage, ni son nom.

J. Rétrocognition (Rayne Stevens).

Toujours dans la chapelle d'Hungerford, le même jour que Longland (voir plus haut), en août 1889, il y eut des coups violents. Miss A. demanda qui était là et la réponse vint : « Rayne Ste (v-ph?) ens. C'était le premier mezzo-ténor en 1796. Il vint à Canterbury en 1805. William Bouverie, — Lord Folkestone (?) — lui fit cadeau d'une montre parce qu'il arrêta son cheval, au péril de sa vie, à Salisbury. »

Je n'ai pas pu vérifier entièrement jusqu'à présent, mais j'ai trouvé une inscription dans le vieux livre de comptes du premier vicomte en 1755 :

« Dr Stephens pour ses leçons de clavecin données à Billey, etc. » « Billey » étant le petit-fils du premier vicomte. Ledit « Billey » était M. P. à Salisbury, et je trouvai dans Britton (p. 182) que John Stephens, Mus. Doc., était organiste à la Cathédrale, et y fut enterré en 1780. C'était peut-être le père de Rayne, mais de cela je n'ai pas encore pu m'assurer.

K. Scène rétrocognitive (White Webs).

Je regardais dans le cristal il y a un an ou deux, me trouvant au château de Longford. Lady Radnor était dans la chambre avec moi. Je vis entre autres choses une grande cheminée sculptée avec une cotte d'armes au milieu et de bizarres serpents enlacés. Il paraissait y avoir un passage secret qui s'ouvrait en touchant une des têtes de serpents. Il me semblait que je suivais ce passage et qu'il me conduisait à une rivière le long de laquelle je voyais passer des figures avec des habits d'autrefois. Le nom Edwye de Bovery fut ensuite épelé dans le cristal; et Lady Radnor me dit que la vision devait être entièrement fausse, car le nom ne s'était jamais écrit comme cela. Le nom « White Webs » fut aussi épelé, — nom qui m'était tout à fait inconnu. Quelques jours après, comme je regardais quelques livres dans la bibliothèque, j'en vis un, ancien avec des cimiers et des cottes d'armes, dessinés à la main; et dans ce livre je trouvai qu'une des cottes était celle que j'avais vue dans le cristal; — seulement celle du livre était divisée et associée avec une autre, tandis que celle du cristal était entière. Lady Radnor trouva que c'était la cotte d'une héritière, une Miss Smith. Un peu après, dans le registre d'une vieille église ou un livre de compte, je ne sais plus, le nom de Sir Edwye de Bovery fut trouvé [c'était dans un extrait d'un registre de paroisse à l'église de Britford où est inscrite la paroisse de Longford. — H. M. Radnor].

[Sir Edward des Bouverie, Kt, dont j'ai depuis trouvé le nom dans de vieux actes des De Bovery, quoiqu'il signât lui-même des Bouverie, vécut à la Maison Rouge, Cheshunt, Herts, et y mourut en 1694. Son fils, Sir William, vendit la maison et vécut en partie au presbytère de Cheshunt. Il y a un endroit appelé White Webs dans le voisinage. Le petit-fils de Sir Edward, Edward des Bouverie vendit la propriété et s'établit à Longford, en 1717. En 1718, il épousa Marie Smith, fille et cohéritière de John Smith, de Londres, un des premiers gouverneurs de la Banque d'Angleterre. Il y avait

plusieurs passages secrets servant à la Maison Rouge, à Cheshunt, pour en sortir ou pour y entrer; mais je n'ai pas fait de recherches sur l'existence de la maison à White Webs. — H. M. Radnor, 9 juin 1892.] [Miss Porter nous fait savoir qu'elle n'a pu trouver une liste des propriétaires de White Webs. « Une vieille maison historique, avec des passages secrets et des installations souterraines mystérieuses, fut démolie vers la fin du siècle. »]

L. — Scène rétrocognitive (« Jolly Dick Scrope »).

Le 28 juin 1892, Miss a rencontré pour la première fois l'honorable Percy Windham chez Lady Radnor. Une scène et de l'écriture parurent dans le cristal. Lord Radnor m'en fit le récit du 1er juillet 1892 et mentionna, comme le fait plus loin lady Radnor, l'ambiguïté entre Prince et Roi. C'était une fête, avec des personnes en habits anciens; ensuite vint le message (que je copie sur ce qu'écrit Lady Radnor le 8 juillet) : « Joyeux Dick Scrope avec son Prince (ou Roi) gros Harry, au mariage de sa fille Nell. » Alors, supposant que cette scène pouvait avoir eu lieu dans le Wiltshire [où les Scrope sont voisins des Wyndham], nous demandâmes : « Où cela a-t-il lieu? » et la réponse vint, très rapidement KROY (York). — H, M. Radnor.

Dans l'espoir d'éclaircir la question, je demandai à Miss Porter, qui est habituée à faire des recherches au British Museum, de chercher la trace d'un Dyck Scrope avec une fille Nell, aux noces de laquelle (à York) Henri VIII avait probablement assisté. Miss Porter répondit (6 juillet 1892) : « La famille Scrope habitait le Yorkshire et le Wiltshire. J'ai d'abord cherché dans les généalogies de la branche du Wiltshire, mais je n'ai trouvé aucun « Dick » avec une fille « Nell ». Ensuite j'ai cherché dans les Scrope de Bolton (Yorkshire) et j'ai trouvé les faits suivants :

CONTROVERSE ENTRE SIR RICHARD SCROPE ET SIR ROBERT GROSVENOR. SIR N. HARRIS NICOLAS.

Londres, 1832.

II. — Généalogie de la famille Scrope de Bolton.

60. Sir Richard Scrope. Knt., deuxième fils de Sir Henry Scrope, quatrième baron Serope de Bolton.	Éléonore, fille de Norman Washbourne, du Worcestershire. Esq. Elle épousa en seconde noce Sir John Wyndham, de Felbrigge, comte de Norfolk. Testament daté du 11 décembre 1505; vérifié en janvier 1506. Enterré chez les Frères Augustins, Norwich.

Élisabeth	Éléonore Scrope, fille et cohéritière vivante, décembre 1505 (Testament de sa mère).	Sir Thomas Wyndham, (fils de Sir John, par Marguerite, fille de John, duc de Norfolk) de Felbrigge, comte Norfolk (Testament daté du 21 octobre 1521; vérifié le 4 mars 1522).	Marq.

Voir Landsdowne M. S. 205. Harl M. S. 1074. § 65.

Je fis un pas de plus en cherchant dans les Wyndrams de Felbrigge et j'eus la satisfaction de trouver une connexion entre Sir Thomas et le roi Henri VIII :

Blomefield's *Norfolk.*

IV. — 7. *Tombes dans la Cathédrale de Norwich.*

Le chiffre 6 montre la place d'où la tombe qui, maintenant, se trouve dans la chapelle de Jésus, marquée 7, fut retirée; elle fut élevée à la mémoire de Sir Thomas Windham, qui fut fait chevalier par Sir Edward Howard, Lord Amiral d'Angleterre, lors de la quatrième année du règne du roi Henri VIII à Croitou-Baie, en France, ayant rendu de grands services pendant cette expédition, ayant été pour beaucoup dans la prise de Tournay, Turenne et autres places; il fut Conseiller

privé de ce roi, un des chevaliers chargés de la garde d corps et vice-amiral; c'était le fils de sir John Windham de Crownthorp en Norfolk; il fut enterré entre ses deux épouses Éléonore, fille et cohéritière de Rich. Scroop d'Upsale, Esq et Élisabeth, fille de Sir Henry Wentworth de Letheringham (veuve de Sir Roger Darcy de Danbury en Essex, VIII, p. 113), et mourut vers 1521.

L'inscription suivante fut trouvée en consultant les « Lettres et papiers du règne de Henri VIII » :

J. S. Brewer, Londres 1863.

I. — 54. 4 août 1509. (399) Pour Élisabeth Darcy, veuve de Roger Darcy, et Thomas Wyndham. Autorisation de mariage. Sunninghil 1er août. 1 Henr. VIII Del. Oxford, 4 août.

Éléonore Scrope mourut *avant* l'avènement de Henri, car en 1509, Thomas Wyndham obtint une autorisation pour épouser sa seconde femme, Élizabeth Darcy. Et d'après les *Testamenta Eboracensia* (Durham 1865; Société Surtees, III, 297 cxxii, on voit que le testament de Richard Scrope fut vérifié en 1485, avant la naissance d'Henri VIII. La phrase donnée en explication de la scène contient donc une erreur. D'un autre côté, il est prouvé qu'Henri VIII accorda diverses faveurs à la famille Scrope.

Étant une Scrope de Bolton, il paraît probable qu'Éléonore se maria à York. Mais les registre des mariages dans le Minster ne remontent pas jusqu'à l'époque des Tudor, et les autorisations de mariage collectionnées au Registre diocésain ne commencent qu'en 1661.

D'après ces documents, on voit que la connexion supposée entre la famille Scrope et M. Perey Wyndham dépendait non seulement de leur voisinage dans le Weltshire, mais aussi du fait que le mari de Nell Scrope était un Wyndham. J'écrivis à M. Wyndham pour lui demander ce qui le rattachait à sir Thomas, et je reçus cette réponse datée de Clouds Salisbury, 12 juillet 1892 : « Sir Thomas était mon ancêtre direct. Il n'y a jamais eu qu'une famille de Wyndhams et, en dehors de un ou deux acteurs ou actrices qui ont pris ce nom, il n'a jamais

été usurpé. » [Les *Wyndams* sont une famille complètement différente.]

Ce cas est remarquable parce que la théorie de la mémoire inconsciente de la part de la voyante doit être inadmissible ici. D'un autre côté, il est naturellement probable que M. Wyndham a dû, à une certaine époque, connaître le mariage Wyndham Scrope, sous Henri VII, quoiqu'il eût absolument oublié ce fait quand le message fut obtenu. Nous ne pouvons pas positivement affirmer que cette connaissance n'a pas pu passer du moi subliminal de M. Wyndham à celui de Miss A., et prendre la forme dramatique du « joyeux Dick Scrope », etc. Dans la généalogie de la famille A., donnée dans l'histoire de leur comte, il est fait mention du mariage du cinquième baron Scrope (de Bolton) avec la veuve de sir Robert A., un ancêtre collatéral. Mais, même en supposant (comme nous sommes amenés à le faire) que ce fait, quoique oublié par la conscience de chacun des membres de la famille A., peut avoir été, à une certaine époque, connu de miss A., cela ne nous rapproche pas de Dick Scrope, qui n'est pas mentionné dans la généalogie, et dont la parenté avec lord Scrope n'est donnée que par la généalogie des Scrope. J'ajouterai que Miss A. n'a jamais montré aucune espèce d'intérêt pour les recherches de généalogie et de faits anciens.

L'origine ou les origines de ces scènes rétrocognitives ne pourra commencer à être comprise que graduellement, en comparant beaucoup d'exemples. Afin que le lecteur puisse se rendre compte dès maintement de l'*inexactitude* que l'on y constate fréquemment, je vais donner un message obtenu non par le cristal, mais par l'écriture automatique.

CAS DE JACK CREASY

Le 7 juin 1891, Miss A. prit un crayon. Les notes qui suivent furent écrites tout de suite après la séance, et le message est entre mes mains. L'écriture du *soi-disant* Jack Creasy est à peine lisible et d'une personne illettrée.

Beaucoup de griffonnage. A la fin, très illisiblement et plusieurs fois le mot « Jack » est écrit.

Jack, quoi? dit Miss A. « Est-ce Jack l'Éventreur ou quelqu'un de ce genre? »

« Jack Creasy. »

« Que voulez-vous dire? » « Aidez pauvre Marie. »

« Où habitez-vous? (Très illisible) « Filler ou » « Tillers Buildings » ou? « Greewich. »

Êtes-vous incarné? « Non — chair toute brûlée. »

Ensuite un dessin grossier où l'on ne distingue rien.

Où avez-vous été brûlé? « Oui — piche kitl[1]. »

Dans les Fillers' Buildings? « Route Blackwall. »

Ou? « Longtemps — peut-être vingt mois. »

Était-ce un accident? « Terrible. Mister Lennard nous a fait changer le mélange; Boh Heal mit la lumière pour moi la cuve de poix (Bob Heal put the light for me the pitch vat cort[1]). »

Quelles usines? « Goudron. »

A grewich? « Oui, Blackwall Rode (Route Blackwall. »

Quelle espèce d'usine? « Abot. »

Voulez-vous dire les usines d'Abbot? « Abots — oui — oui — Blackwall. »

Y eut-il beaucoup de morts? « Je ne sais pas. »

Que voulez-vous qu'on fasse pour aider Marie? « Sais rien — trouvez-la — et aidez-la — demander la Marie du pauvre Jack Creasy. »

Est-elle à Greewich; pouvez-vous donner son adresse? « Peux pas dire — peux pas voir — elle était ici ».

Où? « — Fullus (or Fillers) Buildings — Dieu vous bénisse. »

Impossible d'obtenir autre chose.

Dans le registre des décès on trouva que Jack Creasy était mort par accident, le 4 juillet 1889. Voici ce que dit M. G. A. Smith :

« Les récits de l'accident parurent dans le *Kentish Mercury*, le *South Eastern Herald*, le *Greenwich & Deptford Observer* le 12 juillet, et des comptes rendus de l'enquête parurent dans les

1. *Pitch* veut dire poix et *kettle* chaudron.

mêmes journaux le 2 août 1889. D'autres journaux ont donné problablement des récits également, mais il serait, je crois, presque impossible de les découvrir; ceux que je cite sont des journaux locaux. Ces récits sont tous pareils, il y a beaucoup de détails sur l'accident et sur l'enquête officielle; mais dans aucun il n'est fait mention de « la pauvre Marie », des « Établissements Fullers » ou de « Bob Heal ». L'adresse de Creasy est ainsi donnée : 28 Lethbridge-road, Lewisham.

23 *juillet*. — « Je suis allé à l'usine de distillerie de goudron, de MM. Forbes Abbot et Lennard aujourd'hui, quai Ordnance, Greenwich Marshes, et j'ai vu M. Lennard qui s'est beaucoup intéressé à la question. Il m'a dit que Creasy avait une femme qui est encore vivante, croit-il, 28 Lethbridge-road et que lui (Lennard) connaît; il a correspondu avec elle pour arriver à mettre son petit garçon dans une asile d'orphelins. Il ne sait pas si elle s'appelle Mary. Il ne peut expliquer les Fullers (?) Buildings, et il a interrogé inutilement les ouvriers parmi lesquels il a fait circuler l'enquête; je n'ai pas pu voir ensuite les administrateurs ni questionner la police.

« L'usine est limitée d'un côté par la ruelle Blackwall. Le passage sur M. Lennard faisant « changer le mélange » par Creasy est aussi une erreur. M. Lennard ne lui a pas donné une tâche. Creasy avait son travail toujours le même, il n'y avait rien à changer. Il n'y a jamais eu un homme du nom de Bob Heal dans l'usine. Il n'a pas été question de quelqu'un qui se serait servi d'une lumière, bien que l'explosion ait certainement été causée par Creasy qui aurait enfreint la règle en ayant une lampe de sûreté *ouverte*. Il n'y a rien eu qui ressemblât à une cuve de poix. L'accident fnt une explosion causée par la vapeur s'échappant de tuyaux en mauvais état brûlés par la flamme d'une lampe Davy que Creasy avait laissée découverte. « G. A. SMITH. »

Dans la description de l'accident faite par le *Kentish Mercury*, on lit que « le gardien de nuit dit à Creasy d'ôter un peu de feu de l'alambic où il y avait trop de chaleur. Vingt minutes après, il y eut une détonation ; l'endroit était en flammes, et les morts furent trouvés à 15 ou 20 yards de l'alambic. »

Le verdict de l'enquête du Coroner donne comme cause des morts : « Des brûlures faites par la vapeur brûlante venant d'un alambic de goudron et comme cause de l'accident l'état défectueux du matériel. »

Un chaudron de poix, ce n'est pas la même chose qu'un alambic de goudron ; bien que cela s'en rapproche autant que *Piche Kitl* se rapproche de *pitch Kettle*. Et quelqu'un certainement « apporta de la lumière » qui enflamma la vapeur, seulement ce ne fut pas le mythique Bob Heal, mais Creasy lui-même.

Un autre point est à noter. Les noms des maisons de commerce un peu longs sont généralement abrégés dans le langage ordinaire ; mais il ne semble rien y avoir dans les rapports qui indique que le nom abrègé était employé en ce cas. Je demandai à M. G. A. Smith quel nom était le plus employé sur les lieux et il répondit : « Les personnes qui me conduisaient à l'usine parlaient généralement de l'usine « Forbes et Abbot » et le quai voisin semblait plus connu sous le nom de quai Abbot que sous son vrai nom : quai Ordnance. En somme je dirai que les usines sont ordinairement connues sous le nom d'Abbot.

M. Scène rétrocognitive.

Mistress A. raconte ce qui suit : « En octobre 1886, ma fille vit dans la pierre de son bracelet une scène qui m'impressionna beaucoup, car je compris aussitôt ce qu'elle représentait et en même temps j'étais absolument sûre que je n'en avais jamais parlé à ma fille ni à quelque autre de mes enfants Elle vit un homme dans une barque avec un grand canon attaché dans la barque et, dont elle ne pouvait comprendre l'usage. L'homme était seul et étendu dans le fond du bateau, et cela aussi l'étonnait. Les vagues semblèrent s'élever et l'homme ramait extrêmement fort, comme s'il essayait d'atteindre le rivage. Alors elle le vit se jeter par terre et rester sans mouvement en bas du rivage, comme s'il était mort. Cela se rapporte complètement à une triste crise de la vie de mon père. Il était allé chasser le canard, seul sur le Nor-

folk Broad qui s'ouvre sur la mer. Une tempête s'éleva et il fut présque poussé par le vent jusqu'à la mer. C'était un homme très fort et à grand'peine il gagna la terre. Alors il se jeta par terre absolument épuisé; et l'épuisement éprouvé ce jour-là fut le commencement d'une maladie qui finit par l'emporter. »

N. Vision rétrocognitive (*Strafford*).

Lady Radnor écrit, le 23 février 1890, de Long ford Castle Salisbury : « Miss A, vient de passer avec moi trois semaines ; mais le fait est qu'elle voit et entend tant de choses que nous ne pouvons réellement pas nous tenir au courant, en les consignant toutes. La chose la plus intéressante que nous ayons eue, je crois, c'est qu'elle a plusieurs fois vu dans le cristal et à des « séances » une figure se donnant comme Lord Strafford (celui que Charles I fit exécuter), qui déclare qu'un papier signé par Henriette Marie et se rapportant à lui-même est caché dans cette maison. Il dit ensuite : « Trouvez le cachet de la Reine. » Et cela est assez singulier, car depuis que cela est arrivé, j'ai trouvé un chiffon de papier sur lequel il y avait — de l'écriture de feu Lady Radnor — une liste des objets se trouvant dans le cabinet de la Reine Élisabeth, et entre autres choses, il y a un acte ou document signé par Henriette Marie et les grands officiers de sa maison, y compris le garde du grand sceau de la Reine. Ce papier ne se trouve plus nulle part maintenant, quoique toutes les choses soient là comme le donne la liste. La figure dit que le papier se rapportait à la relaxation de Strafford. »

En réponse à mes questions, Lady Radnor m'écrit le 25 février : « Il est absolument impossible que j'aie vu la liste en question (celle des objets dans le cabinet). Elle était enfermée au milieu d'un tas de vieux papiers dont je ne connaissais aucun; et comme j'avais oublié le fait moi-même, je n'aurai pu en parler. »

Un autre cas qui, en un sens du moins, est rétrocognitif, nous est donné par l'Hon. Eric Barrington et confirmé par

Mrs. Barrington. J'ai aussi reçu un récit concordant, du message par le cristal de la part de Lady Radnor, l'hôtesse à qui il est fait allusion.

62 Cadogan-place,

21 novembre 1892.

Il y a deux ans je rencontrai Miss A..., je crois pour la première fois, à dîner chez une amie. Elle dit à ma femme qu'elle avait vu debout derrière ma chaise une figure qui, d'après la description un peu vague cependant qu'elle en donna, sembla être celle d'un très grand ami à moi, un officier qui était mort environ sept ans auparavant en activité de service. Elle insistait sur l'attitude prise par la figure, qui était celle représentée par une photographie que j'ai de lui, mais qu'elle n'avait jamais vue. Elle ne savait rien de cette amitié et le nom de l'officier n'avait jamais été prononcé devant elle.

L'été dernier nous nous rencontrâmes de nouveau dans la même maison, et quoique dans l'intervalle nous eussions fait davantage connaissance avec miss A... et sa famille, je suis sûr de ne lui avoir jamais rien dit au sujet de mon ami. En allant au salon après le dîner je la trouvai en train de regarder dans le cristal et de dicter avec une rapidité extraordinaire une quantité de lettres de l'alphabet qui passaient devant elle et étaient écrites par la maîtresse de la maison, qui avait toutes les peines du monde à la suivre. Quand la succession des lettres s'arrêta, on découvrit en les lisant en sens inverse qu'elle formaient un message complet, *chaque mot était épelé à l'envers.* Avant l'apparition des lettres miss A... vit dans le cristal la figure qu'elle avait vue deux ans auparavant, portant un vêtement qui semblait être un uniforme foncé, et avec la même attitude particulière, mais je n'étais pas dans la chambre quand cela arriva. Aussitôt cependant que le message fut déchiffré par notre hôtesse il devint évident qu'il se présentait comme venant de la personne dont l'image venait d'être reproduite. Il était adressé non pas à moi qui étais absent quand les lettres commencèrent, mais à ma femme, et voulait dire ceci :

« Demandez à votre mari s'il se rappelle encore T. T. Dites-lui que je suis constamment avec lui et que la mort ne change rien à l'amitié. »

Le nom de famille était donné, précédé par un surnom dont on avait cessé de se servir quand il était devenu grand et qui était connu seulement de ceux qui. comme moi, avaient été intimes avec lui depuis l'enfance.

On ne peut supposer que miss A... ait été en quelque manière influencée par mes pensées, car ce ne fut que lorsque je me fus assis près de mon hôtesse et que je l'eus aidée à épeler les mots du message que je compris de qui il venait et je pus seulement alors expliquer le sens du surnom qui l'avait complètement étonnée, bien qu'elle eût connu celui qui le portait après son entrée dans l'armée.

Eric Barrington.

Ceci concorde entièrement avec mon souvenir des circonstances. Au moment où miss A... décrivit la figure lors de notre première rencontre, je sentis une sensation très particulière accompagnée de la certitude de l'identité de la personne qu'elle voyait.

Christina Barrington.

Il existe une biographie de l'officier en question qui a été imprimée mais non publiée et où l'on donne un surnom qu'il aurait eu pendant son enfance. Mais j'ai constaté que ce n'était pas le même que celui paru dans le cristal qui était bien choisi pour ne pouvoir être reconnu que par des amis d'enfance.

J'espère pouvoir discuter plus tard les sources possibles des messages rétrocognitifs. Pour le moment je ferai seulement observer qu'étant admise l'honnêteté du voyant, qui en ce cas se passe de mon attestation, il y a à craindre (1) qu'on soit en présence d'un souvenir inconscient de quelque passage d'un livre, ou de quelque conversation entendue pendant que l'attention était distraite et peut-être longtemps

(1) Pourquoi craindre?

auparavant. Dans un cas discuté dans le Journal de la S. P. R., Juillet 1891, je considérais cette explication des messages comme probable. Ici, autant que je puis en juger, elle est extrêmement improbable. Mais en mettant de côté la discussion de cas semblables, la valeur des scènes rétrocognitives est naturellement considérablement accrue si (comme dans le cas présent) le même percipient a vu les scènes de l'époque et a eu des visions ou des messages véridiques qui ne pouvaient, par leur nature même, venir normalement d'aucune source existante (1).

MARCEL MANGIN.

(1) Normalement, non, évidemment cela n'est pas normal et cette lucidité dans le passé ne se rencontre probablement que chez des sujets tout à fait exceptionnels. Mais, enfin, les événements passés ont laissé une trace puisqu'on *vérifie* le message. Est-ce la double vue qui a permis à miss A... pendant la nuit, pendant son sommeil naturel, suivant mon hypothèse favorite, de lire dans les documents *fermés* que l'on est allé ensuite consulter? Quelque fantastique que nous paraisse une telle explication on ne peut absolument la rejeter, alors qu'une autorité comme celle de Crookes peut être citée pour l'appuyer. Je fais ici allusion à la lecture du mot « however « sur lequel Crookes avait posé au hasard son doigt, le journal était derrière lui, il ne l'avait pas regardé et le médium ne pouvait le voir à travers le corps de Crookes. (Nouvelles expériences sur la force psychique, page 168.)

Je crois intéressant de reproduire aussi à cette occasion le curieux passage du compte rendn des expériences de W. Stainton Moses que les *Annales* n'ont pas publié dans le résumé très imparfait qu'elles ont donné, année 1895, page 204. C'est de Rector qu'il s'agit. Rector est l'esprit le plus fréquemment en communication avec M. Moses. Il écrit habituellement pour Imperator et pour le groupe des guides en général. Son écriture devient de plus en plus semblable à celle de M. Moses lui-même. Un jour, celui-ci lui demande d'aller devant la bibliothèque, de prendre l'avant-dernier livre sur le second rayon et de lire le dernier paragraphe de la page 94. Quatre lignes sont écrites, et, vérification faite, se trouvent être exactes sauf un mot « narrative » substitué à « account » dont le sens est le même.

« Comment lisez-vous? Vous avez écrit très lentement et par saccades. »

» J'ai écrit *ce que je me rappelais* (!), et ensuite j'ai continué. Il faut un effort particulier pour lire et cela ne sert que comme preuve. Nous allons lire encore et écrire et nous vous ferons connaître ensuite le livre. « Pope est le dernier grand écrivain de cette école de poésie, la poésie de l'intelligence ou plutôt de l'intelligence mêlée à l'imagination. » C'est bien cela. Eh bien, allez prendre le 11e livre sur la même planche. [Je pris le livre intitulé *Poésie, Romans et éloquence*.] Il s'ouvrira à la page qui vous intéresse... etc.

Le livre s'ouvrit à la page 145 et la citation était parfaitement exacte.

Je n'avais pas vu le livre auparavant : je n'avais certainement aucune idée de son contenu. Et M. Myers ajoute : « Ces livres étaient dans la bibliothèques du D[r] Speer. »

Mais même ainsi ces expériences sont loin de valoir celles de Crookes. Il nous faudrait la certitude que Stainton Moses, qui devait facilement entrer en trance, n'était jamais auparavant demeuré seul dans la bibliothèque du docteur où il aurait pu dans cet état ouvrir les livres en question et y lire ces passages.

Le lecteur aura remarqué, au contraire, que dans deux des cas de miss A. les passages où se trouvaient les renseignements corroborant les messages étaient dans des pages *non coupées* des ouvrages.

Deux détails confirment, il me semble, la supposition que M. Moses avait déjà lu les passages donnés par Rector. Ce sont d'abord les mots que j'ai soulignés : « J'ai écrit *ce que je me rappelais.* » Singulier aveu de la conscience subliminale. Et ensuite le fait, au premier abord si merveilleux, du livre qui s'ouvre justement à la page devinée. Chose pourtant bien naturelle précisément si l'on suppose que le livre a déjà été ouvert et lu à la page où il a une tendance à s'ouvrir; tous les livres un peu fatigués ont cette tendance à s'ouvrir à certaines pages.

De telles merveilles, pour nous convaincre, ne doivent pas être obtenues une seule fois et sans avoir pris toutes les précautions imaginables. Pour être absolument certain qu'on se trouve en présence d'un cas de lecture sans le secours des yeux et *sans aucun souvenir inconscient ou sans aucune espèce de transmission mentale*, il suffirait, par exemple, qu'une centaine d'enveloppes tout à fait opaques et semblables contenant chacune un mot différent fût mise dans un sac, et que, l'une d'elles étant retirée du sac et remise au médium, il lût séance tenante le mot qu'elle renfermerait. Enfin, pour exclure toute supposition d'hallucination unique ou collective et fermer la bouche au plus endurci des sceptiques on phonographierait le mot prononcé par le médium et on photographierait le mot lu sur le billet déplié. Il est incompréhensible qu'aucun des expérimentateurs qui ont cru avoir trouvé un médium lucide n'aient pas tenté une semblable expérience qui prouverait d'une façon irréprochable et décisive l'existence d'un sixième sens.

LES DÉMONIAQUES[1]

D'APRÈS LES REPRÉSENTATIONS POPULAIRES

PAR M. PAUL RICHER

Le nombre des représentations populaires des démoniaques est considérable, conséquence bien naturelle de l'émotion profonde qui s'emparait de toute une population en présence de ces événements mystérieux, effrayants et trop souvent tragiques. Ce sont surtout des gravures religieuses, relatives à la vie des saints, ou représentant des exorcismes célèbres; des miniatures de manuscrit; des illustrations de la *Bible;* puis des tapisseries décoratives, des bannières de confréries, des plombs historiés, des enseignes de pèlerinage; enfin, jusqu'à une faïence de Nevers, qui reproduit un fait populaire de possession diabolique et d'exorcisme.

Un livre entier ne suffirait pas à la description de ces documents, les uns artistiques, les autres simplement pittoresques, tous très curieux et instructifs au point de vue de l'histoire des mœurs du temps et des croyances populaires.

Mais le tableau que nous avons essayé de tracer du retentissement de la *Possession démoniaque* dans les arts ne serait pas complet si nous n'en citions au moins quelques-uns.

L'imagerie populaire et religieuse nous a légué un assez grand nombre de scènes de possession. Pour honorer les saints, suivant la coutume chrétienne, on avait l'habitude de

1. Extrait de l'important ouvrage de M. Paul Richer, *l'Art et la Médecine*, éditeurs Galutier, Magnier et Cie.

les représenter dans une des circonstances de leur vie qui avaient décidé de leur sainteté; cette circonstance devenait, en outre, la raison d'une dévotion toute spéciale. C'est ainsi que des saints qui, pendant leur vie, s'étaient fait remarquer par leur pouvoir sur les malades qui nous occupent, étaient habituellement figurés exorcisant les démoniaques. Saint Mathurin fut un des plus célèbres, et son pèlerinage à Larchant a joui, du XIe au XVe siècle, d'une vogue extraordinaire. Selon la légende, saint Mathurin, prêtre, aurait été appelé à Rome par un empereur nommé Maximien, pour délivrer la fille du prince. C'est pourquoi il est habituellement représenté bénissant une femme, tandis que le diable s'échappe du crâne ou de la bouche de la patiente. Saint Benoît, saint Ignace, saint Hyacinthe, saint Denis et bien d'autres, ont été également représentés exorcisant des possédés, ainsi qu'en témoignent les nombreuses estampes que nous avons trouvées à la Bibliothèque nationale.

Toutes ces gravures ne sont pas sans valeur artistique, car certaines sont signées de van Orley, Hondius, Corneille Galle, Jean Collaert, de Poilly, P. de Jode, van Noort, Sadeler, Callot, Sébastien Le Clerc, Parrocel, Picart, etc.

C'est à la vogue dont jouit saint Mathurin comme exorciste que nous devons les plombs historiés, méreaux de corporation ou enseigne de pèlerinage où sont figurées des scènes de possession. La scène est toujours la même : saint Mathurin exorcise la princesse Théodora agenouillée à ses pieds.

C'est encore une fille d'empereur, Eudopia, fille de Théodose, dont les tapisseries d'Arras (fin du XVe siècle), que possède le musée de Cluny, racontent la possession et la délivrance [1].

1. Le musée de Cluny possède une suite de tapisseries d'Arras relatives à l'histoire de saint Étienne, premier martyr, et à la légende de l'invention de ses reliques. (Catalogue par E. du Sommerard, 1883, p. 494.)

Parmi ces tapisseries, il en est deux qui représentent la fille de l'empereur Théodose, possédée du démon, en proie à un accès de son mal.

Voici, d'après le Catalogue, la légende et la description de ces deux morceaux :

« I. — Eudopia, fille de l'empereur Théodose, possédée du démon, éclare qu'elle sera guérie si le corps de saint Étienne est apporté à

Sur les tapisseries de la sacristie de Saint-Rémy, à Reims, une scène analogue a un caractère plus intime. C'est d'ailleurs une fille du commun qui est tombée au pouvoir du diable, et l'exorcisme se passe dans une chambre étroite percée d'une large baie qui nous permet d'y assister. La malade est sur son lit tout habillée, les mains jointes et comme frappée de stupeur. Une légende nous conte l'histoire :

Une pucelle avait le diable au corps,
Qui, au sortir, à dure mort la livre,
Saint Rémy faict que, par divins recors,
La ressuscite et du mal la délivre.

Faut-il conclure de ce récit que les crises de la possédée avaient dû revêtir les caractères de la léthargie? Le petit nombre des assistants, l'attitude de la malade plaident dans

Rome. L'empereur l'envoie chercher, promettant en échange le corps de saint Laurent.

« Un cardinal est debout devant les marches du palais, vêtu d'une longue robe et tenant son chapeau sur sa poitrine; auprès de lui sont l'empereur et le souverain pontife, accompagnés d'évêques et de personnages de la cour. Un singe est accroupi près d'un pilastre; à gauche un écuyer de l'empereur invite le cardinal à monter sur le cheval que tient prêt un homme de service. Dans le fond, on voit la princesse Eudopia en proie à un accès de son mal.

Légende :

« CŌME EUDOPIA FILLE DE THÉODOZE EPERE' DE ROME ESTAT POSSESSEE DU DIABLE QUI A PRÈS PLUSIEURS CŌJURATIONS DIRE NE PARTIRAIT POINT QUI NE APPORTEROIT LE CORPS SAINT ESTIENNE A ROME. LE PAP ALA REQUESTE DE LEPERE ENVOYE A CONSTANTINOPLE QUÉRIR LE CORPS SAINCT ÉTIENNE LEQUEL FUT BAILLIE ET PROMECTANT BAILLE LE CORPS SAINT LAURENS...

« Ici la scène de possession est reléguée au second plan. La princesse est au milieu de la plus vive agitation. Elle se renverse soutenue par deux aides étendant les bras et le visage dirigé en haut.

« II. — Eudopia, possédée du démon, déclare, dans l'un de ses accès, que saint Étienne veut reposer près de saint Laurent.

« La princesse est agenouillée sur le premier plan, en proie à un accès de délire; elle se renverse sur le côté droit, les deux bras levés, les mains à hauteur de la tête, la paume tournée en avant, dans un geste qui rappelle celui de l'étonnement; près d'elle est un personnage qui semble être un médecin; dans le fond est le souverain pontife entouré de hauts personnages de l'Église. »

Légende :

« CŌME LE CORPS S. ESTIENE EST APPORTÉ EN L'ÉGLISE DE S. PIERRE MAYS LE DIABLE PAR LA BOUCHE DE LA FILLE DIT QUE LEDIT S. ÉSTIEN VOULLAIT ESTRE PRÈS DE CELUY DE S. LAURENT. »

ce même sens. Et la chose n'a rien que de fort plausible, car les auteurs du temps nous racontent par quelles alternatives contraires, depuis l'immobilité de la mort apparente jusqu'aux plus violentes convulsions, le diable faisait passer les malheureuses qu'il possédait, et nous savons que de nos jours la grande névrose est coupable des mêmes méfaits.

Les plus anciennes gravures relatives aux possédés que nous connaissions sont trois gravures sur bois exécutées d'après les dessins de Hans Burgkmair (1473-1559) et qui font partie d'une suite de planches représentant les saints et saintes issus de la famille de Maximilien Ier.

Les trois démoniaques sont conformes à la tradition. Deux sont des jeunes filles dont l'une est nue jusqu'à la ceinture; le troisième est un homme vigoureux. Ils se contorsionnent d'une façon violente pendant qu'un diable fantastique s'échappe de leur bouche. Mais les exorcistes ont trouvé un ingénieux moyen de contenir les énergumènes. Ils sont tous trois solidement attachés aux piliers de l'église par des liens qui entourent les épaules, le torse et les mains. Un semblable résultat était ailleurs obtenu d'une autre façon. Dans la chapelle des Bienheureux, par exemple, à Vallombroso, chapelle renommée pour la guérison des démoniaques, existent près de l'autel deux grands creux assez profonds pour qu'un homme y disparaisse jusqu'au sommet de la poitrine. Il paraît que l'on introduisait le possédé dans l'un de ces trous et que dans l'autre pénétrait l'exorciste.

Le bénitier lui-même était parfois assez grand pour remplir le même office et le possédé y était plongé tout entier, ainsi que nous le montre une gravure de Sébastien Le Clerc dédiée à l'abbesse des religieuses bénédictines de Vergaville, « lieu célèbre par la délivrance des énergumènes, possédés et autres malades travaillés de sortilèges ». Le goupillon à la main, saint Eustase, abbé bénédictin, s'avance vers le malheureux revêtu d'une étole dont l'abbé retient les deux extrémités et maintenu dans le réservoir sacré par un aide vigoureux.

Pantagruel assista, dans l'île des Papefigues, à une cérémonie analogue: « En la chapelle, entrés et prenant de l'eau béniste, apperceusme, dedans le benoistier, un homme vestu

d'estoles, et tout dedans l'eau caché, comme un canard au plonge, excepté un peu du nez pour respirer. Autour de luy estaient trois prebstres bien ras et tonsurés, lisans le grimoyre, et conjurans les diables[1]. »

On peut se faire une idée de l'aspect que pouvaient prendre de semblables scènes, pour peu que le cas de possession ait eu du retentissement.

Une gravure de 1575[2] nous raconte par le menu comment se fit l'exorcisme d'une jeune possédée de Vervins, qui eut lieu en grande pompe en l'église Notre-Dame de Laon par l'évêque de cette ville. Les cérémonies de l'exorcisme seulement durèrent neuf jours. La possédée était une jeune mariée, Nicole Aubry, âgée de seize ans. La gravure reproduit en un même cadre tous les événements qui se succédèrent pendant ce laps de temps.

« Le premier jour, Nicole Aubry, dit la légende de cette gravure, fut amenée à l'église par plusieurs hommes, qui la contenaient avec peine; les jours suivants, on la porta dans son lit, derrière la châsse de Notre-Dame, la croix et le saint-sacrement. Après avoir fait trois fois le tour de l'église, elle était placée sur un matelas derrière le chœur. La procession finie, un cordelier faisait le sermon. Puis l'évêque disait la messe à l'autel de l'Image. Assis au milieu de son clergé, il prononçait les formules de l'exorcisme et interrogeait la démoniaque, dont un notaire royal enregistrait les réponses. De temps à autre, il élevait l'hostie en ordonnant au diable de sortir. Nicole se démenait affreusement, le corps enflé, la face presque noire, hurlant, tirant la langue, les yeux hagards, et elle s'élançait de son lit à plus de six pieds en l'air, malgré les efforts de huit ou quinze hommes vigoureux. Perdant tout à coup cette horrible difformité, elle retombait comme une masse, aveugle, sourde et muette à la fois, le corps raide et dur, arrondi comme un hérisson. Mais à peine

1. Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, chap. XLV.

2. Cette gravure, qui se trouve dans le *Manuel de la victoire du corps de Dieu sur l'esprit malin*, Paris, 1575, a été reproduite par P. Lacroix dans la *Vie militaire et religieuse au moyen âge et à l'époque de la Renaissance*.



avait-elle reçu l'hostie qu'elle rentrait dans son état naturel. Elle baisait ensuite la croix et un homme seul l'emportait dans ses bras, tant elle était faible. Les catholiques, tête nue, criaient au miracle; les huguenots, qui restaient couverts, ne voyaient là qu'un jeu industrieux. »

Des trente démons qui possédaient Nicole et qu'on a représentés sur la carte, vingt-six furent chassés à Notre-Dame de Liesse; le diable Légion fut expulsé à Pierrepont; Astaroth, Cerbère, enfin Belzébut, le plus puissant de tous, à la cathédrale de Laon, le dernier jour de l'exorcisme.

On voit combien il fallut de temps et de cérémonies différentes pour chasser tous les diables qui possédaient la pauvre fille.

Il était habituel, en effet, que le diable habitât en société le corps où il avait élu domicile, et la compagnie était toujours nombreuse. Les phénomènes si variés que présentaient les démoniaques avaient frappé les exorcistes et il était bien naturel d'attribuer à un diable différent chacune des formes si opposées, parfois même si contradictoires, que pouvait revêtir la convulsion. La sœur Agnès de Loudun, par exemple, était tourmentée par quatre démons. Asmodée la faisait paraître en rage, « secouant diverses fois la fille en avant et en arrière et la bastre comme un marteau avec une si grande vitesse que les dents lui en craquaient et que son gosier rendait un bruit forcé... son visage devenait tout à fait méconnaissable, son regard furieux, sa langue prodigieusement grosse, longue et pendante ». Mais Béhérit, un autre démon, lui faisait un second visage riant et agréable, qui était encore diversement changé par deux autres démons, Acaph et Achaos[1].

Tel diable présidait aux crises de léthargie; tel autre aux crises de catalepsie, ou de somnambulisme; tel autre encore prophétisait et parlait latin, etc., etc.

Et lorsque la possédée appartenait à une congrégation religieuse, la contagion sur ce terrain éminemment propice ne tardait pas à se développer. L'on voyait alors se produire ces

1. *Histoire des diables de Loudun*, 226.

terribles épidémies de possession démoniaque qui ont laissé dans l'histoire de si lugubres traces.

Mais nous n'avons pas à raconter ici ces drames effrayants au récit desquels l'imagination demeure aujourd'hui confondue et qui se terminaient toujours par le bûcher pour quelques malheureux prêtres accusés de sorcellerie, Gauffridi à Aix, Urbain Grandier à Loudun, Thomas Boullé à Louviers... Et nous continuerons l'examen de quelques-unes de nos gravures dont les sujets sont d'ordinaire moins tragiques.

Les *Vies des Saints* illustrées nous donnent des documents le plus souvent fort curieux.

Saint Benoît, par exemple, eut souvent maille à partir avec le démon; Carrache nous l'a montré exorcisant un possédé. Mais les estampes qui illustrent ses *Vies* sont plus explicites.

J'ai trouvé dans une *Vie de saint Benoît*[1], au cabinet des estampes, plusieurs gravures relatives aux démoniaques. M. Tommasi nous les avait également signalées, mais avec une indication bibliographique un peu différente et en les accompagnant de notes explicatives que nous reproduisons ici[2].

La première gràvure est commentée ainsi qu'il suit :

« Le saint allant un jour à l'oratoire de Saint-Giovanni, qui est en haut de la montagne, rencontra notre vieil ennemi.

« Il avait pris la figure d'un maréchal ferrant et portait une cruche avec de la nourriture.

« Le saint lui dit : « Où vas-tu? — Je vais, répondit l'ennemi, donner à boire à ton frère. » Saint Benoît alla faire ses oraisons comme à l'ordinaire ; mais, en réfléchissant à sa rencontre, il n'était pas sans inquiétude. Le malin esprit, en effet, trouvant un moine d'âge avancé qui acceptait le breuvage, il lui entra subitement dans le corps, le jeta à terre, et le tourmenta avec une étrange violence. L'homme de Dieu, à son retour de l'oratoire, vit le malheureux moine dans cette cruelle agitation. Alors il se contenta de lui donner un souf-

1. *Vita et miracula sanctissimi Patris Benedicti.* Ex libro ii dialogorum beati Gregorii papæ et monachi collecta, et ad instantiam devotorum monachorum congregationis ejusdem sancti Benedicti Hispaniarum æneis typis accuratissime delineata. Romæ. Anno Domini M.D.LXX.VIII.

2. *Vita et miracula sanctissimi Patris Benedicti...* collecta per Thomam Thriterum. Romæ, 1597.

flet et chassa ainsi l'esprit maudit qui s'enfuit aussitôt et n'eut pas le courage de revenir. »

La gravure nous représente le moment où saint Benoît s'avance la main droite tendue pour donner le soufflet. Trois religieux soutiennent le possédé qui se renverse, écartant les bras, et reproduit bien mal l'étrange et cruelle agitation dont parle le texte. Il ne faut point chercher là les signes précis de la convulsion démoniaque. Cette figure est plus proche de la fantaisie que de la réalité.

Le démoniaque de la seconde gravure n'est plus guère expressif. L'idée de violence et d'agitation est cependant mieux rendue, les aides qui maintiennent le patient sont au nombre de quatre, mais l'attitude garde dans son ensemble quelque chose de théâtral et d'apprêté, sans aucun signe précis et caractéristique.

L'histoire de cette gravure est la suivante :

« En ce même temps il arriva qu'un ecclésiastique de l'église d'Aquino fut cruellement tourmenté du démon. Le vénérable Costanza Vescovo, de cette église, l'avait déjà fait conduire aux divers lieux consacrés aux saints martyrs pour obtenir sa délivrance, mais c'était en vain. Or, tout le monde savait l'éminente grâce que Dieu avait accordée à saint Benoît. Le possédé fut conduit à l'homme de Dieu, qui aussitôt implora Notre-Seigneur Jésus-Christ et chassa l'antique ennemi du corps du malheureux. »

Nous voyons, en effet, sur la gravure que saint Benoît est en prière, pendant que les diables sortent du corps du malheureux. On en compte quatre. Dans un lointain qui représente plusieurs épisodes du même fait, on distingue le possédé en proie aux agitations de son mal.

Saint Benoît avait recommandé à cet ecclésiastique guéri de ne plus se présenter aux ordres sacrés sous peine de retomber au pouvoir du démon. L'histoire rapporte que plusieurs années après cet homme, oubliant la recommandation du saint, recevait les ordres sacrés; mais « au même moment, le démon, qui l'avait laissé libre jusqu'alors, lui rentra dans le corps et ne cessa de le tourmenter, jusqu'à ce qu'il lui eût arraché l'âme ».

Dans un livre consacré aux saints de la Bavière et illustré de nombreuses gravures[1], nous avons trouvé deux scènes de possession : l'une, relative à saint Virgilius; l'autre, à saint Bertoldus.

La première est la plus intéressante.

Saint Virgile, évêque de Salisburg, bénit un possédé maintenu par deux hommes vigoureux. Au-dessus du démoniaque, dont l'agitation ne présente rien de caractéristique, un monstre s'envole, sans bras ni jambes, muni d'une grosse tête et pourvu d'ailes de papillon.

La scène se passe sur les marches d'un autel, en présence d'une foule nombreuse.

Une gravure de 1625, consacrée à saint Wolfgand[2], représente l'intérieur d'une chapelle. Au premier plan, à droite, un homme est renversé à terre, agitant les membres, et les poignets enchaînés. A gauche, une femme tombe en arrière, maintenue par deux hommes, et de sa bouche s'échappe une fumée épaisse au milieu de laquelle s'enfuit un petit diable ailé. Plus loin, près du maître-autel, des religieux entourent un infirme sur une chaise. En haut, entouré de nuages, le saint évêque Wolfgand domine ces différentes scènes, les bénissant de la main droite.

Au bas de l'image on lit : *Wolfgandi precibus miracula mille patrata sunt olim plusquam mille patrantur adhuc.*

Une belle gravure de P. de Jode (vers 1619) est consacrée à saint Didier[3]. Le saint occupe le centre, et tout autour sont représentées en vignettes les circonstances remarquables de sa vie ou de sa mort. L'une d'elles représente son tombeau, auprès duquel ont lieu plusieurs miracles; on voit, entre autres, trois morts sortir de leur tombeau. Dans un coin, un

1. *Bavaria Sancta Maximiliani sereniss. principis imperii, comitis palatini Rheni utriusq. Bav.* Ducis auspiciis cœpta, descripta, eidemq. nuncupata a Matthæo Radero de Soc. J. CD.DC.XV. Raphael Sadeler Antuerpianus Sereniss. Maxil. Chalcographus tabulis areis expressi et venum exposuit.

2. *Imagines sanctorum Ord. S. Benedicti.* Tabellis areis expressa cum eulogiis ex eorumdem vitis. Auctore, R. P. F. Carolo Stengelio ejusd. Ord. Mon. SS. Udalrici, etc... M.DC.XXV.

3. *Vita beati P. Ignatii Loyolæ Societatis Jesu fondatoris.* Romæ, 1609.

homme enlève dans ses bras un possédé qui agite les deux bras en l'air, tourne les yeux, ouvre une grande bouche, d'où s'échappent plusieurs diablotins.

Nous avons vu du même auteur une gravure consacrée à sainte Claire ; la guérison des possédés y est représentée en deux vignettes. Dans l'une, la scène se passe au tombeau de la sainte. Dans l'autre, il s'agit d'une dame de Pise qui fut délivrée par sainte Claire de cinq démons. Ce dernier sujet a été traité d'une façon assez remarquable par Adam van Noort. Nous en avons parlé plus haut.

Un peintre graveur qui se fit remarquer par une fécondité extraordinaire et un dessin plein d'énergie, Antoine Tempesta (1555-1630), a dessiné et gravé une suite d'estampes consacrées à la vie de saint Antoine, dans lesquelles il a pu donner libre carrière à son imagination. Nous y trouvons deux scènes d'exorcisme. La planche XI (fig. 26) représente un possédé en état de crise. Il est à genoux, maintenu par deux hommes vigoureux, violemment renversé en arrière, crispant les poings, la bouche ouverte, les yeux égarés. Saint Antoine le délivre et le diable fuit dans les airs. Plus loin, la planche XVI nous montre une jeune fille possédée rendant son diable avec plus de calme. Elle est à genoux dans l'attitude de la prière.

Mais, de tous les saints, nul n'égala saint Ignace dans son pouvoir pour chasser les démons. Aussi, sans rappeler ici les tableaux que Rubens lui a consacrés, nous avons trouvé un grand nombre de gravures qui le représentent délivrant des possédés. J'en citerai quelques-unes.

Dans une suite de 79 estampes de $0^{m},145$ de haut gravées par Corneille Galle le père, et quelques-unes d'après les dessins de Rubens, deux gravures nous intéressent :

N° 44. *Comitiali morbo laborantem sublatis in cœlum oculi, ac precibus extemplo sanat.*

Le malade est un jeune homme soutenu par deux aides. Il est dans l'affaissement le plus complet : les yeux sont fermés, la face est bouffie ; état qu'en somme on pourrait parfaitement prendre pour l'épuisement qui suit les véritables crises d'épilepsie.

N° 45. *Multos sæpe Energumenos liberat crucis signo.* Gravure retouchée.

Saint Ignace y est représenté entouré de trois énergumènes dont une femme et deux hommes. Leur attitude et leurs gestes n'offrent rien de caractéristique.

Une autre vignette de la dernière planche d'une autre *Vie de saint Ignace* [1] est consacrée au pouvoir du saint sur les démons. L'inscription latine qui y correspond est la suivante: *Multos Energumenos a demonibus liberat.* On y voit saint Ignace, faisant le geste hiératique, délivrer du démon un jeune garçon qui se renverse en étendant les deux bras, et tournant de côté la tête qui grimace. Il est soutenu par un homme. Le diable s'échappe à grandes enjambées. Plus loin, deux hommes amènent un autre possédé. Cette gravure est signée « Jean Collaert, *sculpsit* ».

Une grande gravure de 1625 réunit en de nombreuses vignettes les circonstances mémorables de la vie du saint. Deux d'entre elles sont consacrées à la figuration des possédés.

Nous signalerons encore deux grandes gravures de Poilly représentant *Saint Ignace guérissant des possédés.* Dans l'une d'elles, c'est une femme portée presque la tête en bas par deux aides. L'autre est la reproduction du bas-relief d'Ange Rossi, signalé plus haut. Sans rencontrer ici rien de remarquable au point de vue du naturalisme de la convulsion, nous constatons que ces gravures s'éloignent de la tradition, et nous n'y retrouvons plus l'image du diable qui s'échappe.

Nous pourrions multiplier ces exemples; mais ce serait, je crois, sans grand profit.

Je ne puis, cependant, passer sous silence quelques gravures de Jacques Callot (1593-1635), dont tout le monde connaît les diableries si pleines de fantaisie et d'étrangeté. Il était assez naturel qu'il ne laissât pas passer l'occasion de repré-

1. *Vita beati patris Ignatii Loyolæ religionis Societatis Jesu fondatoris* ad vivum expressa ex ea quam P. Petrus Ribadeneyram ejusde Societatis Theologus. Ad Dei gloriam et piorum hominum usum ac utilitatem olim scripsit; deinde madriti pingi, postea in æs incidi et nunc demum typis excudi curavit. Antuerpiæ, anno salutis CIC-CCX.

senter quelques diablotins lorsqu'elle s'offrait à lui. Dans le *Calendrier pour tous les Saints de l'année* [1], qu'il a illustré, il y a sept scènes d'exorcisme. Je ne m'y arrêterai pas, pour dire un mot d'une œuvre plus importante du maître relative aux possédés.

C'est une grande gravure in-4° avec encadrement, datée de 1630, signée et dédiée au très illustre seigneur D. Christoforo Bronzini.

Elle représente une scène d'exorcisme. Une jeune femme possédée est amenée par deux hommes. Elle se renverse en arrière et est presque entièrement soulevée par un fort gaillard dont le bras est passé autour de sa taille. Les deux bras sont étendus, la tête penchée de côté, la bouche ouverte et tordue, etc. L'œil exprime la souffrance.

La délicatesse de la jeune possédée, dont le corps disparaît presque sous les plis de la robe ; ses traits gracieux à peine déparés par la torsion de la bouche, et encadrés par de longs cheveux retombant sans être épars; la pose des bras et des jambes qui n'ont rien de convulsif, composent un ensemble qui, loin d'être effrayant, ne manque pas d'un certain charme à regarder, mais qui ne saurait avoir d'autres prétentions que celles d'une agréable fantaisie.

Enfin, quelques traits piquants, tels que la bonhomie du prêtre qui cherche dans son livre l'oraison qui doit calmer toute cette agitation ; la frayeur du jeune enfant de chœur qui se cache derrière l'exorciste ; les sentiments divers qui partagent l'assistance, parmi laquelle on distingue de fort grandes dames; au premier plan un malingreux et un hallebardier, ajoutent à l'intérêt tout pittoresque de l'œuvre du maître lorrain.

Faut-il parler ici des gravures de Sébastien Le Clerc (1637-1714)? Nous en avons déjà cité une plus haut. Une seule autre nous retiendra quelques instants, parce qu'elle présente quelques traits naturalistes nettement marqués.

1. *Les images de tous les saincts et sainctes de l'année suivant le martyrologe romain*, faictes par Jacques Callot, et mises en lumière par Israël Henriet. Dédiées à monseigneur l'éminentissime cardinal duc de Richelieu. A Paris, chez Israël Henriet, 1636.



Elle fait partie d'une suite relative à la vie de saint Bruno.

Une femme se débat dans d'horribles convulsions, maintenue à grand'peine par cinq hommes. La violence des mouvements est bien rendue. Nous remarquons, en outre, la crispation du poing gauche, le strabisme oculaire, le corsage à demi-dégrafé. Le saint est en prière, pendant que le diable s'éloigne au milieu d'un léger sillon de fumée.

Enfin, les Bibles illustrées ne sont pas sans reproduire les scènes d'exorcisme dont la vie du Sauveur est semée. La plupart de ces illustrations, conformes aux traditions signalées plus haut, n'ont qu'un intérêt secondaire. Je me contenterai d'en signaler quelques-unes en passant. On me permettra cependant d'insister un peu plus sur deux belles gravures de Bernard van Orley (1490-1560), le grand artiste décorateur qui a dessiné de si magnifiques cartons pour tapisseries ou pour vitraux. Les compositions dont il s'agit offrent, d'ailleurs, plus d'intérêt au point de vue de la mise en scène et de l'effet décoratif qu'au point de vue de la justesse et de la vérité des attitudes.

Les démoniaques de van Orley ne manquent point de vigueur, mais il n'y faut point chercher la précision du détail et la justesse de l'observation.

Le premier dessin retrace la scène dans laquelle le Christ ordonna aux esprits qui possédaient un démoniaque de sortir et d'entrer dans le corps de pourceaux qui passaient par là. *Ite, et illi exeuntes abierunt in porcos.*

Le paysage est grandiose. La vue s'étend au loin sur la mer.

Au premier plan, deux possédés renversés à terre s'agitent désespérément. Le Christ s'approche et leur impose les mains. Tout autour, de nombreux disciples manifestent les sentiments les plus divers. De la bouche des démoniaques s'échappe une fumée épaisse au milieu de laquelle on distingue une foule de petits diablotins, qui se dirigent vers le troupeau de porcs paissant au sommet de la falaise.

La seconde gravure du même auteur nous offre la guérison de l'enfant possédé. *Et increpavit Jesus spiritum immundum et sanavit puerum* (Luc., ch. IX). La scène se passe

au milieu d'un magnifique paysage où les colonnades, statues et motifs architecturaux tiennent la plus grande place. L'assistance est nombreuse, agitée de sentiments divers. Au premier plan, le jeune garçon se démène, maintenu par un homme vigoureux. Au loin, la foule accourt, attirée par le bruit du miracle. Il ne faut pas demander à cette vaste composition décorative autre chose que de belles lignes, du pittoresque et du mouvement.

Je terminerai cette revue des figurations populaires des possédés en signalant le curieux document céramique que M. Chanfleury avait communiqué à Charcot, en le faisant accompagner de la courte description suivante :

« Un évêque fait sortir du corps de deux paysans deux diables qui s'envolent effarés. Au-dessous est écrit : *Mathurin Rattefons.*

« C'est le nom du paysan pour qui le potier avait peint le sujet, en plaçant son client sous les auspices de saint Mathurin. Cette faïence, décorée en bleu avec quelques rehauts de jaune, est attribuable aux fabriques de Nevers, vers 1750.

« Je n'ai remarqué qu'une fois, dans ma carrière, un sujet semblable. Je n'en garantis pas moins l'authenticité.

« En tout cas, il fallait que le cas de possession diabolique ci-dessus fût très répandu dans le pays pour donner naissance à une telle représentation populaire. »

PAUL RICHER.

A PROPOS

DES

DERNIÈRES EXPÉRIENCES DU MÉDIUM SAMBOR

Dans le dernier numéro des *Annales des Sciences Psychiques*, M. Petrovo-Solovovo indique quelques moyens de contrôle qu'il souhaite de voir appliquer aux expériences médianiques. Ces procédés sont très bons à appliquer le cas échéant, mais je voudrais en signaler deux qui me paraîtraient encore plus décisifs.

1° Dans toute séance de ce genre, deux bons observateurs devraient ne pas prendre part aux expériences, ne pas faire partie de la chaîne, par conséquent.

L'un d'eux se tiendrait en permanence, la main sur le contact d'une lampe électrique, prêt à faire une lumière *instantanée* à un signal donné. L'autre observateur se tenant près du médium, la lumière serait faite pendant qu'un phénomène se produit. Le moindre mouvement du médium, comme sa position en ce moment, serait facilement constaté. Dans le cas de certains phénomènes particuliers, comme le jeu d'un piano, le second observateur, se portant vers l'instrument, pourrait rapidement et même dans l'obscurité, pendant que le son se fait entendre, s'assurer avec les mains : 1° si le piano est ouvert, 2° si un objet quelconque touche le clavier. S'il saisit un objet quelconque, la lumière, faite instantanément, montrera de quoi il s'agit.

2° Le second procédé serait plus parfait dans ses résultats, mais demande un dispositif un peu plus compliqué. Il s'agit

de braquer d'avance plusieurs appareils de photographie, sur le médium et différents points de la chambre, puis, pendant qu'un phénomène se produit, donner un éclair de phébusine. La position du médium et des objets sera imprimée sans illusion possible. A noter qu'il faudra, dans ce cas, déterminer l'explosion de la phébusine au moyen d'une étincelle électrique et non avec une allumette, de façon à avoir un éclair instantané et imprévu.

Dr Paul JOIRE.

Cette méthode, et notamment la seconde qui consiste à prendre une photographie instantanée, est évidemment excellente. Nous avons essayé de l'appliquer durant toute la série des expériences que nous avons faites au mois de juillet dernier, avec le médium Politi, — expériences dont il sera bientôt fait un compte rendu; — malheureusement les médiums, du moins la plupart d'entre eux sinon tous, n'aiment pas ce genre de contrôle, surtout au moment où le phénomène a lieu.

Pour l'éclairage instantané des expériences, la lumière électrique est ce qu'il y a de meilleur. L'éclair avec de la phébusine, ou toute autre composition analogue, à l'inconvénient d'éblouir et celui de donner un éclairage de trop courte durée.

X. D.

N. B. — Il s'est glissé dans le très intéressant et le très important article de M. Petrovo-Solovovo sur les expériences avec le médium Sambor, les erreurs typographiques suivantes :

ERRATA

a) P. 271, ligne 34, *à lire :* conformés, *au lieu de :* confirmé.
b) P. 274, note, ligne 1, *à lire :* K—ow *au lieu de :* Kow.
c) P. 294, note, ligne 7, *à lire :* qu'il *au lieu de :* qui!
d) P. 297, ligne 13, *à lire :* la Rothe *au lieu de :* La Rothe.
e) P. 302, ligne 21, *à lire :* se *au lieu de :* ce.
f) P. 300, ligne 8, à supprimer *quelquefois.*

VARIÉTÉS

LA SUGGESTION PHONOGRAPHIQUE[1]

PAR M. LE Dr HIPP. BARADUC (de Paris)

A une époque où toutes les médications entrent dans une voie de rigorisme scientifique et où les méthodes de mensuration, de poids et d'enregistrement sont de plus en plus en faveur, il était logique de dégager d'une façon précise, dans cet acte complexe que constitue une suggestion, le facteur humain suggestionneur d'un côté, et le facteur suggestion de l'autre.

On sait que la même suggestion, les mêmes paroles prononcées par la même personne, mais dans d'autres conditions ou dans un état d'esprit différent, ont une valeur effective, un rendement thérapeutique, qui n'est pas le même; à plus forte raison une suggestion identique, faite par deux médecins différents, agira à un taux variable.

Le facteur suggestionneur est incontestable; j'ai voulu me rendre compte, dans quelques cas de psychopathies, de la *valeur intrinsèque* de la suggestion en elle-même, en éliminant le facteur humain, et en recourant à l'emploi d'un instrument.

Je faisais disparaître ainsi la question de *rapport* qui se produit forcément à la longue, entre le suggestionneur et le

(1) Communication faite au deuxième Congrès international de l'hypnotisme.

suggestionné, ainsi que le phénomène de *confiance inspirée*, pour y substituer simplement l'*expectante attention* du malade et la *réaction* produite par la chose dite mécaniquement, venant lutter, à l'état de veille, dans ces centres automatiques trop impressionnés, contre un état psychopathique plus ou moins préétabli.

L'instrument était tout indiqué; le succès joyeux du phonographe ne pouvait qu'exercer une heureuse action sur des cervaux psychopathiques, alors qu'il produisait une bonne influence sur les centres nerveux pondérés.

J'ai essayé sur une dizaine de personnes, en les mettant face à face avec le phonographe, seules, en *contact auditif* avec le cylindre gravé pour elles, et voilà ce que j'ai constaté en les revoyant, la séance finie :

1° Une grande *pause cérébrale*, c'est-à-dire une sorte d'inhibition de l'état précédent, avec un certain étonnement de l'effet produit, un changement psychique, constaté par la mensuration au biomètre des vibrations, dont la formule est améliorée.

Le malade sort du cabinet solitaire, comme d'un endroit où il vient de se passer quelque chose de sérieux pour lui. Il en sort autrement impressionné qu'il n'y était entré.

2° Il emporte le germe d'une hantise *autre*, que celle qui l'obsédait et comme celle-ci est plus en rapport du fait de la chose suggérée, avec son état primitif non maladif, peu à peu, il se *retrouve lui-même* et revient avec d'autant plus de plaisir à sa suggestion phonographique, qu'elle le rend davantage à ses impressions normales; la séance devient agréable pour le névropathe, dont la cérébration reprend ses bases premières.

Les conditions de succès consistent :

1° Dans l'expectante attention du malade.

2° Dans la valeur physiologique et morale de la chose suggérée, qui, par *sa vertu* et *sa hauteur d'impression*, doit vaincre l'impression psychique maladive en surélevant la pensée et la conscience de l'obsédé.

A plusieurs malades du même ordre, il est vrai, j'ai pu employer la même suggestion phonographique, parce qu'elle

remplissait les mêmes conditions de valeur physiologique, d'adaptation personnelle et de hauteur morale, qui reliaient la conscience supérieure, momentanément voilée, aux centres automatiques inférieurs, impressionnés par elle dans le sens voulu, pour permettre au malade la reprise de sa personnalité.

Sous cette influence, il *s'émotionne lui-même dans son vrai sens normal.*

On n'obtient rien sans l'expectante attention, ou si l'enregistrement du cylindre est contraire aux idées philosophiques ou religieuses de la personne, car elle en est blessée.

Le tout revient à dire que, si la suggestion phonographique tend à remettre en mouvement les vibrations de la personnalité première qui trouvent une aide dans la conscience supérieure, l'enregistrement du cylindre est une chose capitale pour chacun des psychopathes.

Il faut qu'il soit approprié et bien gravé, que l'audition en soit nette et précise. Comme supplément de condition instrumentale, je conseille d'éviter la friture du début et de stimuler l'attention en faisant graver les mots *Attention* ou *Allo! Allo!* ce que je n'ai pas fait et dont je reconnais la nécessité.

Telles sont les grandes lignes d'une méthode de suggestion mécanique que je propose à de nouvelles recherches, et qui met en contact auditif l'automatisme du psychopathe avec une suggestion dictée, *formulée* comme une ordonnance, par la science du médecin, et prise en dehors de lui à doses fractionnées et répétées jusqu'à effet produit, comme une simple potion faite *secundum artem.*

Je revendique, en faveur de cette méthode, une plus grande précision scientifique, une mensuration et une application beaucoup plus précises, au point de vue du *facteur suggestif,* mais elle n'infirme en rien les méthodes actuelles.

C'est une simple tentative de posologie suggestive, qui a l'avantage de pouvoir être répétée en dehors du médecin traitant, tout en en surveillant les effets, et dont l'action profonde me paraît exercer une heureuse influence sur le psychisme et l'automatisme cérébral. Elle aurait donc l'avantage

de réconcilier bien des esprits, avec la pratique suggestive à l'état de veille, pour laquelle certaines familles éprouvent de l'appréhension en raison du rapport qui peut s'établir entre le médecin et le malade, et de l'influence qu'on redoute de lui voir prendre sur un esprit faible. Cette méthode ne peut donc qu'aider à l'extension et à la considération du traitement suggestif à l'état de veille.

Dr Hipp. Baraduc.

LES

CÉRÉMONIES DU FEU DANS LE SUD DE L'INDE

Les lecteurs des *Annales* se rappellent le récit fait par le Dr Pascal d'une de ces cérémonies religieuses indiennes où les prêtres et les initiés traversent, pieds nus, sans se brûler, un large fossé creusé dans la terre et rempli de charbons ardents.

La société anglaise a continué à s'occuper de cette question et a recueilli plusieurs témoignages fort différents les uns des autres.

En voici un que M. André Lang a découpé dans le *Times* de Ceylan, 4 octobre 1901. L'explication donnée peut sans doute s'appliquer à certains cas. Dans d'autres cas elle a été formellement repoussée (voir le rapport de M. H. K. Beauchamp, éditeur du *Madras Mail*, reproduit par le journal de la S. F. P. R de novembre 1900, vol. IX, p. 316.

Sous la rubrique : correspondance, voici ce que publie le *Madras Mail :*

Monsieur, — vous terminez votre lettre du 27 par cette

question : « Qui expliquera le mystère des cérémonies semblables dans le sud de l'Inde? » On a évidemment oublié que j'ai expliqué ce mystère dans le *Madras Mail* déjà en 1899. Dans votre numéro du 21 février 1899, j'ai aussi décrit ce que j'ai vu moi-même : un homme faisant passer entre ses mains des chaînes chauffées au rouge, et retirant une roupie d'un vase plein d'huile bouillante, sans avoir aucun mal. Il n'y avait aucun doute que les chaînes étaient *rouges* à ce moment même, et que l'huile *bouillait* à ce moment même. Les expériences furent faites pour moi en pleine lumière du jour, car j'étais très sceptique, par un de mes catéchistes qui avait été lui-même un *saniyasi*, et il me dit qu'il avait souvent marché sur des charbons ardents sans se faire le moindre mal. Tous ces tours sont préparés de la même façon, c'est-à-dire, que les mains et les pieds, suivant les cas, sont bien frottés de jus d'aloès, appelé par les Tamils *sottrukattrdlei*. Je tâtai les mains de l'homme immédiatement après qu'il eut fait passer entre elles les chaînes rougies d'un bout à l'autre, et je les trouvai chaudes ; mais pas le moins du monde brûlées. Marcher sur des charbons ardents avec des pieds dont la plante doit être épaisse d'environ un demi-pouce, cela doit être un jeu relativement au tour des chaînes rougies tenues dans les mains. Je ne crois pas qu'il y ait le moindre mystère dans cette affaire, ni aucune jonglerie.

Il faudrait faire une enquête scientifique, parce qu'on pourrait trouver là une application pratique. Ce n'est pas mon but, mais je dois dire ce que je crois vrai, si l'on veut bien m'accorder quelque valeur comme observateur, et je signe mon nom comme preuve de ma sincérité.

J. A. SHARROCK.

Trichinopoly, 28 septembre.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saint-Pères.— 42930

Les Annales des Sciences psychiques paraissent tous les deux mois. Chaque livraison forme un cahier in-8° carré de 64 pages.

Elles ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées relatives aux faits soi-disant occultes, de *télépathie*, de *lucidité*, de *pressentiment*, d'*apparitions objectives*. En dehors de ces recueils de faits sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter; des *Analyses*, *Bibliographies*, *Critiques*, etc.

S'ADRESSER POUR LA RÉDACTION :

A M. le Dr **Dariex**, 6, rue du Bellay, Paris (4e);

POUR L'ADMINISTRATION :

A **M. Félix Alcan**, libraire-éditeur, 108, boul^d St-Germain, Paris (6e).

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an (à partir du 15 février) pour tous pays. . . . . 12 fr.

La livraison : 2 fr. 50.

On s'abonne à la librairie Félix Alcan, *chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste.*

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 42930


Princeton University Library
32101 063849317



